Grace

Lynch, Paul

VISIT...

Paul Lynch

Grace

roman

Albin Michel

PAUL LYNCH

GRACE

roman

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Marina Boraso

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2019
pour la traduction française

Édition originale parue sous le titre :
GRACE
Publiée par Oneworld Publications à Londres en 2017
© Paul Lynch, 2017
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-226-43290-2

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

« *Les Grandes Traductions* »

Ce livre est publié sous la direction de Francis Geffard

À Louise Stembridge, qui nous a quittés
À Amelie Lynch, qui est arrivée parmi nous

« Ma vie est légère, en attendant le souffle de la mort
Posé sur ma main comme une plume. »

T. S. Eliot

« Qui est celui-là qui, sans être mort, ose s'aventurer au royaume des morts ? »

Dante

« Le temps émousse les angles des faits et les fond à l'éther chatoyant. »

Ralph Waldo Emerson

I

SAMHAIN

Octobre du déluge. Dans la première clarté du jour, sa mère vient à elle et l'arrache au sommeil, la soustrait à un rêve qui lui parlait du monde. Elle la tire, elle l'entraîne, la panique éperdue lui fuse dans le sang. Surtout ne crie pas, pense-t-elle, ne réveille pas les autres, il ne faut pas qu'ils voient maman dans cet état. Mais aucun son ne peut franchir ses lèvres, sa langue est liée, sa bouche scellée, alors c'est son épaule qui s'exprime à sa place. Elle proteste d'un craquement, son bras est comme une branche pourrie que l'on casse d'un coup sec. Affleurant d'un lieu où les mots n'ont pas cours, lui vient la conscience d'un détraquement de l'ordre des choses.

Sa mère l'emmène vers la sortie, comme harnachée à elle, son corps est un outil de ferme cabré par la tension, ses pieds deux lames mal aiguisées. À la porte, une balafre de lumière. Ses yeux combattent la pénombre pour se fixer sur sa mère, elle ne voit rien sinon l'étau d'une main refermée sur son poignet, aussi blanche qu'un ossement. Elle bat de son bras libre pour se défendre, mais le coup ne heurte que l'obscurité et l'air qui la trahit, ses talons s'arc-boutent au sol. Deux volontés en lutte, celle de Sarah pareille à une puissance animale, une force secrète, lui semble-t-il, comme celle du veau de Nealy Fox le jour où il l'a abattu avant de partir pour de bon ; maintenant sa peau brûle sous l'étreinte de sa mère qui l'entraîne toujours, et ses pieds pivotent, pointe vers l'avant.

Dehors, la poigne du froid les accueille comme s'il n'était venu là que pour elles, embuscade d'une bête vorace dans le gris âpre du petit jour. Pourtant on n'est pas encore au plus vif de l'hiver, même si les arbres, dans leur nudité de vieillards promis au châtiment, se serrent les uns contre les autres sur une terre figée dans la stupeur de l'attente. Ce sont des sorbiers aux branchages sans grâce, amoindris et contorsionnés, comme démunis face à ce sol ingrat, et qui s'étiolent sous la pesée du ciel. Sarah et sa fille s'avancent sous la ramée, cette fille pâle au torse de garçon, quatorze ans et des cheveux longs qui retombent devant son visage, si bien que la mère ne distingue que ses dents et la grimace qu'esquissent ses lèvres.

De force, elle la fait asseoir sur la souche qui sert de billot. Assieds-toi là, je te dis.

Pendant un moment, on croirait qu'un vaste silence s'est ouvert, même le vent, voyageur sans repos, se tient tranquille sur ces hauteurs. Les rocs enchâssés dans la montagne claque-ferment leurs grandes dents pour mieux écouter. La fille se découvre au miroir des

flaques fangeuses, au-dessus d'elle la silhouette tremblée de la mère, grisâtre, grotesque. Le silence est rompu comme un charme, un oiseau noir s'envole vers le faîte de la colline dans un bruissement d'ailes. Qu'est-il arrivé à maman pendant mon sommeil ? Qui est venu prendre sa place ? Brusquement lui apparaît ce que le cœur redoute plus que tout – tiré de sous la robe de sa mère, le couteau au fil émoussé. Du fond de sa nuit, remonte alors l'histoire que son frère Colly racontait avec tant de gravité dans ses grands yeux – celle d'une famille tellement démunie qu'elle tournait son couteau vers le plus jeune des enfants. Ou bien était-ce l'aîné ? Il n'en finit jamais de débiter des fables, son frère Colly, il cause sans interruption et il vous jure sur sa vie que tout ce qu'il raconte est la pure vérité. Arrête tes bêtises – c'est ce qu'elle lui répond d'ordinaire, mais aujourd'hui elle comprend que les choses sont inextricablement liées, et qu'il existe forcément une cause à ce qui est en train de se produire à présent.

Elle entend la respiration sifflante de Sarah, les petits qui se pressent furtivement à la porte pour observer ce qui se passe. Lui revient en mémoire la dernière créature qu'ils ont vue mise à mort, cette oie qui avait déployé son corps en un arc de blancheur et crevé l'atmosphère de son cri aigu, comme si elle était prise en chasse. L'étrange apaisement de l'oiseau, son long col appuyé contre le billot de bois, et voilà qu'à présent c'est leur propre sœur qui se tient là avec le même calme, avec ce même couteau mal affûté qui a si souvent servi. Boggs était présent la dernière fois – il les avait fait décamper en vitesse. Elle voit la lame se lever, devient un animal qui rue et se débat pour échapper à sa mère.

À cet instant, Colly se précipite vers elles deux, un gamin de douze ans qui fonce comme un taureau et perd sa casquette en chemin, hurlant le nom de sa sœur. Grace ! Un terrible désespoir dans sa voix, comme si en prononçant ce nom il pouvait le sauver d'une éclipse du sens, tenir la jeune fille à l'abri du mal aussi longtemps qu'il résonnera. Elle sent dévier l'obscurité qui approche, c'est Colly qui cherche à éloigner sa mère, qui la ceinture d'un bras, mais elle a tôt fait de se débarrasser de lui et le garçon est projeté à terre. Un tremblement dans la voix de Sarah. Colly, rentre vite à la maison. Grace se tourne vers son frère, assis sur ses fesses et les joues cramoisies ; voit sa mère qui brandit le couteau, comme embarrassée de le serrer entre ses doigts. Leurs regards se croisent alors, et elle s'étonne de ne pas y trouver les signes de la folie ou de la pure malfaisance. Quand sa mère parle, elle surprend le nœud qui s'emmêle dans sa gorge. S'il te plaît, ça suffit maintenant.

Puis d'un geste vif, le couteau dressé en l'air, Sarah empoigne les cheveux de sa fille pour dévoiler la porcelaine de son cou.

On peut voir tant de choses en l'espace d'un instant. Finalement,

elle était bien vraie, l'histoire de Colly, pense-t-elle. Et elle se dit aussi : La dernière chose que tu verras de maman, ce sera son ombre. Emporte un souvenir avec toi, un souvenir de tout cela. Du plus profond de son être, un sanglot se dénoue et se libère comme un chant.

Devant ses yeux, l'automne de sa longue chevelure. Elle se défait peu à peu, tombe mèche après mèche dans un chatoiement de nuances crépusculaires, entretissée de lumière défaillante. Alors que sa mère tire et taille, la douleur de son cuir chevelu est si forte qu'elle en pleure. Les volutes de ses cheveux, ses yeux clos tournés vers leurs étoiles intérieures. Quand elle rouvre les paupières, sa mère s'est placée de l'autre côté du billot. Colly est à genoux, les mains pleines de mèches coupées. Sur son cou dénudé passe, froide et aigre, la langue du vent. Elle lève ses mains engourdies, les porte à ce qui reste de son crâne, tandis que sa mère s'écarte et range le couteau sous sa robe. Livide et hors d'haleine, Sarah semble en colère et fourbue, la peau de son cou commence à pendiller comme si elle devait, pour la maintenir en place, fournir un effort dont elle n'est pas capable. Les os de ses clavicules sont les joyaux d'une beauté déchue. Posant les mains sur son ventre bombé par sept mois de grossesse, elle affermit sa voix pour parler à sa fille. Les mots qu'elle prononce alors.

C'est toi qui es forte, maintenant.

Le bout de miroir capture des bribes du monde. Elle y piège le soleil sous un écheveau de nuages, l'abaisse vers ses pieds. Ces pieds nus, longs et étroits, lui appartiennent indéniablement – d'une délicatesse féminine et gracieusement tournés, il te suffirait de les laver pour qu'apparaisse sous les ongles un rose parfait d'églantine. Elle se sent fière de la finesse de ses chevilles, les siennes ne sont pas gonflées comme celles de sa mère. La légère protubérance du genou osseux, avec sa cicatrice en croissant de lune. Inclinant le miroir, elle dirige le rayon lumineux vers la nuque de Colly. Le garçon boude et fume dans son coin, sa pipe en argile à la bouche. Elle entend des petits pas rapides dans la maison, puis un enfant qui tombe et se met à pleurer ; à ses sanglots, elle reconnaît Bran, le plus petit. Colly jure entre ses dents, se lève d'un bond lorsqu'il constate que les pleurs ne cessent pas. Elle ne supporte pas de regarder son crâne. Déplace le miroir pour saisir dans son reflet un réseau de fils de la Vierge tendu entre deux rochers – une toile qui ondoie doucement sous le vent, palpitant de lumière comme si le soleil lui donnait vie. Elle la déchire du bout du doigt, balaie les débris sur sa jupe en lambeaux. Si ce doigt était une lame, il serait aussi pointu et tranchant que sa haine. Tout ce que je pourrais faire avec ça, pense-t-elle.

Un mouvement à la porte. Elle oriente le miroir vers sa mère qui sort de la maison avec son châle rouge, et quand elle le jette sur ses

épaules, on dirait un pêcheur prenant dans son filet toute la lumière du jour. Sarah tire une chaise jusqu'au milieu de la route et pousse un soupir, le rouge aux joues, l'air d'attendre quelqu'un – Boggs, c'est lui qu'elle attend, suppose Grace –, agitant les mains sur ses genoux. Encore un soupir, puis elle se lève et regagne la maison en silence, ressort avec son épingle qu'elle plante dans le châle, retourne s'installer sur la chaise. Personne n'ose prononcer un mot lorsqu'elle est dans cet état, mais Colly et Grace ne la quittent pas des yeux. Colly, elle le sait bien, reconnaît chez leur mère les agissements d'une sorcière, il aimerait la renverser d'un coup de poing. Elle épie Sarah qui surveille la route de crête, son regard fait intrusion dans les accrocs de sa jupe d'un blanc sale, aussi larges que le travers de deux doigts. À partir de la taille, le vêtement s'évase comme le soufflet arqué d'un accordéon. Brièvement, sa mère lui apparaît sous un jour différent, elle a l'impression que le reflet de Sarah dans le miroir lui révèle son être véritable : une femme qui a peut-être connu la jeunesse, et qui en conserve l'éclat terni. Elle constate aussi combien cette cinquième grossesse la vieillit. Cela ne dure qu'un instant, la pensée s'évanouit comme une étincelle et la laisse alors solidement accrochée à sa haine.

Tout à coup, Sarah se lève et retrousse sa jupe. Elle s'engage dans la montée qui mène vers le col, bras croisés, son corps penché en avant pour affronter la masse de la colline, pénétrer en ce lieu où toute couleur s'abolit pour ne laisser subsister qu'un brun uniforme où rien de bon ne pousse, et où la terre ne possède pas d'autre langage que le vent.

Elle sait bien que les petits sont l'innocence même, et cependant ils portent la marque de Boggs. Le flamboiement des cheveux roux. Le lobe d'oreille étiré, pareil à une pièce polie. Le nez écrasé. L'an passé, elle a croisé en ville deux garçons de leur âge qui leur ressemblaient trait pour trait, mais Sarah a poursuivi son chemin, aussi bien que si des œillères avaient caché ses yeux. Ce souvenir la poursuit pendant qu'elle essaie de rallumer le foyer. La mousse crachote et grésille, les briques de tourbe se mesurent vaillamment aux braises comme si elles pouvaient gagner la partie. Grace installe les petits avec leur gobelet d'eau en fer-blanc, puis attend le verdict du feu. Cela fait trop longtemps qu'elle assiste, impuissante, à la chute de sa mère, à sa descente progressive vers la contemplation d'un hiver intérieur. Une taie est en train de ternir son regard. Cela remonte à la dernière visite de Boggs. L'homme couvert de sueur, d'un calme souverain. Sa façon de se rejeter en arrière quand il marche. L'exubérance de la barbe rousse, comme un emblème de majesté. L'habitude qu'il a de rester assis en tortillant les poils de ses doigts, tout en vous transperçant de ses yeux. Et ces fous de lévriers perpétuellement collés à ses talons.

Lorsqu'il vient chez eux, c'est toujours la même chose. Les bruits dans la nuit, les gémissements de Sarah. Il arrive aussi qu'il se présente dans la journée, et alors elle leur demande à tous de sortir. Et puis il y a eu cette fois où il a demandé à voir Grace toute seule dans la maison, et Sarah s'est dressée contre lui : Tu n'as rien à faire avec elle, mais sitôt qu'il a été dehors elle n'a plus été la même, à voir l'opacité de son regard on aurait dit le veau de Neal Fox, cette façon qu'avait eue l'animal de refuser de bouger avec une fermeté toute philosophique, avant de se sauver à travers champs, comme effrayé par la vision de sa propre fin.

Cela s'était produit juste avant que leur voisin Neal Fox n'abandonne sa bicoque du jour au lendemain, désertant ces terres qu'il avait défrichées et amendées – encore un qui s'en va, avait dit maman.

Grace sort de la maison et pousse le loquet de la porte, va s'asseoir près de Colly sur le rocher plat en forme de marteau. Recroquevillant ses orteils crasseux, le garçon tire du fond de sa poche une pincée de tabac, dont les brins au creux de sa paume se replient en points d'interrogation. Il bourre la pipe avec son pouce et se laisse glisser à bas du rocher en lâchant un juron sonore. Il ne tarde pas à revenir, la pipe allumée, en brandissant un parapluie démantibulé. Elle se tourne vers l'extrémité de la route, cherchant sa mère des yeux, rabat sa jupe sur ses pieds et porte la main à son crâne. L'incertitude lui chavire les entrailles, une corde se noue lentement à l'intérieur de son corps. Colly s'est rassis à côté d'elle, la pipe au coin des lèvres, et tente de réparer le parapluie avec de la ficelle alors que le mécanisme est cassé. Elle sent le poids de ce regard qui lit en elle aussi clairement qu'elle-même. L'embarras qu'elle éprouve, les genoux ramenés sous le menton. Son crâne devenu étranger, l'effet produit par ses oreilles. La honte de se sentir dépouillée d'elle-même, impossible à dissimuler – le sentiment d'être spoliée de sa beauté. Je ressemble à un pot mal fini, pense-t-elle. Un pot misérable qui aurait des yeux bleus. Une bouilloire à deux anses.

Quoi ? fait-elle, surprenant le regard de Colly.

Écoute, biquette, on s'en fout pas mal de cette vieille garce.

Il suffit qu'on me regarde et j'ai honte, se dit-elle en touchant sa tête. Et puis, à haute voix : Mon crâne est gelé et il me fait mal. Plus personne ne va me regarder.

Colly retire sa casquette pour la lui lancer. Mets ça, alors. Moi, je ne le sens même pas, le froid. Quand elle coiffe le couvre-chef, le sourire de son frère s'élargit. Hé, tu me ressembles, maintenant ! Y a pire, non ?

Dans le bout de miroir, elle voit ses paupières boursouflées et examine la croûte qui s'est formée au-dessus de son oreille gauche.

Elle rajuste la casquette, mais ses oreilles lui semblent démesurées. Malgré tout, elle se force à sourire. Tu vois, elle m'a rendue comme toi avec tes oreilles en chou-fleur !

Une feinte colère crispe les traits de Colly. Fiche le camp, espèce de chèvre déplumée !

Dans un paisible silence, ils contemplent les ombres qui prennent possession de la terre, un nuage gigantesque vogue au-dessus d'eux comme une montagne en apesanteur. Infimes dans ce creux entre terre et ciel, ils tâchent de sonder du regard les choses muettes et invisibles. Un merle s'est mis à chanter à la fourche d'un arbre, et elle décide que son chant lui est destiné. Dans la direction de son vol, elle déchiffrera un augure. Elle songe à ce cousin éloigné de Sarah qu'on appelle le Marteau, un forgeron qui habite dans la vallée. Grace, lui a-t-il dit, on vit une époque dangereuse. Il y a eu des pluies de grenouilles à Glásan et Dieu sait quoi encore, c'est pour ça que les patates sont fichues. Ce sont les esprits *pooka* qui nous envoient un signe. Elle a entendu dire qu'après la mauvaise récolte, les hommes des grandes propriétés de la vallée s'étaient armés de fusils pour défendre leurs maigres réserves. Colly et Grace ont beau être d'habiles glaneurs, Sarah se ronge quand même les sangs. Quelle drôle d'année, pense-t-elle, avec ces fortes pluies qui ont mis les saisons sens dessus dessous, les chaleurs de septembre suivies de cette puanteur d'eau croupie qui s'est exhalée des champs. Et maintenant, octobre du déluge. La force biblique des intempéries, et la mort partout. Aujourd'hui, c'est la première fois depuis des semaines qu'il ne pleut pas.

Colly, tu crois qu'elle est partie où, maman ?

Je m'en fous pas mal.

Ses joues sont colorées d'une rougeur qui jamais ne s'atténue. Il est toujours en train de réfléchir, de bricoler ceci ou cela. Les pièges à oiseaux, par exemple, qu'il persiste à poser malgré les réprimandes de Sarah – pas question que tu avales des choses pareilles, jamais de la vie. Grace, pourtant, sait qu'il en a mangé un ou deux, sûrement ces saletés de corbeaux ; elle a trouvé dans l'âtre des petits ossements d'un gris de cendre. Nous deux on est du même sang, pense-t-elle, pas comme les plus petits, et désormais on a aussi la même tête.

Elle se retourne pour consulter l'oiseau-prophète, mais le merle a déjà repris son envol, ne laissant derrière lui qu'une énigme. Et tout à coup, la réponse frappe son esprit, si évidente qu'elle en est bouleversée. Elle se la répète dans un chuchotement, encore et encore – surtout ne pas la formuler à voix haute.

Bon sang, fait Colly, qu'est-ce qu'il lui est passé par la tête, à maman ? Comme si ça pouvait te donner de la force de te couper les cheveux comme ça ! C'est bien ce qui a fait perdre la sienne à Samson, non ?

Il n'a pas encore deviné, se dit-elle. C'est sans doute une bonne chose.

Ici, tout le monde sait bien que c'est moi le plus fort. Regarde un peu. Il remonte sa manche, serre le poing pour faire saillir le muscle de son bras tout maigre. Tu vois, c'est ça, la puissance.

Enfin, Colly… Tu n'as que douze ans.

Elle le regarde tirer trop fort sur sa pipe et lutter contre un accès de toux. Elle voudrait pleurer sur son propre sort, sur ce froid douloureux qui lui brûle le crâne, sur cette impression qui s'est nichée en elle, frappée de silence. Sur cet avenir qu'on lui impose sans son consentement. Elle choisit pourtant de rire, de se moquer de Colly.

Regarde comment je fais, lui dit-il. Il aspire le tabac, puis fronce les lèvres pour exhaler un nuage de fumée, la bouche en avant. À défaut de former des anneaux, il souffle de petits plumets gris. Et voilà !

Voilà quoi ?

Il baisse la voix jusqu'au murmure.

Je crois bien que maman a les humeurs.

Qu'est-ce que tu racontes encore ?

Ça te rentre dans le corps, et puis ça te ronge la cervelle et tu n'es plus jamais toi-même.

D'où est-ce que tu sors cette idée ?

J'ai entendu un gars qui en parlait.

Colly se tait quelques instants, puis il demande : D'après toi, elle est partie pour toujours, maman ?

Maman finira par rentrer, se dit Grace, mais ensuite ?

Cette fois, reprend Colly, je crois que les humeurs la tiennent pour de bon. La vieille carne est fichue.

Elle le regarde droit dans les yeux, jusqu'à y débusquer la frayeur qu'il tentait de camoufler. Dit : Jamais elle ne vous abandonnerait, toi et les petits.

L'air pensif, Colly tire sur sa pipe.

Moi, tu sais, je suis capable de me débrouiller tout seul.

Mais tu n'as donc pas compris ? Boggs va bientôt revenir. Aussi sûr que le soleil se lève tous les jours. C'est pour ça qu'elle a peur, et qu'elle se conduit aussi bizarrement. On n'a rien à lui donner maintenant que la récolte est gâchée. Du coup, elle ne sait plus quoi faire.

Elle humecte le bout de son doigt et le glisse sous sa casquette, frottant le sang à demi séché.

Je sais d'où ça vient, moi, fait Colly. C'est la façon qu'a Boggs de te regarder.

Elle descend du rocher et y dépose du doigt une trace de sang.

Allez, viens, il faut qu'on s'en aille glaner.

Attends une minute.

Assis là, le menton au creux de la main, il ressemble à un homme dans un corps de garçon. Et toujours une idée qui lui tourne dans la tête.

Qu'est-ce qui est gras comme un gâteau mais n'a rien à manger, et qui est grand comme dix hommes sans rien contenir ?

Tu m'as déjà posé cette énigme la semaine dernière.

C'est pas possible ! Je viens de l'inventer.

Colly !

Quoi ?

Elle compte me faire partir.

Elle se tient dans la pénombre pour guetter le retour de sa mère, alors que la lumière rampante allume dans le lointain de bien étranges couleurs. La terre assombrie décuple ses formes, se fragmente en ombres qui s'allongent avant de se perdre et de se dissoudre dans l'unité du noir, comme si l'ultime vérité était cette noirceur qui ne fait que jouer avec toute chose. Le vent, animal invisible, flaire les herbes et les fait ployer, accompagnement constant de sa vie ici à Blackmountain, sur cette colline nervurée de rocs où circulaient voyageurs et colporteurs, conducteurs de bétail descendant vers les bourgades de la côte ou encore fermiers en charrette qui rentraient leurs pommes de terre avant qu'elles ne se changent en une bouillie noirâtre. Les hommes s'arrêtaient pour manger un morceau, les visiteurs tardifs demandant à rester pour la nuit, et si certains laissaient une pièce en échange, la plupart préféraient faire du troc. Désormais, lorsque quelqu'un frappe à la porte, on ne trouve bien souvent que la paume tendue d'un mendiant.

Elle aperçoit sa mère sur le chemin du retour, le soulagement qui émane d'elle, et se hâte de rentrer. Colly assis sur le grand tabouret, penché sur son livre de calcul aux pages jaunies. Les petits sur la paillasse, leurs deux corps emmêlés. Finbar, l'aîné, tresse une corde avec les cheveux de Bran qui commence à pleurnicher. Elle le hisse contre son épaule, le berce pour le calmer, et près de Colly la flamme de la bougie se met à trembloter comme si une chose invisible venait de s'introduire dans la maison – sauf que cette chose, se dit-elle, était déjà là parmi eux. Elle a pris ses aises et s'est entretenue avec maman dans une langue occulte, et maintenant c'est toi qui dois en supporter les conséquences. Un bruit de pas, et Grace découvre Sarah sur le seuil comme un mauvais présage, pestant contre ses pieds qui lui font mal. Et entre ses mains, entre ses mains…

Oh ! Colly lâche son livre et saute à bas du tabouret.

Pas de ça, le prévient sa mère. Ne t'avise même pas de poser les yeux dessus.

Elle leur tourne le dos, le couteau à la main, et démaillote le lièvre de sa fourrure avec des gestes si lents que les enfants en sont comme

enveloppés. Elle le dépose dans la marmite, y ajoute de l'eau et suspend le tout à la crémaillère. Ensuite elle sort avec son broc et se rince les mains, verse le reste de l'eau sur ses pieds pour les rafraîchir. Colly, feignant d'être absorbé par son livre, lorgne la viande en douce, comme si elle risquait de bondir hors de la marmite pour renfiler sa fourrure et détaler par la porte. Grace se frotte la tête, mais il n'y prête pas attention. La quasi-nudité de sa peau, elle ne s'y est pas encore habituée. Ses cheveux devenus touffes d'herbe dressées sur son crâne, ses cheveux aiguilles de sapin, ses cheveux branches de prunelier dégarnies de leurs fruits. Elle imagine le lièvre, dépecé et la gorge tranchée, son corps luisant d'un rosé de gencive. Ses viscères brillantes, comme si le mystère de ce qui lui prêtait vie rayonnait de l'éclat d'une révélation. Et puis le choc de cette question qui lui traverse l'esprit : qu'a bien pu céder maman en échange de cela ? Elle surveille sa mère d'un œil circonspect. Pendant que tu étais sortie, dit-elle, on a ramassé des feuilles de moutarde. On les a mises à bouillir tout doucement dans l'eau avec des orties.

Sarah s'assied, lui fait signe de lui donner Bran. Elle ouvre son corsage, colle l'enfant contre sa poitrine. J'ai les pieds en charpie, passe-moi le tabouret.

Le petit attrape le sein dans sa bouche, mais le lait ne monte pas.

Un fumet se répand qui est déjà saveur, et l'eau leur vient à la bouche. Elle ne se rappelle pas la dernière fois qu'elle a mangé de la viande. Sa salive a un goût de plomb. Elle revoit les deux pigeons ramiers que le bonhomme à tête de loup avait pendus au-dessus du feu, criblés de chevrotine – cet homme leur avait raconté tout un tas d'histoires, il prétendait avoir été élevé par les loups et avoir su hurler avant de savoir parler. Quand il avait lancé un jappement vers le ciel en tricotant des coudes, maman lui avait ordonné de se taire, vous risquez de réveiller les petits. Les prunelles de l'homme étincelaient, comme si les aventures qu'il rapportait, en plus d'être véridiques, lui étaient arrivées personnellement. Quand il en vint aux circonstances de sa naissance, il baissa la voix et se ramassa sur lui-même comme une bête. Mon nom, dit-il alors, est Cormac mac Airt, et un loup m'a découvert au fond des bois. Ma maman m'avait abandonné là, elle voulait pas de moi, et les loups m'ont élevé comme un des leurs, voyez-vous, ils m'ont appris à laper de l'eau à la rivière. Je faisais tout à la façon des loups, mais personne n'a été ébloui le jour où je me suis dressé sur mes deux jambes, comme font les hommes. Tout le monde éclata de rire en entendant cela, mis à part Colly qui, depuis le début, posait sur l'inconnu un drôle de regard. Cormac mac Airt, ce n'est pas votre véritable nom, déclara-t-il enfin. Vous vous appelez Peter Crossan. Et les loups ont disparu d'Irlande bien avant que vous soyez né.

Elle aurait tellement préféré que son frère se taise. Le regard de l'homme-loup semblait le tapoter comme une patte. Fais gaffe, *buachalán*, si tu es trop savant un arbre jaillira de ton cou.

Deux jours plus tard, Boggs se présentait chez eux.

Sarah remplit de viande un plat creux, tous les regards braqués sur elle. Colly la dévore des yeux, coudes écartés, bousculant sa sœur tandis que leur mère pose le plat sur la table et le pousse vers Grace. Lorsqu'il allonge le bras pour s'en saisir, elle l'arrête prestement d'une calotte sur l'oreille. Tiens-toi tranquille. Et elle ajoute à l'intention de sa fille : Tout ça, c'est pour toi.

Grace cligne des yeux.

Avale-moi ça.

Une espèce de nausée lui contracte l'estomac. Déconcertée, elle promène son regard entre sa mère, Colly et les deux plus jeunes, puis revient sur le plat qu'elle repousse vers le centre de la table.

Les autres aussi ont faim, proteste-t-elle.

Sarah ramène le plat vers elle. Cette viande, je l'ai rapportée exprès pour toi.

Je n'en veux pas, moi. Tiens, Colly, je te la donne.

Elle ne voit pas la main qui jaillit de l'ombre et imprime sur sa joue une sensation cuisante. Elle garde les yeux clos et attend que le feu s'éteigne. Sarah s'est mise à crier après elle. Tu es bien comme ton père, va, aussi entêtée que lui. Sa voix baisse d'un ton et commence à vaciller. Si seulement tu savais ce que j'ai enduré pour me procurer ça. Mange, je te dis, et n'en laisse pas une miette. Et si tu ne peux pas finir, tu emporteras les restes avec toi.

Le sel des larmes dans sa bouche parfume la nourriture qu'elle prend avec les doigts, et cette viande a le goût du paradis, bien qu'elle soit incapable de l'apprécier. Toute son attention va aux paroles qu'a prononcées sa mère, elle voudrait réclamer des explications, même si au fond de son cœur elle connaît déjà la réponse. Colly se tait maintenant, les yeux débordants de colère. Elle se repaît jusqu'à l'écœurement, puis fait glisser le plat au centre de la table.

Je n'en peux plus, ça va me rendre malade. Laisse les autres se servir.

Non, tu vas garder les restes pour les manger plus tard. Tu en auras besoin, ça te donnera des forces.

Sarah s'écarte de la table, Bran cramponné à son bras, et désigne Colly et Finbar. Regarde bien, Grace, prends le temps de regarder leurs visages. La récolte est perdue, tu le sais aussi bien que moi. J'ai demandé partout, mais personne n'est prêt à faire l'aumône. Moi, je suis trop avancée dans ma grossesse, il faut que tu t'occupes de toi. Tu dois te chercher un emploi et travailler comme un homme – aux filles de ton âge, on ne propose rien qui vaille. Reviens-nous à la fin de la

saison, quand tu te seras rempli les poches. Avec cette viande, tu partiras d'un bon pied.

Les mots de sa mère sonnent comme une langue étrangère. L'univers familier déborde d'un seul coup ses frontières, s'étire irrévocablement vers des horizons inconnaissables où s'aplanissent collines et vallées. Fuyant le regard de sa mère, elle s'efforce en vain de refouler ses sanglots. Son regard à elle fait le tour de la tablée, découvre les petits qui scrutent son visage et l'expression qui emplit les yeux de Colly, le blanc de tous ces yeux et la vérité qui se dissimule derrière, le danger qui s'y embusque, ce péril qu'elle a tant redouté et qui a fini par s'exprimer, qui a reçu la permission d'entrer dans la maison et siège à présent parmi eux, la face grimaçante.

Elle s'éveille baignée de larmes, et elle sait que c'est sur sa propre mort qu'elle pleurait. Son corps disloqué après une chute lui apparaît dans le souvenir d'un rêve, elle voit sa fin de l'extérieur tel un simple témoin. Elle touche sa joue humide, soulagée de s'être réveillée, et tend l'oreille. On dirait que chacun des garçons retient les autres dans le filet de son souffle. La cambrure du pied de Colly, tiède contre sa cheville. Son esprit désamarré, entraîné dans une aventure nocturne. Jusqu'où peuvent bien le mener ses expéditions rêvées ? Elle espère en tout cas qu'il y est heureux. L'esprit, pense-t-elle, est enclos dans son propre cocon et explore, la nuit venue, des profondeurs plus secrètes que tout ce que peut celer un visage en plein jour.

Le chagrin s'abat sur elle. Le regret de ce qui n'est plus. La douleur de ce qui vient à la place.

Sarah lui chuchote tout doucement à l'oreille, il faut qu'elle se lève et qu'elle change de vêtements. Grace quitte son lit, nue sous les yeux de sa mère, couvrant ses seins naissants d'une main que Sarah écarte brusquement. Tu n'étais donc pas toute nue le jour où tu es venue au monde ? Elle lui présente un morceau de toile pour se bander la poitrine, constate aussitôt qu'elle n'en a pas besoin et lui fait enfiler une chemise d'homme qui engloutit son corps. Il s'en dégage une odeur de galet tiré de l'eau. Grace prend ensuite la culotte, qu'elle tient un moment devant elle pour mieux la détailler. Le tissu fauve porte aux genoux des empiècements brun foncé. On croirait qu'un chien a dormi dessus. D'où peut-elle venir ? Elle passe une jambe, puis l'autre, baisse les yeux pour considérer le résultat. Quelle horreur, ces deux frêles brindilles qui semblent flotter dans des sacs de jute. Debout derrière sa fille, Sarah fait des revers à la culotte trop longue et resserre la taille avec une longueur de ficelle. Une veste aux relents de mousse imbibée de pluie. Un manteau qui arbore un col effrangé et bâille au niveau des coudes.

Autant m'empaqueter dans de la toile à sac.

Mets ces bottes, lui souffle Sarah, et essaie cette casquette. Celle de ton frère est trop petite pour toi. Baisse-la un peu sur le front. Après tout, on voit des tas de garçons qui se promènent dans les vieilles frusques de leur père.

Par la porte ouverte, Grace regarde le monde plongé dans une obscurité unie, les étoiles effacées. Le frottement du pantalon agace la peau de ses jambes, le froid lui cisaille le crâne. Lorsque Sarah lui donne sa bougie, la clarté en s'éloignant d'elle semble poser sur ses traits un masque qui la dérobe à sa fille, la transforme en une autre. Elle s'empresse après Grace, ajuste la sangle de la besace à son épaule, retrousse les manches de sa veste. Son regard embrasse les garçons assoupis, s'attarde un long moment sur sa fille. Marche jusqu'à la ville, chuchote-t-elle, et ne lambine pas en route. Là-bas, tu demanderas Dinny Doherty, et tu te feras passer pour ton frère. Il a toujours été bon avec nous. Il trouve ton frère amusant, alors débrouille-toi pour lui ressembler un peu. Demain c'est le jour de Samhain, tu resteras chez lui et tu éviteras de sortir. Les rues seront pleines de grabuge.

Sa mémoire lui montre un homme guidant une cohue de poneys et un rire tonitruant qui s'échappe de lui. Dinny Doherty est ce minuscule bonhomme dont les éclats de rire peuvent faire résonner la colline tout entière.

Va-t'en, maintenant, avant que les autres ne se réveillent.

Grace fixe sa mère dans le fond des yeux, soutient son regard un moment.

Et le bébé, demande-t-elle, tu vas l'appeler comment ?

Sarah baisse quelques instants les paupières, puis répond en rouvrant les yeux.

Si c'est une fille, je l'appellerai Cassie. Allez, va.

Cassie.

La main de sa mère posée sur son bras – la dernière chose qu'elle gardera d'elle.

Et soudain elle comprend tout. Ces vieux vêtements, ils appartenaient à son père.

Dans la première lumière de l'aube, le noir compact de la montagne commence à esquisser ses contours. Grace entre dans cette clarté d'aurore, la terre froide sous ses pieds, avec cette curieuse sensation dans les jambes. Elle sanglote sans pouvoir s'arrêter. Comment les choses ont-elles pu tourner ainsi ? Sa vie semblable à une pierre projetée au loin par une main étrangère. Elle s'engage sur le chemin de montagne et s'arrête avant qu'il ne soit trop tard. Quand elle se retourne, elle voit que sa mère est restée là un moment à la suivre des yeux, vague silhouette indigo qui se retire maintenant dans la maison. Le jour naissant a diffusé ses lueurs bleutées jusque sur la maison en pierre, rapetissée par la distance mais porteuse de tout un univers. La

chaise sur la route se double de son ombre, s'imposant deux fois vide. Elle pense à ce que lui a donné Colly avant de s'endormir – lui tendant l'objet dans le noir, si bien qu'elle avait dû l'examiner du bout des doigts : sa boîte d'allumettes, dont les bords sont noircis depuis qu'il les a passés sous la flamme. Elle renfermait à présent quelques mèches de ses cheveux. Pour que tu gardes ta force en attendant qu'ils aient repoussé. Et puis dans un murmure, il avait ajouté : Laisse-moi partir avec toi. S'il te plaît, dis oui. Et elle lui avait répondu : Mais je ne saurais pas m'occuper de toi. Colly s'était renfrogné, étendu sur sa couche.

Elle s'apprête à repartir lorsqu'elle voit la silhouette menue de Colly surgir de la maison en courant. Aussitôt son cœur bondit pour le rejoindre, mais déjà Sarah le rattrape et l'agrafe par la chemise pour l'obliger à rebrousser chemin. Vue de loin, leur empoignade a quelque chose de triste et comique à la fois ; Colly lâche un grand cri jailli du fond de son cœur, qui monte vers le ciel où tous les bruits se perdent.

Toute la journée, elle reste cachée à attendre, jusqu'à ce que le crépuscule pose un liseré sombre au bord des mousses. Elle choisit un chemin différent pour regagner la maison, furtive parmi les ombres, à demi baissée. Surtout ne te fais pas attraper, lui souffle la bruyère en frôlant son pantalon. Avec mille précautions, elle s'approche de la bâtisse par l'arrière, surprend sa mère qui houspille les plus jeunes. Elle longe le mur, trouve ce qu'elle espérait trouver : Colly installé sur le rocher plat en forme de marteau, en train de fumer. Elle tient à lui assurer que tout ira bien, qu'elle ne tardera pas à revenir auprès d'eux. Seulement l'affaire de quelques mois. Et lui, il faudra qu'il se montre fort, pour soutenir les autres. Elle ramasse un petit caillou, vise sans succès la jambe de son frère, retente sa chance avec un deuxième. Colly se lève d'un bond, tel un chien libéré de sa chaîne.

Qu'est-ce que c'est, nom de Dieu ? lâche-t-il.

Tu vas te taire, oui ?

Grace, c'est toi ?

Je t'ai dit de te taire.

La voix de Colly est déjà une lumière avant même que son visage lui apparaisse, rayonnant de la joie de la revoir. Il la prend dans ses bras et la serre contre lui. Tu es revenue pour de bon ?

Non, je suis toujours partie.

Ben qu'est-ce que tu fais là, alors ?

Elle s'entend prononcer ces mots comme si quelqu'un d'autre avait pris possession de sa langue : Tu as toujours envie de venir avec moi ?

Partout, l'humidité demeure. Elle ne trouve pas d'autre abri pour l'attendre qu'une tranchée creusée dans la tourbe par Dieu sait qui, et où il fait à peu près sec. L'enveloppement de la nuit rend toutes choses

égales. Il a dit qu'il viendrait, pense-t-elle, mais il n'a pas tenu sa promesse. Il n'est pas venu parce que ç'aurait été pure folie. Il n'est pas venu parce que maman le surveille à coup sûr – elle le connaît trop bien. Agité comme il l'est, il n'aurait pas réussi à cacher ses intentions. Ma petite, tu es seule, désormais.

Elle s'allonge, attentive à la pulsation du monde. Le chant des oiseaux qui prennent congé du jour. L'air piqueté du grésillement des insectes. Et, plus proches, les bruits issus de son propre corps. Le crissement de son crâne nu au creux de son bras replié. Son souffle court, prisonnier de sa bouche. Quand elle plaque ses mains sur ses oreilles, elle entend qui s'élève un grondement de tonnerre lointain, assez puissant pour noyer son cœur. Tout près, plus proche que tout le reste sous les cognements sourds du cœur, le hurlement silencieux de l'effroi.

Grace s'éveille en sursaut au moment où Colly vient à elle. La fatigue la rend revêche, elle a envie de le gifler. La nuit a presque terminé sa course.

Pourquoi est-ce que tu n'es pas resté à la maison ? demande-t-elle.

Colly semble s'accommoder du manque de sommeil et rien ne saurait altérer sa belle humeur, mais elle voit bien qu'il y a en lui quelque chose de changé.

Boggs est revenu, tu avais raison. Comment est-ce que tu as deviné ? On s'était déjà couchés quand il est arrivé. J'ai dû attendre que les autres s'endorment, et là Bran s'est mis à pleurer, et quand j'ai enfin réussi à sortir, les chiens m'ont suivi sur la moitié du chemin. Il a fallu que je les fasse taire. Boggs est dans une colère folle. Il dit qu'il n'a eu que des emmerdes, un connard de Binnion a tué un de ses chiens à coups de gourdin. Puis là-dessus il s'est mis à râler à cause du loyer, moi j'étais assis près du feu et je l'ai entendu réclamer de quoi manger à maman, et quand elle lui a servi la soupe, il l'a jetée par terre. J'en ai reçu partout sur les jambes et le bol a roulé à mes pieds. Le bas de mon pantalon est encore tout trempé. C'est quoi ça ? il a dit. De la moutarde ? Après tout ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai donné un toit, et tout ce que je te demande en échange, c'est de t'occuper de moi une fois de temps en temps. Tu veux que je te traite comme la dernière des miséreuses, c'est ça ? C'est à ce moment-là qu'il a remarqué que tu avais disparu. Il a posé des questions, et il a bien rigolé quand maman lui a dit que tu étais partie chercher du travail. À quoi elle peut bien servir, il a dit, je vois qu'une chose à quoi elle puisse servir, et il a ri encore plus fort. Maman, elle lui a répondu que tu avais coupé tes cheveux et que tu allais trimer comme un homme, mais lui il prétend qu'on peut bien s'user à la tâche, il n'y a pas une livre de patates à vendre ou à acheter à cinquante lieues à la ronde, voilà tout ce qu'il y a à comprendre. Maman a voulu qu'il

s'explique, et il lui a dit qu'il fallait qu'elle comprenne que tu allais rappliquer d'ici peu la queue entre les jambes. Que partout c'était la misère noire et que ça deviendrait pire encore, que tous ces hommes sans ouvrage et le ventre creux, ils finiraient par se tourner vers la violence, parce que les choses se passent toujours ainsi. L'économie marche comme ça, à moins qu'ils interviennent d'une façon ou d'une autre – les Anglais, c'est à eux qu'il pensait. Et là, maman a dit la chose la plus bizarre qui soit jamais sortie de sa bouche, je te jure que c'est vrai. Si c'est ça, elle n'a qu'à voler pour nous. Voilà ce qu'elle a dit.

Ils s'aventurent toujours plus loin dans les profondeurs du monde, plus loin qu'ils ne soient encore jamais allés. Colly débordant d'une crue de paroles, battant des bras comme un soldat à la parade. Elle se rend compte qu'elle n'ose même pas respirer. Pour lui tout cela n'est qu'un jeu, mais mon cœur à moi frappe comme un poing qui veut s'échapper de ma poitrine. Ils marchent à travers les tourbières sur un sentier mal frayé, une vaste étendue aux arbres rares que rudoie un vent d'est mauvais. Les ombres des nuages glissent au ras de la mousse. Ce lieu est sans mémoire, pense-t-elle. Un lac pareil à une dalle d'ardoise, un arbre esseulé, un ciel qui annonce la plus redoutable des pluies. Ils s'assoient sous les branches de l'arbre, où elle déballe les restes de viande pour les offrir à Colly. Il ronge et suce les os pendant que l'estomac de sa sœur gronde avec un bruit de tissus lentement déchirés.

Mon ventre fait un raffut de tous les diables, dit son frère.

C'était le mien, imbécile.

Il la dévisage d'un air ahuri. Mais non, c'était pas le tien.

Je te dis que si.

Écoute ça, alors : qu'est-ce qui est maigre comme un clou mais a l'air gras comme un matou, qui est chauve comme un œuf mais porte un couvre-chef ?

Tu veux bien fermer ton bec ? dit-elle en lui pinçant les côtes.

Elle regrette que sa mère l'ait forcée à tant manger. Sa faim s'était assoupie, réduite à une douleur sourde qu'elle pouvait tolérer. Maintenant elle est pleinement réveillée, denture d'animal qui la déchire par en dedans, lame de couteau qui lui fouaille le ventre.

Colly tire de sa poche une pipe en argile.

J'ai trouvé ça qui traînait. Tu vas devoir apprendre à fumer.

Son visage se tord de dégoût. Pas question.

Tu veux être un homme, oui ou non ?

Un homme n'est pas obligé de fumer.

Si. Et puis le tabac, ça aide à oublier la faim, je te le répète sans arrêt.

Il tâche de lui apprendre à marcher comme un homme. Non, tu t'y

prends mal. Regarde. Mets la pipe dans ta bouche, incline-la comme ça. Voilà, c'est bien. Maintenant, dis-moi quelque chose.

La pipe calée entre les lèvres, elle s'exerce à parler. Tu me passes du tabac, s'il te plaît ?

Mon Dieu. Quoi qu'il arrive, évite de causer.

Pourquoi ? Elle est pas bien, ma voix ?

C'est peu de le dire.

Elle recommence en s'appliquant davantage. Alors, elle est pas bien, ma voix ?

Tu y mets trop les formes. Tu dois prendre la voix de quelqu'un qui a l'habitude de commander, même si c'est pas le cas. Comme si tu avais un chien avec toi, qui attend après tes ordres. C'est ainsi que les hommes parlent, je te jure.

Donne-moi du tabac.

Pas mal, approuve-t-il en battant des mains. Essaie encore.

Elle bourre la pipe, tasse les brins avec le pouce, et Colly se penche pour l'allumer, un sourire roublard sur les lèvres.

Où tu as trouvé ces allumettes ?

Je les ai fauchées.

Elle tire sur la pipe à s'en remplir les poumons et expire proprement la fumée, sans tousser. Colly la contemple bouche bée, comprenant qu'il s'est fait rouler. Grace parle d'une voix basse et rauque, comme si l'excitation du moment avait éraillé son timbre. Colly, tu fumes comme une fillette.

Et toi, tu as une voix d'homme.

La pluie arrive, accorée au soleil voilé, et se libère en s'abattant comme un manteau. Encore ce chamboulement des saisons, ce brouillage perpétuel. Surtout ne pas se crisper, sinon le froid vous pénètre jusqu'au fond des os. Mieux vaut aller de l'avant comme si on s'en moquait éperdument – comme ça. Et se convaincre qu'on finira bien par sécher, puisque c'est la stricte vérité. Les averses du mois d'octobre assassinent jusqu'au souvenir de la douceur de septembre. Et demain c'est le premier jour de novembre, l'avènement de l'hiver, même si le climat pourrait difficilement empirer. Les esprits sont venus inaugurer novembre et gâter un nouveau mois.

Colly a tiré de sous son manteau le parapluie cassé. La toile pleine d'accrocs ne les protège en rien, mais il s'obstine à le garder avec lui. Parvenus dans la plaine, ils longent les champs dont les billons s'alignent au flanc des collines pâles, pareils aux côtes putréfiées d'une bête fauchée par la mort. Les champs dévastés, hérissés de chaume, ne conservent qu'un lointain souvenir de la verdure, se gorgeant de pluie en pure perte. Les larges flaques d'eau ressemblent à des bénitiers, elles suffiraient à remplir toutes les timbales du monde si un prêtre prenait la peine de les bénir.

Tout est trop calme sur ces routes. La faute peut-être au mauvais temps, car d'ordinaire elles ne sont pas ainsi. Aujourd'hui, même les enfants et les mendiants cherchent un abri sous les toits percés. Aux abords de la ville, les maisonnettes deviennent plus nombreuses, envahies d'une fumée de tourbe qui irrite les yeux des curieux observant leur passage, et, de temps à autre, un visage inquisiteur se penche à l'extérieur. Cette année, on chercherait en vain parmi ces maisons pauvres un navet planté au bout d'une pique en l'honneur de Samhain. Près du pont de Cockhill, une femme les aborde, livrée à la pluie dans ses vêtements usés et visiblement prise de boisson. Elle leur adresse des imprécations confuses, à moins qu'elle ne quête simplement une petite pièce – peu importe, Grace tire Colly par le poignet dès qu'il engage la conversation avec elle. Nos affaires ne regardent personne, lui reproche-t-elle.

Je m'amusais, c'est tout. Elle empestait comme un chien, cette bonne femme.

Tu sais, on peut lire beaucoup de choses dans les yeux des gens. Qui ils sont et ce qu'ils veulent, et à quel point ils sont dérangés.

Lorsqu'ils atteignent Buncrana, la pluie a foncé leurs vêtements. Alors que Colly niche contre sa poitrine les allumettes qui ont pris l'eau au fond de sa poche, Grace les lui prend pour les ranger dans sa sacoche. Qui a envie d'être un homme, je te le demande. Cette culotte qui te colle à la peau et te transit le corps, c'est bien pire que porter une jupe. Et la casquette laisse dégoutter l'eau dans les yeux. Un châle sur la tête, c'est beaucoup plus pratique. Les vêtements pour homme sont vraiment mal conçus.

Colly proteste d'un signe de tête. Avec une jupe, impossible de courir.

Le ciel d'ardoise pèse si lourdement sur le bourg qu'on dirait le couvercle d'un cercueil – Grace ne veut pas y penser, elle efface l'image de son esprit. Tout s'est détrempé sous cette couche de nuages. Un abreuvoir à chevaux commence à dégoutter, empli jusqu'à ras bord. Placardée sur un mur jaunâtre, une affiche annonçant un rassemblement public se décolle à moitié. Elle aperçoit sous un porche un homme en train de se gratter, les yeux rivés au sol, et tant d'autres encore, qui ont l'air d'avoir quitté leur enveloppe charnelle pour se changer en ces ombres d'eux-mêmes plaquées contre une porte ou un pan de mur. La ville semble la proie d'une sorte d'hébétude. Et quel silence ! Une voix coléreuse retentit, comme pour rivaliser avec la pluie, et c'est la pluie qui remporte le combat. Elle ne se rappelle pas avoir connu un calme semblable. On s'attendrait à rencontrer davantage d'animation, le défilé des troupeaux en transhumance le long des rues, descendus des collines pour le jour de Samhain, et des gens ivres un peu partout. Pourtant, la grand-rue est aussi tranquille

qu'un dimanche. Son oreille cherche à capter ce qui se dissimule derrière la pluie, mais la pluie dérobe tout sous son masque. Ce bruit a beau contenir le monde, seule la pluie s'arroge le droit de décider de ce qui est et de ce qui n'est pas.

Attaché à un piquet, un âne famélique les regarde avec curiosité. Colly se penche vers lui en montrant les dents et pousse un hi-han au passage. Remarquant un auvent un peu plus loin dans la rue, Grace l'attrape par le coude pour l'entraîner à l'abri. Colly retire sa casquette et tape dessus pour l'essorer. Arrête de m'arroser ! se plaint Grace en le repoussant.

Mais il n'y a rien à arroser, tu es déjà trempée jusqu'aux os.

Le carillon de l'église sonne le quart, puis la demie. Un chien noir sort dans la rue, la tête basse comme s'il venait de recevoir une correction. Elle pince le bras de son frère, avisant l'os noué à la queue de l'animal. Tu crois qu'il faut y voir un signe ? À moins que ce ne soit qu'une blague.

Là-dessus une porte s'ouvre près d'eux et laisse émerger la paille d'un balai qui va et vient un moment dans la rue. La voix sifflante d'un homme résonne sur la voie. Hé, vous allez arrêter d'embêter ce chien ! Un individu avance la tête au-dessus du balai et considère un moment Grace et Colly, la pipe à la bouche. Il secoue le menton. Z'avez l'air de deux ratons mouillés. Vous v'nez voir le saint homme qui passe par chez nous ?

Le saint homme ? demande Colly. Qui est-ce ?

C'est l'espace entre ses dents qui rend sa voix sifflante, se dit Grace.

L'homme désigne d'un mouvement de tête le bout de la rue. Hier soir un étranger est arrivé en ville, leur dit-il. Il apportait avec lui la coiffe d'un évêque mort depuis deux cents ans ; à l'entendre, çui qui la porte guérit de tous ses maux, que ce soient les douleurs ou la faim. Des tas de gens ont fait la queue pour le voir.

Colly jauge l'inconnu de haut en bas. Nous, on cherche Dinny Doherty. Le marchand de poneys. Vous sauriez pas où on peut le trouver ?

L'homme s'appuie sur son balai, l'air pensif. Ses joues semblent rasées de frais, mais il a oublié, juste sous les yeux, deux traits d'un blanc de sel – comme s'il se laissait pousser une paire de sourcils supplémentaire, pense Grace. On pourrait le surnommer « Le Vieux Quat'Sourcils ».

Alors comme ça, vous cherchez après Dinny Doherty.

Oui, fait Colly, on vient d'arriver d'Urris Hills.

Par un temps pareil ? Et z'allez chez Dinny Doherty ?

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, vous m'écoutez ou quoi ?

Et z'êtes de quelle famille ?

Les Coyle.

Coyle ? Alors vous devez connaître mon cousin. Tommy Thomas, qu'il s'appelle.

Colly jette un coup d'œil vers Grace et hausse les épaules.

C'est pas croyable que vous le connaissiez pas. Tommy, tout le monde le connaît.

L'homme se tait une minute, comme s'il tâchait de rattraper une idée au vol. Ah, mais c'est qu'il est mort depuis deux ans, Tommy. Vous savez, c'est pas facile de tenir les comptes. Vous deux, là, j'espère que vous êtes pas venus pour faire des bêtises.

Le regard de Colly se porte sur un attelage qui avance dans la rue. Un voyageur en descend, puis aide une femme à mettre pied à terre, ils sont impeccables tous les deux, constate Grace, lui coiffé d'un haut-de-forme d'un noir luisant, et elle avec ses poignets de dentelle blanche. Là où elle marche, abritée sous le parapluie de son compagnon, la pluie ne mouille pas. On dirait qu'elle patine sur la pointe des pieds.

Le Vieux Quat'Sourcils les désigne d'un mouvement du menton, l'air narquois. Il se prend pour le roi, çui-ci, y a qu'à le voir parader. Vous deux, vous feriez bien de rentrer à Urris. C'est pas ce qui manque, les pareils que vous qui descendent en ville, et tout ce qu'ils font c'est traîner dans la rue. Il va y avoir du grabuge, je vous préviens, et vous allez vous retrouver embringués dedans.

Grace s'apprête à partir, mais Colly réplique : C'est que notre mère va mourir.

L'homme pose sur lui un regard ému. J'en suis bien désolé, mon petit bonhomme. De quoi est-ce qu'elle souffre ?

Colly le fixe avec le plus grand sérieux. Elle a le cancer du trou des fesses, répond-il. Elle ne peut ni s'asseoir, ni rester couchée sur le dos, ni se mettre debout. Elle s'est allongée sur le côté et elle meurt à petit feu. D'après le docteur, elle a attrapé ça en s'asseyant où il fallait pas.

Grace sent un grand rire fuser comme une flèche de son ventre à ses lèvres, impossible à museler. Houspillés par le balai du Vieux Quat'Sourcils, ils s'élancent de concert sous la pluie, dans l'immensité de la pluie dont la voix contient le monde entier, et il lui semble entendre retentir dans leur dos le rire du bonhomme, son énorme rire guttural.

Elle secoue son frère par le bras. Où est-ce que tu es allé pêcher ça ? Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Tu ne pouvais pas faire plus simple, non ?

Et pourquoi ? Le vieux Benny est bien mort d'un cancer du trou des fesses, après tout.

C'était une blague, Colly. Le vieux Benny, il était malade des poumons. Tu ne l'as jamais entendu tousser ? Les gens ont fait cette blague sur lui parce que pendant des années, personne ne l'a jamais vu

quitter son lit.

Colly se tait une minute. Comment j'aurais pu deviner, puisqu'on me l'a jamais dit ?

Le chien qui porte un os attaché à la queue refait une apparition, penchant la tête sous les gifles du vent.

C'est la créature la plus triste que j'aie jamais vu, fait Colly.

Dans les yeux de l'animal, elle lit un mélange de chagrin et de regret – qui sait si les chiens n'ont pas la compréhension de ces sentiments-là.

La nuit qui vient ne ressemble à aucune autre ; c'est Samhain, la nuit des morts. Il faut qu'ils se trouvent un abri avant la tombée du jour, car ce soir les esprits seront libres de vagabonder dans le ciel. Elle suppose qu'en s'éloignant de la ville, ils auront moins de mal à trouver un refuge inoccupé. C'est une chose que d'affronter une nouvelle nuit dehors, une autre que de se savoir exposé aux cieux tout peuplés de démons. Alors qu'ils sortent du bourg, les collines dans le lointain courbent l'échine sous les brimades du ciel. En traversant un pont, ils contemplent en contrebas les flots convulsés par l'esprit de la pluie. Alors qu'ils longent de vastes fermes dans l'obscurité grandissante, Grace se sent épiée par les lanternes aux yeux et à la bouche flamboyants, navets creux placés en sentinelle pour tenir les morts en respect.

Regarde ! Colly lui montre une étable en pierre brute, à laquelle s'accote un appentis délabré. Ils enjambent une barrière, reprennent pied dans l'herbe humide et boueuse et se dirigent à pas feutrés vers la cahute, l'oreille aux aguets. Colly pointe le doigt vers un rat qui file comme l'éclair avant de disparaître dans un fossé. Grace lève une main, lui fait signe d'écouter. Venant de l'étable, on n'entend que les remuements et les beuglements du bétail, et la mitraille de la pluie heurtant la toiture. C'est alors qu'apparaissent les chiens, quatre, et puis un cinquième, bêtes dépenaillées de tous acabits et de tous pelages. L'œil farouche, ils déchirent l'air de leurs aboiements. Colly se penche pour en appeler un. Par ici, ma belle. L'animal décharné s'approche doucement et se laisse caresser.

La porte de l'étable est verrouillée et l'appentis tombe en ruine, avec ses planches de bois moisies. Le toit en tôle est tellement rongé par la rouille qu'un caillou suffirait à le transpercer. Un vagabond n'y passerait pas la nuit – même les esprits n'en voudraient pas. On y a installé à l'intention des chiens un tas de paille moisie et de vieux chiffons, et l'urine dégage une puanteur si épaisse qu'elle en est presque palpable. Choisissant un endroit invisible depuis la route, ils creusent un trou pour faire du feu, puis s'en vont ramasser du petit bois humide.

Colly s'assoit en tortillant son postérieur. Qu'est-ce que tu

fabriques ? lui demande Grace.

J'essaie de réchauffer le bois.

Ça ne risque pas d'arriver, avec tes fesses trempées.

Qu'est-ce que tu proposes, alors ?

On doit laisser quelque chose dehors pour les esprits. Par une nuit pareille, il ne faut surtout pas les contrarier.

Dans un bout de champ en friche, ils tombent sur un buisson dépouillé de ses mûres, mis à part quelques fruits tardifs trop difficiles à atteindre. Attends une minute, biquette. Colly faufile son corps fluet sous le buisson, tend la main vers son centre et cueille les baies les unes après les autres. Six fruits encore verts, les derniers de l'année. Quand il se dégage de sous les branches, une épine lui égratigne la joue. Aïe ! Une sorcière m'a griffé !

Avec le pouce, Grace frotte la pommette éraflée de son frère. Tu en as attrapé combien ?

Je sais pas trop, quelques-unes.

Il faudra bien s'en contenter.

Au final, le bonhomme de tout à l'heure ne nous a pas dit où le trouver, Dinny Doherty.

On retentera notre chance demain.

Hé !

Quoi, encore ?

Dinny Doherty a un baudet dodu ! Un très beau baudet bien dodu !

Aux flancs des collines, les lueurs orangées des feux de Samhain commencent à clignoter, mais leur propre foyer refuse de prendre. Elle arrache quelques loques à la litière des chiens pour l'alimenter et obtient enfin une petite flamme. Devant la modeste flambée, ils regardent leurs mains se teinter de rose.

Tu sais ce que j'ai entendu dire ? fait Colly. Quand les gens manquent de nourriture pendant des mois, leur visage finit par se couvrir de poils. C'est ce qui va nous arriver, on va se transformer en singes.

Tais-toi donc.

Blottis devant les flammes, au milieu des chiens et des remugles d'urine, ils se réchauffent le corps. Le crépitement de la pluie au-dehors et les gouttes qui s'infiltrent à travers le toit les harcèlent sans répit, et pendant ce temps l'inquiétude grandit en elle. Colly, souffle-t-elle, donne-moi les mûres pour que je puisse déposer une offrande dehors.

Colly ne répond pas tout de suite. Je le ferai moi-même dans un petit moment.

Tu ne sauras pas comment t'y prendre.

Pourquoi ? Il y a une façon particulière ?

Mais oui, il suffit de le savoir.

Elle tend la main, mais Colly ne lui donne rien, si bien qu'elle lui plante un doigt dans les côtes.

Je ne les ai plus, avoue le garçon au bout d'un moment.

Comment ça, tu ne les as plus ?

Je n'ai pas pu résister.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je les ai mangées, et maintenant j'ai mal au ventre.

Un long moment, elle garde le silence. Pourtant elle a envie de hurler. Toute une nuit à passer sans la moindre protection. Qu'adviendra-t-il une fois qu'ils seront couchés dans le noir ? Cette nuit entre toutes, fourmillante de bruits et bientôt de regards, sa peur est si forte qu'elle n'ose plus lever le regard vers le ciel, qui sait si elle n'y verrait pas briller leur lumière spectrale, les morts qui glissent dans les ténèbres et le bruissement de leur vol dans l'espace éthéré, les morts qui déambulent par le monde en répandant leurs lamentations, fondant sur eux comme des oiseaux gigantesques pour les emporter dans leur pays. Voilà ce qui les attend, elle en est certaine.

Un souvenir lui revient brusquement. On doit porter nos vêtements à l'envers, dit-elle. Ça nous protégera. Et si ça ne marche pas, ce sera ta faute.

Elle lui tourne le dos pour se déshabiller, et Colly fait de même. Après coup, ils éclatent de rire. C'est drôlement inconfortable, dit le garçon. Un moment de silence, puis il demande : Tu y crois vraiment, toi ? Aux morts, aux esprits ? Quelqu'un les a déjà vus pour de bon ?

Je crois que oui. J'en sais trop rien.

D'après toi, d'où est-ce qu'ils viennent ? Est-ce que les morts vivent au centre de la Terre ? Et comment arrivent-ils à sortir ? L'enfer aurait-il une bouche ? Je me suis souvent posé des questions sur ce qui se trouve au centre de la Terre. Quand on creuse un trou, on tombe sur de la pierre et de la boue, et c'est tout. Quelle place resterait-il pour eux ? Peut-être qu'ils se cachent dans les bois ou sous l'eau. Ou dans les grottes secrètes des montagnes. On ne peut pas les voir, et…

Soudain, un long gémissement s'échappe des gonds du portail. Les chiens se dressent sur leur séant, et l'un d'eux lance un aboiement en signe de bienvenue ou de mise en garde. Quelqu'un – ou quelque chose – est en train de s'approcher d'eux. La voix de Grace s'affine jusqu'au murmure. Elle sent la tension de Colly, agrippe son poignet et le serre fort. Les voilà condamnés, elle n'en doute plus, l'esprit d'un mort va venir à eux parce qu'ils sont sans défense, l'esprit d'un mort va se jeter sur les deux pauvres bougres qu'ils sont. Bientôt, un autre bruit succède à celui des pas – la toux sourde d'un homme. Une clé ferraillant dans la serrure. La porte de l'étable qu'on ouvre et referme aussitôt. Ils demeurent immobiles, tout le corps contracté, puis elle entend l'homme sortir. Elle se lève, Colly essaie de la faire rasseoir

mais il faut absolument qu'elle sache, qu'elle voie qui est là et pour quelle raison. Elle avance toujours, fermant les yeux pour conjurer le ciel, et enfin elle se risque à soulever les paupières. Dehors, c'est l'obscurité et rien d'autre, une noirceur immense et étale tombée sur le monde ; elle se risque jusqu'à l'angle de la bâtisse, ses yeux ne voient presque rien mais elle entend se répandre un jet d'urine près de la porte. La silhouette de l'homme se déplace, il empoigne un objet appuyé contre le mur avant de rentrer dans l'étable. Elle l'entend tousser à nouveau, l'imagine en train de s'allonger sur la paille.

Discrètement, elle va rejoindre Colly. C'est juste quelqu'un qui vient surveiller le bétail. Le protéger contre les esprits. J'ai l'impression qu'il est armé.

Un des chiens pousse un jappement aigu parce qu'elle lui a écrasé la queue. Elle se fige un instant, puis s'excuse à voix basse et se coule dans la chaleur de Colly.

Elle s'éveille soudain en pleine obscurité, comme dans une chute faite en songe. C'est l'écho d'un grand cri qui l'a tirée du sommeil, une voix d'homme. La terreur s'y entend pour vous dilater le cœur tout en vous pétrifiant sur place. Encore empêtrée dans son rêve, elle demeure un moment suspendue entre sa tiédeur irréelle et la réalité de la nuit glaciale, se demandant si ce qu'elle vient d'entendre a surgi des recoins aveugles du songe. Son ouïe se projette au-dehors, comme si ses oreilles avaient la faculté de se dissocier de son être de chair pour faire le tour du cabanon et explorer la nuit, relayant la vue. Elle se rend compte que la pluie a cessé, que son frère est toujours endormi. L'inconnu dans l'étable marmonne dans sa barbe et très vite se met à ronfler. C'est le gardien de troupeau qui fait des cauchemars, rien de plus. Cette nuit interminable, qui s'étire comme un jour sans fin plongé dans le noir, elle donnerait n'importe quoi pour qu'elle s'achève, n'importe quoi – tous ces ennuis c'est à cause de maman, voilà où on doit coucher par sa faute. Du côté des collines, les feux de Samhain se sont éteints ; elle ferme les yeux, cherchant sous ses paupières closes la même opacité qu'au-dehors.

Elle s'éveille de nouveau au contact d'une langue tiède et rêche, et découvre en clignant des paupières les yeux tout collés d'un jeune chien. Beuuuurk ! Elle se redresse pour éloigner ce paquet de salive et de mauvaises odeurs. Ses compagnons se sont dispersés, il ne reste plus que celui-ci, un corniaud aux oreilles flasques qui ne cesse de bondir et les inspecte du bout de ses pattes avant. Sur ses pieds d'un noir d'encre, deux cercles aussi blancs que la chaux. Ce matin, tout a l'air d'aller mieux. Le monde entier lavé et purifié. La pluie qui ne tombe plus. Les esprits de nouveau confinés dans le séjour mystérieux d'où ils étaient venus. Même le gardien est parti.

Elle réveille Colly. Tu peux remettre tes vêtements à l'endroit. Maintenant, on est tranquilles.

Tout son corps est imprégné d'une odeur de chien.

Non, fait Colly, je vais pas m'embêter avec ça.

Tu vas avoir l'air d'un idiot.

Je me suis habitué.

Si c'est ça, détourne-toi pendant que je me change.

Elle se cache derrière un bouquet d'ajoncs, et Colly continue à parler tandis qu'elle se déshabille.

En général, je ne me rappelle pas du tout mes rêves, mais cette nuit c'est différent, j'ai gardé plein de souvenirs. J'étais dans une ville qui ressemblait à cette image de Londres qu'on m'a montrée un jour en classe. Des grands bâtiments qui bordaient des rues interminables, et puis plein de monde partout. Tout ce que je voulais, moi, c'était aller voir une certaine machine qui se fabriquait quelque part. J'ai demandé à un homme, qui a bien voulu m'accompagner. Et il était bizarre, cet homme, mais bizarre… Il n'arrêtait pas de se gratter les bras, comme un singe, et il était habillé en rouge de pied en cap, même les bottes – il m'a dit qu'il s'appelait Hugh le Rouge. Il m'a emmené jusqu'à un bâtiment, il a ouvert la porte pour me laisser entrer, et l'endroit était bourré jusqu'au plafond de machines et de mécanismes de toutes sortes, des appareils, des leviers, des pendules qui se balançaient, des vis géantes qui ressemblaient à des cornes de licorne, des rouages, des plans inclinés, des objets qui prenaient de la vitesse et des boules qui dégringolaient, et moi je savais que si je réfléchissais assez longtemps, j'arriverais à démonter tout ça et à le réassembler autrement, pour que ce soit encore mieux. C'est le plus beau rêve de ma vie.

Comment tu t'es débrouillé pour rêver de ça dans un endroit pareil ?

Je ne sais pas d'où c'est venu. J'ai rêvé aussi que je découvrais un moyen pour que les parapluies ne se cassent plus jamais. J'avais simplement besoin du bon matériel, mais j'ai tout oublié entre-temps, et ça continue à me trotter dans la tête. Bon, il faut que j'aille pisser.

Un corbeau descendu du ciel écorche l'atmosphère de ses croassements. Elle a entendu dire qu'après le jour de Samhain, les morts empruntent l'apparence de ces oiseaux pour se déplacer. Elle repense à la question que son frère lui a posée la veille. D'où viennent les esprits ? Il y a tant de choses que l'on ignore. L'origine de la pluie, par exemple. Maman prétend que c'est la tristesse de Dieu contemplant notre monde, mais elle a aussi entendu dire que c'était lié à la rencontre de l'air marin et des montagnes. C'est peut-être la vérité, après tout. Qu'est-ce que le climat, dans le fond, et pourquoi s'est-il montré si intraitable cette année, en déclenchant ces tempêtes

au beau milieu de l'été ? Pourquoi lui parle-t-on de toutes ces espèces étranges qui vivent dans des pays lointains, alors que l'Irlande ne connaît pas les bêtes féroces en dehors des esprits que l'on ne peut pas voir, de toute manière, et sur qui nul n'a jamais posé les yeux, sinon dans des histoires qui concernent des gens que l'on n'a jamais rencontrés, et que l'on ne rencontrera sûrement jamais ? Et pour quelle raison Colly est-il si long à revenir ?

Du bout du pied, elle éparpille les vestiges du foyer, abaisse ses mains au ras des cendres sans y percevoir le moindre souffle de chaleur. Elle patiente encore une minute, puis contourne le bâtiment pour rejoindre la route.

C'est alors qu'elle reconnaît la longue silhouette de Boggs, qui lui tourne le dos. La broussaille de cheveux roux. C'est lui, sans aucun doute, qui traîne Colly par la peau du cou, le garçon luttant pour planter les talons dans le sol, son pantalon tirebouchonné au bas des mollets. Boggs l'abat d'un coup de poing et le hisse comme un paquet sur son épaule. Dit : Je vais te ramener chez ta mère. La barbe qui pointe en avant, le corps légèrement basculé vers l'arrière – on dirait un chasseur satisfait de sa prise. Les poings ballants de Colly, inutiles. Grace ne réfléchit même pas. Ce qu'elle fait à ce moment-là, elle se dira plus tard que c'est simplement arrivé, comme si elle s'était changée en automate ou qu'un esprit l'avait tenue sous son emprise. Comme si une autre personne se cachait en elle depuis le début. Elle a descellé du mur une pierre en forme de croc, s'est approchée de Boggs par-derrière et l'a frappé au crâne. Le grand gaillard s'est effondré, d'abord il s'est retourné sous l'impact avec un mouvement lent et animal, il a posé un genou à terre, puis l'autre, et leurs regards se sont croisés tandis qu'il tentait d'appréhender la source de l'agression, un calme surprenant dans ses yeux, ses prunelles telles deux étoiles noires bouillonnant de venin et, au-delà du noir, une lueur de compréhension, a-t-elle cru, un échange entre elle et lui qui l'a remplie d'épouvante jusqu'aux tréfonds de son être. L'instant suivant, Boggs est affalé sur la route, il porte une main à sa tête, muet, hagard et couvert de sang, et Colly, déjà debout, bataille contre son pantalon à l'envers, l'œil droit rouge et enflé. Cours, Colly ! lui crie-t-elle. Bon Dieu, je te dis de courir ! Mais le garçon s'entête à vouloir remonter le pantalon et le reboutonner. Rien à faire – de guerre lasse, il préfère s'en débarrasser, le glisser sous son bras et détaler cul nu à travers champs, talonné par un des chiens de Boggs.

Ils courent jusqu'à ce que leurs cœurs éreintés se brisent en fragments aigus qui circulent dans leurs veines et paralysent leurs muscles. Alors ils s'écroulent à terre, deux ballots inertes posés sous les peupliers, pantelants, exclus de ce concile d'arbres qui chuchotent leur propre histoire du monde. Par pudeur, Colly se camoufle sous son

pantalon, tandis qu'une ecchymose violâtre et biscornue fleurit sur son visage. Boggs l'a cogné à la pommette, et Colly pleure sous l'effet du choc, de l'épuisement et de la douleur, sans doute. Il ne cesse d'appuyer sur son visage, comme si la souffrance était une expérience nouvelle, déconcertante. Ne touche pas, lui dit-elle.

Ils ont fui au hasard, sans réfléchir, à travers un champ de blé d'hiver qui aboutissait à une rivière en crue. Ensuite ce fut un terrain plat, puis un bois et un chemin de terre semé de flaques. Leur galopade a chassé les oiseaux, et ils ont filé, filé en bombant leur gorge blanche, aussi rapides que les dernières hirondelles de la saison, les pans de leurs manteaux battant comme une queue d'aronde. Derrière un groupe de maisons aux façades chaulées a déboulé vers eux une tache floue, créature noire comme un diable dont les aboiements ont révélé la nature canine. Le chien a gambadé un moment à leurs côtés, pour le plaisir de se dépenser. Et maintenant ils sont là, dans ce champ rectangulaire où deux chevaux pie et un bai se rassemblent pour observer ces visiteurs hors d'haleine et saluer leur intrusion d'un léger hennissement.

Colly remet son pantalon à l'endroit, et peu lui importe que sa sœur voie ses parties intimes.

Qu'est-ce que je viens de faire ? pense-t-elle.

Allonge-toi, et écoute, dit-elle.

Son frère se met à chuchoter. Le salaud. Il n'a pas dit un mot. Il s'est approché par-derrière, juste quand j'étais en train de pisser. Je l'ai entendu venir – j'ai entendu sa respiration. Et puis j'ai reconnu son odeur. Mais je pouvais rien faire, j'avais pas fini de pisser. Et puis quand j'ai voulu ensuite me rhabiller, j'ai pas réussi à rattacher le bouton, vu que le pantalon était à l'envers. J'avais comme dans l'idée que les choses allaient mal tourner – mais sans trop savoir non plus. Je crois qu'il savait pas que tu étais là. Il m'a fichu un coup de poing et puis il m'a chargé sur son épaule, comme un épouvantail. Ou comme un fagot de bois, un…

Tu vas te taire, oui ? Juste une fois. Tu crois qu'il est mort – que je l'ai tué ?

Colly secoue vigoureusement la tête avant de se frotter le visage, comme si le mouvement avait ravivé la douleur. Tu l'as juste assommé, il respirait parfaitement quand on l'a laissé là-bas.

Tu sais, je l'ai cogné très fort avec la pierre. Même s'il n'est pas mort, il est peut-être mortellement blessé.

Elle se figure Boggs assis sur la route, de plus en plus pâle, ses doigts couverts de poils grisonnants. Il est obligé de s'étendre, il se couche avec une extrême lenteur, ses mains ont perdu leur force et sa figure blêmit tandis que le sang s'écoule…

Il faut que j'y retourne, que je sache s'il est mort ou pas. Grace s'est

déjà levée. Je reviens, c'est promis.

Non, tu restes ici. Imagine qu'il t'attrape. Les yeux de Colly semblent vouloir la saisir par le cœur. Tu peux pas me laisser tout seul.

Elle l'observe, recroquevillé sur lui-même comme le gamin qu'il est, renonçant à ses façons d'homme. Un côté de son visage est gonflé.

Il le faut, Colly.

Elle fendra les airs comme le vent lui-même, secrète, invisible. Comme la lumière qui passe sur les choses en silence, sans même les effleurer. Aussi délicate que les papillons qui frémissent dans son ventre. Si seulement la pluie se remettait à tomber, pour couvrir le vacarme qui résonne dans sa tête.

Sur ce chemin inconnu, elle est obligée de réfléchir à son trajet. Il lui semble d'ailleurs que c'est une autre qu'elle qui l'a emprunté en sens inverse, ce double secret d'elle-même qui décroche des pierres des murs pour s'en faire une arme. Partout sur sa route, le visage de Boggs comme une apparition, le silence de sa mort à ses oreilles et une troupe qui la prend en chasse. Longeant le bois, elle regarde la constellation d'empreintes boueuses dont ils ont creusé le sentier, et qu'elle n'a pas souvenir d'avoir laissées. Puis elle reconnaît le mur bordier et s'en rapproche à quatre pattes, pareille à quelque ruminant dans l'herbe, redoutant d'affronter l'inéluctable. Accroupie, elle attend un moment en comptant ses inspirations, décide de se lever au bout de dix, mais à six elle est déjà debout.

Personne. Aucun signe de Boggs, pas même une goutte de sang.

La pierre descellée a été relogée à sa place.

La masure déserte se tasse de guingois sous une toiture affaissée ou démolie. Les murs en terre retournent peu à peu à leur élément natif, mais pour ce soir ils s'en contenteront. Dans le potager mort que les flammes semblent avoir détruit, ils fourragent à coups de pied, espérant dénicher une pomme de terre oubliée. À la flamme d'une allumette, elle embrase un paquet de brindilles pour qu'ils puissent faire du feu, après quoi ils s'étendent dans l'alcôve dont le lit a disparu. Elle se pelotonne contre son frère, au-dessus d'eux la bouche béante du monde tirant ses langues d'étoiles, et un ciel délivré par magie de la pluie. Le grondement de la rivière parvient jusqu'à eux. Elle roule des feuilles d'oseille et les applique sur le visage de Colly. L'hébétude brouille le regard du garçon, sa voix est mal assurée. Quant à son corps, on le croirait déformé par une violente torsion.

Elle est presque assoupie lorsqu'il lui dit dans un murmure : J'ai un plan, moi.

Quoi ?

Je vais devenir empoisonneur de chevaux, et toi tu me suivras de

ville en ville et tu t'occuperas de les soigner.

Mais je ne connais rien aux chevaux, et encore moins aux onguents. Ce coup sur la figure t'a rendu idiot, ou quoi ?

Le sommeil le surprend sans prévenir, comme tombe le noir quand on souffle une chandelle. Sa tête est nichée tout contre elle. Grace se repose dans l'écume des rêves qui se disperse comme un vol d'oiseaux, puis retrouve au réveil l'immensité de la nuit, l'intensité du froid et la longue dent de la faim. La sensation de ne pas avoir dormi, oppressante, effrayante. Nous ressemblons à des cadavres, nous avons un passé mais pas d'avenir. Je suis morte, et me voilà déjà entrée dans la tombe. Quand elle vivait encore, le monde était plein de chaleur, de nourriture, de rires et de choses familières, il y avait les visages des petits et maman ne l'avait pas rejetée. À présent, maman ne veut plus d'elle. Pour elle c'est terminé, mais elle tient toujours à Colly, sans doute est-ce pour cette raison qu'elle a envoyé Boggs à ses trousses. Maintenant, elle sait avec certitude ce qu'elle devra lui dire au matin, il faut que tu rentres à la maison, tu n'as pas le choix, c'était une bêtise de partir. Tu garderas en mémoire notre grande aventure. Elle le raccompagnera jusqu'aux tourbières, et ensuite il continuera seul son chemin. Elle le renverra à la maison pour se protéger de Boggs.

Ils quittent la masure le corps raidi et glacé, engourdis jusqu'au bout des doigts. La vérité, pense-t-elle, c'est que le froid est la nature profonde du monde, alors que la chaleur n'en est qu'un état passager. À l'inverse du feu, le froid ne se consume pas précipitamment, mais attend avec une patience sans bornes. Elle tape des pieds pour faire circuler le sang et commence à marcher en frappant dans ses mains, tandis que son frère, l'air maussade, lui emboîte le pas. Elle veut savoir de quoi il a rêvé cette nuit. Elle, elle a rêvé qu'elle était suivie par un homme amputé des doigts, mais il n'écoute pas son récit. Viens par ici, lui dit-elle. Elle étreint le corps frêle de Colly. À le voir, on pourrait presque le prendre pour un homme, mais ses omoplates ressemblent à des ailes d'ange que l'on risque de briser entre ses doigts.

La rumeur des flots qui vient à leur rencontre est comme le rugissement du monde. Pluie et fureur mêlées dans un bruyant tumulte. La rivière est en crue, ses eaux troubles et gonflées roulant aveuglément, la langue livide, grossies de tout l'excédent des pluies qui ruisselle des hauteurs. Son fracas leur emplit les oreilles et noie tous les autres sons. Impressionné, Colly siffle entre ses dents. Il est obligé de crier pour se faire entendre. C'est pire qu'hier, observe-t-il. Et il ajoute d'un air sérieux : On essaie de pêcher ? Elle hausse la voix pour lui répondre : Il ne reste même plus de truites.

Cette rivière, pense-t-elle, serait capable de dépouiller les cailloux

de son lit.

Son cours traverse les tourbières, en le suivant ils pourront retrouver la ville. Le souvenir de Boggs toujours enchevêtré à ses pensées. Comment va-t-il réagir, après le mauvais coup qu'elle lui a donné ? Peut-être renoncera-t-il pour de bon à la chercher, préférant rentrer à Blackmountain et retourner sa rage contre leur mère. Ce grondement de rivière en furie se confond avec la voix de Boggs qui rugit sous son crâne.

En marchant au bord de l'eau, ils s'aperçoivent qu'en plusieurs endroits la rivière a inondé ses berges, assiégeant les troncs d'arbre, cherchant à s'emparer des fourrés et des branches basses qui sautent dans le courant comme sous l'effet d'une piqûre.

Colly remarque quelque chose un peu plus loin, là où les eaux n'ont pas quitté leur lit. Il se tourne vers Grace, le doigt tendu vers la rivière.

Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrie-t-elle.

Tu es aveugle, ou quoi ?

Qu'est-ce que je suis censée regarder ?

Il s'approche du bord en agitant le doigt. Regarde, là !

Je vois rien du tout.

Et puis elle finit par voir. Une croupe blanche et détrempée qui dérive nonchalamment, dépouille d'un mouton dont la tête immergée semble interroger les profondeurs, en quête d'une explication à la mort qui l'a frappé. On dirait que les flots ont pris pour le porter le rythme solennel d'un cortège funèbre.

D'après toi, il est là depuis quand ?

Depuis peu, sinon quelqu'un l'aurait repêché.

Il faut absolument qu'on l'attrape.

La voix de son frère contient tant d'espérance que Grace est prise de court. Cette carcasse doit être pourrie et malsaine, se dit-elle. Et puis on va s'attirer des ennuis si quelqu'un nous voit l'emporter. Pourtant, l'image d'un ragoût se présente déjà à son esprit.

Elle rejoint Colly au bord de l'eau. Fais passer le couteau que maman t'a donné, réclame-t-il en désignant sa poche.

D'un bond, il s'agrippe à l'une des branches d'un jeune frêne et la plie jusqu'à ce qu'elle se casse à demi, révélant au point de rupture le secret des fibres tendres. Il la coupe avec la lame, mais quand il a fini de la tailler en pointe, la dépouille du mouton a déjà disparu. Ils filent tous les deux vers l'aval, Colly pointant sa baguette en avant comme un javelot. Il est là ! l'entend-elle s'exclamer. Une vieille aubépine noueuse se penche sur l'eau comme pour déclarer toute son amertume. Sois prudent ! crie-t-elle à son frère qui vient de grimper dessus. Avançant le bâton avec précaution, il pique plusieurs fois le flanc de l'animal. La carcasse aveugle s'éloigne, la tête plongée sous

l'eau. Grace aide Colly à redescendre de l'arbre, puis ils suivent le mouton jusqu'à une partie plus étroite de la berge où le terrain forme une bosse. Elle retient son frère qui descend dans la litière molle, tout au bord de l'eau, et allonge le bras pour atteindre l'animal.

Ne le pique pas avec ta baguette !

Mais j'essaie d'accrocher la laine !

Si tu le piques, tu vas l'envoyer de l'autre côté.

Le mouton poursuit sa course, comme pour honorer quelque rendez-vous macabre, et disparaît derrière les ajoncs et la levée de terre qui protègent la rive. Colly continue de marcher en secouant la tête. On aurait pu l'avoir, je te dis.

On s'y est mal pris. De toute façon, comment aurais-tu fait pour le rapporter à la maison ?

Je l'aurais chargé sur mon dos.

Ça pèse très lourd, tu sais, sans parler de l'odeur. Et les gens auraient pensé que tu l'avais volé. Tu n'aurais pas pu les détromper.

Grace tâche d'oublier le mouton, mais son ventre n'en est pas quitte. Colly fait une pause pour allumer sa pipe.

Laisse-moi tirer une petite bouffée.

Je savais que ça te plairait, répond son frère en souriant.

Elle voit que le ciel a retrouvé son calme. Côté nord-ouest, il est aussi meurtri que la joue de Colly, mais partout ailleurs il ressemble à de la bonne toile, blanche et propre, et la clarté du soleil est une promesse de chaleur. Il lui semble entendre le cerveau de Colly échafauder un nouveau plan. Quand il réfléchit, ses sourcils se froncent légèrement. Cependant, il se contente de lui proposer une énigme. Qu'est-ce qui ne cesse de voyager tout en restant immobile, possède un lit mais ne peut pas dormir dedans, possède une bouche mais ne mange jamais rien ?

Tu me l'as déjà servie, celle-là.

Entre les arbres, elle distingue de nouveau la rivière. À quel animal pourrait-on la comparer, avec sa peau brune et lisse qui n'arrête jamais de remuer ? Colly détale soudain, le mouton est toujours là, à leur hauteur, c'est à croire qu'il les a accompagnés discrètement, qu'il a écouté leur conversation en attendant qu'ils le repêchent. La carcasse s'est empêtrée dans un roncier, et Grace se précipite au bord de l'eau sans réfléchir. À cet endroit, la berge descend tout près des flots, tapissée de laîche et de végétaux en décomposition. Colly tend de nouveau son bâton vers le mouton et réussit à l'accrocher à la toison, puis il essaie de le ramener vers la rive. On dirait un vrai pêcheur, penché au-dessus de l'eau et gonflant les joues en ahanant – Allez, viens par ici, toi ! –, et Grace finit par joindre ses cris aux siens, ils hurlent tous les deux vers les oreilles mortes de l'animal. Enfin, comme pour combler leurs attentes, la carcasse se détache et reste

prise à leur bâton, cessant de dériver vers l'aval. Colly lance des cris de triomphe. Haletant sous le coup de l'effort, il s'efforce en vain de tirer le mouton jusqu'à lui. Grace unit ses forces aux siennes, mais la baguette commence à se courber, près de craquer. Vite, va m'en chercher une autre !

Elle voit que chaque fibre de son être travaille à retenir l'animal, son corps arqué comme une faux.

Je peux le tenir tout seul, mais grouille-toi, bon sang.

Grace se met à courir, l'esprit crépitant de panique et d'excitation. N'importe quoi ferait son affaire, mais il n'y a que de la laîche sur la berge. Elle fonce vers un bouquet d'arbres, la tête est en train de remonter, lui crie Colly. J'arrive tout de suite, lui répond-elle – mais ce n'est pas si facile, le sol sous les arbres n'est qu'un amalgame indistinct qui ne lui est d'aucun secours. La branche qu'elle a ramassée est déjà pourrie, et ces arbres serrés ressemblent à un groupe de vieilles femmes à la face revêche. Les cris de son frère lui parviennent assourdis. Le mouton ! Le mouton relève la tête ! Il me regarde droit dans les yeux !

Grace s'enfonce au cœur du bois. Dans son désir de tout voir, ses yeux papillotent comme des ailes de chauve-souris. Les arbres ont amorti les bruits de la rivière, elle n'entend plus que ses propres pensées. Un bâton, s'il vous plaît, juste un bâton. Elle pense aux mauvais esprits qui s'amusent à cacher ce dont elle a besoin, toujours en train de jouer des sales tours. Elle est prête à conclure un marché avec eux, mais le sol ne lui livre rien d'utile. À présent le butin est perdu, c'est certain. Colly sera fâché contre elle, et il lui fera la tête pendant tout le trajet jusqu'à Blackmountain. Elle rebrousse chemin en courant, émerge du bois et retrouve le rugissement des eaux, pareil au souffle puissant d'une bête faramineuse. Une intuition la visite avant toute compréhension, comme on décèle un changement dans l'atmosphère avant l'explosion de la tempête. Un sentiment semblable à un murmure. Un revirement dans les airs, parce qu'il se passe quelque chose de grave. Elle se rue vers la berge, mais elle ne la reconnaît pas, quelle confusion, elle a dû se tromper d'endroit car Colly n'est visible nulle part – et le mouton, où est passé le mouton ? Son regard se tourne d'un côté et de l'autre, mais Colly a disparu, et là, subitement, elle reçoit la vérité comme un coup, indéniable, elle devine ce qui a dû se produire et elle se met à l'appeler à grands cris, elle hurle après la rivière, impuissante au bord de l'eau devant la litière remuée, tout devient clair lorsqu'elle voit l'éraflure que le pied de Colly a laissée dans la boue en glissant vers l'eau brune, vers cette rivière qui ne reflète rien de plus qu'elle-même. Et alors elle le voit flotter au milieu des ronces – le bâton de Colly et, auprès de lui, le mouton qui lui adresse le rictus de sa tête noire et sans yeux.

II

UN GARÇON NOMMÉ TIM

Elle sent qu'on la soulève des rochers où elle était allongée. À ce moment-là, elle n'a pas la volonté de lutter contre ce vieil homme, contre l'odeur de chien et d'eau salée qui l'assaille tandis qu'il la transporte. Le contact de l'osier humide, un manteau déposé sur son corps tremblant. Tandis que l'homme se démène pour traverser l'estuaire, le ciel au-dessus d'elle s'abaisse comme un chaperon. Le vieillard porte une barbe, et ses yeux ont une vivacité d'étincelles. Ne t'en fais pas, petit bonhomme. Tu as de la chance, hein, d'être tombé sur Charlie ! Le clapotis du ressac dans ses oreilles, les rames qui remuent l'eau. Levant les yeux, elle voit ses mains – énormes, les phalanges rouges – former deux poings qui se rapprochent d'elle, ralentis comme les gestes d'un ivrogne pris de violence. Le passeur sifflote entre deux ahans. Tout son vouloir se réduit maintenant à une aspiration aux ténèbres des profondeurs, elle s'y laisse sombrer jusqu'aux tréfonds et sent qu'on la porte hors du bateau, l'homme la hisse sur son épaule, il entre dans une maison et un chien les accueille en bondissant. Une voix de femme, pareille à un piaillement d'oiseau. Vite, Theresa, j'ai trouvé ce gamin à moitié noyé dans la baie, pas loin de l'embouchure de la rivière. Il était là, sur les rochers, on aurait dit un paquet d'algues. Regarde-moi comme il est pâle ! Vite, va lui chercher une couverture. Ce qu'il est léger ! Il pèse pas plus lourd qu'une plume.

On l'assoit près du feu, sur un tabouret, livrée à son néant intérieur. À la place de la pensée, un souffle vacant et obscur. Quand la femme vient à elle pour lui retirer ses vêtements humides, elle trouve la force de protester. La main hésitante qui s'est posée sur son épaule a une odeur de goémon. Laisse la pudeur de côté, mon petit bonhomme. J'ai élevé trois garçons, tu sais. Et la vieille femme s'éloigne toutefois sans insister.

Plus tard, elle apprend qu'elle se trouve du côté de Rathmullan, un lieu dont elle n'avait jamais entendu parler. Ce qui amuse énormément Charlie. Depuis le temps que Rathmullan existe, j'en reviens pas que tu connaisses même pas ce nom. C'est ici que les grandes familles gaéliques ont été vaincues – c'est d'ici précisément que se sont enfuis les comtes. Enfin bref, quand tu auras repris des couleurs, je te raccompagnerai de l'autre côté.

Il attend un moment avant de lui poser des questions. Qui est ta famille ? D'où est-ce que tu viens ? Ils ne vont pas se faire du souci,

chez toi ?

Ma mère est morte, répond-elle simplement.

Le vieil homme secoue la tête, sa femme se penche et demande : Tu n'as personne d'autre ? Un frère ou une sœur, peut-être ?

Grace ne leur a pas révélé son nom, et ils continuent à l'appeler petit bonhomme. La vieille femme lui apporte des habits plus confortables, mais elle refuse de se changer. La femme s'attarde un moment, les lèvres pincées, le paquet de vêtements entre les mains, jusqu'à ce que son mari vienne les lui prendre pour les ranger dans un coffre. Un petit son étrange passe alors les lèvres de la femme, comme un souffle de chagrin.

La succession des jours est un défilé de nuages invisibles dans un ciel insondable. Elle mange de la soupe aux algues et du poisson de temps en temps, dont elle recrache les arêtes dans l'âtre. Les deux vieux tâchent de ne pas remarquer la fixité de ses yeux morts, tournés vers son enfer intime où évolue le bestiaire familier des ténèbres, animaux rôdeurs aux formes grotesques telles des ombres projetées par une lampe. Les échos de sa vie passée roulent dans son esprit, les voix de Blackmountain résonnent puis s'estompent. Celle de Sarah comme une voix étrangère, juste un timbre sans mots qui ne suscite en elle aucune tendresse. Une nuit, elle s'éveille en sueur d'un rêve si réel qu'il la hante pendant des jours. Les clameurs d'une foule immense, des gens par centaines qui hurlent son nom, armés de torches et de serpes. Sarah est parmi eux. Meurtrière – ils lui crient Meurtrière, et c'est Boggs le meneur. Une flamme s'allume dans son regard, et l'homme se métamorphose en un loup qui se meut dans la lumière de sa propre rage – si elle devait expliquer cette violence, elle parlerait de la roue d'un moulin tournant à pleine vitesse. Au sortir de ce rêve, elle se lève hébétée et va se pelotonner dans un coin jusqu'au lever du jour. C'est Charlie qui la trouve là et la ramène dans son lit. L'image fantasmée de Boggs-changé-en-loup possède le même degré de réalité que s'il lui était apparu en plein jour, au point qu'elle se demande si un rêve d'une telle puissance a valeur de prophétie.

Je pourrais rester vivre chez ces gens et partager leur soupe d'algues, pense-t-elle, Charlie me l'a bien dit. Il n'a gardé qu'un seul de ses filets, tous les autres ont été engagés au mont-de-piété parce qu'il n'avait plus la force de pêcher seul en mer. Grace n'est pas dupe, cependant, ils ont mis ces filets en gage seulement pour se procurer de quoi manger. La misère est donc arrivée jusqu'ici.

Charlie veut lui apprendre à manier les filets. Un jour qu'ils sont sortis en bateau, il lui raconte que leurs trois fils ont péri en mer, tous le même soir, au cours d'une terrible tempête. Et voilà, ils nous ont quittés du jour au lendemain. Dans sa tête, elle se récite les prénoms des garçons. La voix de ce vieil homme est pleine de bonté, et non

gâtée par l'amertume comme celle de sa femme. Il partage son tabac avec elle et lui parle comme un père pendant qu'ils fument ensemble. Quand ils sont dehors, elle se soulage discrètement dans un récipient en métal, en lui tournant le dos. Tu en fais du boucan, quand tu pisses, observe Charlie. Sa femme, de son côté, ne cesse de la surveiller, de lui lancer des regards bizarres. Dans ses rêves, les figures emmêlées de la vieille et de Boggs-changé-en-loup la brutalisent toute la nuit, formes serpentines et menaçantes remontées des ténèbres de l'esprit, vagues lueurs qui semblent l'augure de sa propre fin. Le soupçon lui vient que la femme est malfaisante. Et finalement, un soir où Grace est sortie fumer devant la maison, la vieille dame s'arrête à côté d'elle et se penche en lui tirant l'oreille, glissant une question au creux de son oreille.

À qui est-ce que tu parles, ma fille ?

Elle s'en va un matin de décembre sous un ciel verni de bleu glacé. Dans sa besace, elle n'emporte qu'un hareng fumé enveloppé de papier marron. Le vieil homme, couché dans son lit, a pris appui sur son coude et la regarde partir en silence.

Elle a décidé de voyager vers le sud, redoutant la morsure de l'hiver qui s'approche, quoique le temps reste doux pour un mois de décembre. Tu vas tenter ta chance un peu partout et tu finiras bien par trouver quelque chose, se rassure-t-elle, un travail quelconque, et alors tout s'arrangera. En cette saison, les plaines décolorées du littoral sont plongées dans la torpeur et les routes sont encombrées de va-nu-pieds. Ils lui rappellent les vagabonds qui passaient par Blackmountain – Sarah disait d'eux que c'étaient de pauvres hères, ils n'avaient même pas une cahute où loger. Leur nombre s'est accru, ces temps derniers, et certains ont la mine si tourmentée que même les mauvais esprits n'oseraient pas les importuner. Ils restent affalés au bord des chemins comme s'ils attendaient quelqu'un, ou errent sur les routes avec des yeux perçants, avides. Elle, ils la regardent comme s'ils avaient flairé le poisson dans sa sacoche. L'hiver n'est pas là, se dit-elle, parce qu'il est entré en eux. Leurs regards s'abreuvent de sa vitalité.

Elle fait halte à l'écart du sentier pour pouvoir manger tranquillement. À l'abri sous un pont, elle déballe le hareng et le gobe en une bouchée, mastiquant au rythme régulier de l'eau qui goutte du tablier. Tournant les yeux vers la rivière, elle entend chuchoter les eaux des bas-fonds et ce bruit lui donne le vertige, une nausée s'éveille dans son ventre – peut-être est-ce la faute du poisson. Elle froisse le papier et le jette derrière elle.

Tout à coup, la voix de Colly lui parvient.

Attention, biquette, derrière toi !

Un mouvement dans l'ombre, et ce qui avait tout l'air d'un rocher se change en une forme humaine qui se dresse sombrement sur ses

jambes. Le bruissement du papier que l'on ramasse. Grace recule lentement, puis elle se met à courir vers la berge, se place de biais pour remonter la pente, perd l'équilibre mais réussit à se rétablir. Derrière elle, un homme voûté s'avance dans la lumière, hébété et vêtu seulement d'une cape, les membres livides sous la crasse, les yeux exorbités. Quand elle atteint la berge couverte de laîche, son couteau est déjà tiré, camouflé derrière son poignet. Il n'y a qu'elle sur cette route, ombre isolée qui s'enfuit en courant et finit par ralentir l'allure, à bout de souffle. Ancrés dans son esprit, le blanc de la verge de l'homme et sa langue qui lèche le papier à l'odeur de poisson. Ses yeux affamés qui la violent. Grace regarde par-dessus son épaule, mais personne ne l'a suivie.

Seulement le bruit de sa respiration, ses pas sur la route et son corps qui fend le vent.

Ce bonhomme a failli me faire mourir de peur, dit-elle à voix haute.

Je t'ai vue, Grace, répond Colly. Tu as regardé la queue de ce gars.

C'est pas vrai.

Mais si, petite cochonne. Bon, allume cette pipe maintenant et laisse-moi fumer.

Grace a appris à rechercher l'apaisement du tabac. Il n'y a rien de tel pour calmer les pensées qui s'emballent sur ces chemins propices aux inquiétudes. Ce qu'elle redoute, ce ne sont pas les mendiants à la figure hâve qui essaient de vous vendre un manteau en ratine effiloché ou une chemise pleine de trous – l'un d'eux faisait même l'article pour une paire de souliers aux semelles décollées, qui claquetaient comme des bouches. Ce n'est pas non plus cette femme à moitié aveugle qui cherchait une charrette à destination de la ville, et qu'elle a aidée à traîner jusqu'au bord de la grand-route un buffet dont l'ombre ressemblait à un homme plié en deux.

Ce sont les autres qu'elle craint, les plus jeunes, qui apparaissent sans prévenir. Des petites silhouettes déguenillées qui vous emboîtent le pas et marchent à côté de vous, récitent une prière en votre faveur et vous demandent votre nom en tendant la paume. Un jeune garçon l'accompagne pendant une bonne heure, ses yeux collés à elle comme ceux d'un chien. Dis-lui d'aller se faire foutre, lui conseille son frère. Le soir venu, alors que le garçon s'entête à la talonner, Grace lui crie de déguerpir, de cesser de la suivre comme son ombre, il voit bien qu'elle n'a rien à lui donner, elle-même manque de tout. Cependant, le corps de l'enfant s'attarde auprès d'elle comme un fantôme alors qu'elle a déjà parcouru plusieurs lieues.

Dans chacun de ces gamins à la figure de navet blême, elle voit les visages de ses petits frères. Ainsi le minuscule Finbar fait-il le guet sur le faîte d'un mur, la regardant approcher, puis descend sur la route en traînant un matelas garni de paille. Tout juste quatre ans, une

chevelure de feu, un nez écrasé, sa petite main tendue et une voix toute chétive qui ne fait pas davantage de bruit qu'une étreinte. Pour acheter de quoi manger, réclame l'enfant. Grace cherche des yeux un adulte à l'abri du mur, car elle sait qu'il est forcément là. Je me suis peut-être trompée, tout compte fait, ce petit a marché pendant des lieues en charriant ce matelas. Elle prépare quand même son couteau – on ne sait jamais. Si quelqu'un ose l'ennuyer, elle n'hésitera pas à lui trouer la peau.

Et si Boggs vient à recroiser mon chemin, c'est à lui que je trouerai la peau. Même penser à lui, elle ne le supporte pas. Cette brute imbécile. Ce tyran. Je n'ai plus peur de lui, plus du tout. Pourtant, quand elle se réveille le lendemain sous la froide membrane de l'aube, elle est de nouveau obnubilée par son rêve, celui où elle l'a vu devenir loup. La vision de cette violence qui s'emballe, inexplicable.

Elle se rend dans le sud du Donegal, pensant que la situation y sera un peu meilleure. Sur les grosses propriétés, les hommes surveillent leur cheptel et interrompent leurs tâches pour vous tenir à l'œil. Beaucoup ont un fusil pendu à l'épaule, ou posé sur une pierre à côté d'eux. Si l'un d'eux me tirait dessus maintenant, ça me serait bien égal, pense Grace. Quelle différence ça ferait, dans le fond ?

Des villes qui se ressemblent toutes – toujours un pont où traînent des gens aux yeux trop grands, toujours ce ciel qui pèse sur des rues à moitié désertes. Et des regards qui chuchotent derrière les vitres, à l'affût d'un désordre. À la sortie de Convoy, un imprudent a laissé une couverture en laine humide étendue sur une corde à linge. Furtive comme l'ombre du soir, elle se glisse jusqu'à elle et sent sous ses doigts la laine raidie par le froid. Une fois qu'elle a séché, Grace commence à mieux dormir. Dans une autre ville, l'envie la prend de s'approcher de la devanture d'un magasin général, et elle découvre dans la vitrine l'image de Colly qui la regarde, flou et échevelé. Elle sort son couteau et se met à tailler dans ses mèches. Le reflet s'assombrit, se transforme en une silhouette de femme à l'intérieur du magasin. Va te couper les cheveux ailleurs ! Que doit voir cette femme ? se demande-t-elle. Une créature sauvage qui flotte dans ses vêtements d'homme. La femme braille en tapant contre la vitre jusqu'à ce qu'un homme sorte sans enthousiasme pour la chasser, le dos voûté. Décampe tout de suite, petit malappris ! Va te couper les cheveux ailleurs ! Grace a laissé sur le sommet de sa tête un plumeau de cheveux. Son couteau est levé dans la posture de l'agression, mais c'est Colly qui riposte. J'ai une énigme pour toi : qu'est-ce qui est peureux comme un mouton et gras comme un agneau, qui se sauve dès qu'il te voit mais serait prêt à te manger dans la main ?

Les journées raccourcissent, le soleil lointain siège près de sa sœur la lune. Grace chemine toujours vers le sud, mais à certains moments

elle arrête de marcher, reste assise dans ce monde sans mesure où le soleil et la lune ont cessé de scander l'avancée des heures. Un matin, éveillée dès l'aurore, elle voit une gerbe de feu illuminer le ciel au nord. Une à une, les étoiles brillantes se détachent de l'obscurité sans limites et fulgurent brièvement dans leur chute silencieuse. L'empreinte d'une si grande beauté lui bouleverse l'esprit. Elle se dépêche de compter – six, ou était-ce sept ? Ça ne dure qu'une seconde et ça n'en finit pas de vous porter chance. Dans le monde tout entier, je suis l'unique témoin, la seule à voir cela. Sept vœux éclosent au bout de sa langue. J'aimerais être dans mon lit. J'aimerais me tenir bien au chaud près du feu. J'aimerais manger une assiette de pommes de terre. J'aimerais avoir encore les cheveux longs. J'aimerais ne jamais avoir quitté Blackmountain. Une image s'interpose alors, Boggs-changé-en-loup dans le brasillement des torches, se ruant vers elle comme un tourbillon. J'aimerais que Boggs soit mort.

Grace récapitule ses souhaits – il lui en reste un à formuler. Après avoir réfléchi en mâchant quelques baies, elle énonce à voix haute : J'aimerais être à la maison avec maman.

Elle baisse alors les yeux et entend Colly murmurer : Qu'est-ce que tu ficherais là-bas avec cette vieille garce ? C'est elle la cause de tous tes ennuis. Je vais te dire, biquette, continue à aller de l'avant, parce que tu trouveras mieux que ce que tu avais.

Colly lui reproche son imprudence, mais elle préfère ignorer ses mises en garde. Elle a l'impression que les gens sont de plus en plus nombreux sur les routes. Des poisons et des parasites, tous autant qu'ils sont. Et on voit de ces choses ! Descendue dans le creux d'un pré, elle trouve la tête coupée d'un cheval, comme si celle-ci s'était assoupie pendant que le reste du corps s'enfuyait tel un spectre décapité. La carcasse n'a pas été dépecée mais emportée tout entière, peut-être victime de l'attaque d'une bête gigantesque et vorace. Elle sait bien, dans le fond, que ce sont des voleurs qui l'ont massacrée et qu'ils n'en perdront pas la moindre bouchée. Il est plus sage de se tenir loin des routes, de passer par les champs et les fermes.

Les gens ont beau être vigilants, ils ne pensent pas toujours à tout. Ils surveillent leur bétail, mais si on sait se montrer rapide, il reste d'autres choses à voler. Son ouïe s'aiguise pour apprendre à détecter les chiens. Elle rafle des billes de charbon dans une réserve et s'en remplit les poches, même si elle n'a pas d'allumettes. Dans la cour d'une ferme, un imbécile a oublié une baratte. Recueillant le beurre doré au creux de ses mains, elle imprime à la surface le paraphe de ses doigts noircis et se délecte comme un chat de la substance fondante. Elle devient de plus en plus téméraire, c'est un fait indéniable. Il lui arrive d'examiner sa propre conduite et de s'interroger sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle va devenir. La meilleure partie de toi-même s'est

envolée, pense-t-elle, celle que tu avais toujours connue.

Dans une autre ferme, des hommes la chassent vers une obscurité oubliée de la lune, aussi abrupte qu'un précipice. Leurs cris portés par l'air cherchent sa tête comme des nœuds coulants. Un coup de feu dans sa direction, invisible et silencieux, mais elle n'entend que l'écho de la détonation, annonçant ce qui est déjà passé. Un ahan tout proche, un tapage de pas pressés, le flamboiement d'une lampe comme l'œil d'un démon dans la nuit, braquée sur sa silhouette isolée et hors d'haleine. Alors elle s'enfonce en courant dans le gouffre nocturne, avec sa couverture et son sac qui tressaute contre son flanc, un nouveau tir éclate dans son sillage, elle se force à s'arrêter. Elle se croit vaincue à ce moment-là, et finalement peu lui importe, tout cela ne l'intéresse plus, quel que soit le nom qu'on lui prête – c'est peut-être la vie, tout simplement –, elle cesse de courir, reste immobile en attendant que le premier coup de poing l'atteigne, ou que l'arme éjecte la cartouche qui la tuera. Elle ferme les yeux. Pourtant il ne se produit rien de ce qu'elle redoutait. Les deux hommes qui la talonnent, pareils à des chiens alléchés par la violence, passent leur chemin dans le noir sans remarquer sa présence.

Les jours glissent sur elle comme le sommeil. Elle apprend avec presque une semaine de retard que le Nouvel An est passé, par un liseur public dans un village dont le nom lui échappe. Juché sur une caisse en bois, il énonce à haute voix, sur un ton mécanique, les nouvelles récentes. Les festivités de Londres et de Dublin, les foules bigarrées. À côté d'elle, un *dailc* dépose son sac de tourbe pour écouter, tout en frottant avec sa casquette ses yeux rougis et sa figure crasseuse. Celui-là, lui dit-il, il lit le journal toutes les semaines sur le même ton et je comprends rien à ce qu'il raconte. Elle observe le public qui l'entoure, des gamins bavards et une vieille dame sans âge qui parle en crachotant, tenant son châle d'une main et tirant de l'autre sur la manche du liseur pour l'inciter à se pencher vers son oreille tendue. Parlez plus fort, mon bon monsieur.

En d'autres temps, réfléchit-elle, les gens me poseraient des questions, on m'offrirait une paillasse et un feu pour me réchauffer. Mais il y a tant de monde sur ces routes que nul ne se soucie d'elle. Elle pense à ce que racontait le journal. Tirs de canon, feux d'artifice et célébrations grandioses, des foules rassemblées et des délégations de personnages officiels. Une animation pareille, elle ne parvient même pas à en imaginer l'aspect – seules lui apparaissent des taches de couleur étranges et éclatantes, des gens réduits à des silhouettes scintillantes qui évoluent au sein d'une lumière vive mais dénuée de contour, et des nuances plus soutenues, des bleus-violets et des rouges orangés qui rappellent les teintes des fleurs.

Où donc est passé le temps ? se demande-t-elle plus tard. Elle a

l'impression d'avoir été presque toujours absente. L'hiver, cependant, semble s'éterniser, aussi poussif qu'une mule aveugle et sourde traînant un chargement de plomb sur la pente d'une colline infranchissable. Le soleil pâle qui se dérobe. Les arbres en pénitence, dévoilant leur squelette. Comme si toute chose attendait le moment où le printemps naîtra de la terre gravide. Elle a conscience d'être follement chanceuse, maintenant qu'elle a réchappé des pires rigueurs de l'hiver. L'année précédente, le gel s'était introduit subrepticement dans la maison, immisçant ses longs doigts sous la porte. Colly avait léché les pendeloques de glace accrochées aux montants. Désormais, les journées sont presque tièdes, pourvu que l'on soit toujours en mouvement. Seulement cette pluie et ces nuages sombres, comme boursouflés de mauvaises intentions, qui semblent devoir durer toujours. Elle fait corps avec la pluie pour avancer, le cou fléchi, tournant le regard vers les bavardages de Colly.

J'ai une nouvelle énigme pour toi. Il ne pèse rien et ne se voit pas. Mais si tu le mets dans ton ventre, il te rendra plus légère.

C'est lamentable, Colly, mais je vois très bien où tu veux en venir. Crois-moi, c'est clair comme de l'eau de roche.

Depuis deux jours, son frère fredonne inlassablement la même bribe de chanson. *Hó-bha-ín, hó-bha-ín, hó-bha-ín, mo ghrá.*

Tais-toi. Tais-toi. Tais-toi. Tu me rends folle, j'ai ces vieilles ballades en horreur. Tu ne peux donc pas t'arrêter ?

Il finit par se taire, sur cette colline détrempée où le crépuscule tuméfie le ciel. Ils sont arrivés à un carrefour où règne une grande agitation. Un attelage s'est rangé en bord de route, et le rayon de sa lanterne éclaire un attroupement. Grace se figure tout d'abord que des bandits sont en train de détrousser les voyageurs, mais Colly la détrompe, Regarde ! Plusieurs individus décharnés se sont réunis face à une femme qui se tient debout sur le marchepied de la voiture. On dirait un rassemblement religieux. Des cris s'élèvent, des prières, des supplications – il y a même un jeune homme qui égrène les noms des saints comme une psalmodie tout en se signant à l'envi. En surplomb de la femme, Grace aperçoit, assis sur son siège, un cocher à l'air bourru qui tient un tromblon sur ses genoux. Indifférente à ce raffut, elle poursuit son chemin sans se préoccuper d'eux. Elle n'aspire qu'à se retrouver seule avec elle-même, car certaines émotions agitent en elle de sombres pensées. Non pas qu'elle désire la mort à proprement parler – elle voudrait surtout disparaître sans en porter les conséquences. Se détacher de la branche comme une feuille d'automne. Être comme le ciel au crépuscule, qui s'abîme peu à peu vers le noir sans en avoir conscience. Se séparer de soi comme lorsqu'on s'endort.

Mais voilà que Colly se remet à déblatérer et il est impossible de

l'arrêter. Hé, regarde ce qu'elle tient dans sa main ! Aussitôt elle se jette dans le tohu-bohu, découvre devant la voiture une femme toute guindée dans sa robe, une vieille au nez pointu qui la voit sans la voir et dépose quelque chose dans les mains tendues, sa propre main attrape un bout de gâteau, sa langue le savoure déjà – du pain d'épice, dit quelqu'un. Seigneur, jamais elle n'avait rien goûté de tel, c'est si bon qu'elle en pleurerait.

Hé ! Tu vas pas tout bouffer, sale égoïste ! proteste Colly.

On jurerait que ce gâteau contient tous les délices de la terre, elle en lèche le souvenir sur ses dents une fois qu'elle l'a avalé. Pendant un moment, elle en oublie même la route fangeuse, la gratitude occupe toutes ses pensées. L'attitude de cette femme, comme si la route était son royaume, et ce regard qui vous traversait sans vous voir. Soudain, elle comprend que c'était la nourriture qui assurait son emprise sur eux, et pour cela elle se met à la haïr, si fort qu'elle a envie de lui faire mal. Elle aimerait lui arracher son étole en renard et s'en servir pour l'étrangler. Comment se peut-il que tant de gens subissent la misère, pendant que celle-là parade dans sa belle voiture ? Ce n'est qu'en sentant le goût du sel sur ses lèvres qu'elle se rend compte qu'elle a pleuré.

Donegal, annonce la borne sur la route. Le tintamarre et les clameurs d'une foire. Il n'y a pas foule dans la place, on y sent flotter le souvenir de temps meilleurs. Des bouches, des cris, des mains, des pièces et des porte-monnaie, des animaux qui bêlent et qui beuglent, et cette odeur de fumier qui envahit tout. Ici, les gens parlent plus volontiers le gaélique irlandais que l'anglais, et c'est la ville la plus affairée qu'elle ait jamais visitée.

Rien qu'à la regarder, dit-elle, on est en appétit.

Il faut que tu te mêles à la cohue, répond son frère.

Et qu'est-ce que j'y ferais, d'après toi ?

Leur chiper leurs affaires sous leur nez.

Pas question.

Je te dis que si.

Un joueur de cornemuse la surprend à lorgner les quelques sous déposés à ses pieds, alors elle fait semblant de contempler le sol. Les genoux de cet homme sont aussi fripés que son visage, et lorsqu'il détend les joues, la carte de son crâne transparaît sous la peau. Sur l'éventaire d'une marchande ferblantière, elle s'empare d'une chope qui lui renvoie une réplique floue et distordue d'elle-même, et qu'elle s'empresse de lâcher quand la femme lui ordonne de déguerpir. Un géant fait sentinelle devant l'étalage du maraîcher, haut comme un arbre, les bras noueux et les yeux qui semblent lui sortir de la tête tandis qu'elle couve du regard les derniers fruits d'automne, dont la seule vue est un régal. Elle connaît bien sa faim, et celle-ci n'est pas

assez forte pour qu'elle s'expose à la prison. Un agent de police surveille les lieux, et il y en a un deuxième un peu plus loin. Ils sont là pour tenir à l'œil les affamés qui évoluent comme des ombres sur la place, se distinguant de la foule par leur façon d'écumer les déchets. Le regard en alerte, les pieds à l'affût. Hommes, femmes, enfants – ils remontent la rue tout doucement, fouillant des yeux les débris et les ordures, choisissant une bricole qu'ils agrippent lentement avec leurs orteils. Il y en a d'autres qui restent assis devant les bâtisses, sous un auvent ou sur les marches, et dont les vitres ne reflètent qu'une image évasive. Ils observent une immobilité parfaite, comme si l'on pouvait s'évaporer en pleine lumière, et tout en eux est mort à l'exception des yeux, des yeux de bêtes sauvages aux aguets, lui semble-t-il, on croirait voir des loups vêtus comme des hommes et affublés de masques grossièrement peinturlurés pour figurer un visage humain. Des loups qui attendent de saisir la ville entre leurs crocs. Je me trompe, se dit-elle, ce ne sont pas des loups mais des agneaux. Ils se contentent de mendier sans se cacher de quiconque.

Mieux vaut ne pas faire pitié, lui recommande Colly. Se laisser voir sans se faire remarquer et prendre un air joyeux.

Elle se compose un sourire angélique, essaie de siffloter mais aucune mélodie ne lui revient. Elle se réjouit que les habits de son père ne soient pas des haillons. Tandis qu'elle fait le tour de la place, le clocher de l'église lui indique qu'un quart d'heure s'est écoulé. Pendant tout ce temps, elle n'a pas quitté des yeux un sac de jute rempli de pommes pour les chevaux, posé sous les naseaux d'un cheval pie. Il existe un moyen de le rafler sans attirer l'attention. Elle le surveille l'air de rien, avec sur les lèvres un sourire qui n'en est pas tout à fait un. C'est alors qu'elle remarque au fond de la place un étrange bonhomme qui l'observe avec insistance, son regard fendant la foule qui les sépare. Son cœur emballé tambourine à ses tympans. Effrayée, elle regarde l'homme qui sort la main de sa poche. La vague que dessine sa main vaut peut-être une mise en garde. L'inconnu l'apostrophe et vient à elle qui demeure figée par la stupéfaction, trop choquée pour se rendre compte que le vacarme de la ville s'est replié dans le silence et que toutes les flèches de lumière ont convergé sur cet homme, cette présence terrible qui s'approche d'elle. Une pleine reconnaissance s'opère dans le regard qu'ils échangent, et sa pensée cherche à sonder des choses impénétrables – qui est cet individu et quelles sont ses intentions, y a-t-il dans sa venue quelque chose de malfaisant ? Brusquement, elle comprend tout : cet homme est un envoyé de Boggs.

Sauve-toi, espèce d'andouille ! lui crie son frère.

Tout est clair, à présent. Comme elle a été sotte, comme elle a été aveugle, de s'imaginer qu'on pouvait fendre le crâne de Boggs et s'en

tirer à bon compte. Prendre la fuite comme si de rien n'était. Elle pense au couteau qu'elle garde dans sa poche, mais sa main reste pétrifiée et l'homme l'aborde déjà. C'est bien toi, hein ?

Il parle d'une voix haut perchée, exubérante. Son sourire révèle de grandes dents de bourricot brunies par le tabac. Il lève une main comme pour la saluer, et elle sent ses jambes flageoler tandis que l'homme la saisit par le coude, soufflant sur elle une haleine tiède et un peu aigre, imprégnée de whisky.

Tu es le fils de Marcus, je t'ai reconnu. Et puis j'ai vu cette couverture roulée… Tu ferais bien de me suivre, les autres attendent. Tu as une demi-heure de retard. Qu'est-ce qui t'a retenu comme ça ?

Elle est trop abasourdie pour réagir, si bien que Colly répond à sa place. J'ai pas pu dormir de la nuit. Il y avait une chouette qui n'arrêtait pas de crier dans la cheminée.

Bourricot part d'un grand rire aigu. À cet instant, lui revient en mémoire le souvenir d'un conte, l'histoire d'une jeune femme piégée par un visiteur des ténèbres – un homme tout de noir vêtu qui cachait sous son chapeau des oreilles d'âne. L'histoire disait qu'il s'était présenté chez elle à la nuit close, en demandant de l'aide pour ses chevaux. Et lorsqu'elle avait refusé et n'avait pas voulu le laisser entrer, il avait pénétré chez elle sans sa permission et l'avait emmenée pour sept ans en enfer. Grace cherche à surprendre les grandes oreilles de Bourricot, mais son couvre-chef les dissimule. Il a les épaules voûtées, un teint olivâtre et une foison de dents. Son manteau en ratine ne porte que quelques rapiéçages. Mais ses yeux sont d'un rouge diabolique – à moins qu'il n'ait abusé de la boisson.

Serait-il en train de me jeter un sort ? se demande-t-elle. Va-t-il m'envoûter ?

Faisons ami-ami avec ce démon, propose Colly.

Qu'est-ce que tu racontes ? rétorque l'autre en fronçant les sourcils.

La main posée sur son bras fait autorité et apporte une réponse suffisante. Elle se retrouve entraînée à ses côtés, s'éloignant de la place. Quand il l'interroge au sujet de Marcus, elle se contente de marmonner vaguement.

Fais-lui les poches, souffle Colly.

On l'emmène dans une rue engorgée de bétail. Bourricot bouscule les bêtes pour se frayer un passage, tandis qu'une image de Boggs se forme dans l'esprit de Grace. Pourtant ce n'est pas lui qu'ils rencontrent, mais un jeune homme maigrelet qui se tient courbé comme un prêtre, installé sur une caisse en bois. Elle remarque alors le tromblon couché sur ses genoux, dont le cuivre reluit au soleil.

C'est donc cela, pense-t-elle. Et elle se surprend à espérer qu'ils en finissent vite avec elle.

Voilà, Mr Soundpost, dit Bourricot. J'ai trouvé le gosse.

Au moment de se lever, ledit Soundpost porte les mains à son tromblon et manque le laisser tomber, les joues écarlates. Bourricot adresse un clin d'œil à Grace. Attention quand vous touchez à ce fusil, Mr Soundpost.

Elle a devant les yeux une mule chargée d'un sac d'avoine, une baratte pendue à son flanc, et un jeunot du nom de Soundpost qui a les joues rouges et une dent de lapin. À part ça, se dit-elle, il n'est pas vilain.

Sauriez-vous, Mr Boyd, où est passé notre Clackton ? Il approche de ses yeux une montre de gousset en or. Miséricorde ! Le temps file à belle allure !

Un autre garçon émerge de parmi les bêtes. Un visage piqueté de taches de son, une tignasse rousse ébouriffée. Elle l'examine quelques instants, comme s'il pouvait s'agir d'un rejeton de Boggs. Ce garçon n'est sûrement pas plus vieux qu'elle, et pourtant son visage est marqué par l'empreinte du temps. Tout en la détaillant de la tête aux pieds, il lui adresse un large sourire qui lui fronce anormalement les paupières. Tu ne ressembles guère à ton frangin. Avec un clin d'œil, il se penche vers elle en chuchotant : Alors, tu as fait connaissance avec Mr Embury Soundpost ?

Elle marmotte une réponse inintelligible et se tourne vers Soundpost qui soliloque.

Miséricorde ! Assez gaspillé de temps. Wilson, prépare la mule au départ.

C'est donc lui le chef, raisonne-t-elle, le dénommé Embury Soundpost. Ces vaches maigres sont sa propriété. Et les autres sont sous ses ordres.

Elle le regarde se mordiller la lèvre supérieure, tirée sur sa dent proéminente. S'étonne de voir un homme fortuné partager la rude existence des bouviers. Il n'a guère plus de dix-huit ans et n'est pas plus épais qu'une ficelle, mais il est coiffé d'un haut-de-forme tout neuf, et rares sont ceux qui possèdent un chapeau en si bon état. Ses cheveux sont taillés bien net au-dessus des yeux, aussi droits que le bout de ses bottes.

Bourricot esquisse un petit salut. Messieurs, je vous laisse avec votre bétail. Et il remonte la rue sans se retourner une seule fois, ignorant Soundpost qui le questionne toujours sur Clackton.

Retenant son souffle, elle coule encore un regard vers le sac d'avoine. À tâtons, son esprit tâche de percer l'obscurité qui s'étend devant elle, attendant le moment inéluctable de la chute qui bouleversera tout. Les esprits malins qui lui jetteront leur grand rire au visage. C'est bien le genre de tour qu'ils se plaisent à jouer.

Wilson lui glisse en se rapprochant d'elle : J'ai jamais mené du bétail aussi loin, et toi ?

Elle tire la pipe de sa poche et force sa voix vers le rauque, comme un chien qui aboie. J'espère que vous avez du tabac en réserve, les gars, parce que moi, je suis à sec. Soundpost la fixe du regard sans répondre. Elle se détourne pour cacher la rougeur de ses joues, feignant de surveiller la rue. Si jamais il arrive, celui que je suis censée être, je me sauverai d'un côté ou de l'autre. Elle se repasse mentalement les noms des hommes. Embury Soundpost. Wilson. Le fameux Clackton que l'on attend toujours. Et Bourricot qui s'appelle en vérité Mr Boyd – c'est peut-être lui le mauvais esprit, finalement, reparti manigancer ses diableries dans les rues.

Comment se fait-il qu'ils m'aient confondue avec l'autre ?

Elle s'aperçoit que le regard de Soundpost s'attarde sur elle. Tu as une drôle d'allure pour un vacher, lui dit-il. On dirait une poulette roulée dans un sac de jute. J'espère bien ne jamais avoir affaire à ton coiffeur.

Elle entend les mots lui jaillir de la gorge avant même d'avoir pu réfléchir. Ils ne lui appartiennent pas, et cependant c'est sa voix qui les porte.

Et cette pierre tombale que vous avez dans la bouche, c'est pour la mort de qui ?

Soundpost ouvre grand la mâchoire, mais sa voix s'est éteinte. Sa lèvre supérieure se rabat sur ses incisives, pendant que Wilson met une claque dans le dos de Grace. Hé, Tim, t'as pas ta langue dans ta poche, toi ! Faites pas attention, Mr Soundpost. Les cousins, c'est des drôles de zigues. Son frère, il… Regardez, c'est Clackton qui s'amène.

Elle s'attend à ce que Soundpost la chasse, mais c'est vers Clackton qu'il tourne un regard furieux. Alors, Mr Clackton, s'exclame-t-il, on s'amuse à nous éviter ? Nous ne pouvons pas nous payer le luxe de perdre davantage de temps.

Grace explore sa nouvelle identité, tout ce que renferme un prénom qui n'est pas le sien. Elle s'entraîne en silence à lui donner voix, à modeler son parler sur l'intuition qu'elle a de lui.

Tu as entendu, Colly ? Je m'appelle Tim.

La route s'est changée en un fleuve gémissant de bêtes qui piétinent le bord des fossés. Le lourd martèlement de leur pas s'amplifie de leurs meuglements, emplissant le ciel de tonnerre et de lamentations. Les vaches dévorent la grand-route qui s'éloigne de la ville et tout ce qui y circule, attelages, fiacres, charrettes de paysans et un détachement de dragons sans visage dans leur capote rouge sang, perchés sur leurs montures.

Les gens font halte pour assister au passage du troupeau que deux chiens contiennent avec force aboiements. Elle apprend que les deux colleys noirs appartiennent à Wilson, deux chiennes de la même portée. Elles ont les mêmes pattes bottées de blanc, la même tête

d'une blancheur éblouissante. Soundpost ferme la marche en asticotant la troupe, le tromblon ballottant à son épaule. Wilson presse gentiment les bêtes à coups de hou ! hou ! et de sifflements, un gourdin à la main, une sacoche et un mélodéon sur le dos. Clackton chemine en tête, vêtu d'une veste en tweed – celui-là, elle ne l'a pas beaucoup vu pour l'instant. Un homme avare de paroles, selon toute apparence, avec des cheveux d'un blanc jaunâtre, luisants et peignés en arrière. Un fusil se balance à son épaule.

Ferme ton bec et travaille comme on te dit, s'encourage-t-elle. Tu y gagneras peut-être quelque chose.

Prends exemple sur Wilson, lui conseille Colly. Il a un don pour s'occuper des bêtes. Bouge les bras comme lui, crie-leur après à sa manière.

Glissant deux doigts dans sa bouche, elle tente sans succès d'émettre un sifflement. Quand même, pense-t-elle, tout ça n'est pas bien compliqué. Il n'y a qu'à surveiller les bêtes et les empêcher de s'égarer. Pourtant, il suffit d'une fraction de seconde pour qu'elles s'éclipsent et partent à l'aventure. À peine ont-ils franchi les limites de la ville qu'une des vaches entraîne trois de ses compagnes vers un champ d'avoine d'hiver. Grace s'élance à leur poursuite à travers une gaze de pluie, escortée par la voix pointue et discordante de Soundpost.

Miséricorde ! Dépêche-toi de les ramener !

Elle a beau agiter les bras, le regard des bêtes la traverse aussi bien que si elle n'était qu'un oiseau, une créature d'un noir de suie battant follement des ailes. Ce sont les colleys qui viennent à la rescousse. Ils ont tôt fait de maîtriser les rebelles, et voilà Wilson qui s'approche avec ses larges mains avant de déchirer l'air d'un sifflement. Aussitôt, les vaches rallient le troupeau.

Ce Wilson, songe-t-elle, il les tient sous son charme. Sûr et certain qu'il va me démasquer.

Soundpost la dévisage. Et moi qui croyais que tu connaissais les bêtes.

Les cimes scintillantes après l'averse. Un hiver clément et lumineux, comme si on contemplait le monde à travers une plaque de verre. La plaine recule derrière eux, et c'est un bien long chemin que de conduire le bétail sur les chemins abrupts des collines, avec ces bêtes qui ne pensent qu'à s'esquiver au milieu des sapins ou à brouter les mousses. Observant Clackton, elle remarque lorsqu'il se tourne vers Wilson la cicatrice qui barre un côté de sa bouche. Moyen par la stature, des joues rasées de frais et des poings agiles. En comparaison, Soundpost a plus que jamais l'air d'un gamin. Clackton ne montre aucune envie d'adresser la parole à Grace. De temps à autre, il boit une lampée au goulot de sa flasque, sans cesser de marcher.

Colly veut savoir pourquoi ils mènent ce troupeau à travers la campagne en hivernage alors qu'il y a si peu pour le nourrir. Mais elle n'a pas le cran de poser des questions. À l'approche du soir, ils mettent une bonne heure à dénicher le refuge camouflé au milieu des ajoncs. Soundpost dispute Clackton : C'est vous le responsable, vous nous avez retardés au moment de quitter la ville.

La cabane en pierre n'est pas trop délabrée, quoique sa porte penche vers le sol quand on l'ouvre. Sur la pente, un enclos permet de parquer les bêtes qui, hagardes et les yeux vides, viennent chercher le repos. Soundpost la tient de nouveau sous son regard, les poings aux hanches. Miséricorde ! Quelle patience ! Elle cherche autour d'elle de quoi s'occuper et Wilson, clignant de l'œil, lui désigne la vache qu'on a laissée dehors pour la traire.

C'est ton travail, le gosse.

Elle détache le seau du flanc de la mule et regarde les hommes entrer dans le refuge avant de se mettre à l'ouvrage. Wilson l'a suivie, il s'accroupit au sol en tripotant les herbes et lui dit à voix basse : Sacré Soundpost ! Il est pressé de ramener ces bâtardes à Newtown-sur-Merde ou Dieu sait où. Il y en a plusieurs qui sont grosses. Pas question d'attendre le printemps. À le voir, on s'imaginerait que c'est un gros éleveur, mais j'ai entendu dire qu'il étudiait pour devenir avoué. Et qu'il a racheté ces tas de viande à un pauvre bougre pour une bouchée de pain. C'est rien qu'un vieux grigou.

Elle n'a pas souvenir d'avoir déjà fait un tel festin. Une pleine chope de lait frais et des galettes d'avoine qui craquent d'avoir trop cuit, ce qui vaut à Clackton les récriminations de Soundpost. Miséricorde, Mr Clackton. Ce ne sont pas des briques de tourbe que vous mettez sur le feu !

À ces mots, Clackton se retourne, l'air impassible, avant de lancer : Mr Soundpost, puis-je me permettre de vous demander votre âge ?

J'ai précisément dix-huit ans trois quarts.

Il a pourtant tout l'air d'un vieux nigaud, fait Colly.

Je vais vous dire, Mr Soundpost : je préparais des galettes que vous n'étiez pas encore pendu au sein de votre nourrice.

La bouche de Soundpost se referme d'un coup, et il recommence à se mordiller la lèvre supérieure. Wilson réprime de son mieux un rire moqueur. Soundpost a l'air si vulnérable, pense-t-elle, on dirait un enfant qu'on a mis en colère. S'emparant de la lampe, il sort de l'abri en claquant la porte, laissant les autres près du foyer rougeoyant. Ils l'entendent dénombrer les bêtes, s'interrompre un moment puis reprendre le décompte. Clackton et Wilson échangent des regards amusés.

Elle fait un signe de tête en direction de la porte. Il est pas un peu bizarre, celui-là ?

Clackton cesse de rire et la fixe des yeux.

Assise contre le mur du refuge, elle s'est pelotonnée sous sa couverture, savourant l'arrière-goût des galettes. Même s'ils la démasquaient maintenant, chuchote-t-elle, si le véritable Tim faisait son apparition, elle ne regretterait rien de ce qui s'est passé.

Comment veux-tu qu'ils s'en rendent compte ? murmure Colly. C'est l'autre Bourricot qui s'est trompé, ce n'est qu'une bande de crétins – ce Wilson avec ses mains rougeaudes, quel gros benêt, il gobe tout ce qu'on lui raconte. Et Clackton est un ivrogne, il lampe son gin quand il croit que personne ne le voit, et en plus il a failli nous égarer. Si c'était moi le chef, j'aurais commencé par tracer des cartes, et puis j'aurais tenu compte de…

Elle ne cesse de penser à Embury Soundpost. Son visage aurait été plaisant, si cette dent ne l'avait pas déparé. Et il a une curieuse façon de la regarder – elle n'a pas l'habitude d'être observée comme cela.

Ce Soundpost, fait-elle, c'est un drôle d'oiseau.

Il est toujours plongé dans ses notes et ses calculs, il n'a même pas idée de…

Soundpost, allongé dans un coin sur un lit en bois, s'arrête de chuchoter et lève la tête. Clackton et Wilson se sont assoupis à même le sol. Elle regarde se profiler la silhouette du jeune homme, la lampe inclinée de façon à illuminer son carnet. Son ombre monte à l'assaut du mur tel un double de lui-même, noir et vacillant – la part la plus authentique de son être, celle qu'il refuse de livrer aux autres. Elle se rappelle la mésaventure d'un homme qui s'était fait voler son ombre par le diable, et les déboires sans fin qu'il avait connus par la suite. Elle tourne vivement la tête pour surprendre son ombre à elle, blottie contre le mur. Ton ombre, tu l'as perdue depuis longtemps, pense-t-elle. Celle-ci appartient à Tim.

Dans la pénombre, elle continue à observer Soundpost dont le regard est rivé au carnet de notes. Sans doute y consigne-t-il les plus menus détails. Il connaît déjà chaque bête jusqu'à la pointe des sabots. Quand une vache s'est enfuie parmi les arbres au crépuscule, il a été le premier à s'en apercevoir, et il a scruté longuement la nuit tombante en se tordant les mains. Elle sait maintenant pourquoi ils voyagent armés – Clackton avec un fusil, lui avec un tromblon, et Wilson muni d'un gourdin qui allumerait des étincelles dans le cerveau le plus obscurci. Son malaise ne lui a pas échappé lorsque Clackton a failli les entraîner vers un village important. On s'était bien mis d'accord pour ne pas s'en approcher, a-t-il protesté. On devait s'en tenir aux petites routes. Inutile de se faire remarquer. Clackton, le visage indéchiffrable, avait lissé de la main ses cheveux jaunâtres, sa bouche démentant ce qu'exprimaient ses yeux. On ne peut pas arriver à destination sans croiser des gens. L'époque des Whiteboys qui se

cachaient dans les haies est bel et bien derrière nous.

Les ronflements de Clackton ressemblent à un grognement animal, comme si, à la faveur d'un rêve, il s'était métamorphosé en bête et tâchait de s'accommoder de son nouvel état. Puis Soundpost plonge la pièce dans le noir, elle l'entend pousser un long soupir d'aise, se tourner et se retourner pour trouver une position confortable. Elle cherche vainement le sommeil, son oreille attirée par les bruits de la nuit après l'averse, les arbres qui libèrent doucement les gouttes d'eau dans un clapotement d'averse infiniment alentie ; le claquement de ces perles liquides tombant sur le bétail endormi, sur la roche et sur la terre, chacune produisant un son unique. Et si l'on est assez attentif, on peut quasiment mesurer l'intervalle qui sépare une goutte de la suivante.

Tu ne trouves pas, demande Colly, que Clackton fait penser à un chien ? Alors que Soundpost, avec tous ses calculs, tiendrait plutôt du chat.

Après un silence elle réplique : L'histoire ne dit-elle pas qu'à la fin, c'est le chien qui mange le chat ?

Grace émerge du sommeil au tapage des hommes et des bêtes. Une vision de Sarah se perd dans l'équivoque du rêve, comme l'eau aspirée par la terre. Dehors, Wilson dirige le bétail à grands cris. La figure de Clackton se lève comme une lune, et elle fixe la balafre au coin de sa bouche, chagrin gravé à la pointe du couteau. Il lui saisit le poignet pour lui fourrer dans la main une galette si chaude qu'elle doit se faire violence pour ne pas la lâcher. Avale ça, le gosse, on va pas tarder à lever le camp.

Maman vue en rêve. Elle a l'impression que sa mère essayait de lui communiquer un message. La veille, elle la haïssait, mais dans ce rêve-là elle n'était qu'amour et réconfort. Quel trouble insistant peut provoquer un rêve.

Saisi par la gelée blanche, tout ce qui frémissait dans la nature s'est figé. Au loin, un oiseau transi, au lieu de prendre sa volée, reste immobile sous le soleil qui cherche à percer. À l'instant de rouler sa couverture, elle se ravise et s'en fait une cape. Soundpost passe près d'elle avec son tromblon, absorbé dans la lecture de ses notes, et trébuche brusquement, basculant la tête la première. On dirait que sa chute se produit avec une extrême lenteur, au seuil de l'immobilité, tous se préparant à entendre claquer un coup de feu. Soundpost pousse une plainte, la face écrasée contre terre, puis relève le menton en promenant autour de lui un regard d'aveugle, dérouté par ce qui lui arrive. Wilson, qui tient entre ses doigts un peigne blanc de givre, éclate de rire, alors que Clackton lui offre sa main pour l'aider à se relever. Vous avez de la chance de ne pas vous être fait sauter la cervelle. Soundpost s'époussette avec hargne, écarquillant les yeux

pour retrouver son carnet. Il frappe du pied le sol qui l'a piégé – une racine desséchée tendue comme un doigt menaçant. Miséricorde ! Remue-toi, le gosse.

Leurs cris mettent en branle la troupe pesante sur les pentes des tourbières. Les bêtes unissent leurs voix dolentes, puis l'ampleur du ciel au-dessus des champs de tourbe les ramène au silence. Une étendue presque dépourvue d'arbres, qui fait fuser les pensées dans toutes les directions. Des ombres de nuages pareilles à des bêtes colossales broutant les versants bruns, comme si le ciel cherchait à imiter le bétail. Grace pousse une vache qui s'était arrêtée, tentée par le goût de la laîche. Elle se prend à étudier le temps pétrifié de la tourbière, où une violence démesurée semble s'être déchaînée dans un autrefois très lointain. Elle imagine une terre ravagée par les flammes.

Ces lieux lui rappellent Blackmountain. Le silence était le même, avec tout ce qu'il enclot. Au loin, elle distingue une maisonnette, la fumée indolente d'un feu de tourbe. Quelqu'un devant la porte, réduit à une forme en mouvement. Ce pourrait être chez moi, cette personne pourrait être maman. Elle se voit déjà marcher vers la maison et y pénétrer, le cœur précipité à la vue de Bran et Finbar. Les chansons qu'ils fredonnaient ensemble. Et soudain elle se demande comment elle a pu l'oublier. Ou peut-être n'est-ce pas le cas. Le bébé doit être né à présent, une petite fille prénommée Cassie. Ou bien Conn, peut-être, s'il s'agit d'un garçon.

Tu sais quoi, Colly ? J'ai basculé hors de ma propre vie. Je me suis perdue moi-même, et je suis aussi abrutie que ces bêtes.

Je vais te dire qui tu es, réplique son frère : tu es Tim. Et maintenant, donne-moi de quoi fumer.

Il a commencé à se plaindre comme un chiot présomptueux. Grace, dit-il, j'ai une douleur à la bouche, quelque chose d'affreux. Tu m'écoutes, oui ?

Mmm…

Tout le monde fume pendant le voyage, moi je ne peux plus avancer si tu ne réclames pas du tabac à Soundpost.

J'ai déjà reçu ma ration.

Je t'assure qu'il t'en donnera encore.

Miséricorde ! C'est tout ce qu'il me répondra. Tu as vu sa tête quand on lui demande quelque chose ? Il y a de quoi devenir fou rien qu'en le regardant.

Si c'est ça, pourquoi tu ne le quittes jamais des yeux ?

C'est sa dent qui m'intrigue, on dirait une pierre tombale.

Tu as les yeux collés à lui, je te jure – même à l'instant où je te parle.

Soundpost ébauche un léger sourire en la voyant traîner derrière, mais son regard reste comme aimanté. Miséricorde ! Il tire d'une

blague en cuir deux pincées de tabac et commence par allumer sa pipe. Mon marchand de tabac à Newtownbutler l'importe tout spécialement pour sa clientèle.

Elle tire sur sa pipe, ne sachant que répondre. Aussi doux qu'un duvet, hasarde-t-elle.

Soundpost renchérit sans l'ombre d'un sourire. Je ne te le fais pas dire. Et il ajoute en désignant Wilson : Celui-ci ne serait pas capable de faire la différence.

Ce tabac ou un autre, c'est du pareil au même, réplique le jeune homme en se grattant l'aisselle.

Elle s'exerce à imiter les manières de Wilson, sa désinvolture, son rire spontané et sa démarche souple. Sa façon de s'accroupir, les bras ceinturant les genoux. Son assurance infaillible quand il s'agit des bêtes. Elle a déjà appris à siffler comme lui – deux doigts plantés dans la bouche, un sifflement assez prolongé pour faire obéir les vaches, même si elles ne réagissent pas immédiatement. Elle s'inspire aussi de Clackton quand elle fume sur la route, il n'a pas son pareil pour caler négligemment la pipe au coin de ses lèvres, qu'il ne remue même pas pour héler le bétail, tandis que se balance contre son flanc une badine en bois de frêne. Elle souffle vers le ciel un rond de fumée irréprochable.

Pour ça, je suis aussi fort que toi, se vante Colly.

Montre-moi, alors.

Le troupeau beugle sans répit, et malgré cela on peut éprouver une espèce de sérénité. Une brèche s'est ouverte dans le tremblement qui l'animait. Un sentiment d'apaisement qu'elle n'avait pas goûté depuis bien longtemps, l'impression passagère de n'être nulle part, de pénétrer à chaque pas dans une forme d'absence. Comme si l'on abritait entre ses mains un oiseau effrayé qui retrouve la paix.

Soundpost donne l'ordre de rassembler les bêtes à l'abri d'une colline tapissée de bruyère, où s'attarde un rayon de soleil. Quelques rochers vaguement disposés en cercle leur permettent de s'asseoir. Wilson siffle et appelle les chiens tandis que Clackton se gratte furieusement et maugrée à voix haute, soutenant que la laîche ne suffira pas à nourrir le bétail. Comme à son habitude, Wilson déborde de paroles après la marche matinale, il dégoise avec insouciance jusqu'à ce qu'une nouvelle querelle éclate entre Soundpost et Clackton, un désaccord politique cette fois, au sujet de l'éventuelle intervention des Anglais. Wilson leur décoche un coup d'œil narquois.

La pénurie n'est pas mon affaire, déclare Soundpost, contré aussitôt par Clackton : Disons plutôt qu'elle arrange vos affaires.

Je n'ai pas l'impression que vous ayez à en souffrir, rétorque Soundpost.

Il soulève la marmite pleine d'eau pour la mettre à chauffer, puis

s'installe sur un rocher en leur tournant le dos. Clackton continue à se gratter, s'échinant à atteindre les parties inaccessibles de son dos. Sous sa chemise relevée apparaissent des zébrures rouges, comme s'il avait affronté en dormant les griffes d'un démon. Seigneur Jésus ! Personne n'a été piqué la nuit dernière ?

Wilson pouffe de rire en pointant vers lui son doigt épais. On dirait bien que quelqu'un a chopé des bestioles.

Soundpost annonce en considérant le dos de Clackton : J'ai une lotion dans ma sacoche. C'est ma mère qui l'a préparée.

Eh bien, dites à votre mère de faire le thé, dans ce cas, réplique l'autre en montrant le feu allumé.

Une fois qu'ils se sont restaurés, ils fument la pipe en buvant du thé. Après quoi Grace s'allonge par terre, l'estomac satisfait, fermant les yeux pour écouter le monde. Le léger ronflement de Clackton. Soundpost monologuant sur ses notes. Wilson étendu dans l'herbe, les deux colleys couchés près de lui. Le bétail qui meugle et trépigne. La rumeur du vent qui se frotte au long cou des herbes, suscitant une myriade de voix, comme si tous les habitants de la terre mêlaient leurs chuchotis.

Dis-moi, lui demande Colly. D'où viennent tous les vents, d'après toi ? J'ai réfléchi qu'ils devaient venir du golfe – même si je ne sais pas trop ce que c'est, le golfe des quatre vents, je suppose qu'il s'agit d'un gouffre immense qui…

Un bruit de pas, et Wilson apparu à l'envers, qui se penche vers elle en chuchotant : Tu peux me dire avec qui tu causais ?

Il l'invite à le suivre sur la pente de la colline, s'assoit avec elle dans la bruyère épaisse. Jetant un coup d'œil en arrière, il lui confie à mi-voix : Le bruit court que ton frangin s'est fait pincer.

Colly ? C'est sa première pensée, mais elle réussit à brider sa langue et répond tout à trac : Oh, lui, il est pas fichu de fermer son bec, alors…

Regarde ça.

Il tire de sa besace un pistolet massif qui arrache une exclamation à Colly.

Wilson voudrait qu'elle prenne l'arme, mais elle s'écarte, rebutée. C'est quoi ce truc, au juste ?

Un pistolet à silex, imbécile ! Une arme à toute épreuve.

Je peux l'essayer ? réclame Colly.

Il est pas chargé pour le moment. Ils marchent par paires, ces flingues-là. Si j'avais son jumeau, je te laisserais bien celui-ci.

Il y a de l'amusement dans son regard, bien qu'il guette de nouveau par-dessus son épaule.

Qu'est-ce que tu as l'intention d'en faire ? demande-t-elle en le voyant ranger l'arme dans la sacoche.

Les autres types sont armés, pas vrai ? Pareil que les Whiteboys.

Sa chope une fois vidée, Clackton la range avec le bagage chargé sur la mule, puis il scrute le lointain et expulse un crachat. Je crois que ça va dégringoler méchamment, les gars.

Soundpost le toise du coin de l'œil. Je trouve cela un peu particulier, cette blague à tabac que vous portez autour du cou, Mr Clackton. Vous avez donc peur que votre tabac se dessèche ? N'allez pas imaginer que ce bien fasse des jaloux.

Clackton se raidit ostensiblement, elle ne manque pas de le remarquer. Il fronce les lèvres, puis laisse ses mains retomber le long de son corps. Cette blague, c'est ma mère qui l'a fabriquée voilà bien longtemps. Wilson, donne-moi cette chope.

Ce qu'il vous faudrait, Mr Clackton…

Mue par un élan inexplicable, elle projette le fond de sa chope à deux doigts de la tête de Soundpost, qui se tait aussitôt et la fixe des yeux. Elle soutient son regard, aperçoit un îlot bleuté dans la prunelle brune comme la mer.

Puis lâche : Vous prévoyez de la pluie pour toute la journée, Mr Clackton ?

Clackton tourne le regard vers elle. Toute la journée ? Difficile à dire. Peut-être qu'il ne tombera qu'une averse.

Soundpost s'est détourné vers l'oreille bien disposée de Wilson, qui arrache les ronces agriffées au jarret d'une vache. Il lui fait voir sa blague, dont le cuir rouge ressemble à de la viande de gibier séchée. Lui vante la doublure en soie huilée. J'ai lu dans le journal un article concernant ce modèle, dit-il. C'est une création hongroise qui porte le nom de Kaposvar, tous les Londoniens en possèdent une. La soie huilée garantit une humidité adéquate. Regardez ça, Clackton.

Clackton s'est remis à se gratter, comme si Soundpost n'était qu'un importun, un taon lui piquant la nuque. Wilson, commande-t-il d'une voix forte, je te dis de faire passer cette chope.

Le sourire matois apparaît de nouveau sur le visage du garçon, qui tend sa main rougeaude vers la blague de Soundpost. S'il vous plaît, je voudrais la toucher.

Miséricorde ! Pas avec ces mains répugnantes ! Si tu en veux une, je t'indiquerai l'adresse quand on sera arrivés à Newtownbutler.

Newtownbutler. Elle a entendu Soundpost mentionner ce nom plusieurs fois. Probablement leur destination finale. Elle n'ose toutefois pas leur poser la question. Au ton de Soundpost, on imagine une ville importante, bien que Colly soutienne qu'il s'agit certainement d'un trou perdu. L'éminent docteur que Soundpost a pour frère. Et lui qui se prépare à devenir avoué, soi-disant. Quant à ses cousins, ils sont propriétaires de la moitié des commerces de la grand-rue. Puis il y a cette femme à qui il a fait allusion – Mary White,

ou peut-être Mary Black – et qu'il a l'intention d'épouser prochainement, quand il aura achevé ses études et établi son élevage. Elle a en tête une image de la jeune femme, de beaux cheveux bruns coiffés en anglaises et une façon bien à elle de s'asseoir, les jambes croisées, les chevilles gainées de bas fins, elle se penche vers Soundpost avec un sourire timide, vêtue d'une robe en dentelle – ou plutôt, non, d'une robe en taffetas, seules les manches sont en dentelle –, elle a un doux sourire sur les lèvres, ses gants délicats remontent sur ses poignets et des jeunes gens l'invitent à danser, ils dansent et les hommes dégagent cette odeur que l'on respire pendant qu'ils vous susurrent des paroles avant de…

Wilson se lève et jette à la cantonade : C'est à qui pissera le plus loin, les gars. Je vous parie que je suis capable d'éteindre le feu.

Elle le regarde déboutonner sa culotte, ne sachant plus où poser les yeux, et sa main en sort cette chose que Colly appelle un braquemart – surtout, lui dit-il, ne t'avise pas de regarder. Elle s'empresse de détourner les yeux vers un rocher tiqueté de lichens.

Wilson, les reins cambrés, projette avec un soupir un arc d'urine jaune qui retombe à la limite du foyer.

Il vaut que dalle, ton engin, lance Clackton.

Le torse rejeté en arrière, Wilson secoue vigoureusement son membre. Allez, c'est ton tour.

L'autre esquisse son habituel semblant de sourire mais garde le silence.

Tim, c'est à toi, alors. Ce zigue est monté comme un nouveau-né. Même pas fichu de mouiller sa culotte.

Soundpost les ignore, consultant ses notes et parlant tout seul.

Moi, prétend Colly, je pourrais arroser ses bottes à cette distance.

Elle se compose un ton rogue pour rabrouer Wilson. Fiche-moi la paix, tu veux ? Je viens juste d'aller pisser.

Clackton boit une lampée à sa flasque, la gorge palpitante. Bande de petites bites.

Une colline penchée se tient devant eux, dans un accord parfait avec elle-même. Malgré le vent qui souffle de toutes les directions, rien ou presque ne bouge, on ne perçoit que le bruit du convoi en mouvement. Le chargement de la mule qui grince au rythme de son pas. Le martèlement sourd des sabots, le cuir qui claque sur le flanc des bêtes. Les cornes dressées vers le ciel. Wilson, la pipe au coin des lèvres, fredonne doucement en promenant les doigts sur les touches d'un mélodéon invisible. Passé le faîte de la colline, le chemin descend vers un cours d'eau peu profond qui le coupe à angle droit. Clackton conduit le bétail jusqu'au bord de la rivière quand soudain elle devine une panique silencieuse, sa langue remue pour former les mots mais déjà les bêtes se sont dispersées. Une brutale gerbe d'eau, une tempête

de sabots désordonnée, les hommes qui suivent en vociférant, un juron de Soundpost. Il dévale le versant derrière les autres, son corps étrangement désarticulé, et elle qui court éperdue avec lui tandis que Clackton et Wilson, imperturbables, hurlent posément après le bétail. Le garçon siffle et module ses hou ! hou !, les chiens encerclent deux des vaches. Poussez-vous, sales bâtards ! s'emporte Clackton en trébuchant sur le sol tourbeux.

Indépendantes de sa volonté, ses jambes l'emportent tout droit vers un petit groupe de vaches, elle écarte les bras et s'entend gronder après elles. Leurs regards se rencontrent, elle déchiffre ce qui se cache dans ces yeux, la peur viscérale qui habite ces animaux, et elle mesure alors l'ascendant qu'elle possède sur eux. Si elles le voulaient, ces bêtes pourraient facilement écraser un homme, lui piétiner la tête jusqu'à l'incruster dans la tourbe, et malgré cela on peut se précipiter sur elles sans crainte. Elle agite les bras et réussit à les calmer, à les guider vers le reste du troupeau, essayant de comprendre ce qui a pu les effaroucher de la sorte, un bruit, peut-être, qu'elles seules ont su capter, ou bien la vue d'un oiseau – les vaches aussi ont leurs superstitions.

L'émotion a chauffé au rouge les joues de Soundpost. Il se tire les cheveux, les yeux lui sortent de la tête. Ils ont déjà passé vingt minutes à convaincre les vaches de se regrouper, et maintenant il faut leur accorder une bonne demi-heure de repos, estime Clackton, pour qu'elles recouvrent leur calme. Soundpost a perdu dans ce maelstrom son chapeau et sa plume – il tient à le faire savoir et en rejette une fois de plus la faute sur Clackton, qui manifestement n'y est pour rien. Il est suffisamment occupé à conduire les bêtes sans devoir veiller en prime sur les affaires de son voisin.

Je suis fatigué de ses jérémiades, se plaint Colly. Ce n'est qu'une pauvre cloche. Il connaît rien au bétail, et si jamais je retrouve sa plume, tu sais très bien où je vais la lui fourrer.

Soundpost, baissé à quatre pattes, est en train de ratisser la bruyère quand Wilson ramasse son chapeau et vient le lui rendre. Il se relève pour l'épousseter. Je vous dois à tous des excuses. C'est une honte, les paroles qui me sont sorties de la bouche. Mais enfin, Clackton, vous auriez dû les faire traverser une par une, je me demande ce qui vous est passé par la tête. Je savais bien que j'aurais mieux fait d'acheter des chevaux. Et cette pluie que vous nous annonciez, où est-elle ?

Wilson fixe Soundpost d'un œil perplexe. Des chevaux ? fait-il en se penchant vers Grace. Merde, qu'est-ce qu'il nous chante là ?

Cessez donc de crier, ordonne Clackton à Soundpost, ou vous allez encore effrayer le bétail. Et toi, Wilson, fais taire ces chiens. Je vous interdis d'appeler ou de siffler.

Le soleil fait une tache sur la toile usée du ciel. Après cette frayeur,

il devient délicat de mener le bétail en bon ordre. Hommes et chiens se répartissent sur les flancs de la troupe, qui a perdu son unité de mouvement. Une des vaches s'enfonce dans une ornière profonde, et Soundpost doit la haler au bout d'une corde pendant que les autres la poussent. Même Wilson s'est tu, enduit jusqu'aux hanches d'une eau noire et tourbeuse.

Clackton commande au troupeau de faire halte et se gratte le cou. Soundpost, les bras ballants et marchant à grands pas, dépasse Grace qui le rattrape en même temps que Wilson, curieuse de savoir ce qui se passe. La piste étroite frayée par les charrettes et les voyageurs à pied s'interrompt tout net au milieu des touffes de laîche. Comme c'est bizarre, pense-t-elle, une route qui se termine sans raison. Elle a beau scruter le lointain, elle n'aperçoit que la tourbière et des petites collines bistre, et peut-être une touche de verdure au-delà – ce n'est même pas certain.

Soundpost est près d'élever la voix. Clackton, je pensais que vous saviez où vous alliez.

Le chemin qu'on a suivi était censé rejoindre la grande route qui mène à Pettigo. J'en suis sûr et certain.

Où sommes-nous, maintenant ?

Pas très loin de Pettigo, probablement.

À quelle distance, précisément ?

Quelques lieues peut-être. Je n'en sais trop rien.

Miséricorde ! Si c'est cela, poursuivons dans la bonne direction.

La direction de quoi, au juste ?

De là où la route devait aboutir.

Mais cette route ne va nulle part, Mr Soundpost. Il est évident que nous nous sommes trompés dès le départ.

Miséricorde !

Il ne nous reste qu'à continuer à marcher à travers la tourbière.

Quelle patience ! C'est bien ce que je disais.

Vous disiez que…

Ça suffit comme ça !

Ils comptaient passer la nuit dans un refuge de la vallée, à proximité de Pettigo, mais il n'y a pas trace de vallée ni espoir d'y parvenir. Soundpost bougonne, impatienté par ce contretemps. Levant les yeux, Grace s'aperçoit que le ciel bascule vers le noir. Sur la tourbière, la collusion des ombres efface toute couleur.

Mr Soundpost, dit Clackton, je suggère que nous couchions ici à la belle étoile. Nous nous relaierons pour surveiller le bétail.

Elle épie la réaction de Soundpost, qui tape du pied en ronchonnant. Une figure plus rouge que la sienne, elle n'est pas sûre que cela puisse exister. Comme si elle lisait dans ses pensées, la mule se met elle aussi à piaffer et à braire sans retenue.

Tu as remarqué, fait Colly, qu'elle commence à hennir comme un cheval et finit par un hi-han de bourricot ?

Là-dessus, il se lance dans une imitation, âne et cheval s'enchaînant dans un même souffle, et il faut qu'elle se frappe le crâne et lui ordonne de se taire pour qu'il veuille bien s'arrêter. Wilson lui jette un regard perplexe. Avec qui tu parlais à l'instant ?

Soundpost pour sa part n'en a pas terminé avec Clackton. Soyons un peu raisonnables et rapprochons-nous de ces arbres, dit-il en lui montrant un bouquet de sapins où l'obscurité se loge déjà. Si on reste ici, nous serons trop exposés au vent et au froid. Et les bêtes risquent de s'enfuir.

Ça, opine Wilson, c'est la chose la plus sensée que j'aie entendue aujourd'hui.

Clackton secoue la tête pour protester. À mon avis, ces arbres sont à une bonne lieue de distance. Il fera nuit noire avant que nous y soyons. En tout cas, il y a un ruisseau dans les alentours. Écoutez plutôt.

Hi-han, répète Colly.

Ils établissent leur bivouac sous les dernières lueurs du jour, usés jusqu'au mutisme. Leurs ombres leur échappent d'un bond dans la clarté fumeuse des lanternes balayées par le vent. Regarde, fait Colly, ces nuages ressemblent aux côtes abîmées d'un géant des temps anciens. Mais Grace n'a même pas envie de lever les yeux. Wilson est en train de débiter du bois de tourbière. Alors qu'elle essaie d'allumer le feu, la face de Clackton jaillit comme un visage apparu en rêve, le visage d'un mort rappelé à la mémoire. Dans le sommeil, s'étonne-t-elle, on peut revoir des personnes oubliées depuis bien longtemps. Il en va ainsi pour son père, par exemple. Elle ne l'a pas connu suffisamment pour qu'il demeure dans son souvenir, et pourtant les rêves vous ouvrent parfois un chemin vers les ombres. Elle se surprend à étudier Clackton et, devant le surgissement de ce visage, à s'interroger – cet homme aurait-il pu être son père ?

Le groupe se rassemble autour d'un petit feu de camp. Soundpost, l'air agité, déambule parmi les bêtes et soupire sans fin comme une vieille femme geignarde. Écoutez ça, raille Clackton, c'est Deirdre des douleurs. Ils éclatent tous trois d'un rire de conspirateurs, mais, chez Grace, un sentiment étrange mitige la gaîté. Elle a beau se moquer de bon cœur des soupirs de ce nigaud, elle n'en éprouve pas moins le désir de le réconforter.

L'odeur de brûlé des galettes de Clackton ne tarde pas à épaissir l'atmosphère. Soundpost tisonne le feu, pendant que Wilson donne la sérénade aux bêtes avec une mélodie de son invention qu'elle trouve pleine de mélancolie. Si seulement sa chanson pouvait couvrir le verbiage de son frère. Soundpost, concentré sur la musique, ôte son

chapeau en plissant les yeux comme s'ils lui servaient à entendre. Miséricorde. Il n'a pas son pareil pour tourmenter cet accordéon.

Clackton trempe un doigt dans la marmite pour goûter la température de l'eau et se frotte les genoux. Celui-ci, fait-il en parlant de Wilson, il prétend qu'on peut dresser les vaches au son de la musique. Il veut faire de nous une espèce de cirque ambulant.

Un des colleys pousse un jappement que salue un chœur de rires.

Je n'appelle pas ça de la musique, dit Grace, tout au plus une affreuse rengaine.

Et Colly renchérit : Cette chanson, je connais une vache qui en est morte.

Le silence retombe pendant qu'ils se restaurent, puis chacun s'installe à son aise, pleinement repu. Les flammes éparpillent au vent une multitude de visages. Grace approche de sa pipe un bout de bois enflammé.

Apporte-moi le tromblon de Soundpost, lui réclame Colly. Je veux savoir comment il marche.

Tu veux bien me laisser tranquille une minute ?

Allez, va lui demander, je te dis.

Écoute ça, fait Wilson.

Elle perçoit l'écho lointain d'une volée de cloches.

Comme je vous le disais, intervient Clackton, nous ne sommes qu'à quelques lieues de Pettigo. Qui se propose pour le premier tour de garde ?

Grace sent sur elle le regard attentif de Soundpost, même si aucune lumière n'émane de ses yeux. Qu'est-ce que tu m'as demandé ? dit-il.

Vous permettez que je voie ce tromblon de plus près ? répète-t-elle en mettant de l'audace dans sa voix.

Miséricorde ! Cette arme appartient à mon frère.

L'éminent docteur de Newtownbutler, si je ne m'abuse, persifle Clackton.

Après avoir dévisagé Grace un moment, Soundpost tend la main vers son arme, mais Clackton arrête son geste.

Ce tromblon est chargé, il n'a rien à faire entre les mains d'un empoté. Je ne veux pas d'accident stupide. Un crétin risquerait de trébucher avec.

Dans la lumière vacillante, on devine le sourire qu'il destine à Soundpost.

L'arme s'abat soudain de tout son poids sur les genoux de Grace. Soundpost a l'air très satisfait de lui-même, tandis que Clackton recommence à se gratter en marmottant on ne sait quoi.

Tu crois que je serais capable de le démonter ? demande Colly. Je parie que je peux…

Soundpost récupère le tromblon. Wilson se lève en grommelant et

se masse les genoux. S'approchant tout doucement d'une vache, il niche la tête de l'animal au creux de son bras, puis lui caresse la joue du bout des doigts. Grace a l'impression d'assister à un tour de magie : la tête plonge en avant, comme si le sommeil l'avait saisie dans l'instant, et la vache se couche avec un soupir.

Miséricorde ! Comment fais-tu ça ? demande Soundpost en sautant sur ses pieds.

Wilson se cache à demi dans l'ombre, debout en lisière des flammes. Quand il répond, elle sent une espèce de noirceur dans sa voix. Ce n'est pas un tour que l'on peut enseigner aux gens comme vous, dit-il.

Elle regrette d'avoir pris le premier tour de garde. Que verrait la nuit si elle avait des yeux ? La forme de son corps tassé au sol. Une lampe éteinte. Son regard d'aveugle cherchant à explorer l'invisible. Et si la nuit avait des oreilles, se dit-elle, entendrait-elle les battements de mon cœur ? À ses propres oreilles résonnent toujours les histoires de Clackton, à propos de ces corps pris dans la tourbière. Les victimes de meurtres. Ceux qui ont sombré vers la mort, les pochards et les imprudents qui sont tombés dans des trous et n'ont pas réussi à s'en tirer, les païens noyés au fond des lacs, les jeunes filles égorgées au cours de rituels et offertes aux divinités, les femmes enlevées à leurs proches par des brigands violeurs, les guerriers illustres engloutis par l'oubli, les chefs de clan assassinés, les enfants disgraciés par une main ou un bras malformé, les nouveau-nés venus trop tôt sans la bénédiction de Dieu, rejetés par leur mère ou sacrifiés à cause d'un jumeau, les infirmes et les contrefaits lapidés derrière un buisson, les égarés et les oubliés de l'histoire, gisant tous au cœur de ces ténèbres. La tourbière est comble de ces cadavres qui reposent embusqués, avec leurs longs doigts bruns et leurs grands ongles crochus qui s'obstinent à pousser après la mort, n'attendant que l'instant de se délivrer de la tombe.

Dans la lumière tremblante, elle ne distinguait de Clackton que les yeux. Puis elle a vu sa bouche s'ouvrir grand sur un rire grimacé – comme si ce rire n'avait d'autre but que de signaler un péril, ou qu'il était le signe d'une alliance conclue par lui avec ces morts anciens aux mâchoires béantes. Wilson, qui écoutait aussi, ne se tenait plus de rire.

Ils te faisaient marcher, prétend Colly. C'était juste une blague, une histoire comme une autre. La nuit de Samhain, je ne dis pas, mais tu connais la règle, les démons de l'air n'ont pas le droit de sortir par une nuit ordinaire.

Ils sont plus sots les uns que les autres, dit-elle. Même Soundpost. Bête et content de lui, voilà ce qu'il est – j'ai l'impression de voir une poularde écervelée. Tant mieux pour lui s'il a perdu sa plume. Et je sais très bien qu'il n'y a rien d'autre ici que la tourbe. Et des vaches. Il

y en a beaucoup qui ne dorment pas, d'ailleurs. La nuit est la même qu'à Blackmountain. Rappelle-toi, on n'a connu que le silence pendant des années et ça ne nous gênait pas.

Mais imagine que des bandits vous attaquent pour voler le bétail, dit Colly. C'est pour ça qu'ils se protègent, non ?

Personne ne sait qu'on est là.

Pourquoi on monterait la garde, dans ce cas ? Et Clackton qui dort avec son fusil sur la poitrine – on n'a pas pu passer inaperçus quand on voyageait dans les collines. On devait entendre meugler le bétail à plusieurs lieues à la ronde.

On est là pour empêcher les bêtes de s'enfuir, c'est tout. Et maintenant, fiche-moi la paix.

Et s'il avait raison ? pense-t-elle plus tard. Dans cette obscurité, la tourbière semble aussi immense que la mer. Qu'est-ce qu'il disait, déjà, le vieux Charlie ? N'oublie pas d'aller voir la mer, mais n'oublie surtout pas de repartir. Elle imagine les voleurs de bétail – des pas furtifs sur le sol tourbeux, une bande d'hommes au visage voilé de crêpe dont on ne voit que le blanc des yeux. Sans doute se déplacent-ils à la clarté de lanternes. Et même à une lieue de distance, on les verrait forcément scintiller comme des étoiles.

Le noir est si noir, chuchote-t-elle, comment pourraient-ils nous trouver ?

Je vais te le dire, moi – tu n'entends pas les bêtes remuer et souffler ?

Elle est tellement fourbue que ses paupières pèsent comme des cailloux. Et pourtant elle n'en revient pas que les autres aient pu trouver le sommeil, d'autant que Clackton ne cesse de ronfler et de se gratter. Surtout ne t'endors pas, reste sur le qui-vive. Tiens-toi prête au cas où il se produirait quelque chose. Elle se figure un esprit malin arpentant les tourbières anuitées sous l'apparence de Boyd le Bourricot. Son rire méchant. Tramant quelque mauvais tour à leur jouer. Et les esprits n'ont pas besoin de lampe pour se promener. Ils n'hésiteraient pas à éteindre la lune pour le seul plaisir de nous ficher la frousse. Elle se remémore le récit de Clackton au sujet de ces païens immolés aux dieux. Il lui faut résister à la pente du sommeil. Elle s'imagine dans la peau d'une jeune femme abandonnée sur la tourbière en guise d'offrande. Elle s'imagine morte. Incorporée à la tourbe. Privée de mouvement et de parole. Un filet d'eau à la place de sa langue, le silence de la terre dans le vide du cœur, un goût de tourbe, de pluie, d'escargot, le goût de milliers de jours et de nuits, et le clapotement du ruisseau dans ses cheveux pour les garder toujours propres – glisse, glisse vers le sommeil –, puis tout à coup elle chante pour les oiseaux, bergeronnettes et traquets, merles et corbeaux, et c'est alors qu'elle l'entend, un son aussi subtil que la pensée mais qui

ne cesse de croître – des voix, des femmes qui l'appellent –, elle chante pour leur répondre mais ce chant résonne comme un grand cri et maintenant cette voix de femme, proche, très proche d'elle et chantonnant son nom – Grace, Grace –, et la femme lui conte l'histoire de cette fille qui s'était perdue, sept années à errer dans le désert, sept longues années parmi les morts, assez de temps pour te changer en une vieille femme que nul ne reconnaîtra à son retour – elle la connaît, cette voix, cette femme qui cherche à lui soutirer une promesse – reste auprès de moi durant sept jours et sept nuits, tiens-moi compagnie et tu recevras une récompense, je t'épargnerai sept ans de peine dans les geôles de l'enfer, là où la vieillesse te rendrait méconnaissable, je te reconduirai à Blackmountain comme si le temps ne s'était jamais écoulé – elle essaie de répondre, de dire à la femme qu'elle accepte, mais les mots imprononcés demeurent captifs des profondeurs de sa bouche, et elle jette un hurlement muet vers le silence de la terre, vers les montagnes et l'étendue des tourbières, qui d'autre pourrait l'entendre puisqu'il n'y a personne pour écouter, à présent la femme se tient derrière elle, une main sur son épaule, sa voix à peine un murmure, elle l'entend, elle l'entend bien, sa main lui secoue l'épaule, et la voix qui lui dit – Hé, petit, tu es réveillé ? Tu t'es assoupi au lieu de guetter ? Elle voit une femme à tête de chat. Un homme avec douze doigts. Les esprits accroupis auprès d'elle, avec leur souffle laborieux. Mais non, ce n'est que Clackton – son odeur de gin et de sueur, ses cheveux huilés.

Elle le regarde en cillant des yeux.

Bien sûr que je suis réveillée. Je réfléchissais, c'est tout.

Elle s'endort sitôt sa garde achevée, recrue de fatigue, et s'abîme plus loin encore dans un effacement de soi qui congédie tout ce que renferme la nuit. Elle émerge au petit jour d'un sommeil sans rêves, sans avoir plus remué qu'une bûche de bois. C'est le bruit des bottes de Wilson qui l'a réveillée – Va te faire foutre, râle-t-elle. Il s'agenouille en lui chuchotant : Il s'est passé quelque chose cette nuit. Soundpost est comme fou. Les soupçons lui font perdre la tête. Il raconte qu'on est suivis.

Elle bat des paupières en cherchant le soleil, constate que le feu s'est éteint. Clackton est en pleine conversation avec Soundpost, étouffant une quinte de toux dans son poing. Elle se lève, se donne quelques claques pour réchauffer son corps. S'il y a un problème, demande-t-elle, pourquoi est-ce qu'on nous a laissés dormir ?

Elle voit Soundpost qui est en train de compter ses têtes de bétail.

J'en sais rien, moi, fait Wilson. Clackton m'en a parlé quand je me suis réveillé. Il dit qu'il a entendu un bruit bizarre cette nuit, pendant son tour de garde, mais il veut pas s'expliquer plus que ça – avec lui c'est toujours pareil, tu me diras. En tout cas, il avait déjà le doigt sur

la détente, et en voyant ça Soundpost lui a botté le train. Lui, il voulait nous réveiller et donner de la lumière, mais Clackton a répondu que s'il s'inquiétait pour la sécurité du troupeau, c'était bien la dernière chose à faire. Du coup, ils ont veillé jusqu'au lever du soleil, et maintenant ils sont morts de fatigue. Au petit matin, j'ai demandé à Clackton ce qu'il avait vu, et il m'a répondu qu'il y avait rien à voir que nous deux endormis – juste quelques vaches qui se sont sauvées, mais elles sont pas allées bien loin et…

Soundpost se dirige vers eux à grands pas, la figure tordue par la colère, la bouche froncée sur les dents. Miséricorde ! Je le savais bien ! On nous a volés. Il nous manque une bête.

Wilson se lève et fait rapidement l'inventaire des têtes de bétail. Vous faites erreur, Mr Soundpost. Je compte trente-quatre bêtes au total, soit le même nombre qu'hier soir.

Je te garantis que non. Il y en a une de moins.

Ils sont idiots, ou quoi ? dit Colly. C'est trop difficile pour eux de compter des vaches ?

Moi, annonce Grace, je n'en trouve que trente-trois.

C'est bien ce que je disais, répond Wilson.

Mais non, voyons.

Soundpost se frotte rageusement le nez avec le poing.

Miséricorde ! Nous sommes partis avec trente-quatre bêtes. Regardez ! Il leur montre à tous son carnet, et Grace doit faire un effort pour déchiffrer l'écriture serrée. Trente-quatre, répète-t-il en martelant la page du doigt. Voyez, je l'ai noté ici.

Finalement, des voleurs sont peut-être venus, fait Colly. Mais ils n'ont fauché qu'une seule vache.

À croire que la tourbe a ouvert la gueule pour l'avaler, dit Grace.

Tous les regards se portent sur Clackton, mais il hésite à prendre la parole. Il se tient parfaitement immobile, le regard braqué sur le champ de tourbe, les paupières rougies et gonflées après cette nuit sans repos. Dans la tourbière, dit-il enfin, il y a des trous assez profonds pour engloutir un homme. On ferait peut-être mieux de chercher encore dans les parages.

Sans prévenir, Soundpost fait volte-face et pointe un doigt sous le nez de Clackton. Vous vous rendez compte de la valeur marchande de cette bête ? Vous en étiez responsable, et vous nous avez entraînés sur le mauvais chemin. Vous croyez que je vous paie pour quoi ? Je serai obligé de me dédommager.

Clackton avance d'un pas, tout proche du visage de Soundpost. Vous parlez de la valeur marchande de cette bête, ou du prix de misère que vous avez payé pour l'avoir ?

Un fourmillement sur sa peau – comme le chatouillement d'un insecte qui se déplace dès qu'on se gratte. Elle se demande si elle n'a

pas attrapé les bestioles de Clackton, mais non, ce n'est que la sensation de la crasse et de la sueur séchées. Tu pues le bouc, se plaint Colly. Quand est-ce que tu t'es lavée pour la dernière fois ? Tu sens à peu près comme le cul d'une vache. Si maman était là, elle te flanquerait à l'eau, toi et tes fesses crotteuses.

Elle sait qu'il n'exagère pas, mais que peut-elle y changer ? Elle a vu Soundpost et Clackton retirer leur chemise pour faire leur toilette à l'eau du ruisseau, mais ces deux-là appartiennent à la classe des gens qui se lavent. Le corps de Soundpost lisse et luisant, jusqu'à ce que l'eau qui l'éclaboussait le fasse fuir en hurlant, la peau cloquée de chair de poule. Clackton semblable à un change-forme, à mi-chemin de lui-même et de son double nocturne. Une broussaille de poils sur ses épaules, sa poitrine velue pareille à un tapis, tout son corps marqué de rougeurs enflammées. Il fredonne doucement en s'aspergeant la nuque, et sa main mouillée descend vers l'entrejambe, frottant vigoureusement son organe viril. Ni l'un ni l'autre ne semblent remarquer qu'elle ne se lave pas. De toute manière, Wilson n'est pas plus propre qu'elle.

Tant mieux, se dit-elle. Et c'est une chance qu'elle flotte dans ces nippes, avec la chemise qui pend sur son corps comme un sac chiffonné. Ces derniers mois, son corps a subi des changements qui suscitent en elle un mélange de joie et de trouble. L'éclosion de ses seins a progressé – ou empiré, selon le point de vue que l'on adopte. Elle aimerait ôter sa chemise pour pouvoir se regarder, mais comment s'y prendre ? Faute de mieux, elle surprend sa main à s'égarer sous l'étoffe, comme si elle ne lui appartenait pas. Et cette main a pris l'habitude de se promener sous la chemise à n'importe quelle heure du jour. Une tendresse ambiguë, parente de la douleur. Wilson, qui a remarqué son geste, ricane en signalant aux autres : Tim a la gratouille, pareil que Clackton ! Elle fait semblant de se gratter, mais en vérité elle cherche à prendre entre ses mains la chose qui la rend femme. Je vais bientôt ressembler à maman, se dit-elle.

Mais qu'est-ce que tu fabriques ? demande Colly. Tu es censée être Tim – un garçon du nom de Tim. Tu en connais, toi, des Tim qui se baladent avec des gros nénés ?

Au sortir de la tourbière, le monde retrouve des couleurs. Le vert des feuillages persistants rompt le paysage en une annonce de printemps. Les arbres dressés en majesté, comme si la vie était l'unique royaume de ce bas monde. Elle voit passer dans le ciel velouté un nuage qui ressemble à une robe en lambeaux. Sur la piste étroite où les conduit Clackton, la file des bêtes s'étrécit comme le corps d'une anguille. La pluie s'abat à ce moment-là, et Grace courbe les épaules pour l'affronter. Putain de pluie, peste Colly. Cette eau froide qui vous dégouline le long du cou.

Fermant la marche aux côtés de Soundpost, elle regarde Wilson et Clackton devant eux, avançant de front. Si on mesurait le poids de la rancœur de Soundpost, elle pèserait aussi lourd qu'une vache. Et si on devait calculer son prix, à cette rancœur, elle ne vaudrait pas moins de vingt shillings. Voire soixante à une époque plus faste.

Ils passent devant une ferme où rien ne bouge, sinon les bannières du lierre qui rampe patiemment le long du mur pignon. Tout à coup une femme sort de l'étable, le visage plissé sous l'averse, et un sourire l'illumine quand elle reconnaît en eux des bouviers. Elle les salue de la main, une poule calée contre sa poitrine. Insoucieux de la pluie, deux gamins accourent au portail pour les regarder.

Un tournant de la route, et le pressentiment qui la taraudait s'impose à sa conscience. Cela ne vient pas de la pluie elle-même, mais de l'intuition d'une présence à l'intérieur de la pluie – un peu semblable à la sensation d'être épié. Une poignée de bicoques en terre poussées sans ordonnance, mais aucune trace de vie – à peine une mince fumée ici ou là, et ce silence que laisse l'absence des bêtes. Soundpost inspecte les masures d'un regard furieux, comme s'il soupçonnait chacune d'abriter secrètement la vache disparue. Grace catapulte une pierre du bout du pied, lève les yeux pour surprendre l'apparition des habitants, qui s'avancent vers eux avec une allure saugrenue. À cette distance, ils donnent tous une impression de décrépitude, mais elle constate qu'il y a là des gens de tous âges, couverts de haillons qui semblent avoir été déposés par le vent. Elle éprouve un choc en les voyant se dépouiller ainsi : il n'en est pas un qui n'apporte quelque chose à vendre. Elle a beau savoir que les gens ont faim, elle n'avait encore rien vu de tel. Leurs voix s'élèvent en chœur, entonnant une morne mélopée à mesure qu'ils cernent le troupeau. Ils tissent autour d'eux une trame de suppliques et de paroles doucereuses, offrant de leur vendre tout et n'importe quoi – chaises et tabourets, buffets, tables, toile à matelas, paille, vieilles hardes trouées, un crucifix en fonte truitée, deux croix de sainte Brigitte tressées en joncs et vieilles d'au moins vingt ans, et aussi une paire de besicles tordues, une bible déchirée, un violon privé de la moitié de ses cordes et un vieil accordéon qui ne fait plus guère de musique. Ils ne vendent pas d'animaux ? s'étonne Colly.

Un vieillard la tire par le bras, aussi inconsistant qu'un fantôme. Grace le repousse mais le vieux s'entête à la suivre, ses pieds claquant comme les sabots d'une chèvre. La vue de cette bouche flétrie lui est insupportable. Ils sont trois maintenant à entourer Soundpost, à essayer de l'enjôler et de le séduire, l'un d'eux pose même la main sur son bras. Monsieur le meneur de bétail, vous qui êtes si bien portant et qui avez si belle allure, ça vous dirait pas de m'acheter cette veste ? Je vous ferai un bon prix.

Ce qu'il leur présente mérite à peine le nom de veste, et il porte une chemise en charpie qui dénude à demi sa poitrine creusée. Soundpost l'ignore, pressant le bétail d'avancer, et récrimine contre Clackton comme s'il estimait que tout cela est sa faute. Une femme l'attrape fermement par le coude. Monsieur le meneur de bétail, j'ai là un petit gars bien solide, jetez-y donc un coup d'œil, prenez-le avec vous, il connaît les bêtes et il travaillera du matin au soir pour une poignée d'avoine, je vous jure qu'il connaît son affaire. Grace découvre le garçon dont elle parle – celui-là ne ferait même pas peur aux corbeaux. Le vieillard tic-toque toujours auprès d'elle, sourit de ses yeux malades et larmoyants. La vue de cet homme lui est intolérable, tant sa répulsion est profonde. Elle se prend à souhaiter sa mort, et cette pensée la remplit de honte.

Le vieil homme s'adresse à elle, la voix basse et rugueuse. Vous avez donc trouvé Sircog. Vous êtes les premiers depuis bien longtemps. Si j'étais vous, je me sauverais aussi vite que peuvent me porter ces jambes robustes, parce que cet endroit est maudit. Il n'y a rien de bon ici, que des herbes et de la pierraille, et on finira par les manger, certains s'y sont même déjà mis. La vache nous a nourris un moment, mais ça aussi, c'est terminé. Regarde, je me suis abîmé les dents à force de sucer des cailloux. Rien ne pousse plus par ici depuis la fin de l'été. Partez vite si vous ne voulez pas devenir des mangeurs de cailloux. Que Dieu vous prête longue vie. S'il te plaît, petit, donne-moi un sou.

Toujours la même avidité dans les yeux du vieillard, deux globes saillants et jaunâtres dans lesquels la mort s'annonce sans détour. Le contact de sa main osseuse, l'ongle du pouce qui trace un trait sur l'envers de son poignet comme pour lui faire entrer son tourment dans la chair, graver en elle le stigmate de son existence. Grace dégage brutalement sa main, l'enfouit dans sa poche où elle trouve les restes d'une galette d'avoine. Tenez, c'est pour vous. Il la lui arrache et la dévore comme un chien. Un peu plus loin, Wilson bavarde avec un bonhomme efflanqué comme s'ils étaient de vieux compères, marchandant un violon et un mélodéon. Les besicles tordues posées sur le nez, il essaie de troquer le violon contre deux galettes effritées. Une femme à la robe grignotée par l'usure marche auprès de Soundpost, dont la force lui sert de canne. Une petite pièce nous rendrait bien service, souffle-t-elle.

Grace s'aperçoit alors qu'ils sont quatre à se presser autour de la mule, trois hommes et une femme, et sans plus réfléchir elle fonce au milieu du bétail tandis que Colly explose à pleine voix : Allez tous vous faire foutre ! Et tous de se détacher aussitôt de la bête comme des ombres.

Ils s'éloignent du hameau tels des somnambules. L'image de ces

masques humains la poursuit, pareille à ce qui hante l'esprit d'un rêveur. Elle regarde la nature pour s'ancrer de nouveau dans les choses réelles. Les arbres dans leur densité verticale. Un mur aux pierres si bien ajustées qu'il supporterait la ruée d'un taureau. Cette presque-peur qu'elle éprouve, elle ne sait pas la définir. Elle pense aux armes qui protègent le bétail des voleurs – tromblon, fusil, gourdin. Et la faim ? se demande-t-elle. Sont-ils armés aussi contre la faim ? Regardant Soundpost et son tromblon qui se balance, elle se rend compte qu'elle a quitté un monde pour entrer dans un autre. Soundpost déclare solennellement à l'assemblée : C'est un de ceux-là qui m'a volé une bête. Et ces mécréants osent en appeler à ma charité de chrétien…

Pour ne pas l'entendre, elle allonge le pas et rattrape Clackton. Cheminer à ses côtés a quelque chose d'apaisant. Elle coule vers lui un regard oblique, essaie d'imaginer son père. C'est le seul homme du lot, se dit-elle. La façon qu'il a de marcher, enveloppé de sa propre sérénité. Il a beaucoup à t'apprendre, Colly. Comment un homme doit se comporter dans l'adversité. Comment garder la tête froide. Il n'a pas attrapé son fusil pour les intimider, alors que Soundpost menaçait de…

Clackton s'étrangle avec son gin et tousse dans sa manche.

En tout cas, fait Colly, ce n'est pas un modèle pour la descente du gin.

Sur la route, une vieille lavandière et le blaireau qu'elle vient de tuer, encore tiède. Le bonjour de Clackton la fait fuir dans l'épaisseur des buissons. Grace le regarde boire à sa flasque, puis observe la bourgade qui se dresse devant eux. Un ourlet de lumière froide posé aux faîtes des toitures. Le déferlement des cloches de l'église, le silence des rues désertées dans leur sillage. L'espace d'un instant, un visage curieux se penche sur le seuil d'une maison puis se retire après avoir vu le tumulte qui s'approche.

Parvenus au triangle irrégulier que forment trois rues de la ville en se croisant, ils arrêtent le troupeau un moment. Un gaillard qui faisait rouler un tonneau s'interrompt pour les regarder. Wilson siffle les chiens, affublé de ses nouvelles lunettes qui lui donnent un air professoral. Clackton continue à boire. Je n'en reviens pas, fait-il, que cette ville ait presque le même nom qu'une maladie de peau. Sûrement que je suis couvert d'*im-Pettigo*. Il recommence à se gratter sous le regard ahuri de Grace et de Wilson.

Soundpost, de son côté, est chargé d'une course – pour un de ses parents, à l'en croire, une histoire de documents officiels. Ce sourire sur son visage, remarque Grace en son for intérieur. Il se gonfle terriblement d'importance. Et Colly d'ajouter : À le voir se tapoter le bout du nez, on jurerait qu'il cache son secret au creux de son gros

tarin.

Wilson entre dans une échoppe en faisant tinter la clochette. Plus bas dans la rue, une voiture traînée par deux chevaux s'arrête en tanguant ; deux individus en descendent et partent dans des directions opposées. Clackton avait engagé la conversation avec un inconnu, et elle se rend compte qu'ils ont disparu tous les deux. Son regard se tourne alors vers la danse d'une pie solitaire à côté du clocher. Bien malgré elle, elle se sent fascinée par ces oiseaux de mauvais augure. Quand on les observe de près, on se rend bien compte que leur plumage n'est pas noir, mais plutôt turquoise et vert jade – pourtant elle ne peut s'empêcher d'y voir des messagers de malheur. Elle continue à observer la voltige tapageuse de l'oiseau. Une pie c'est jour de chagrin, dit-elle, mais deux annoncent beaux lendemains. Elle pousse un soupir de soulagement lorsqu'une deuxième se joint à la première.

Est-il possible, fait Colly, que la venue d'un oiseau renverse le cours de la fortune ? Ils vaquent à leurs affaires sans employer la moindre magie, sans même avoir conscience qu'on existe. Ils sont piégés dans leur monde de pies et ils s'occupent de ce qui les regarde.

Qui sait s'ils ne pensent pas en nous regardant qu'on leur porte malheur ?

Ce qui se raconte à propos des pies, je suppose que ça sert à apprendre aux gens que la vie est pleine de caprices – en un instant on bascule de la peine au bonheur, et la roue de la vie ne cesse jamais de tourner.

Deux autres pies viennent se poser sur le clocher. Deux de plus, dit-elle. Tu sais ce que ça signifie ? Trois c'est une fille, quatre c'est…

Tout à coup, elle découvre Soundpost à ses côtés. À qui est-ce que tu parles ? Une grande enveloppe marron est calée sous son bras. Toujours le même regard, sourcils froncés, qui traverse ses yeux pour aller débusquer le mensonge dans sa cachette. Il bat la semelle et consulte sa montre. Où est encore passé notre Mr Clackton ? Seigneur, accordez-moi la patience et la tranquillité d'esprit !

Voyant Wilson sortir de la boutique, Soundpost aboie à l'intention de Grace : Va me chercher Clackton.

Elle rencontre en chemin un vieil homme qui charrie un sac de jute, le dos courbé, et une fille de son âge qui mène un cheval de trait par la bride. Une ruelle étroite, et voici enfin Clackton tourné dos à elle, en train de parler à un quidam tout en se passant la main dans les cheveux.

Qu'est-ce qu'il mijote encore ? demande Colly.

Soundpost rouspète quand elle lui annonce qu'elle n'a pas trouvé Clackton, mais voilà que celui-ci se retrouve derrière elle comme s'il avait toujours été là. Il jette un regard à la mule et se gratte le crâne.

Mr Clackton, lui reproche Soundpost, vous retardez le convoi une fois de plus.

Clackton contemple la bête de somme. Dieu du Ciel, vous êtes tous demeurés ou quoi ?

Comme sous l'effet d'un coup, Soundpost fait volte-face. Tous les regards convergent sur le doigt de Clackton, pointé sur les sangles tranchées de la mule. Il se gratte de nouveau la tête. Ce putain de sac d'avoine a disparu. Lequel d'entre vous était censé le surveiller ?

Elle a de la peine pour les bêtes immobilisées dans la rue, avec cette faim et cette inquiétude qui leur emplissent les yeux. Elle caresse le ventre d'une vache pleine qu'elle a baptisée Kira et qui semble perpétuellement offensée. Une autre, appelée Ailbe, s'obstine à pousser la bête placée devant elle. Il suffit de regarder la queue d'une vache pour en savoir long sur son humeur. Si elles sont contentes, elles la laissent pendre tranquillement. Mais si elles souffrent ou si elles ont peur, elles la tiennent serrée entre leurs pattes.

Grace guette la rue dans laquelle Soundpost s'est engagé en gesticulant, à la recherche d'une nouvelle provision d'avoine. Ce qui est sorti de sa bouche était beaucoup plus sombre que le rouge qui colore ses joues.

La queue de Soundpost a dû se coincer quelque part, fait Colly. Il y a une éternité qu'il est parti.

On ne lui imaginait pas un langage aussi fleuri, dit Grace.

Il connaît des jurons qui ne sont pas encore arrivés à Blackmountain, renchérit Colly. Galapiats sans cervelle, par exemple – j'adore celui-là !

Et l'autre, c'était quoi ?

Il a dit « brise-burnes », je l'ai entendu.

Je crois qu'il y a ajouté « syphilitique ». Tu comprends ce que ça veut dire, toi ?

Un jour j'ai posé la question à maman – d'après elle, ça a un rapport avec Sisyphe.

Ce n'est que plus tard qu'elle commence à plaindre Soundpost. Il est vrai qu'il a insulté toute la compagnie, et que chacun se borne désormais à lancer des coups d'œil sournois et à commander au bétail, mais elle sait aussi qu'il a sombré encore plus loin en lui-même, et qu'au-delà de sa colère il manque d'assurance et se ronge les sangs pour une vache maigre et un sac d'avoine envolés.

C'est le gars le plus malchanceux que j'aie rencontré dans ma vie, dit Colly.

Clackton a pris le parti d'ignorer Soundpost et s'est tranquillement attribué le commandement de la troupe. Sans consulter quiconque, il les a entraînés à l'écart de la route, sur un chemin de montagne. Je

vous en prie, Mr Clackton, aimerait-elle lui dire, ne nous emmenez plus chez les mangeurs de cailloux ni dans les contrées à brigands. Soundpost garde son tromblon au creux de ses bras, guettant le sac d'avoine comme si les esprits risquaient de l'escamoter en un clin d'œil. Il détaille chaque *sioch* et chaque sillon sur sa route. En voyant son regard sur Clackton, elle s'interroge sur ce qu'il a en tête. Et si c'était Clackton qui avait vendu la réserve d'avoine ? Et les mendiants de Sircog, les a-t-il vus essayer de détacher le sac de la mule avec un couteau ?

Tout en cheminant, Wilson fait connaissance avec son nouveau violon. Il n'arrive pas à l'accorder correctement, et les cordes en crin de cheval libèrent des sonorités qui concentrent toute la souffrance du monde et l'impuissance des hommes à lui donner une expression.

Miséricorde ! s'emporte Soundpost. Arrête cette musique !

Qu'est-ce donc en bordure du champ ? Serait-ce l'efflorescence du mal, ou simplement la silhouette terrifiante d'un enfant ? Elle ne saurait le dire, car ce qui se présente à ses yeux la frappe en même temps d'effroi et de dégoût. Le garçon se tient en lisière du champ comme la coulée d'un murmure. Quelque chose de tellement hideux qu'elle est tentée de détourner le regard au moment où elle s'approche. Colly l'a traité de singe, mais il est bien évident qu'il n'en est pas un. En employant ce mot, il ne voulait parler ni de ses vêtements en lambeaux, ni de sa silhouette de bâton cassé, ni même des cheveux clairsemés qui donnent à ce petit de cinq ans l'aspect d'un vieillard en miniature. Non, c'est de son visage qu'il voulait parler – les poils sur son visage, une fourrure de semi-bête entre le chat et le mulet. De gamin dont la langue a été volée par les esprits. C'est la faim qui l'a rendu ainsi, à n'en pas douter. Il est figé comme la pierre, à l'exception de ses mains qui se tordent d'angoisse. Clackton lance un cri et agite le bras pour immobiliser le bétail.

Soundpost va en perdre son chapeau, dit-elle.

Il va croire à un mauvais tour, répond Colly.

Clackton se penche vers l'enfant qui tire sur sa manche, pressant et solennel, pour l'entraîner vers un sentier écarté, sans répondre à la question qu'il lui pose. Wilson ne perd rien de la scène. L'œil vif comme un moineau en vol, Grace explore les brèches entre les arbres et fouille l'épaisseur des broussailles, découvrant à quelque distance une masure en terre dans sa solitude hivernale. Déjà Soundpost se rue sur Clackton et l'enfant, tripotant son arme nerveusement. Seigneur Dieu, qu'est-ce que vous fabriquez ? C'est peut-être un piège. Miséricorde ! Vous n'avez donc pas causé suffisamment de dégâts comme ça ?

Clackton, un genou à terre, fixe longuement la route, puis son regard revient sur le garçon. Il se redresse avec lenteur, et ses yeux

semblent transpercer Soundpost. Rangez-moi ce tromblon, imbécile.

S'approchant de la mule, il en détache le sac d'avoine et le laisse tomber à terre, puis il remplit sa chope de flocons avant de la tendre au gamin. Soundpost fait mine de protester et se ravise aussitôt.

Mon petit bonhomme, je te donne cinq minutes pour m'expliquer quels sont tes ennuis, après ça on reprend la route.

Vus de loin, on pourrait les prendre pour un père et son fils, mais la nature maligne de l'enfant n'a pas échappé à Grace.

C'est peut-être un démon que les esprits nous envoient pour nous égarer, dit-elle à Colly.

Tu te rappelles l'histoire de la louve qui a volé un bébé à sa mère en l'emportant dans sa gueule, et qui l'a nourri comme un de ses petits ? Je parie qu'il est arrivé la même chose à ce drôle de zigue.

La vue de ce garçon ranime en elle les pensées qui lui étaient déjà venues à Sircog. Ce mélange de désespoir et de dégoût qui vous étreint. Le désir de porter secours et l'incapacité à le faire. L'élan de bonté contrarié par la répulsion. Ce vieillard loqueteux et le frottement de son ongle jauni. Être touchée ainsi la révulse, c'est à soi de décider qui l'on veut toucher. Comme il est difficile de venir en aide aux êtres qui nous lèvent le cœur.

Clackton s'éloigne, la main gauche sur la bandoulière du fusil. Soundpost semble prêt à faire usage de son tromblon, épiant l'air comme s'il le soupçonnait de duplicité ; surveillant les champs, où un œil enclin à se méprendre pourrait confondre les ombres avec des silhouettes embusquées. Le trouble que jette l'envol soudain d'un oiseau. Le monde recompose ses formes, se faisant ruse et chaos. Soundpost considère la route déserte derrière lui, puis scrute le lointain. Vous deux, déclare-t-il enfin, on file sans l'attendre. C'est un piège, j'en suis persuadé.

Il tâche de conforter sa voix qui jaillit perçante et fêlée, comme si le spectre de Clackton appuyait sa botte sur sa gorge. Elle consulte Wilson du regard mais ne rencontre qu'une absence. Il lui paraît tendu, et d'une certaine manière changé. Il ne porte plus ses lunettes et a posé son gourdin à terre pour pouvoir tenir sa besace.

C'est à l'instant où elle va vers Soundpost qu'elle se transforme en une autre – à moins qu'une autre ne se soit substituée à elle. Elle lui dit tout doucement, en lui effleurant le poignet : Embury, attendez donc qu'il revienne. Personne ne se cache pour vous voler votre bétail. Ce petit est malade, c'est tout. Vous avez besoin de Clackton pour mener le troupeau à bon port.

À l'instant où elle prononce ces mots, elle mesure la portée de son geste – la sensation de la chair sous ses doigts, la réponse de la peau moite.

Elle lui a parlé comme une femme et l'a touché comme une femme.

L'instant se dilate, comme si le temps devait accueillir toute l'expansion de son épouvante. Soundpost retire promptement sa main et la porte à sa hanche, tandis qu'elle cache en se détournant le rouge qui lui monte aux joues. Elle entend Colly éclater de rire et attend le verdict de Soundpost. Comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? Tu aurais dû te bander la poitrine, pour qu'il n'y ait aucun risque. Maintenant, tu t'es trahie.

Le claquement de la montre de gousset, le couvercle soulevé d'un coup d'ongle.

Cinq minutes, annonce Soundpost. C'est le délai que je lui laisse avant de repartir.

Tu l'as chamboulé, rien de plus, dit Colly. Il s'imagine juste que tu es de mèche avec Clackton.

Ils demeurent sur le qui-vive, surveillant l'horizon. Les vaches meuglent en un joyeux conciliabule ; Soundpost ne tient pas en place.

Colly s'interroge sur les pratiques des voleurs de bétail – est-ce qu'ils vous tombent dessus en masse, ou prennent-ils les vaches en catimini, une par…

Clackton est de retour, elle l'aperçoit de loin. Telle une minuscule fourmi traversant le champ de l'enfer, il se tient légèrement voûté, la démarche pesante, le fusil brimbalant à son épaule. L'enfant n'est pas avec lui. Quand il rejoint le troupeau, son regard ne perçoit rien d'autre que ses propres ténèbres intérieures.

Alors, fait Soundpost, qu'est-ce qui se passe ?

Clackton se refuse à répondre, le mutisme du garçon semble l'avoir contaminé. Sa main tremblante se perd dans ses cheveux et il remet le troupeau en marche. Ses épaules paraissent affaissées. Elle le regarde tirer de sous son manteau sa bouteille de gin.

Ah ! fait Colly. C'est donc ça qu'il est allé chercher à Pettigo.

Alors que Clackton se gorge d'alcool, l'esprit de Grace est assailli de visions – la petite masure et ce qui se cachait à l'intérieur. La bouche de l'enfer et de tous les maléfices, dit Colly. Et Clackton a vu le diable en face.

Elle marche instinctivement à sa hauteur, devinant qu'il a besoin de réconfort. Il étreint sa bouteille par le col et l'a déjà vidée à moitié. L'observant à la dérobée, elle s'aperçoit qu'il est en larmes.

Ce soir, elle décide que la tiédeur printanière est un avant-goût de l'été. Les paillettes de quartz de la roche scintillent comme de l'or frappé par les rayons du soleil. Grace et Colly se sont engagés dans un débat sur le poids de l'âme. Celle d'une vache pèse-t-elle plus lourd ?

Pas forcément, argue son frère. L'âme humaine est plus complexe, elle déborde de chagrin, de colère, de culpabilité et de toutes ces choses qui rendent les gens amers, alors que celle d'une vache n'a rien à porter, brouter de l'herbe toute la journée ne fait que la remplir d'air

chaud – le cheval, par contre, c'est une autre affaire…

Sans prévenir, Clackton se laisse choir au bord de la route et bascule en avant. Grace commande au troupeau de s'arrêter tandis que Wilson rappelle les chiens.

En examinant Clackton, elle a l'impression qu'il est mort.

C'est ce petit démon qui l'a ensorcelé, dit Colly.

Soundpost donne son avis après un bref coup d'œil. Ce bougre est rond comme une barrique. Miséricorde ! Quel crétin. Chargez-le sur cet animal.

Wilson jette dans un champ la bouteille vide qui, en s'envolant, capte fugacement toute la lumière du soleil. Ils soulèvent le corps inerte et le déposent sur le dos de la mule, qui proteste avec véhémence.

Ce Clackton, dit Colly, c'est sûr et certain qu'il a les humeurs.

Montrant la route du doigt, Soundpost demande à Grace de conduire le troupeau jusqu'au bivouac. Contente-toi de suivre cette direction, dit-il, c'est facile. Et elle ne tarde pas à oublier les mésaventures de la journée. Le soleil couchant allume ses lanternes dorées, et tout ce que nimbe cette clarté semble baigner dans l'extase de sa propre gloire. En elle une allégresse grisante, le sentiment d'être investie d'un nouveau pouvoir. Conduire le troupeau dans cette paix et cette liberté – elle a l'impression d'avoir reçu le monde en partage. Les choses qu'elle croise en chemin, elle se met à les compter par séries de sept, le chiffre de la chance. Sept pas en avant et on recommence. Sept touffes de joncs. Un sextuor de pivoines en bouquet près d'une riche demeure, et voilà qu'elles s'écartent pour révéler la septième. Elles ont d'abord comme un air de dédain au spectacle des humbles créatures qui défilent devant elles, et puis elles s'avancent avec un petit balancement approbateur et s'inclinent par-dessus le fatras pourrissant de la palissade, qui pousserait un soupir si elle avait le moyen de s'exprimer.

Le chemin continue de descendre pour croiser une route plus large. Soundpost, agitant son chapeau, lui fait signe de poursuivre. Si ce moment pouvait durer encore, pense-t-elle. Ils rencontrent un bonhomme qui pousse une carriole de tout son poids et s'arrête pour les saluer, tapotant la plaque en fer-blanc qui indique son nom et son métier – Butler, coutelier. Quelque chose à aiguiser, par ici ? lance-t-il. Clackton sur la mule attire son attention : Il est mort ou quoi ?

Un peu plus tard, Wilson reprend son violon à deux cordes et n'en tire que le chant d'un instrument désaccordé pleurant sur ce piètre musicien, à moins que le garçon ne se soit accordé à tout autre chose – au désespoir convoqué depuis les tréfonds de tous les cœurs. Clackton bourdonne une rengaine d'ivrogne avant de retomber dans le silence.

Tu te rends compte, dit-elle à Colly, que je touche un salaire et que

je conduis le troupeau ? C'est moi qui en ai la charge, maintenant. Si c'est pas une surprise !

Grace imagine un retour triomphant à Blackmountain. Elle se voit déjà exhiber l'argent gagné et acheter de quoi subsister jusqu'à la prochaine récolte. Mais elle a beau essayer de distinguer leurs visages, de se représenter la petite Cassie qui vient de naître, leurs traits se dissipent comme une fumée dans l'opacité qui les cerne.

Ils installent leur bivouac bien au sec sous le couvert des arbres, non loin d'une rivière. Clackton pousse un grognement lorsqu'on le laisse tomber sur un lit de chiendent. C'est Soundpost, le premier, qui remarque son odeur. Miséricorde ! Le pauvre homme s'est oublié. Les autres ouvrent les narines.

Il s'est chié dessus ! s'écrie Colly.

Wilson s'accroupit à l'abri du vent froid pour confectionner les galettes d'avoine.

J'ai une énigme pour toi, fait Colly. Qu'est-ce qui est blanc comme l'innocence et noir comme le péché, et qui aime l'eau tout en refusant d'y entrer ?

Grace chipe le bout de savon dans la poche de Clackton, s'empare d'un seau et s'en va à travers bois sur un petit sentier qui mène au bord de la rivière. Là, les eaux forment un bassin dissimulé aux regards, derrière l'écran complice des ajoncs et des sapins. Elle ôte ses vêtements en un clin d'œil, se laisse doucement glisser au bas de la berge. La morsure de l'eau lui fait serrer les dents, crocs refermés sur ses chevilles, mordillement à ses hanches. Elle se plonge dans la rivière, immerge son corps entièrement. Le carcan du froid impose le silence aux pensées, tout son être n'est plus qu'immobilité flottante. Elle se lave sans se presser, imagine des orteils tout roses, une peau de porcelaine. Le son qu'elle perçoit est-il l'âme de la rivière ? Au-delà de ce bruit, lui parvient une musique spectrale – probablement Wilson en train de torturer son violon.

Elle remonte sur la rive, blanche et frissonnante, et entreprend l'examen de son corps, palpant un sein qui ne lui semble pas encore aussi plein que celui de sa mère. Bientôt, le troupeau sera arrivé à destination. Encore deux nuits et c'est terminé, l'a avertie Soundpost. Je pourrai alors m'acheter une longueur de bonne toile pour me bander la poitrine. Elle regarde deux corneilles voleter un moment avant de venir se reposer sur une branche, comme pour profiter du spectacle. C'est alors qu'elle remarque le bruit – des brindilles cassées, craquant sous le poids qui les foule. Se couvrant la poitrine d'une main, elle se baisse pour attraper ses vêtements. Son regard vole vers la source du bruit pendant que son pied s'efforce d'entrer dans une jambe du pantalon, et c'est là qu'elle le voit – une silhouette courbée qui s'avance vivement au milieu des arbres et qui n'est autre que

Soundpost. Fermant les yeux, elle contemple en esprit la rivière, le regard fixe du mouton à tête noire.

Elle n'attend plus que l'inéluctable, et pourtant Soundpost ne prononce pas un mot. Il lui semble que ses entrailles sont piétinées par des bêtes sauvages, déchaînées face à la sottise de celle qui s'est trahie. Malgré elle, elle observe Soundpost qui mastique sa galette. Les flammes illuminent son visage, mais ses yeux ne livrent rien, retranchés dans leurs ténèbres. Il est fermé et vexé, pense-t-elle. Il va s'imaginer que les autres étaient de connivence avec moi, qu'on s'est ligués contre lui en lui cachant que je suis une fille.

Wilson répète une fois de plus qu'il aurait fallu marquer le bétail.

Elle pense à ses pieds douloureux, aux bottes qui lui rognent la peau.

Que ces bêtes ne soient pas marquées, ni au fer rouge ni autrement, c'est quelque chose qui me dépasse, insiste Wilson. Je connais un moyen pour ne pas leur faire mal. Avec le fer, on touche rapidement la peau une première fois, et puis on le retire une minute avant de chauffer à nouveau. Ça endort la douleur. Soundpost, je peux vous arranger ça à Newtownbutler, si vous voulez. J'irai trouver le forgeron. Vos initiales, ça fera l'affaire, ou vous voulez plus raffiné ? Le nom de votre bonne amie, peut-être ?

Grace retire une de ses bottes et approche son pied droit du feu pour réconforter ses orteils tout propres.

Un Clackton bougonnant amène sa puanteur près du foyer. Le froid me pétrifie les os, dit-il.

C'est plutôt la merde séchée dans ta culotte qui te pétrifie, réplique Wilson avant de montrer Grace du doigt. Regarde Tim, il a des petons de fillette.

Dans sa bouche, son souffle se bloque comme une galette trop sèche. Soundpost se lève d'un bond et s'éloigne dans l'obscurité. Elle met de la brusquerie dans sa voix avant de la jeter vers Wilson. Et ton braquemart, c'est pas celui d'un môme ?

Aussitôt, il déboutonne son pantalon. C'est de ça que tu parles ? Prenant le membre dans sa main, il commence à l'agiter lorsque Soundpost lui tombe dessus et le retourne vers lui pour l'écarter de Grace.

Miséricorde ! Vous ignorez donc tout de la décence et de la bienséance ? Vous vous croyez dans un lieu d'aisances ?

Clackton intervient, revenu à son état normal. Une bande de petites bites, c'est pas la première fois que je le dis.

Le sommeil te fuit, comment pourrait-il en être autrement ? Tu restes allongée sans dormir, considérant l'avenir qui se déroule devant toi, les différentes possibilités et leurs conclusions inévitables.

Soundpost s'en ouvrant à Clackton et Wilson. Il est bien obligé de dire quelque chose, tout de même, ne serait-ce que pour qu'ils sachent qu'il a compris. Qu'arrivera-t-il quand ils seront tous au courant ? La façon dont tu as grugé Wilson, en te faisant passer pour son cousin éloigné. Ces mains rouges se refermant en poings.

Étendue au sol, elle prête l'oreille à l'ampleur des bruits nocturnes. Le souffle qui est en même temps une absence et une houle. Respiration des bêtes, haleine de ces hommes qu'elle doit déchiffrer. Clackton s'est endormi, il n'y a pas de doute – elle reconnaît ses ronflements. Wilson quant à lui est parfaitement silencieux. Très lentement, elle se dresse sur son séant sans faire de bruit et se met debout avec une égale lenteur, patiente encore un peu en tendant l'oreille. Puis, à pas de loup, elle passe devant Wilson et Clackton, devine la forme de Soundpost assoupi sous sa couverture en peau. Elle se rapproche encore, distingue le plat de son dos. Le temps s'est distendu, vaste comme la nuit, et elle a l'impression de mettre une minute à s'agenouiller. La voilà sur lui à présent, et sa main, tout doucement, va chercher le couteau. À la clarté des braises, elle voit ses yeux grands ouverts et fixés sur elle, emplis de terreur. Il bat des paupières, une fois, deux fois, et le couteau lui barre la gorge, elle en éprouve le tranchant contre la pomme d'Adam, abouchée au creux de son oreille.

Écoutez-moi bien. Pas un mot aux autres, c'est compris ? Sinon j'enfonce cette lame dans votre cœur d'imbécile. Si c'est oui, clignez des yeux une fois.

Elle le regarde cligner les paupières. Sa pomme d'Adam monte et descend, comme s'il ravalait sa peur.

Qui es-tu ? murmure-t-il.

C'est une part inconnue d'elle-même qui se penche sur lui et pose un baiser sur ses lèvres.

Vous n'avez rien à craindre de moi, Embury. Et maintenant plus un mot.

Deux hommes traversent le champ en diagonale, pareils à deux flèches volant au ralenti. C'est de nouveau Clackton qui mène le convoi. Il a nettoyé son pantalon dans la rivière et attendu qu'il sèche à la chaleur du feu, plein d'allant et le derrière nu. Avant 1611, dit-il, il n'y avait pas de vaches en Amérique. C'est un Irlandais qui a apporté les premières. Quelqu'un ici connaît son nom ? Il a tiré au-dehors l'intérieur de ses poches pour qu'elles sèchent plus vite. Les hommes qui approchent ne semblent pas le préoccuper, bien qu'il les regarde venir. La démarche de Soundpost devient plus raide et il lève son tromblon. Il a toujours cette figure de chat qu'elle a vue émerger au matin de sous la couverture, comme un petit animal rusé. Les deux inconnus franchissent une barrière et attendent au bord du chemin.

Deux hommes d'égale stature, probablement des ouvriers de ferme. Elle constate en se rapprochant qu'il s'agit de deux frères, maigres tous les deux et avancés dans l'âge. On dirait deux chiens à moitié crevés, observe Colly.

Ils commencent à marcher à la hauteur du troupeau. On est les deux meilleurs vachers du pays, annonce l'un des frères. Soixante ans qu'on s'occupe des bêtes.

On a dû vendre les nôtres, poursuit le deuxième. Vous auriez pas de l'ouvrage à nous donner, par hasard ? Ça nous rendrait un fier service.

Déjà Soundpost les tient à la pointe du fusil, mais Clackton le ramène au calme.

La journée se passe sous un soleil glacé, Soundpost ne dit plus un mot. C'est l'homme le plus malheureux que j'aie jamais vu, pense-t-elle.

Quand ils font halte pour que les bêtes se désaltèrent, Clackton le met en garde. Ôtez votre doigt de sur la gâchette. Vous allez finir par faire sauter la tête à quelqu'un.

Comme Soundpost ne réagit pas, Clackton s'approche et lui fait baisser le canon. L'autre lui décoche tout le noir de ses yeux.

Elle marche environnée de la clameur des bêtes, qui par moments sonne comme une musique. Les sabots cognent sourdement le sol, et soudain leurs tempos s'unifient. Le paquetage grinçant de la mule marque la cadence de leur marche. Il lui arrive de battre des mains, ou de fredonner intuitivement une mélodie sans paroles. Parfois, elle jurerait que Wilson entend la même chose qu'elle – lorsqu'il gratte son crincrin à deux cordes, comme s'il était accordé au même rythme qu'elle, ou qu'il ajuste à ses épaules les bretelles du mélodéon pour lui arracher des notes étranges. Et Colly, pour ne pas être en reste, y introduit ses stupides jeux de mots avant d'entonner une chanson :

Grace est sous un arbre avec Embury,
Embrasse-moi ! qu'il lui dit.
Veux-tu me prendre pour mari, et puis…

Ta gueule ! le coupe Grace.

Elle pense à Embury qui marche derrière elle, effleure les lèvres qui ont touché les siennes. Le souvenir ténu de ce qu'elle y a goûté, un mélange de thé et de sueur, ou bien le goût de l'affliction.

Au point du jour, la morsure du froid la tire du sommeil. La mémoire lui revient tandis qu'elle s'assoit au milieu de ses compagnons endormis. Ce qui s'est produit pendant la nuit. Ou plutôt, ce qui ne s'est pas produit. La chose gît dans un gouffre entre rêve et réalité, elle est incapable de les distinguer l'un de l'autre. Comme il est

étrange que le songe et le souvenir aient le don de conspirer pour brouiller leurs frontières, se dit-elle en fixant le sol.

Réveillée en pleine nuit, elle a senti une présence à ses côtés. Son cœur battant la chamade. L'idée que Soundpost venait à elle pour la poignarder. Elle n'a pas douté qu'il s'agissait de lui, son souffle était assez reconnaissable. La lumière projetée par le quartier de lune ressemblait à une eau laiteuse se déversant sur les flancs des bêtes, sur la terre endurcie, sur le corps de Soundpost nu jusqu'à la taille, son pantalon roulé au bas des mollets. Les signes évidents de son excitation virile. Il se tenait au-dessus d'elle les mains ouvertes, comme s'il attendait une invite. Elle est restée couchée en entrouvrant un œil, tandis que ses doigts se refermaient lentement sur le manche du couteau. Elle a baissé les paupières, feignant d'être endormie, et peut-être dormait-elle pour de bon, en définitive, car en rouvrant les yeux elle n'a plus rien vu que l'obscurité, comme s'il n'avait été que l'illusion d'un rêve. Et qui, au plus noir de la nuit, serait capable de démêler le vrai du faux ?

Ne le regarde pas, se commande-t-elle. Et pourtant ses yeux se posent sur lui en train de manger une galette tout en bavardant avec Wilson, qui lui conseille vivement de choisir un certain itinéraire.

Clackton, de ses doigts repliés, caresse le cou des deux colleys. Mais qu'est-ce que tu y connais, à ce pays ? lance-t-il à Wilson, qui n'en démord pas.

Et soudain Soundpost fait volte-face et la fixe avec un faux sourire qui met à nu ce tout qu'elle ne peut plus cacher.

Le goût du tabac, le heurt assourdi des sabots et la rumeur de la rivière au diapason de leur marche. Ils viennent d'entrer dans une vallée profonde, où la route se resserre en un chemin cahoteux qui se glisse au milieu des broussailles. D'un côté et de l'autre, les arbres accrochent la lumière, et Grace a oublié ses pieds meurtris. Elle demande à Colly de se taire. Cette chanson qu'il lui serine lui tape sur les nerfs.

Un pissat de bon matin,
Un autre quand le soir vient.
Je te pisserai sur la main,
Je te pisserai sur…

Le pas pressé de Wilson collé au flanc du troupeau, quelque chose d'insolite dans sa démarche et dans sa hâte, dans sa nuque fléchie et ses épaules tombantes – elle ne reconnaît plus sa dégaine. Elle le regarde rattraper Clackton et se glisser à sa hauteur, comme s'il devait lui communiquer un message urgent, ou l'alerter sur quelque souci

concernant le bétail. Colly recommence à chanter à tue-tête, Wilson, oui, oui, où est le puits – dans l'air monte un drôle de tap-tap-tap, doux à l'oreille, dont l'écho atténué se propage en direction des arbres. Haussée sur la pointe des pieds, elle tâche de voir au-delà de la houle du bétail et aperçoit Wilson qui se retourne – où est passé Clackton ? demande Colly, car à l'endroit où se tenaient deux hommes il n'en reste plus qu'un, ainsi qu'un petit panache de fumée. Wilson rebrousse chemin en longeant le troupeau, tête basse – où est donc Clackton ? –, et maintenant elle le voit plus clairement, une couverture roulée bien serré dans sa main gauche et de la fumée qui s'en échappe, il la jette à terre et jette aussi un pistolet, il en tire un deuxième de sa poche qu'il arme sans cesser de marcher, et elle est submergée par la noirceur de la révélation qui illumine le renversement du monde, par cette obscure lucidité qui la pousse à accourir vers Clackton tout en hurlant son nom, d'abord elle aperçoit entre les pattes grêles des bêtes les pointes de ses bottes tournées vers le ciel, et alors elle bouscule une vache pour parvenir jusqu'à lui – l'homme étendu au sol, jamais elle n'oubliera ses yeux, des yeux qui n'appartiennent pas à un homme mais à un enfant qui se débat, qui scrute dans l'incompréhension des abysses insondables, et ses mains barbouillées de sang, ses mains tremblantes qui s'efforcent de rengainer à l'intérieur du corps ce qui en a été expulsé. Elle devient mouvement pur, dépourvue de conscience comme ce qui fait plier les herbes et les cimes, et elle se penche pour lui porter secours lorsque Colly la prévient d'un cri – Soundpost ! Il en a après Soundpost ! –, c'est à ce moment-là qu'elle se rend compte qu'elle tenait entre ses mains les entrailles de Clackton, les doigts rougis de son sang, essayant à son tour de les lui rentrer dans le corps parce que lui-même ne bougeait plus, les yeux révulsés jusqu'au blanc.

Alors elle se met à hurler, un hurlement si puissant qu'aucun garçon n'en émettrait de pareil. Un cri strident qui file vers Soundpost comme une flèche. À travers la cohue du bétail en débandade, elle voit Wilson se hâter vers lui. Soundpost levant son tromblon. Wilson pointant son pistolet. L'enflure d'une détonation couvrant le bruit d'une autre, et les bêtes soudain qui s'égaillent comme chassées à coups de pied. Une vache la heurte et la renverse à terre, et alors elle les voit parmi les arbres, deux ombres qui s'avancent et prennent forme humaine. Elle se relève, courant sans savoir où, voit une vache frapper Wilson du sabot, Soundpost toujours en vie qui s'enfuit vers les bois, avec ses bras relâchés on dirait une marionnette aux fils cassés, il a abandonné son arme et Clackton repose inanimé. Sauve-toi dans la forêt ! lui crie Colly. Plus loin dans la vallée, elle aperçoit encore trois hommes, et tout dans leur attitude indique qu'ils sont armés. Elle fonce au milieu des bêtes en débâcle quand soudain

l'allure d'un des hommes frappe son esprit, une certaine façon de se tenir, la forme du chapeau sur sa tête.

Le visage de Boyd le Bourricot.

Elle se blottit contre le tremblement de son corps. Le temps a éclaté. C'est Colly qui lui a conseillé de s'y prendre ainsi – ramper sous les troncs de sapin pourrissants. La voix de la raison contre le hurlement qui lui emplissait le crâne. Un Colly qu'elle n'avait pas l'impression de connaître, comme s'il avait grandi. Il lui a expliqué comment creuser une fente avec ses mains ensanglantées, lui a même suggéré de se camoufler sous les feuilles en décomposition. Juste un trait de jour pour les yeux, comme un animal aux abois. Et puis compter – le gonflement du souffle jusqu'au retour du silence ; ce qui se déplace dans l'air ; le *tac-tac-tac* d'un oiseau ; le trottinement d'une bête qui file. Ce n'est qu'une bête, lui assure Colly. Ce *tac-tac-tac*… Ce n'est pas eux, je te dis. Écoute-les crier. Ils sont en train d'encercler le troupeau. C'est pour ça qu'ils sont là.

Elle tend l'oreille et comprend qu'il dit vrai. Les bêtes ont-elles saisi ce qui se passait ? Est-ce un véritable chagrin qui s'exprime dans leurs beuglements ? Les aboiements des chiens de Wilson, et toujours le *tac-tac-tac* de l'oiseau. Elle pense que les chiens pourraient la traquer – et elle pense aussi à Clackton. Les paupières closes, elle voit son visage qui la regarde, ses cheveux pommadés de sang.

Je l'ai toujours su, dit-elle, que ce Boyd était un mauvais esprit. Il a jeté un sort à Wilson. Il l'a envoûté quand…

Tais-toi, répond Colly. Ce gars est la méchanceté incarnée. Il est dans le coup depuis le début.

Un bruit de pas tout proche parmi les arbres. L'écho d'une toux, deux hommes qui discutent. La main qui vient lui fermer la bouche appartient à Colly. Les voix évasives s'entrelacent, puis le silence revient. L'image de Soundpost fuyant à toutes jambes pour sauver sa vie. Toujours plus loin, au-delà de la vallée. Elle prend conscience d'avoir attendu le claquement d'un coup de feu. D'avoir attendu que Soundpost soit…

La voix de Wilson, tout à coup, accompagnée d'une autre. Leurs paroles indistinctes. Elle ferme les yeux, sent les poux grouiller sur son corps. Les insectes nichés entre sa peau et le tissu de ses vêtements. Dans sa tête, leur présence invisible se porte à des dimensions exagérées, telle l'ombre d'un objet minuscule projetée par la flamme d'une bougie. La rumeur des voix s'estompe et finit par s'éteindre.

Elle s'éveille secouée de frissons, ébranlée par son rêve. Le jour a pris la place de la nuit, et Colly lui chuchote : Ça y est, ils sont partis depuis longtemps.

Presque toute la nuit, elle a pleuré dans son sommeil.

Lève-toi, maintenant, insiste-t-il. Je t'assure qu'ils sont partis pour de bon.

Imagine qu'ils aient laissé un guetteur pour me surveiller…

C'est Soundpost qui les intéressait, pas toi. Pourquoi ils traîneraient par ici avec le bétail ?

Grace se relève en boitillant, raide comme un morceau de bois, créature enfantée par l'arbre et couverte de débris végétaux. Elle s'ébroue pour chasser ce qui fourmille sur sa tête. Elle est percluse de chagrin. Tout doucement, elle se risque à travers bois, s'arrête en lisière des arbres pour surveiller la vallée. Plus rien – seulement le vent qui souffle sur la laîche jaune. À chaque pas qu'elle fait dans le vallon, elle attend un coup de feu tiré droit sur elle. Elle trouve au sol des empreintes de sabots et le sang bruni de Clackton dans l'herbe, mais son corps n'est plus là.

Tu crois que Soundpost a été tué ?

C'étaient des gars du Donegal, dit Colly, j'en suis certain – sans doute qu'ils nous suivaient et qu'ils avaient tout prévu depuis le départ, avec la complicité de Wilson. Je suppose qu'ils vont ramener le troupeau chez eux – à moins qu'ils le revendent vite fait. À mon avis, ils nous auraient attaqués plus tôt si Clackton ne s'était pas trompé de chemin dans les tourbières.

Grace est debout, elle joint les mains puis les écarte. Répète ce geste plusieurs fois.

Quelle bande de petites bites, fait Colly.

Marcher et encore marcher, la journée n'en finit pas. Quelque chose d'immense se développe en elle, comme une concrétion de fureur. Elle se repose à l'ombre des ramures entremêlées, dont les lignes torses tracent des éclairs qui font écho aux noires fulgurances de ses émotions. Le souvenir comme une conflagration subite, une brûlure. Le visage du pauvre Clackton, dépouillé de lui-même par la mort. Soundpost en fuite, il court, il court et ses membres s'écarquillent en étoile, et alors elle le voit buter sur une racine, découvrir en se retournant la gueule d'un canon. Ou bien il a renoncé à s'échapper, épuisé par la traque, et les a regardés en implorant – Miséricorde ! Prenez tout mon argent.

Il a de bonnes chances de s'en être sorti, dit Colly.

Elle voudrait ébouillanter leurs os et dévorer leurs cadavres. Leur arracher les yeux à la pointe du couteau, en prenant bien son temps. Et si elle en avait le pouvoir, les maléficier tous, leur jeter le mauvais œil. Colly, comment est-ce qu'on devient un démon de l'air ? À supposer qu'ils existent, évidemment. J'aimerais les torturer toute leur vie avant de les tuer à petit feu, mais je m'arrêterais au dernier moment pour recommencer à les torturer.

Puis elle reprend : Ma cervelle n'en peut plus. Raconte-moi une

histoire.

Tu te souviens de la légende de Bran ? Maman la racontait dans le temps. Elle disait que cet homme a navigué pendant des centaines d'années avec ses hommes en essuyant mille tempêtes, se régalant de saumon et prenant aussi quantité de phoques – il paraît que ça les amusait d'assommer ces pauvres bougres à mort. C'était la grande aventure, tu vois, et eux ils avaient l'impression d'être partis depuis un an à peine, sauf que le jour où ils ont abordé, l'un des marins a ramé jusqu'au rivage, et à l'instant où il posait le pied sur la terre ferme, son corps est tombé en cendres.

Tu as toujours besoin d'être aussi lugubre, Colly ? Tu n'aurais pas une histoire gaie à me raconter pour une fois ?

Elle ne contiendrait pas la moindre vérité, alors – la vie n'est-elle pas faite de camouflets et de malheur ? Dans le fond, il vaut mieux se colleter avec ses misères et en rire un bon coup, ça ne sert à rien de faire comme si elles n'existaient pas. Tu te rappelles ce qui est arrivé à Ossian, il montait ce grand cheval blanc et il se baladait en s'imaginant que trois ans étaient passés, pas davantage, alors que l'aventure durait depuis trois siècles. Ah, une sacrée andouille, celui-là. Il a tout découvert le jour où il a voulu faire le malin – il s'est penché sur son cheval pour déplacer un gros rocher, et là il a dégringolé à terre et une seconde plus tard il était devenu un vieillard. Mais moi, il y a quand même une chose qui me chiffonne : si vraiment il ne descendait jamais de cheval, comment faisait-il pour dormir, est-ce qu'il restait assis ou est-ce qu'il se couchait en se cramponnant à l'encolure de la bête – et pour faire ses besoins, alors, tu imagines ? Pour la petite commission, il pouvait toujours se mettre debout sur son dos, mais la grosse, ça devait quand même embêter le cheval, à mon avis, sûrement que l'animal protestait, ou qu'il se mettait carrément à ruer – c'est bizarre que personne ne se soit posé la question, d'après moi, quand on fabrique une légende, la moindre des choses c'est qu'elle soit vraisemblable.

Tais-toi, Colly. Ma cervelle n'en peut plus.

Elle reste un moment assise, à regarder les rafales tourmenter les branches basses. Mais je comprends où tu veux en venir. C'est de moi que tu parlais. Je suis comme Ossian, comme Bran. Si je rentre à Blackmountain, je découvrirai que plusieurs siècles ont passé. Dès que j'aurai franchi le seuil, je me changerai en vieille dame et je tomberai raide morte. Et personne ne saura qui j'étais.

III

LE PRODIGE DES JOURS

Ses doigts fourragent dans la paille moisie, cherchant l'ovale compact d'un œuf. Ses oreilles s'attardent près de la porte. Colly bavarde infatigablement. Tu as déjà réfléchi au prodige des jours ?

Chut, Colly. J'ai l'impression qu'il nous entend.

Ah, le temps ! Il est ordonné selon une mécanique parfaite, chaque journée comprend vingt-quatre heures et pas une minute de plus, il n'y en a jamais vingt-cinq, par exemple, à moins qu'on n'ait plus vraiment sa tête, n'est-ce pas prodigieux, Grace, qu'aussi nombreux que soient les jours, les heures ne dépassent jamais le compte ?

Si tu pouvais la fermer une minute !

Elle entend le pas d'un chien près de la porte, bouche avec le pouce le trou qu'elle a percé dans l'œuf déniché sous la paille.

Tu te rends compte, poursuit Colly, qu'aussi longtemps que tu vives, il ne manquera jamais une heure à aucune journée, tant de perfection, on en reste pantois, ces génies qui ont tout résolu à la minute près, à la seconde près, même, avec les années bissextiles et la trajectoire des corps célestes, les mouvements autour du Soleil, tant et si bien que les heures continuent à tourner impeccablement même quand on dort, on n'a pas de surprise en se réveillant, je m'en suis aperçu le jour où j'ai emprunté la montre de Nealy. Pourtant, si tu veux connaître mon opinion…

Tais-toi ! J'entends le chien.

… les rêves sont une affaire délicate, vu qu'en rêve le temps n'existe plus, tu es d'accord, les savants ont peut-être compris la nature du temps en général, mais ils n'ont pas encore percé le mystère du temps des rêves, et pour les souvenirs c'est pareil, tu remarqueras que les gens n'en parlent jamais – je ne crois vraiment pas qu'il n'y ait qu'une seule forme de temps, je dirais plutôt qu'il en existe plusieurs et je parie même que…

Colly !

Un chien est apparu à la porte, assez gros pour lui dévorer la tête. La pénombre de la grange a beau la dissimuler, elle sait que son odeur la trahira forcément. L'animal est entré et elle recule doucement jusqu'à toucher un mur, n'attendant plus que l'aboiement qui l'engloutira. Le chien, cependant, se borne à la jauger. Ses yeux contiennent toute la tristesse du monde, comme s'il pouvait lui dire : Je te vois dans l'obscurité, je sais ce que tu mijotes, tu viens voler des œufs, mais je vois aussi que les choses ne sont pas faciles pour toi et, de toute manière, tu as l'odeur d'une bonne personne.

Elle regarde le chien d'un œil sombre et gobe ce qui reste du jaune d'œuf. C'est bizarre, songe-t-elle, comme un chien peut vous rappeler quelqu'un. Elle se rapproche de quelques pas et caresse la tête charnue de l'animal.

Ce chien est curieux, rien de plus, lâche Colly. Dis-moi, Grace, tu crois que le temps serait modifié si le soleil avançait ou reculait, que les jours raccourciraient ou rallongeraient ? Que si, brusquement, il arrivait quelque chose au soleil et qu'il s'éloignait de nous, je ne grandirais plus et serais pour toujours réduit à cette taille d'enfant ?

Elle s'est enfoncée plus avant dans les profondeurs du monde, a passé des jours sans nom sur des routes sans nom qui méandrent en boucles infinies. Quelle lourdeur dans le ciel, pense-t-elle. Ces nuages d'un gris de cendre, comme si un incendie consumait les cieux. Du côté ouest, elle aperçoit plusieurs lacs au loin qui, vus sous un certain angle, ressemblent à des galettes, et une large rivière inconnue les traverse paresseusement.

C'est certainement la Shannon, annonce Colly.

Qu'est-ce que tu en sais, d'abord ?

C'est juste un fait.

Elle cherche en rêve ce qu'elle a été autrefois. Je suis en train de basculer hors de ma vie pour tomber dans celle d'une autre. Pourtant tu dois aller de l'avant, vers quelque chose de meilleur, parce qu'à la maison il n'y a que des ennuis qui t'attendent. Elle a rêvé de Boggs, de maman et de Boyd le Bourricot, réunis pour un conciliabule enragé. Elle rêve de Clackton. Il revient à elle sur la route, par brèves apparitions, son visage surgissant dans d'autres visages. Elle a retrouvé son dos chez un inconnu qui ne cessait de plier et déplier les doigts. Et ses lèvres tombantes, elle les a vues sur la face de marmot fripé d'un vieillard. La nuit venue, il la hante d'un charabia de paroles, l'assoit sur ses genoux en promenant dans ses cheveux ses mains ensanglantées.

D'après Colly, ces salopards de voleurs de bétail sont rentrés depuis longtemps au Donegal. Elle les imagine cheminant vers le nord, les doigts tachés de sang. Nous, on doit continuer vers le sud. Aller toujours de l'avant, on ne sait jamais.

Chaque fossé loge des ombres qui risquent de bondir pour la tuer, son sommeil est haché de coups de couteau portés à des fantômes.

Ouvre l'œil, lui rappelle Colly, il y a peut-être quelque chose à ramasser. Mais il n'y a plus un chou dans les champs des fermiers, et on a arraché les orties des fossés. Même le mouron des oiseaux, dont maman se servait pour soulager le derrière irrité des petits, se vend désormais par bottes ; les femmes hèlent les passants en leur montrant leurs poignées d'herbes. Pour faire la soupe, disent-elles. Grace compte les mois qui se sont écoulés depuis la mauvaise récolte. On est au

printemps, mais la campagne au bord de ces routes est plus que jamais en hivernage. Les socs du labour n'ont pas rompu la glèbe. Les champs semblent retourner à l'état sauvage, on croirait que la nature arrache les paysans à la terre comme autant d'herbes folles. Et les hommes, à présent, cheminent sur les routes en faisant cortège au démon. À leur démarche, on voit que ces corps défraîchis sont en train de se déliter, que la vie se retire d'eux par le dedans et le dehors. Ceux qui n'ont plus la force de travailler restent assis pour surveiller la route, et s'ils commencent par réclamer de l'ouvrage, ils en viennent très vite à la véritable question. Vous auriez la bonté de me donner un petit quelque chose ? Une piécette à me céder, peut-être ? Peu à peu, elle se cuirasse contre ce qui se tapit dans les yeux de ces gens. Leurs regards absents de mulets. Leurs visages hâves. Leur façon de vous suivre des yeux dès que vous apparaissez sur la route, et jusqu'à ce que le chemin vous dérobe à leur vue. On en apprend long sur quelqu'un à sa manière de marcher. Les pieds qui se lèvent plus ou moins haut. La ligne tombante des épaules. Le port de tête.

Qui est dans son camp et qui ne l'est pas.

Cette année, les imbéciles se sont donné le mot pour tresser des croix de sainte Brigitte, alors que la fête est déjà passée. Ils les vendent sur les routes, certains avec une corbeille calée contre la hanche, d'autres tenant en l'air une seule croix. Ils les proposent à tous les voyageurs, qu'ils soient à pied, en cabriolet ou en diligence, comme s'ils avaient l'espoir qu'ils s'arrêtent, et chacun possède son geste propre pour attirer l'attention. Grace, pourtant, les trouve tous identiques – dans le fond, c'est chaque fois le mouvement du dénuement, le mouvement d'une personne tombée si loin au-delà de l'indigence que le besoin lui a fait oublier tout le reste. Une femme encore jeune, avec un visage à faire peur, marche un moment auprès d'elle, agitant sous son nez une croix aux relents de moisissure. Elle porte dans les bras un marmot qui doit avoir six mois à peine et garde les poings fermés. La lèvre baveuse, il blottit une joue contre sa mère et l'autre, visible, apparaît rouge de contrariété. Malgré tout, il semble étrangement serein, descendu plus loin que le sommeil. La femme a une haleine fétide et de la lassitude plein la voix. La croix te protégera, lui dit-elle. Ta maison sera bénie. Elle aidera ta famille. Combien veux-tu m'en donner ?

L'espace d'un instant, c'est sa mère qu'elle voit dans la femme qui la regarde. Elle voudrait lui parler en fille, sans rien cacher, mais elle se contente de la rabrouer, laisse-moi tranquille. Alors que la femme s'éloigne, elle s'aperçoit que les croix dans sa corbeille ne sont pas faites de jonc mais de paille, la paille qui aurait dû nourrir les bêtes. Pourquoi ne l'a-t-elle pas vendue à quelqu'un qui en aurait eu l'usage ?

Si ces croix protégeaient qui que ce soit, dit Colly, elle n'en serait pas là elle-même. Tu as vu sa mine, elle a dû les fabriquer avec sa main gauche.

Le ton qu'elle a pris pour s'adresser à cette femme – elle en ressent une honte aussi brûlante que la joue du bébé.

Elle passe quelques nuits dans une église délabrée. Surplombant le porche, cinq effroyables faces sculptées dans la pierre. Ses rêves sont habités de visages affamés. Une rumeur de vent s'exhale par leurs bouches. Quand elle se réveille, la lune éclaire la pierre comme une bougie. Il lui arrive de rester allongée sans dormir, évoquant tout ce qu'elle a vu, ces routes tellement remplies de malheur qu'on ose à peine les regarder. Où va ce pays ? se demande-t-elle. Elle a croisé une famille en charrette, tassée au milieu d'un monceau de bagages, enracinée dans le silence comme un vieil arbre rabougri. Un homme qui marchait sous un soleil étiolé, traînant sur un sac de jute deux gamins étendus comme des dormeurs. Colly a prétendu que cet homme avait le menton du diable, que c'était un suppôt de Satan venu emporter les enfants pour s'abreuver de leur sang et les dévorer tout entiers. Elle a dû hausser la voix pour lui faire comprendre qu'ils étaient morts, qu'il allait les mettre en terre.

Le même jour, elle a rencontré une femme qui tirait de l'eau à un puits et lui a donné des conseils de prudence. J'ai passé bien des jours sur la route, lui a-t-elle dit, et j'ai toujours trouvé à m'abriter, on m'offrait une litière pour la nuit, je grappillais un peu à manger. Mais c'est fini, tout ça. Toutes les portes se sont fermées. La tradition s'est perdue, la peur est trop grande.

Elles ont fait un bout de chemin côte à côte, et Grace a sorti son couteau quand la femme a glissé la main dans sa besace. L'inconnue lui a jeté un regard de défi, puis elle s'est mise à rire, d'un étrange rire un peu strident. Ce qu'elle a dit : Tu es sûre que je voulais autre chose que me réchauffer la main ?

Parfois, en s'éveillant, elle perçoit des murmures et se demande si elle a rêvé. Elle n'en peut plus d'émerger du sommeil le couteau à la main, elle commence à se prendre pour un druide doté de pouvoirs magiques, qui userait de sortilèges pour assurer sa protection. Colly lui énumère tous les enchantements dont il a connaissance. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est une ficelle, une bougie et une babiole quelconque. On peut utiliser la magie pour attirer la bonne fortune, le problème c'est que j'ai oublié la formule, je me rappelle juste les choses dont on a besoin.

La ficelle et la bougie, on les a déjà, répond Grace. Mais pour le reste, ça va être difficile à l'heure qu'il est.

Et la boîte d'allumettes avec ta mèche de cheveux, tu ne l'as pas gardée ? Il me semble que tu t'en es servi une fois.

Ça ne marche que pour obtenir la beauté.

Colly chuchote une drôle d'incantation.

Tu inventes tout au fur et à mesure, dit Grace.

C'est pas vrai. Je sens mes bras qui vibrent, la magie est en train de se produire.

Les bavardages de Colly durent tout le jour. Elle regarde le ciel se fermer d'un coup sec. Un chien gronde au loin, mais la pluie n'est pas pour tout de suite. Grace entre dans une ville, se plonge dans l'animation d'une rue qui la mène à la place du marché.

Tu vois ces gens, là ? fait Colly. C'est moi qui vais leur parler à ta place.

Elle s'introduit dans un groupe d'hommes serré, la paume ouverte. Je vous échangerais bien cette galette d'air pur contre une pincée de tabac – vous n'imaginez pas comme elle est savoureuse. Aussi fraîche que la rosée du matin, allez-y, goûtez-la.

Des regards hostiles, un silence si prolongé qu'elle redoute le grabuge. Puis soudain un homme éclate de rire, et un deuxième s'écrie : J'en veux bien un morceau ; il tend la main et mâche avec application, se frotte la panse en lorgnant ses compagnons. Vous savez pas ce que vous ratez, les gars. Un vrai régal, j'avais pas connu ça depuis des lustres. Le même homme ranime la pipe de Grace et lui offre une généreuse pincée de tabac. Alors, petit, comment va ? Bienvenue à Clones, comté de Monaghan.

Grace déniche une caisse en bois qu'elle tire jusqu'au parvis de l'église, et elle commence à héler les rares passants. Mesdames et messieurs, j'ai découvert un fameux trompe-la-faim ! Ça s'appelle la galette d'air pur. Rien de tel pour vous remonter. Ça vous dit d'essayer ? Vous, monsieur ! Ne craignez rien, elle est tendre et délicieuse ! Très bon marché, et en plus elle ne colle pas aux dents. La ville lui livre quelques fantômes qui se rassemblent devant elle, des visages renfrognés qui la jugent, et d'autres qui ont l'air hébété. Tiens, propose Colly, tente ta chance avec lui, celui qui a les lèvres et les dents noires. Monsieur ! Goûtez-en une ! Ça ne vous coûtera que trois sous, et c'est plus sain que le tabac, ça ne gâtera pas vos dents. Le bonhomme semble mal disposé, mais son voisin pouffe de rire et les autres lui font écho. Quelqu'un l'applaudit. Excellent ! Excellent ! Je parie, enchaîne la voix de Colly, qu'aucun de vous n'a jamais réfléchi à la différence entre le temps de la réalité et le temps du rêve. Je vais vous expliquer…

Les visages se rembrunissent aussitôt et l'attroupement se disperse, seule demeure une femme dont le visage se cache à moitié sous le capuchon d'une cape aux couleurs de minuit. La femme inspecte Grace de la tête aux pieds, puis s'avance vers elle en tendant une main aux longs doigts, éprouve d'une pression la solidité de son épaule, examine

ses cheveux.

Tu n'as pas de lentes, au moins ? Je ne peux pas employer un garçon qui donnerait des bestioles à mon chien. Tousse un peu, que j'entende le bruit que ça fait.

Puis la femme ajoute : Tu n'es pas du coin, ne t'imagine pas que je ne le sais pas. Allez, trêve de bavardages. Prends ça avec toi et suis-moi.

Il y a mille raisons, pense-t-elle, pour qu'une femme embauche un gamin sans le connaître. Peu importe, de toute manière, ce qui compte c'est qu'elle a les joues bien en chair, et qu'elle n'est pas tout en angles quand la lumière lui tombe dessus, contrairement à beaucoup d'autres. Et puis il y aura forcément des restes à gratter.

Colly, souffle-t-elle, ton sortilège fait des miracles.

Si les choses tournent au vinaigre, tu pourras toujours la détrousser.

La femme dit s'appeler Mrs Gregor. En marchant, elle garde sur sa hanche une main d'un gris cendreux. Le dos voûté, le souffle laborieux, elle lâche de petites plaintes qui ne s'adressent à personne en particulier, pas plus qu'à elle-même. D'après Colly, c'est une grippe-sou fortunée, il dit qu'elle souffre d'une maladie, que sa cape est si longue qu'on ne voit pas ses pieds toucher le sol et qu'il pourrait bien s'agir d'un mauvais esprit.

Il y a au moins une heure qu'ils marchent ainsi, le soleil est en train de baisser et semble plonger le regard vers une assiette de victuailles, tandis que les collines lointaines ressemblent à de la pâte à pain. En croisant un moulin à la roue immobilisée dans les eaux avides, Grace se rend compte qu'elle a très soif.

Tu as vu, sur sa joue, la grosse araignée noire ? lui demande Colly.

Je crois que c'est un grain de beauté.

Non, je t'assure que c'est une araignée noire, et elle lui chuchote des instructions sur la meilleure façon de nous dévorer.

Ils gravissent la pente d'une petite butte, le chemin traverse un pré en jachère et elle distingue entre les arbres la couleur grège d'un corps de ferme. C'est tout ? dit Colly en découvrant ses dimensions. Je m'attendais à mieux. Elle s'entend soupirer, la femme aussi soupire, peut-être au fond que les choses sont toujours ainsi, la vie n'est qu'un lot de déceptions et même à l'âge de cette femme on ne s'y est toujours pas habitué, mieux vaut éviter de nourrir trop de rêves.

La femme pousse une barrière grincheuse, et voici la ferme dans toute sa nudité, grisâtre, le toit affaissé, une roue de charrette appuyée contre le mur, tel un poivrot ruiné et amputé de la moitié de ses membres. Un vieux chien remue la queue et se lève dans un bâillement nonchalant. Grace détourne la tête avec répulsion, car l'animal est bosselé de tumeurs. La femme se retourne, le capuchon s'abaisse et laisse voir une longue figure exsangue et cireuse, peut-être

est-elle un brin plus jeune que ce qu'elle escomptait. Avec ce qu'elle a sur la joue, dit Colly, je te parie que son corps est rempli d'araignées qui en sortent la nuit.

La femme lui fait signe de patienter dans la cour, et elle reste là embarrassée d'elle-même, tortillant ses doigts pendant que l'autre fait tourner la clé dans la serrure.

J'ai changé d'avis, chuchote Colly. Cet endroit ne me dit rien qui vaille, partons tant qu'il est encore…

Mais les narines de Grace sont tendues vers cette maison, elles s'immiscent sous la porte, aimantées par l'odeur de nourriture.

Dans la pénombre grandissante, Grace se hâte de tirer de l'eau à la pompe, coupe du bois en faisant voler des éclats. Elle suce son doigt dans lequel une écharde s'est plantée. Il lui semble que la femme, derrière son carreau, ne l'a pas quittée des yeux. Ne la regarde pas, et tu ne sauras pas qu'elle te regarde, lui conseille Colly. Pourtant, c'est plus fort qu'elle, il faut sans cesse qu'elle tourne la tête.

Dans la ferme, l'absence d'un homme s'exprime partout. Des outils patinés de poussière, une paire de bottes éraflées sous les manches vides d'un manteau suspendu près de la porte. Quelques arbres, abattus sur la colline, ont été débités dans la cour. Est-ce le même homme qui s'est chargé de l'ouvrage ? se demande Grace. Et où est-il, à présent ? Pinçant l'écharde entre ses dents, elle la retire de son doigt et devine alors la présence de la femme derrière son dos, se tourne vers son visage livide.

Mrs Gregor – Colly l'a surnommée la Femme-Araignée – lui présente un bout de savon aux orties et lui montre la pompe dans la cour. Déshabille-toi et va te laver.

Debout devant la pompe, empruntée et toujours vêtue, elle sent sur elle le regard appuyé de la femme alors qu'elle fait jaillir quelques rétives giclées d'eau froide. Elle s'asperge rapidement, sans respirer, et quand elle relève la tête, la Femme-Araignée surgit derrière elle, lui saisit le poignet en s'emparant du savon. Ses paupières clignent, ruisselantes, et elle entend la femme frotter le savon pour le faire mousser. Les lentes, il n'y a rien qui me fasse horreur à ce point. Fais couler de l'eau, toi. Elle la prend par la peau du cou, comme un chat, et lui plonge la tête sous le jet, l'en écarte ensuite et lui pose les deux mains sur le crâne. Grace suffoque puis se détend, car ces mains sont d'une douceur et d'une souplesse étonnantes, elle se sent fondre sous leur toucher comme une motte de beurre. Le geste est si apaisant que son regard se brouille, et quelque chose en elle se délie. Elle renoue avec une sensation aussi ancienne que son être. Une nappe d'obscurité traversée et de nouveau elle est enfant, prenant un bain avec sa mère.

Grace reçoit en guise de repas une chope de lait accompagnée d'un

fricot d'épluchures, et peu importe le goût – l'odeur l'emmène au paradis. Pendant ce temps, la Femme-Araignée met à bouillir des épervières, puis filtre l'infusion et la laisse refroidir. Ça soigne la toux, lui dit-elle. Elle doit s'y connaître en herbes médicinales, car une des étagères est garnie de feuilles et de pots de plantes séchées. Le sortilège de Colly dans cette église croulante, il faut croire qu'il lui a porté chance, tout compte fait. Ce qu'elle a mangé était bien meilleur que des restes. Un chat s'en serait pourléché. Ce repas était…

Derrière une porte s'élève, assourdie, la toux d'un homme. Elle tourne la tête avec étonnement, le bruit ne provient pas de la chambre où est entrée la femme, mais d'une autre pièce. Elle la consulte du regard, quêtant une réponse. Un frère, un mari, un fils ? Et pourquoi reste-t-il caché comme cela ?

La Femme-Araignée l'attrape par le bras et la tire vivement à elle, comme pour lui chasser ces questions de l'esprit. Alors, elles sont parties, ces lentes ? Un peigne à la main, elle procède à une inspection. Qu'est-ce qui t'a empêché de te déshabiller et de te nettoyer comme il faut ? Un gamin comme toi, ça n'a pas à avoir honte. Tu es un sale gosse, mais tu travailles bien. Le bon et le mauvais viennent toujours ensemble.

Finalement, il y a bien un homme dans cette maison. Malgré elle, son regard revient toujours à la porte de la chambre, derrière laquelle elle imagine un malade décharné.

Je t'avais prévenue, elle n'a pas de bonnes intentions, dit Colly. Elle a enfermé un pauvre bougre là-dedans, et ses araignées s'en nourrissent la nuit venue.

La Femme-Araignée a allumé une lanterne. Grace la suit dans la cour comme suivent les chiens, collée à ses talons et attendant un ordre quelconque – lève-toi, remue-toi, assieds-toi –, mais la femme, en chemin vers la grange, s'arrête brusquement et son bras se lève comme le balancier d'une vieille pendule. Ce qu'elle chuchote semble chargé d'effroi, sa main serre le poignet de Grace, elle lui désigne du doigt le versant gagné par l'obscurité. Grace plisse les yeux dans la pénombre du crépuscule, elle ne discerne qu'un homme qui marche en bordure d'un champ comme s'il avait quitté la ferme pour descendre la pente, l'instant d'après il s'est changé en ombre, puis en fossé, et enfin elle distingue au loin quelques masures en terre, trois ou quatre maisonnettes serrées les unes contre les autres.

La Femme-Araignée lui secoue le bras, comme si elle la surprenait en train de commettre une indiscrétion. La première fois où on a failli me tuer, murmure-t-elle, c'était eux, ceux d'en bas.

Quand elle se tourne pour observer fixement Grace, toute l'ombre du soir s'est condensée dans l'expression de ses yeux. Tu sais ce que c'est de se réveiller au milieu de la nuit en se disant qu'on va bientôt

mourir ? Une torture pareille ? Vivre dans la peur sur une colline où on est pourtant chez soi ?

Grace ne sait plus où poser les yeux en entendant cela, sur quoi pourrait-elle arrêter son regard, certainement pas sur les grands pieds de cette femme, et pas non plus sur sa tête parce que Colly lui souffle qu'elle est remplie d'araignées, ça lui donne envie de rire même si l'idée est répugnante, mais comment peut-on rire quand on entend raconter qu'il y a des assassins dans les parages ?

Ces gens, dit la Femme-Araignée. Ils traversent mes champs pour me narguer, ils viennent braconner mes lapins de garenne – ce Michaelín, là, et puis son demi-frère. L'autre jour, je l'ai trouvé dans ma cour, juste là où tu te tiens. Il m'a raconté qu'il ne trouvait plus son chien, mais son chien, il est haut comme ça. Il tenait une baguette de prunelier à la main. Quand je suis endormie, ils cognent à mes fenêtres. Ils donnent des coups dans la porte. Ils me volent mes provisions. Ils me fauchent mes légumes et mes herbes. Et j'ai deux poules qui ont disparu. Ils sont tellement malins. Elle montre du doigt une masure au bas de la pente. Ceux-là, les Conn, ils sont partis pour de bon, ils ont emporté tout ce qu'ils possédaient. Ils avaient de meilleures manières et ils restaient dans leur coin, mais ils ne croyaient en rien et Dieu a abandonné leur maison.

Confiant la lanterne à Grace, elle pointe la grange du doigt.

Prends un sac sur l'étagère de gauche et remplis-le de paille. Tu peux dormir à l'intérieur si tu veux, à côté du chien. Il va te prendre pour un rat qui vient boire dans l'écuelle du chat – et c'est lui le chat. Toi tu es le rat qui boit le lait du chat.

À la porte de la grange, elle sent ses pensées s'engluer et jette un regard aux dernières lueurs du jour. Comme il serait facile, pense-t-elle, de se sauver loin de cette femme qui lui tient un langage si bizarre, loin de cet homme caché dans la chambre close, loin de ce grain de beauté qui semble avoir grossi sur sa figure pendant qu'elle lui parlait, ses petits poils courts qui remuaient pour se changer en pattes et ces pattes commençant à – elle brandit sa lampe à l'intérieur, comme si elle s'attendait à y trouver un visage inconnu, et la pose sur un tabouret avant de se frotter le poignet, parce que le contact de cette femme lui fait l'effet une souillure.

Colly est furieux contre elle. Va-t'en, pauvre andouille, cette femme ne t'apportera que des ennuis.

Grace s'assoit sur le tabouret, allume tranquillement sa pipe. Allez, viens fumer avec moi et tais-toi un peu. Elle aspire une bouffée de tabac. Tu peux me dire quand c'était, la dernière fois qu'on a aussi bien mangé ? Et qu'est-ce qu'on nous demande en échange ? Supporter sa bêtise un moment, rien de plus. C'est juste qu'elle se sent seule, cette femme, elle a vilaine figure mais elle va prendre soin de

nous comme une sainte.

Je vais te dire qui elle est, moi : Sainte Velue de l'Araignée. Et c'est pour ça qu'elle est si robuste et bien nourrie. Ah ! Quand la nuit vient, toutes les araignées se déchaînent à travers la campagne pour sucer le sang des bêtes, et boire le sang du bonhomme derrière la porte, alors suis bien mon conseil, reste sur tes gardes pendant qu'on dort, sinon on se réveillera tout ratatinés et sans une goutte de sang dans les veines.

Elle retourne à la porte et regarde au bas du versant. Dans la pénombre épaisse, elle voit les masures pousser une fumée sombre dans la quasi-obscurité du ciel, puis elle risque un bref coup d'œil vers le coin du bâtiment. La silhouette de la Femme-Araignée se détache sur fond de nuit, qui la surveille depuis sa fenêtre.

Son ventre se noue quand elle entend la Femme-Araignée se barricader dans sa chambre, et la toux de l'homme qui s'élève dans l'autre pièce. Elle essaie de deviner qui il est, un mari ou un fils malade, peut-être, ou bien une personne comme toi, suggère Colly, rencontrée en ville et retenue prisonnière. Elle se couche près du feu déclinant, écoutant le chien qui la guette dans le noir. Les pensées ont une curieuse façon de se mélanger dans sa tête – penser qu'elle va dormir dans cette fichue odeur de chien mouillé, penser à ces inconnus qui s'approchent en tapinois pour secouer les fenêtres et menacer les gens de mort, elle les imagine en train de l'épier derrière la vitre et se remémore les propos de la femme et le ton qu'elle a employé – peut-être n'était-ce que la voix de la solitude.

Grace tend l'oreille à la nuit : c'est simplement une maison qui s'endort, pas un bruit de cambrioleurs, de maraudeurs volant une poule et jubilant déjà à l'idée de heurter au carreau. Elle se voit en imagination s'éveiller dans les heures profondes de la nuit, se lever à tâtons pour reprendre sa besace et se faufiler jusqu'à la porte. Elle garde le couteau dans sa main, on ne sait jamais.

Grace vient de se réveiller – l'aveuglement de la nuit, un frottement de pas précautionneux – et elle ne sait pas où elle est. BlackmountainRathmullanlerefugedesmeneursdebétail. Le couteau dans sa main est bien réel. Encore un pas feutré sur les dalles près du foyer, la circulation d'un souffle qui se relâche. Ce ne sont ni des rats ni le chien puant et à demi crevé, ni même les assassins. La Femme-Araignée est là. La respiration qui trahit sa présence habite la pièce depuis un moment, et elle sent son regard qui l'observe. La femme se déplace, un léger cliquetis, son souffle bruyant, et elle rentre dans sa chambre sans fermer la porte, pourquoi donc n'allume-t-elle pas une bougie ?

Colly chuchote : Sainte Velue de l'Araignée. Des millions et des

millions d'araignées gigotent à l'intérieur de son corps.

Allongée dans le noir, Grace se voit fouiller la maison et faire main basse sur la nourriture avant de s'éclipser, mais dans cette maison les murs ont des yeux pour épier et amplifient chaque son. L'idée la traverse alors que c'est exactement pour cela que la femme est venue : rassembler les provisions et les mettre à l'abri dans sa chambre.

Pourvu qu'elle ne veuille pas autre chose, se dit-elle, qu'elle ne cherche pas la compagnie d'un garçon dans son lit – elle a déjà entendu raconter des histoires semblables. Avec sa façon de toujours me poser la main dessus.

Elle passe ses jours à couper et à transporter du bois, le maniement de la hache lui échauffant les doigts et lui perçant la chair. Colly surveille la réserve de légumes d'hiver et les choux qui n'ont pas été ramassés au potager. La Femme-Araignée a des yeux inquisiteurs qui s'insinuent dans ses pensées, et Grace commence à soupçonner que cette dernière sait ce qu'elle a en tête, car elle aussi a connaissance des pensées de la femme, cette béance dans le regard qui pourrait emplir un puits de solitude, cette expression réprobatrice qui dit bien fort : Tu empestes comme un porc, qu'est-ce qui te retient d'enlever tes vêtements et de te décrasser ?

La dent de la hache s'est fichée dans le bois, elle ne peut plus l'en déloger et bataille en jurant pour la retirer, lance un coup de pied. Une voix d'homme s'adresse à elle. Ça, ça ne va pas t'aider à la dégager. Elle s'attend à trouver le visage d'un meurtrier, d'un voleur de poules venu à elle à travers champs avec des yeux moqueurs. Il se tient près de la barrière et son corps devient bois, elle regarde la hache qui ne peut plus se changer en arme, se retourne pour chercher le regard affûté de la Femme-Araignée.

L'homme la salue en portant la main à son chapeau. Elle s'aperçoit que ses habits ne sont qu'une mosaïque de rapiéçages, ce n'est pas un costume qu'il porte sur le dos mais une bonne centaine, tous d'une couleur différente, et le sourire dans ses yeux n'a rien de dangereux.

D'où est-ce que tu sors, toi ? Tu veux que je t'aide à libérer cette hache ?

Grace envisage un instant de le laisser entrer dans la cour, mais elle préfère l'éloigner d'un geste de la main – qui sait ce que ferait la Femme-Araignée si elle la voyait accueillir cet homme.

Il hausse les épaules et commence à s'éloigner, avant de se retourner pour lui crier : Prends bien appui sur tes jambes !

La Femme-Araignée l'attend avec le savon aux orties, pose le bol sur la table d'un geste plein de colère. Déshabille-toi et lave-toi. Grace va à la pompe et se rince le visage et les mains, voit en relevant les yeux la Femme-Araignée vêtue de sa cape, qui s'avance vers elle d'une

démarche glissée. Je t'ai dit de te déshabiller, ordonne-t-elle en se plaçant derrière elle. Grace continue à se débarbouiller, mais elle ne retire pas ses vêtements. La femme fait mousser le savon et lui frotte les cheveux sans ménagement. Sa voix est comme une lame. Je te préviens, mon garçon, quoi que tu mijotes, je dors avec mon fusil.

Ce soir-là, elle lui sert une bouillie infâme. Même un cochon n'y planterait pas le groin. Elle l'engloutit quand même en se léchant les dents, tout en se demandant si elle doit filer sans tarder, profiter d'une dernière nuit de repos et s'en aller.

Aussitôt, la culpabilité l'envahit, comme si la femme avait lu dans ses pensées. Fâchée contre elle, la Femme-Araignée est assise en silence sur sa chaise et tire sur ses doigts luisants comme sur les grains d'un rosaire. On dirait que ses yeux se sont rétrécis à mesure que grossissait la chose sur sa figure. Sans un mot, elle se retire dans sa chambre avant la nuit et verrouille la porte, puis elle reparaît un peu plus tard, toujours contrariée, et va se recoucher en emportant une cruche d'eau.

Cette pauvre andouille a oublié de refermer la porte, dit Colly.

Il ne faut pas m'en vouloir, aimerait dire Grace à la femme, l'homme à qui j'ai parlé n'était pas un meurtrier.

Elle aimerait aussi lui dire d'aller se faire foutre.

Ce n'est qu'une vieille bique grincheuse, fait Colly. Maman aussi se mettait dans cette humeur noire. Ça ira mieux demain matin.

Mon seul tort a été d'échanger quelques mots avec cet homme, se dit Grace. Quand je pense à tous les efforts que je fais pour elle.

Elle s'éveille à demi, prise dans un filet de voix de femmes inconnues quoique familières, des visages qui s'estompent comme un souvenir imprécis et glissent vers le monde des choses invisibles. Pourtant la voix de Sarah persiste, il faut absolument qu'elle aille vers elle, passant ainsi de l'état du songe à celui du demi-songe, posant doucement les pieds sur les dalles que l'aube teinte de rosé pour traverser la pénombre murmurée. Le chien ouvre un œil pour suivre ses mouvements alors qu'elle entre dans la chambre, à l'intérieur l'ombre est épaisse, elle la connaît, cette pièce, elle est pleine des visages du passé, Grace s'avance vers le lit haut et tire sur les couvertures pour s'allonger, enlaçant sa mère d'un bras. Tout à coup, le corps de maman se raidit et deux bras jaillissent pour lui arracher les couvertures. Un râle caverneux monte d'une gorge qui s'ouvre sur un bruit animal tandis que le corps s'échappe de sa couche. Alors lui vient la conscience, précise et atroce, de s'être glissée dans le lit de la Femme-Araignée. Elle se relève et s'approche de la femme retranchée contre le mur, elle va à elle les mains tendues, comme pour annuler ce qui vient de se produire, tâchant de lui expliquer par ses gestes qu'il y

a méprise, que ce n'est pas elle qui a causé tout ce désordre, pas elle mais son double endormi, elle cherche au fond de sa nuit intérieure les mots qui pourraient exprimer la vérité, mais la seule vérité est qu'elle ne comprend pas comment la chose est arrivée, ses lèvres ont la rigidité du bois et la Femme-Araignée retrouve la parole.

Profanateur ! hurle-t-elle. Profanateur ! Voleur ! Assassin ! Au secours !

Lorsque le chien fait entendre son aboiement poussif et usé, c'est comme le carillon d'une horloge, un réveil qui la fait fuir en courant, bondissant par-dessus l'animal. Elle saisit au passage ses bottes et sa sacoche, fait tourner la clé dans la serrure et lève la barre de la porte, puis elle s'élance au-dehors et franchit la barrière, poursuivie par les appels et les vociférations de la femme, les oreilles pincées par le froid ; elle ne s'arrête qu'en entendant Colly la héler, et rebrousse chemin pour arracher un chou au potager.

Son pas ferme finit par s'alentir, elle traîne les pieds avec peine. Ses pensées en discorde lui font courber la tête. Grace a envie de s'asseoir, elle frappe à coups de pied une palissade vermoulue jusqu'à la faire s'écrouler. Trouve un rocher pour se reposer et grignote un morceau de chou cru.

Elle se répète qu'elle a échappé à la servitude que lui imposait cette femme. Que ce qui s'est passé ne s'est pas produit pour de bon, qu'il s'agit seulement d'un songe. Mais Colly rit à n'en plus pouvoir. Ça valait le coup d'œil, hein, la tête qu'elle faisait !

Son regard plonge vers des profondeurs terribles, vers ce vide béant à l'intérieur d'elle-même – la chose qui s'est élevée des ténèbres pour la porter jusqu'à cette chambre.

Elle s'interroge à voix haute. Comment as-tu pu la prendre pour ta mère ?

Les rôdeurs de la nuit ! C'étaient eux ! s'écrie son frère.

Qui ça ?

Les rôdeurs de la nuit. Ils viennent à toi pendant ton sommeil et ils te jouent de sales tours, comme les *pooka*.

Comment peut-on être dans un seul instant à la fois soi-même et quelqu'un d'autre ? Elle examine celle qu'elle était une heure plus tôt, quand elle est entrée dans cette chambre, et se dit qu'il s'agissait d'une étrangère.

La ville de Clones a été assaillie par une chose mystérieuse qui façonne un étrange silence. Les portes fermées, les mendiants rencognés dans l'ombre. Colly, qui la pressait de reprendre son commerce de galettes d'air pur sur le parvis de l'église, se tait brusquement. Deux agents de police se tiennent devant le magasin d'un grainetier et l'un des deux la regarde, ou du moins il regarde

dans sa direction. Un poids lui plombe soudain les jambes.

Et si la femme s'était arrangée pour les devancer ? Elle la voit déjà la dénoncer à un agent, avec sa face d'araignée.

Nom de Dieu, biquette, vise un peu ça ! s'exclame Colly.

Elle s'approche du tombereau culbuté sur la voie, le cheval renversé à terre l'échine rompue, embrassé par son ombre. Une impression la traverse tout à coup, tout cela n'est qu'un rêve, ses pas dans la rue, les agents à l'affût, le sentiment d'être prisonnière et le cheval mort, puis la sensation se dissipe. C'est alors qu'elle comprend que la police n'est pas là pour elle, mais parce que la ville est en proie au désordre.

Passant derrière les deux agents, elle constate que le dernier regard du cheval a été pour le ciel brutalement dérobé, et elle voit aussi qu'on a taillé sauvagement dans la chair de sa jambe antérieure. Un policier se retourne en lui criant quelque chose qu'elle ne comprend pas et elle recule, déconcertée, surprise par ce drôle d'accent.

Dégââge, lescar ! Dégage, lascar !

La place du marché, jonchée de paille et de gravats, regorge de policiers et de soldats sortis de leurs baraquements. Les gens commencent à s'agiter, annonce Colly. Il y a eu un rassemblement, ou une marche de protestation qui a tourné à l'affrontement. Elle regarde deux enfants se balancer à une grille en fer forgé. Le ciel se tient dans la vitrine d'un commerce que troue une brisure irrégulière, comme si les cieux pouvaient se déchirer.

Sous un porche, un inspecteur de police discute avec un vieil homme, et quand il la regarde et s'avance vers elle, elle pense immédiatement au chou qu'elle transporte dans sa besace, comment la Femme-Araignée a-t-elle pu être aussi rapide ?, il la domine de toute sa hauteur mais ses intonations la surprennent. Une voix affable, comme celle d'un vieux professeur.

D'où est-ce que tu viens, petit ?

Elle qui n'a jamais regardé en face un représentant de l'autorité, elle perçoit au-delà de ses yeux l'absolu du pouvoir, cette puissance sans visage capable de vous arracher à votre vie pour vous déporter en Australie. Des mots s'assemblent dans sa gorge, elle voudrait pouvoir dire : Je n'ai pris qu'un chou, je vous le jure, je peux retourner là-bas et le replanter. Mais c'est sa main qui s'avance pour offrir au policier une galette d'air pur, c'est tout simple, monsieur, mais ça nourrit bien quand même. Le visage de l'homme a une rigidité de pierre, et cependant elle devine au coin de sa bouche le froncement d'un rire. Si je peux te donner un conseil, c'est de quitter cette ville sans tarder.

Le vent d'est décoche un froid aigre. Quel mois sommes-nous ? se demande-t-elle. Le ciel garde sa figure d'hiver, bien que l'on soit censé être au printemps. Pour l'heure, elle est débarrassée de la servitude,

des vieilles folles et des villes, ainsi que des policiers à l'affût patrouillant dans les rues, qui vous regardent comme si vous étiez la source de toute cette pagaille. La nuit, elle se faufilera dans les cours de ferme sous le nez des sentinelles assoupies, et le jour, elle dormira dans des granges.

C'est un tel coup de veine, pense-t-elle, de trouver un grenier à foin inoccupé, avec une échelle pour monter. Celui-ci se trouve dans la partie la plus retirée d'une ferme, à une demi-journée de marche de Clones. Elle perd le fil des jours, l'odeur de moisi de la paille lui colle à la peau pendant qu'elle commet ses larcins nocturnes. L'avoine des chevaux, les restes dans l'écuelle du chien. La journée, elle est obligée de demeurer allongée sans rien faire et de subir les discours de Colly. Écoute, j'ai une nouvelle énigme pour toi. Qu'est-ce qui est le plus rapide entre le chaud et le froid ?

Une nuit, elle se réveille avec la conscience de ne pas être seule. Elle est rompue à dresser l'oreille, à tracer à partir des sons la carte de l'obscurité. Immédiatement, elle sait qu'il s'agit d'un homme, son pas est lourd et il furète ici et là, tire sur quelque chose, elle imagine ses mains qui tâtonnent au milieu des épaisses strates de nuit. Un homme qui s'agite tout à son aise parce qu'il se croit seul, le bruit de sa respiration au moment où il s'allonge. Les doigts de Grace se relâchent sur le manche du couteau. Elle se dit : Évite de faire le moindre bruit, retiens ton souffle. L'inconnu se tourne et se retourne, et puis c'est le raclement d'une toux déchirante, qui semble ne jamais vouloir finir.

Au bout d'un moment, Grace se met sur son séant. Monsieur, s'il vous plaît, ça vous ennuierait d'arrêter de tousser comme ça ?

Il y a de la peur chez l'homme qui se lève à demi devant elle. Elle découvre à la clarté d'une allumette une maigre silhouette penchée en avant, battant des paupières dans la douce lumière tremblotante qui teinte ses yeux de jaune. Hé ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu comptes me faire mourir de trouille ?

Attention avec l'allumette, ne va pas mettre le feu au grenier.

Il éteint la flamme sur sa langue. Tu es tout seul ici ou il y a de la compagnie ?

Tu n'aurais pas du tabac, par hasard ? demande Colly.

Et toi, t'aurais pas un morceau à manger ? Fais-moi passer ta pipe.

Quand elle tend la main pour la lui donner, l'homme lui attrape le poignet.

T'es pas dangereux, dis-moi ? Tu vas pas me mordre ?

Il défait son étreinte sans voir que la lame du couteau est dirigée vers son cœur.

Bon, je vois que tu es un gars du tonnerre.

L'homme s'appelle Blister. Elle fume un moment avec lui dans le noir, écoute claquer les lèvres du bonhomme à chaque bouffée de

tabac qu'il aspire. Ses oreilles l'épient pendant qu'il s'installe et froisse longuement la paille en cherchant une position confortable. Sa toux l'empêche de dormir.

La lumière du jour lui révèle un homme sans âge qui s'est taillé les dents en pointe. Ses yeux jaunes portent le sceau d'une démence secrète et son corps exhibe la mémoire de la route, les balafres sur son visage, les phalanges écorchées, et sa façon de laisser les allumettes se consumer jusqu'à ce que la flamme touche ses doigts noircis. Relevant sa chemise, il expose la carte de ses meurtrissures. Eux, ils ne m'ont pris que mes allumettes, mais moi j'en ai chopé un et je lui ai taillé une deuxième bouche derrière la caboche. Hé !

La règle numéro un, dit Blister, c'est de se fabriquer une gueule de chien. Tu emportes une lime partout avec toi et tu travailles tes dents. Prends exemple sur les miennes. Pour ce qui est de faire peur, il faut que tu les dépasses tous. Comme ça, quand les ennuis s'amènent, ils y regardent à deux fois et préfèrent décamper. Et puis ça t'occupe un moment, de te limer les dents, quand il fait nuit et que tu t'ennuies.

Règle numéro deux, ne te presse jamais sur la route. Ça ne sert à rien d'avancer à toute allure, vu que l'homme qui se hâte passe à côté de sa vie. Tous ces gens qui sont nouveaux sur la route, on voit bien qu'ils n'y connaissent rien. Ils marchent en aveugles. Alors que si tu ralentis le pas, ça te permet d'écouter le bavardage des arbres et des oiseaux, il y a peut-être quelque chose à apprendre là-dedans. Et c'est le meilleur moyen de ne pas manquer les bonnes occasions qui pourraient se présenter.

Une autre règle à respecter : toujours se laver à l'eau froide. C'est bien connu, l'eau froide soulage la douleur et chasse les maladies. Mais tu dois quand même t'assurer qu'elle est bien propre, cette eau, car l'eau brune de la tourbière est pleine de dépôts qui passent sous ta peau et te rongent la cervelle. Si je te parais un peu braque, c'est parce que j'ai grandi quelque part où il n'y avait que de l'eau brune.

Puisqu'on parle des impuretés, je te donne encore une règle : tiens-toi loin de tout ce qui est en fer, et plus particulièrement de la fonte truitée. Je ne connais pas la raison, mais c'est un fait. Ne t'en approche pas, ne t'assois pas dessus, n'y touche pas. Le fer contient des impuretés transmissibles qui causent des fourmillements sous la peau. Et aussi des maux de tête. Si tu savais combien de fois j'ai souffert de la tête pour m'être appuyé contre une vieille grille.

Une autre règle : fais bien attention quand tu tires de l'eau d'un puits. Il arrive que des animaux malades tombent dedans. Ils restent au fond à se décomposer, si bien qu'en buvant cette eau, tu avales la maladie qui les a tués. Je connais au moins deux personnes qui sont mortes le cerveau pourri à cause d'une épidémie du bétail. Si c'est possible, je te conseille de bien renifler l'eau et de l'examiner avant de

boire.

La dernière règle, c'est qu'il n'y a pas de règles. Hé ! Les choses vont de mal en pis, ces derniers temps. Le pays meurt de faim. C'est le merdier partout. Et là, on est en plein sur la mauvaise pente, à mon avis. Mais le Dieu Tout-Puissant qui est aux cieux peut bien agir à Sa guise, du moment qu'Il veille sur le vieux Blister.

Le soir venu, elle l'écoute parler tout seul, un galimatias obscur, des entretiens avec des défunts. Une nuit, elle surprend quelqu'un – un homme, probablement – qui essaie de monter à l'échelle. Aussitôt, elle empoigne son couteau, se demandant si Blister a invité un ami pour la voler. Mais Blister s'approche tout doucement de la trappe, et bientôt lui parviennent un choc sourd et un grognement suivis d'une bordée d'injures.

J'ai balancé un connard en bas de l'échelle, lui chuchote-t-il.

Au loin un jeune enfant pleure, elle en est convaincue. À moins que ce ne soit un chat, il est parfois difficile de faire la différence.

Elle se rappelle ces histoires de voyageurs qu'elle a entendues à Blackmountain, des gens qui passaient la nuit dans une maison inconnue et à qui l'on offrait un logis confortable. Des hôtes si accueillants qu'ils invitaient sous leur toit les mauvais esprits sous l'apparence d'un étranger de passage. Elle est bien loin, cette époque-là, ou alors on lui a raconté des mensonges, pourtant ce serait une belle chose que chacun trouve à se prémunir du froid, mais comment être certain qu'on n'a pas affaire à des brigands prêts à vous dévaliser, même s'ils amènent un enfant avec eux ?

Pour plus de sûreté, Blister se recouche près de l'entrée, qui sait s'il n'y en a pas d'autres avec celui-là. Tu n'as pas un bâton avec toi ? Quand tu dors, il te faut quelque chose pour défendre ta vie. Tu m'as laissé rester parce que tu es un brave gars – ce n'est pas si fréquent. Mais si tu laisses entrer qui que ce soit d'autre, sûr qu'il te dépouillera, et peut-être même qu'il te tailladera à coups de couteau. Il faut leur montrer qui est le patron.

Grace est réveillée par Blister qui fouine dans sa sacoche. Avec un tel raffut, il va alerter les habitants de la ferme – comme si sa toux ne suffisait pas. Elle le fait reculer en lui brandissant son couteau au visage.

Tu avais un couteau sur toi, alors ? T'inquiète pas, petit, je t'apprends juste à rester sur tes gardes.

Elle le regarde s'approcher de l'échelle et entamer la descente. Quand ne dépassent plus que la tête et les épaules, il s'arrête et lui fait un sourire. Ce visage, elle s'en souviendra peut-être sa vie entière, avec ces crocs féroces qui lui sortent de la bouche, et malgré cela il flotte dans ses yeux un chagrin qu'il ne sait pas dissimuler.

Reste au chaud, petit ! Je sens du grabuge dans l'air. N'oublie pas le vieux Blister.

Tu verras, lui affirme Colly, il va revenir ce soir avec de la compagnie. Elle se remet donc en marche et se réfugie sur une petite propriété, dans une remise dont le sol est bien sec. Elle s'en contentera, l'ombre y est assez dense pour la camoufler pendant la journée. Elle sent dans l'atmosphère la pointe d'un couteau, chaque nuit plus glaciale que la précédente – qui veut lui faire croire que le printemps est arrivé ?

Couchée sur un vieux tapis maculé de moisissures, elle ramène sa couverture sous son menton et empile des sacs de jute pour se tenir chaud. Pourtant, le froid passe quand même la porte pour s'étendre sur son corps, ses mains avides rampant au sol. Elle reste éveillée en pensant au lendemain, sans s'occuper des bestioles qui grouillent sur elle.

Le fermier n'est pas commode, tant qu'il fait jour elle se fait aussi discrète qu'une souris. Chaque fois que l'homme pénètre dans le bâtiment, elle reste blottie dans un coin en retenant son souffle. Elle le voit rejeter tous les étrangers qui se présentent, des miséreux qui cherchent du travail ou une bouchée de nourriture. Quand elle le regarde réparer un harnais, assis sur un tabouret dans un angle de la cour, ses doigts ont des gestes réguliers et minutieux, mais ces mêmes doigts deviennent impatients et brutaux lorsqu'ils agrippent le cou de ses enfants, il les malmène et les enguirlande comme si c'étaient des chiens. Grace rêve de frapper à sa porte, mais que peut-on espérer d'une brute pareille ? Elle se borne à enfourner dans ses poches quelques pièces éparses d'une charrue, qu'elle compte revendre en ville. Elle a décidé de repartir au matin. Lorsqu'elle s'éveille à l'aube, Colly la presse déjà. Dépêche-toi, biquette, j'ai quelque chose à vider. Elle quitte son refuge tout ensommeillée, et il est trop tard lorsqu'elle s'avise d'un bruit de pas dans son dos – un poing invisible la percute et la plonge aussitôt dans un monde de ténèbres.

C'est la pointe d'un bâton qui la tire de sa nuit. Ses yeux clignent dans la lumière blessante, sous ses paupières de nouveau closes jaillit un incendie d'étoiles qui s'éteint brièvement pour se remettre à flamber – ce serait une vision merveilleuse si la douleur était moins forte. Un enfant se tient près d'elle, une petite fille au visage bleui par le froid glacial. Le soleil voilé de nuages est déjà haut dans le ciel, et elle comprend que la moitié du jour a filé. Tout en lui piquant la cuisse du bout de sa branchette, la petite serine une phrase inintelligible qui ressemble à une comptine d'enfant. *Arbre mousse fort.* La robe de la fillette a été taillée dans une couverture de selle.

Lorsqu'elle tente de se redresser, la douleur lui fend le crâne. Oh,

là ! On m'a tranchée en deux à coups de hache ! J'ai été décapitée ! Elle fixe la petite un instant avant de lui crier de ficher le camp. Plus loin sur la route, un autre enfant pose sur elle un œil intéressé, un petit garçon. Qu'est-ce que tu racontes, fillette ?

Grace se rend compte alors que la ferme n'est plus là. Disparue – comme si elle avait coulé dans le néant dont elle vient à peine de se libérer. Elle a changé d'endroit. Envolée, la butte qui s'élevait en bordure de la petite propriété. Seulement des champs cultivables, et pas la moindre colline en vue. Et pourquoi est-elle couverte de feuilles et de fange ? Au premier effort pour se mettre debout, une nausée la bouscule et le monde chavire.

On m'a flanqué un coup sur la tête, pense-t-elle. Et l'autre animal m'a transportée jusqu'ici. Colly ? Colly ! Où es-tu ?

J'ai le crâne en morceaux, répond son frère.

Mais qu'est-ce qu'ils m'ont fait ? Tu crois qu'on nous a amenés ici en charrette ?

Elle palpe son corps comme si elle redoutait d'y trouver des fractures. Mais non, elle souffre seulement de la tête.

J'ai l'impression qu'on nous a traînés le long des fossés, dit Colly. Comme deux sacs à patates.

Il est évident que la fillette a peur d'elle, de ce garçon fait de boue qui chancelle sur ses jambes en voulant se redresser, secoué de haut-le-cœur sans rien avoir à vomir. L'enfant s'approche d'un pas rapide et agite son bout de bois comme une baguette d'enchanteur, baragouinant toujours cette phrase absurde qui lui fait l'impression d'un sortilège maléfique, d'une formule secrète de destruction. La petite se sauve, mais ses mots continuent de flotter dans l'air et Grace, en balayant les feuilles et les brindilles dont son corps est tapissé, comprend enfin ce qu'elle a voulu dire. Tu as des petits arbres qui te poussent du corps. Tu as des petits arbres qui te poussent du corps.

Elle reste un moment à contempler la route, hagarde, muette. À peine s'est-elle remise en marche qu'une pensée la frappe comme un nouveau coup. Où est ma couverture, Colly ? Et ma sacoche ? Où est-ce qu'elles sont passées ?

Elle retourne en courant à l'endroit où elle a repris conscience, inspecte la voie et les fossés.

Tu as dû les laisser à la ferme, suggère Colly.

Elle a beau examiner le ciel et les champs sans nom, le monde ne lui livre plus de repères. Il ne lui reste que le soleil pour guider ses pas. Elle porte les mains à sa tête, et sa voix se fait murmure. Je ne l'ai plus, c'est fini, on me l'a prise. Elle cherche dans son esprit le souvenir de celui qui l'a attaquée, ne serait-ce qu'une ombre de cet homme, et n'y découvre que mystère, silence et obscurité. En fouillant dans ses poches elle retrouve le couteau, mais on lui a volé les pièces de la

charrue.

Dis-moi, Colly. Qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce qui est dans l'ordre de la nature et qu'est-ce qui est contre-nature ?

C'est une nouvelle énigme que tu viens d'inventer ?

Elle voudrait rager contre elle-même d'avoir été si sotte. Rager parce qu'elle est toujours la dupe des autres. Elle voudrait hurler à l'idée de ce que lui infligera le froid, maintenant que sa couverture a disparu. Mais au lieu de cela, c'est un énorme rire qui monte, puissant et aussi naturel que la respiration, si bien que Colly ne peut s'empêcher de l'imiter. Ils continuent de marcher en braillant de rire sous un ciel d'étourneaux, un vol d'oiseaux dont les contours accueillent les pulsations mêlées de l'ombre et de la lumière.

Le rire est en soi une énigme, pense-t-elle. Ce plaisir qu'il apporte tout en nous faisant mal dans la poitrine. Et il nous laisse creux comme un tambour tout en nous donnant le sentiment d'être comblé.

La bande d'étourneaux compose un nuage de pluie avant de se disperser en gouttes gigantesques, augures de l'averse qui ne tarde pas à s'abattre par bourrasques assez violentes pour la tremper jusqu'aux os. Grace arrondit le dos pour continuer à marcher, avance tel un corps englouti sous les eaux. Colly se remet à rire quand elle trouve un conifère sous lequel s'abriter.

Maintenant, il faut se calmer, Colly.

Mais alors ils s'esclaffent de plus belle, des gloussements qui enflent vers l'éclat jusqu'à ce qu'ils s'effondrent tous deux au sol, le souffle coupé. Elle rit parce que tout va de travers. Elle rit parce qu'elle ne sait plus distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Elle ne sait plus si les gens sont vraiment ce qu'ils prétendent être. S'il existe une seule parole douée de signification. Si tout en ce monde n'est pas une gigantesque farce, et le monde une fable inventée de toutes pièces. C'est peut-être cela, grandir. Apprendre les choses qu'on vous a cachées. Que la réalité du monde réside dans ses mensonges et ses tromperies ; dans tout ce que l'on ne peut pas voir, dans tout ce qui échappe à notre connaissance. La voilà, la réalité du monde. Et l'unique bonheur d'une vie est le temps de l'enfance, quand on est encore plein de certitudes. Son rire est si fort qu'elle ne sait plus si elle rit ou si elle pleure, ni s'il existe vraiment une différence entre les deux.

Avant même que la pensée n'ait pris forme, quelque chose au fond d'elle-même avait déjà compris. D'abord un cil est touché, et ensuite le menton. Une sensation d'humidité sur un doigt. Le grésil s'est mis à tomber, venu du fond des temps. Horrifiée, elle le regarde descendre nonchalamment. Le temps est en train de repartir en arrière, se dit-elle. Mais nous, on doit continuer à avancer. Prends sur toi, ne serre

pas les dents ou le froid te pincera les muscles. Colly, chante-moi quelque chose !

Mais Colly a fait silence. Elle marche en massant son crâne endolori, pendant que sous ses yeux le grésil devient neige.

Son frère lui parle enfin, mais sa voix n'est qu'un murmure.

Qu'est-ce que tu as dit ? demande-t-elle.

J'ai dit : C'est donc à ça qu'elle ressemble, la fin du monde. Je m'étais toujours posé la question.

La campagne est claquemurée sous des nuages-mastodontes qui la harcèlent de neige. Une assemblée de masures en retrait de la route, et la voilà qui frappe à chaque porte mais il n'y en a qu'une qui s'ouvre, et c'est sur un visage fermé. Regarde-toi un peu, fait Colly. Tu es couverte de sang et de gadoue. Le froid a été si prompt à la transpercer. La route n'est qu'une immensité muette.

Apparaît finalement devant elle un chantier recroquevillé dans son silence. Des terrils parsemés de blanc, des cabanons d'ouvriers qui pourraient lui offrir un abri et même un peu de feu. Elle cherche dans le ciel une trace de fumée. Tout à coup, deux chiens noirs foncent sur elle les crocs dehors et la chassent de leurs aboiements. Elle leur crache dessus, trouve un vieux sac de jute pris dans les mailles de la clôture et l'arrache pour s'en coiffer.

Elle passe devant un cimetière que la neige blanchit à demi, et dont la pente solitaire s'amorce en bord de route. Là où est la mort, se dit-elle, il y a certainement des gens. Grace force ses yeux pour déchiffrer au passage quelques noms inscrits sur les tombes. Fulton. Dykes. Platt. Un homme qui s'appelait Wilson Stringer – quel nom farfelu. L'année de sa mort est 1762. Elle fait voyager son imagination à rebours du temps, vers ce monde étrange et désuet, essayant de se représenter Wilson Stringer, l'allure qu'il aurait eue sur cette route. Mais tout ce qu'elle voit, c'est un inconnu dans un accoutrement grotesque et des traits qui sont ceux de Clackton. Il retire son chapeau et lui adresse un sourire sanglant. Allez-vous-en, lui ordonne-t-elle.

Cela faisait un moment que Clackton la laissait en paix. Elle aimerait savoir ce qu'il déciderait à cet instant s'il se trouvait à la tête de leur petit groupe.

Il n'y a que les morts pour se promener par un temps pareil, dit-elle à Colly. Et encore, je n'ai pas aperçu un seul revenant.

À ta place, je n'en serais pas si sûr. Tu es certaine de pouvoir les reconnaître ?

Ses dents commencent à claquer en rythme. Elle s'empresse de serrer les poings.

Grace.

Oui ?

Tu sais quoi ?

Je t'écoute.

On ne peut pas vivre comme ça.

Je parie qu'on va trouver quelque chose, par là-bas.

J'ai pensé que je devais te prévenir avant qu'on meure de froid et qu'on nous découvre sous la neige – ici reposent les dépouilles de deux sacrés couillons, qu'ils trouvent la paix dans leur idiotie.

Merci de me le rappeler.

Tu veux savoir autre chose ?

Quoi ?

On ne peut pas vivre comme ça.

Elle repère alors un corps de ferme niché au flanc d'une butte pommelée de blanc. Contemplant la neige qui étend l'une après l'autre ses nappes de silence, elle s'imagine frappant à la porte ou se glissant dans le grenier à foin, jusqu'à ce que l'idée d'un coup de fusil ou de l'ombre d'un poing l'incite à passer son chemin – dans ce genre de maison, il n'y a pas de place pour les gens de ton espèce. L'inquiétude se tord comme un ver au creux de ton ventre. Tu as toutes les chances de trouver l'endroit le plus perdu de toute l'Irlande.

Grace ?

Oui ?

On ne peut pas vivre comme ça.

Elle sait en découvrant la chaumière qu'elle est inhabitée – et même si elle ne l'est pas, elle entrera quand même. Sa silhouette découpée sur le ciel neigeux, aucune trace de fumée dans l'air. Elle a pris une bifurcation de la route, suivi un chemin en espérant trouver un bourg. Elle a rêvé de maisons solides et badigeonnées de chaux, l'étoile Polaire scintillait dans la réverbération bleutée de la neige et la lueur des flammes ricochait sur les vitres, et alors une voix l'appelait, Entre donc, viens te réchauffer. Mais elle n'a rencontré qu'un paysage-labyrinthe et cette blancheur qui avait tout oblitéré, le chemin et les haies et les ronces dardant leurs épines. Colly a prétendu qu'elle se trompait de direction, alors elle a pris un autre chemin. Puis à un moment, elle l'a vue surgir hors du blanc – une cahute en terre à la lisière d'un bois, tournée vers une étendue lointaine de parcelles cultivées. Nous voici bel et bien au milieu de nulle part. Quand on est transi jusqu'aux os, on ne fait pas le difficile.

Va quand même frapper, on ne sait jamais, dit Colly.

Tais-toi.

Elle toussote en s'approchant de la porte et toque sept fois pour se porter chance.

Tandis qu'elle patiente, guettant un bruit à l'intérieur, les arbres pleins de nuit n'exhalent qu'un silence. Quelque chose la frôle de ses ailes, indéfini, pareil à l'impression qui précède la pensée, différente de la pensée elle-même.

Il n'y a personne là-dedans.

Ça ne me plaît pas, Grace, fait Colly d'une voix tendue. Mais alors pas du tout – on ferait mieux de…

Elle soulève le loquet d'un revers du pouce.

Je veux rentrer à la maison avec maman et les autres.

Tu vas arrêter de faire des histoires, à la fin ?

Ohé ! Il entre assez de clarté pour rendre l'ombre lisible, les murs en terre et le chaume barbouillés de suie, tellement imprégnés de fumée de tourbe que l'odeur semble creuser l'empreinte d'innombrables saisons de flambées – l'écho de tous ces feux rendu sinistre par la disparition du feu. Dedans il fait humide, et la solitude qui l'accueille a quelque chose de sidérant, la porte penche sur ses gonds et, quand elle risque un pas à l'intérieur, elle sent le vide de cette maison et ce vide lui donne l'intuition de ce que serait le monde une fois dépeuplé – le silence de la nature, la croissance de la végétation effaçant le nom des lieux, comme si aucune connaissance n'avait jamais existé et que les ombres, au lieu d'être jetées par le rayon des foyers et des lampes, n'étaient que la noirceur des choses abandonnées par le soleil. Tout cela la saisit en un instant alors qu'elle se tient à la porte, et dans la même seconde ses yeux se posent sur des formes tronquées – une chaise solitaire et un feu éteint, une croix de sainte Brigitte sur l'étagère dégarnie d'un vaisselier, un tableau de guingois pendu à un clou dans sa propre obscurité – ohé, il y a quelqu'un ? Puis là, dominant et traversant tout le reste – la poussière, l'humidité, l'obscurité –, perce une puanteur qui envahit la pièce, inhumaine et brutale. Oh ! Son esprit bat en retraite avant même que son corps puisse réagir, elle recule vers la porte et son ombre apeurée se réfugie dans la clarté du jour, comme si elle était destinée à cette vie et à cette lumière et non à la noirceur du dedans, elle retourne à la pureté de l'air froid, le happe à grandes goulées pendant que son esprit cherche une réponse. Oh, Colly ! Cette odeur, et cette étrange note sirupeuse qui s'y mêle, jamais elle n'avait rien respiré de semblable, on croirait que le doux et l'ignoble ont fait alliance, et elle sait que jamais elle ne l'oubliera, cette odeur qui est un message de mort, et elle sait aussi que Colly se trompe lorsqu'il soutient que c'est la puanteur d'une bête en putréfaction, car elle a bien compris – Oh ! Oh ! Oh ! – que cette odeur de mort était celle d'un être humain.

Paumes jointes, paumes ouvertes. Paupières serrées.

Je te dis que si.

Non, Colly, je ne veux pas.

Tu n'as pas le choix.

Je ne peux pas, je ne veux pas. C'est non.

Bien sûr que si.

Pff…

Sinon on devra dormir dehors, et moi je suis gelé. On va mourir de froid ici, et d'abord c'était ton idée.

Mais tu as dit toi-même que tu voulais t'en aller.

C'est pas vrai.

Colly reprend après quelques instants de silence : Tu sais, ce n'est jamais qu'un corps.

Qu'est-ce que tu entends par là ?

Juste un corps sous une couverture, il n'y a personne, en fait – si c'était un chien mort, un hérisson ou n'importe quoi d'autre, ça te dérangerait de l'emporter dehors ? Tu serais gênée par son odeur ?

C'est complètement absurde ce que tu racontes.

Écoute-moi bien – ça revient exactement au même, on l'a appris en classe, c'est logique.

Grace pousse un soupir. Il s'agit d'une personne, la logique n'a rien à voir là-dedans.

Colly palabre sur tout autre chose maintenant, mais elle refuse de l'écouter. Elle secoue la tête et commence à s'éloigner de la maisonnette.

La désolation de la neige a tout enseveli, effaçant la bonté et l'espoir. Des bribes de neige alourdissent ses cils, le froid lui griffe le visage. Elle regarde au loin une ferme isolée dans le vallon qui semble peinte sur le paysage, avec une fenêtre éclairée donnant sur une pièce tiède et sèche, les gens sont en train de manger mais je ne suis pas la bienvenue, c'est certain. Ce froid qui pénètre en moi. Mes vêtements humides adhérant à ma peau. L'inertie des champs, les arbres défeuillés pourraient nous donner des leçons de résistance, ils demeurent immobiles tout du long, en attendant que la saison retrouve son bon sens. Mais les arbres ne souffrent pas du froid, alors que moi, je suis là comme un épouvantail livré à la neige. Tout à coup, une vision la visite : elle-même vivant la vie de Sarah. Maman avant que Boggs ne l'abîme. Elle-même devenue femme, la poitrine épanouie. Soignée, satisfaite. La chaleur d'un feu crépitant. Elle se débrouille comme elle peut, ramasse ceci ou cela dans les bois.

Une chose inconnue se débat en elle pour trouver une issue – un chagrin ou une colère démesurés.

Elle rebrousse chemin en direction de la chaumière.

C'est Colly qui la remarque le premier. La bêche près du tas de fumier.

Plus tard, elle perd le souvenir des gestes qu'elle a eus, comment elle a poussé le cadavre avec la bêche pour le coucher sur le sac de jute. Ses yeux fermés et larmoyants à cause de la pestilence, son manteau relevé faisant tampon contre sa bouche. Elle s'est interrompue un moment avant de reprendre sa tâche. Le chuintement de la toile traînée au sol, comme si le corps protestait d'un feulement.

Il est si léger qu'on a l'impression de déplacer un fagot de bois. Ses petits frères ne pesaient pas plus lourd que cela, elle se rappelle le temps où elle tirait Bran à travers la brande, assis sur un sac, et qu'ils dévalaient la pente de la colline. Alors qu'elle entre dans les bois, son regard tombe tout droit sur le corps et la nausée lui tord le ventre. Elle regarde ailleurs, de tous les côtés, tente de se persuader que ce qui est n'est rien. Cependant, il a suffi de cet instant pour qu'une image précise marque son esprit – ce qui gît sur le sac est une femme très vieille et plus morte que morte, une carcasse racornie réduite à une défroque de peau, des haillons qui bâillent sur la saillance des côtes. La tête tournée de côté, pas de blessure visible mais un visage à hanter vos nuits, les dents et les lèvres verdies comme si elle était morte en mangeant du fourrage. Sur son menton, la surprise d'une barbe.

Tu ne peux pas m'aider, non ? hurle-t-elle à Colly. Pourquoi tu ne sers jamais à rien ?

Je ne peux pas – c'est une sorcière. Tu es en train de transporter une sorcière morte, pas question que je participe.

Elle s'éloigne de la maison, tirant le sac vers les arbres. Une sorcière ! Imagine les ennuis qu'elle pourrait bien causer ! Est-ce qu'on peut être hanté par une sorcière morte ? Elle tâche de se hâter, d'en finir le plus vite possible, mais le sol est encombré de racines et l'une des excroissances fait rouler le corps hors du sac, la tête la première.

Ooooh !

Elle n'ose pas le regarder.

C'est ta faute, Colly ! Comme d'habitude.

Je refuse de m'approcher d'une sorcière.

Elle est obligée de reprendre la bêche pour pousser le corps sur le sac. Oh ! Retenir son souffle à tout prix, car une fois aspirée, cette odeur ne quittera plus jamais son corps, elle infectera sa peau et lui rongera la cervelle, elle rongera même ses rêves, cette vieille sorcière diabolique qui vivra en elle…

Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

Le corps étendu face contre terre sur le sac, comme plongé dans le sommeil. Ou comme un vieux chien mort. Blackie, voilà, c'est lui que tu traînes comme ça. Tu te rappelles le jour où maman l'a emporté ? Elle voulait l'enterrer dans la tourbière, et quand elle est revenue chercher la pelle, je me suis cramponnée à ton bras et on faisait tout pour cacher nos larmes. C'est la même chose aujourd'hui, moi je suis maman et je me conduis comme une adulte, on n'aura qu'à ranger la maison et allumer un bon feu, et après on dormira comme des rois…

Un chamboulement dans ses entrailles, jusqu'à ce qu'elle se penche en deux et crache quelques glaires. Elle s'enfonce dans les bois, foule les débris végétaux poudrés de neige, les brindilles tintent et craquent à la cime des arbres, et cette lumière, oh, cette lumière – on dirait que

la neige a bu toute la clarté du monde, mais soudain elle est à bout de forces, ce n'est plus possible, elle abandonne son fardeau, se réfugie en titubant sur le chemin dégagé et s'effondre à genoux, vomissant le vide de son ventre. Du revers de la main, elle se frotte violemment le nez et les yeux, comme pour renvoyer la vision au néant.

Odeur infecte. Infecte. Infecte. Sorcière pourrie, sorcière puante, qui a fait pénétrer en elle sa corruption.

Laisse tomber, biquette, personne ne la trouvera parmi les arbres. On est les seuls à savoir.

Oh ! Oh ! Oh !

On est bien ici, se répète Grace. On est bien, on est bien, on est bien.

Ouvre la fenêtre, lui demande Colly.

Et pourquoi donc ?

Pour que l'âme de la vieille femme puisse s'envoler – qui sait si elle n'est pas retenue ici avec nous.

Elle a oublié qu'elle avait froid. Cette maison empeste la mort, mais comment faire ? Elle revoit Sarah aérant leur cahute à Blackmountain, ces jours-là elle envoyait les petits dehors pendant que mère et fille briquaient l'intérieur jusqu'à en avoir les mains engourdies. Elle fouille un peu partout, la maison est un capharnaüm de vieux chiffons et de bouteilles vides qui n'ont jamais servi à personne, c'est à se demander si cette femme avait toute sa raison. Une odeur de chien affleure sous les miasmes de la vieillesse et de la mort. Elle déplace le matelas et la couverture près de la porte, qu'elle laisse ouverte pour que l'air puisse circuler. Les vestiges du jour apportent comme un souffle quelques poignées de flocons. Grace s'approche de la fenêtre. Regarde ça ! fait Colly. Il y a des allumettes sur le rebord ! La boîte a pris l'humidité comme tout le reste, car la neige fondue goutte du toit percé et les murs exsudent un suintement poisseux. Trois allumettes. C'est tout ce que contient la boîte.

Dans une autre partie du bois, elle collecte des bâtons et des branches assez sèches pour pouvoir brûler. Trois allumettes ! dit Colly. Tu as intérêt à ne pas gâcher la première, sinon on est fichus.

La première allumette se brise quand elle veut l'enflammer. Elle en prend une deuxième qu'elle garde un moment entre ses doigts, le temps de raffermir sa main, mais le bout s'effrite dès qu'elle la gratte. Il n'en reste qu'une, maintenant.

Putain de merde, elles sont humides ! râle Colly. Essaie de sécher la dernière.

Sans feu ? Comment tu veux que je fasse ?

Les heures passent et elle grelotte sur la chaise, les genoux ramenés contre la poitrine pour se tenir chaud. Rappelle-toi le conseil de maman, dit Colly. Si tu as froid, va jouer dehors, c'est mieux que rien.

Elle se met à bondir en tous sens, espérant s'oublier dans l'effort. Se détachant d'elle-même par le rythme et le chant. Ah-ouh-ya ! Ouiii ! Ah-ouh-ya ! Ouiii ! Je suis le porte-feu, je suis le vent de tempête ! Je suis le corbeau bien au chaud sous son plumage ! Colly chante en battant des mains. Grace saute jusqu'au plafond et se cogne le dessus du crâne. Elle fait une pirouette, retombe brutalement et heurte le mur. Puis s'écroule en riant. L'odeur de mort s'attarde entre les murs, mais au moins on n'a plus froid.

Grace est assise sur le seuil, en attendant que l'air frais dissipe la puanteur. Elle écoute le récit déchaîné de la nuit, attend que la fatigue vienne. Son désir tendu vers la disparition de cette odeur et vers le ciel constellé des nuits d'été, quand la brillance des étoiles évoque la chaleur. Plus bas, dans la ferme du vallon, les vitres clignotent avant de s'éteindre et le monde se referme autour d'elle. Dieu du Ciel, qu'est-ce que c'est que ça ? demande Colly au bout d'un moment. Quadrillant l'obscurité du regard, elle finit par y repérer une sphère mystérieuse qui vogue avec lenteur. Il est possible qu'elle vienne de la ferme, mais ce n'est pas certain. Une petite tache de lumière jaune qui se déplace à une vitesse régulière, toujours dans la même direction, pareille à la prunelle d'un chat prise dans le halo d'une chandelle. C'est le rythme de quelqu'un qui marche, se dit-elle. Qui va vérifier que les animaux ne souffrent pas de la neige. Puis la lumière s'éclipse.

Pas une âme en vue, pas un son, son esprit devient pur regard sondant l'opacité de la nuit. Elle tâche de démailler tout ce qui s'est produit, de réduire les malheurs du monde au silence et à l'obscurité.

C'est donc cela, la liberté. Pouvoir disparaître de la surface de la terre sans que quiconque s'en aperçoive. La liberté, c'est ton âme dans le vide de la nuit. C'est ce noir aussi vaste que ce qui retient les étoiles et tout ce qu'elles dominent, et qui pourtant semble n'être rien, n'a ni fin ni commencement et pas non plus de centre. Les leurres du plein jour nous font croire que ce que voient nos yeux est bien la vérité, mais la seule chose vraie, c'est que nous sommes des somnambules. Nous cheminons à travers une nuit de ténèbres et de chaos, qui jamais ne nous livre sa vérité.

La prunelle de chat se remet à briller dans le ciel, elle la regarde osciller comme l'espérance et descendre vers la ferme au fond du vallon.

C'est un empoisonneur de chevaux, je te jure, lâche Colly.

Ou du moins, une personne malintentionnée.

Et si ce n'était pas une personne ordinaire, mais une autre sorcière ? On est peut-être arrivés dans la vallée des sorcières.

Et si c'était l'œil rougeoyant d'un mauvais esprit ?

Ou alors un contrebandier ? Hé !

Quoi ?

C'est juste quelqu'un de la ferme qui est allé poser sa crotte aux cabinets.

S'endormir sous des haillons puants, l'allumette enfouie dans sa poche. Les yeux clos, elle essaie de mettre des mots sur les bruits nocturnes, la voix de sa mère au creux de son oreille, car un bruit, dès lors qu'on peut le nommer, cesse de nous troubler.

Ça, c'est le vent qui secoue la fenêtre. Ça, c'est la neige qui traverse le chaume du toit. Et ça – qu'est-ce que c'est, Colly ?

Je te parie que c'est la sorcière, souffle son frère.

Elle serre fort les paupières pour mieux écouter. Un mouvement à l'extérieur, des pieds ou des sabots qui font crisser la neige. Pourvu que ce soit un animal.

Moi je te le dis, c'est la sorcière !

Malgré le froid, elle sombre dans un sommeil sans rêves qu'interrompt la visite de la vieille. Une ombre, une forme esquissée, le souffle aigrelet de la femme penchée sur elle – hé, petite fille, réveille-toi –, d'abord elle reconnaît la voix de sa mère, et l'instant d'après c'est celle de quelqu'un d'autre – hé, petite fille, réveille-toi –, elle essaie de repousser le sommeil, de remuer ses jambes toujours endormies – réveillez-vous, mes jambes ! – mais c'est peut-être la sorcière, couchée sur elle, qui pèse sur son corps, ses paupières fermées elle ne les ouvrira pas, elle voudrait faire l'aveugle et se ruer à la porte sans regarder, s'échapper dans la lumière du matin et fuir tout cela à jamais, et la main de la sorcière lui étreint le poignet, elle la secoue en prononçant des mots que Grace ne comprend pas – surtout ne regarde pas son visage ! –, mais elle soulève lentement les paupières et découvre la vieillarde rabougrie, pas plus épaisse qu'une bouffée de vent, qui se penche sur elle avec son sourire barbu et deux piécettes à la place des yeux, un murmure coule par sa bouche grimaçante et verdâtre, on dirait le souffle rauque d'une bête – surtout ne l'écoute pas ! –, la sorcière lui serre la gorge, elle ne peut plus respirer et la femme lui dit on est bien ici, on est bien ici mais d'abord tu dois m'enterrer, d'abord tu dois m'enterrer…

Elle s'éveille tremblante dans la lumière de l'aube.

Son manteau s'est entortillé autour de son cou.

C'était un chien, finalement – le cercle frénétique imprimé par ses pattes, tout ce blanc sur le sol, et dire qu'on est censé être en mars. Elle essaie de faire taire le claquet de ses dents, rêvant de voir un feu jaillir de la dernière allumette, et si ça ne suffit pas elle fera descendre du ciel une pluie de flammes, elle hurlera si fort que les arbres s'embraseront.

Grace écoute attentivement – un grincement lointain lui parvient, peut-être la mécanique d'un moulin.

S'il y a un moulin dans le coin, raisonne Colly, ça veut dire qu'on est près d'une ville. Peut-être qu'il y en a une au-delà du vallon, où on pourrait se procurer du tabac et des allumettes – ma bouche a une folle envie de tabac.

Elle forme une boule de chiffons qu'elle entoure de bouts de bois. L'unique allumette est entre ses doigts, sortie de sa poche. Elle est sèche, explique-t-elle, mais je n'ai pas envie d'essayer.

Je vais te montrer.

Une flamme éclot et embrase le foyer.

C'est un miracle, dit Grace.

Non, on appelle ça de l'adresse.

Avec un faisceau de brindilles, elle improvise un balai pour nettoyer la maison. On est bien ici. On est bien ici. Bran et Finbar, vous vous asseyez là. Avalez vite la soupe d'ortie que je vous ai préparée. Bran, ne touche pas à ça ! Et toi, Finbar, arrête de lui tirer les cheveux. Finbar ! Je t'ai dit de le lâcher ! Bran, laisse ça, je te dis.

Un peu plus tard, elle demande à Colly : Alors, qu'est-ce que tu penses de cet endroit, maintenant ? Tu as l'impression que l'odeur est partie ?

Je dirais que, dans l'immédiat, l'endroit est vivable.

Elle ramasse une brassée de bois et déniche une hachette dans la neige. Au bout d'un moment, un chien se présente à la porte. L'animal le plus bizarre qui soit, tenant autant du loup que du chien. L'âme est absente de ses yeux. Sur les côtes saillantes, sa fourrure grise est griffée et pelée par endroits, et il refuse de se laisser amadouer. Et avec ça, une drôle de façon de marcher, un peu en biais, comme s'il s'attendait à ce qu'on lui saute dessus. Sur sa gorge, elle finit par remarquer l'estafilade d'un coup de couteau, en partie refermée.

Ce rêve ! Ce rêve qu'elle vient de faire – un cadavre, c'est elle qui a causé sa mort et son esprit hurle à l'assassin, car c'est elle qui a tué la vieille et enterré son corps dans les bois, mais pour quelque obscure raison elle en avait perdu le souvenir jusqu'au moment de ce rêve, comme si un double enfantin avait commis le meurtre et tout oublié, une pensée sans importance que l'on relègue dans un coin et qui resurgit transformée en songe, un sentiment de culpabilité nauséeuse qui la hante et la dévore, comme si donner la mort pouvait aisément s'effacer de la mémoire – maintenant elle sait où est enfoui le corps, son rêve le lui a révélé, et elle sait aussi qu'ils la traquent, Boggs-changé-en-loup accourt dans le rayonnement de sa colère, lui le meneur de la troupe, un rugissement de voix mêlées, les serpes luisent à la clarté des torches – puis c'est une porte ébranlée à grand fracas, on la force à coups de pied et sa mère la prend dans ses bras – elle ne comprend pas ce qu'elle voit – des hommes s'engouffrent à l'intérieur, Clackton est là, son immense stature et ses yeux morts fixés sur elle,

un homme qui est aussi son propre père, tous ensemble ils crient son nom et celui de son père, elle voudrait dire que ce n'est pas sa faute, qu'elle ne se souvient plus de rien, que son être présent n'a pris aucune part dans tout cela, c'est quelque chose qui appartient à son enfance, c'est l'enfant en elle qui a fait ça, et elle court elle court elle court…

Grace ouvre la porte de la maison. L'éclat de l'aube a tendu sur la neige une mousseline bleutée. L'air froid en profite pour se ruer à l'intérieur, aiguisé et vif comme un animal sauvage.

Il n'y avait rien de vrai dans ce rêve, pense-t-elle. Voici ce qui existe pour de bon – ici et maintenant. Elle inspire profondément et refoule la culpabilité du rêve dans une longue expiration râpeuse. L'air stérile, le craquement de la neige sous ses bottes quand elle entre dans les bois avec la hachette. Le tapis blanc souillé par les empreintes du chien – elle distingue vaguement les traces du sac de jute qu'elle a traîné, aussi ténues que le souvenir de ce qui s'est produit, elle se dit que la mémoire recouvre l'horreur couche après couche, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une trace estompée qui remplace l'horreur elle-même, et alors il se peut qu'on arrive à se convaincre qu'elle n'a jamais vraiment eu lieu, qu'un subterfuge de l'esprit réussisse à la nier.

Tu peux le faire. Tu peux le faire. Et alors les tourments cesseront.

Elle s'arrête, son manteau comme un bâillon sur sa bouche. Un couple de rouges-gorges, gonflés de leur propre sang, sifflotent et tic-taquent. Elle progresse au milieu des arbres, cherchant l'endroit où elle a laissé le corps, et trouve le chien qui a posé royalement ses pattes sur la dépouille saupoudrée de neige, comme un lion. Il lui jette un coup d'œil indifférent et continue de se repaître. Grace titube, prise de haut-le-cœur, et puis elle se jette sur le chien sans y penser, en brandissant bien haut la hachette ; l'animal l'ignore toujours, jusqu'à ce qu'elle lui bourre les flancs de coups de botte. Le chien s'enfuit en hurlant.

Elle ne peut pas regarder ce qu'il a…

Elle ne peut pas.

Penser que le chien a fait une chose pareille.

Ce chien, dit Colly, il a voulu prendre sa revanche. La femme a essayé de le manger, je te jure, et c'est tout naturel qu'il se nourrisse de son corps et de toutes les bêtes de la forêt, les chiens ont l'habitude et ça leur est bien égal que ce soit le cadavre d'un être humain.

Grace effrite la neige à coups de hachette avant d'attaquer le sol de sa bêche. Elle s'échine toute la matinée sous un soleil masqué, parmi les pépiements d'oiseau. À la fin, le trou n'a pas plus de trente centimètres de profondeur, dans la terre l'entrelacs des racines ressemble aux griffonnages d'un texte antique, et que peut-il y avoir

d'écrit sinon qu'il existe dans tous les pays des lois ancestrales pour définir ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, et qu'elle est en train de faire intrusion sur un territoire défendu mais que peux-tu y faire, c'est la vie qui t'a menée jusqu'ici.

Sans le regarder, elle tire le sac de jute dans la tranchée.

Oh ! Oh !

Les yeux fermés, elle fait rouler des mottes de terre dans la fosse.

Il te faudra empiler des pierres dessus, conseille Colly, pour empêcher ce chien et les autres d'y toucher.

Elle revient un peu plus tard sur les lieux et fabrique une croix avec deux bâtons. Elle demande à la vieille femme : Maintenant vous me laisserez en paix, n'est-ce pas ?

Une suite de jours et de nuits solitaires, et cependant elle n'aspire à rien. Oublié le monde, les journées trouvent une organisation régulière qui détient une sorte de vérité. Les longues matinées qu'elle passe couchée, à réfléchir à cette vie si semblable à un rêve, ou bien à bavarder sur le seuil avec Colly, qui se plaint du manque de tabac. Pourquoi tu ne vas pas en ville ? Elle ramasse du bois et des herbes, puise de l'eau au ruisseau. Déniche ici et là d'étranges tubercules dont elle ignore le nom. Le mois d'avril a probablement commencé, car les pluies ont fait lever des couleurs de la terre, promesse du fourrage qui les nourrira.

Elle a réussi à conserver leur feu. Avec les pierres, elle a progressé en adresse et touche parfois un ramier ; sinon, elle monte aux arbres pour voler des œufs de pie – une pie c'est jour de chagrin, mais deux annoncent beaux lendemains. Elle prépare des infusions d'épervière, de mouron des oiseaux ou de racines de pissenlit. De temps en temps, elle grignote un champignon. Trois cygnes filent à travers le ciel, leurs puissants battements d'ailes bruissant la tristesse.

Elle fuit le commerce des autres. Le chien de la vieille ne se montre plus, mais il y en a d'autres qui viennent par le sentier, quelquefois aussi c'est un étranger qui passe. Du côté nord du bois, plusieurs familles ont établi un campement de fortune, des miséreux, ça ne fait pas de doute, par moments les arbres répercutent le son de leurs voix et Grace se dissimule pour les écouter, il lui arrive même de s'approcher du camp seulement pour les entendre, et alors elle reste là jusqu'à la tombée de la nuit, quand leurs silhouettes se diluent dans le noir.

Elle rêve qu'elle est devenue la vieille femme et qu'elle vivra ici jusqu'au terme de ses jours, et à la fin c'est la jeune Grace qui découvre le corps, tel est le singulier châtiment qui lui est échu. Elle se coupe les cheveux et étudie son visage dans le fragment de miroir, les traits sont devenus plus marqués, maintenant tu as l'air d'une femme-garçon. Elle lève le miroir vers le ciel. L'été sera bientôt là.

Son ouïe se déroule comme un cordage. Une voix d'homme sur le sentier, un rire étouffé, le cri d'assentiment d'un oiseau, puis une autre voix d'homme. Sans bruit, elle se redresse en abandonnant la hachette et se sauve en courant vers les bois, s'accroupit derrière un buisson de houx. Les ombres dans la végétation se précisent : il s'agit de deux hommes. Un escogriffe tout vêtu de noir, ce pourrait être un prêtre mais son chapeau est celui d'un laïc. Le deuxième a l'air mécontent, il porte sous le bras un livre ou un registre. Un poing cogne violemment à la porte. Dans l'arbre le plus proche, un ramier roucoule en battant des ailes, comme si les deux inconnus l'avaient réveillé, et il semble les appeler – Regardez par ici !

Elle jette un regard au pigeon, l'air de dire : Ferme ton bec.

Il est tout près, cet oiseau, chuchote Colly, on pourrait l'avoir d'un coup de pierre.

Tais-toi.

On n'a qu'à le tuer.

Elle se dit : À force de se tendre, mes oreilles risquent de me tomber de la tête. Que peuvent bien voir ces deux hommes ? La hachette dans l'herbe, le fil de fumée qui monte par le trou de la toiture. Et s'ils venaient réclamer le loyer ? L'un des deux tente un Ohé ?, d'une voix qui trahit l'étranger en lui. Brusquement, une pierre s'envole et Grace regarde le pigeon chuter à travers les ramures avec une terrifiante lenteur. Tombé dans un buisson, l'oiseau se débat en râlant. Touché ! se vante Colly. Le plus grand des deux hommes longe le mur de la maisonnette en lançant un bonjour sonore.

Elle retient sa respiration, même si Colly lui fait remarquer que c'est aussi utile en l'occurrence que de fermer les yeux.

Grace continue à tendre l'oreille une fois qu'ils sont repartis, regarde la nuit investir la maison tout en s'inquiétant pour leur feu. Ils sont partis pour de bon, affirme Colly. Elle attrape le pigeon mort au milieu du buisson. Tu ne peux donc pas t'empêcher de chercher les ennuis, hein ? Ces deux bonshommes, tu crois qu'ils vont revenir ?

Qui sait ce qu'ils s'imagineront en voyant que tu habites la maison de la sorcière, répond-il. Ils penseront que tu l'as tuée.

Grace ne dort pas de la nuit, ressassant indéfiniment la même question. Comment pourras-tu te justifier ? Ils t'emmèneront en ville pour te pendre. C'est sûr et certain.

Dans son rêve, elle est une enfant sans âge qui essaie de parler à Sarah, sa mère est là sans être là, puis un bruit s'immisce dans le rêve, le loquet de la porte qu'on soulève, puis la sensation d'une ombre qui s'introduit dans la pièce et vient s'incliner au-dessus d'elle, la voix terrible qu'elle redoutait d'entendre, elle a l'impression en se levant de remonter des profondeurs de l'eau et de se projeter en pleine confusion. L'homme de tout à l'heure est penché sur elle – le plus

grand des deux. Une voix dans sa tête lui hurle de se sauver, mais l'autre la retient par le bras. Doucement, doucement. On est là pour t'aider.

Grace cligne des yeux, se demandant s'il a l'intention de la tuer. Entrée par la porte grande ouverte, la lumière du jour cerne une deuxième silhouette.

Le couteau. Où ai-je laissé le couteau ?

Il est un peu maigre, dit le Grand, mais sinon ça peut aller. Il a eu la vie dure, quand même, et il a besoin de se décrasser – mais c'est pareil pour tous les autres.

Dans le demi-jour, elle s'aperçoit que le Grand a la figure de travers, gangrénée par une ancienne maladie, puis elle entend le soufflet puissant d'une large poitrine, et l'homme sur le seuil crache dans son mouchoir. Tandis que le Grand la tripote comme s'il était docteur – qui sait s'il ne l'est pas pour de bon, d'ailleurs –, elle guette le couteau posé sur le rebord de la fenêtre. Comme s'il l'avait entendue penser, le Grand s'approche de la petite ouverture et frotte la vitre avec sa manche.

Où sont les autres, *gasúr* ? *An bhfuil clann ar bith leat ? Cá bhfuil do mhamaí agus daidí ?*

Sa langue s'embrouille dans la ruée soudaine de ses pensées. Elle s'entend réfléchir – s'il voulait me chasser, il l'aurait déjà fait. L'homme commence à fouiner dans la pièce, il s'empare de la marmite et regarde à l'intérieur. Quel est cet oiseau, on dirait…

Elle attend qu'il lui pose la question – où est passée la vieille femme ? Il ne lui faudra pas plus de deux secondes pour se saisir du couteau.

Le Grand se tourne vers la porte. Ça ne va pas, Mr Wallace ? Vous n'osez pas entrer ?

Mr Wallace agite son mouchoir. Par tous les saints, docteur Charles, cette maison empeste sacrément. On dirait…

Enfin, ce n'est pas pire que ce que nous avons subi ce matin.

Les autres sont partis, monsieur, dit Grace. Ils sont allés glaner dans les bois – maman et les petits. C'est moi qui m'occupe de la maison.

Le dénommé Wallace note quelque chose dans son registre. Combien êtes-vous à vivre ici ?

Cinq, monsieur.

Et ton nom, déjà ?

Tim Coyle, monsieur.

Bizarre, ce n'est pas le nom que j'ai sur ma liste. J'ai dû confondre.

Elle énumère les noms des membres de sa famille.

Ce monsieur vient de la part du comité de secours, explique le Grand. Comment se fait-il que tu ne sois pas sur les chantiers publics ? Tu as l'âge, il me semble. En ces temps difficiles, le mieux que tu

puisses faire pour aider les tiens est d'aller gagner quelque argent. Ça vous soulagera. Demain, tu te rendras à cet endroit, c'est neuf *pence* la journée pour un homme adulte, mais pour toi ce sera sept – n'est-ce pas, Mr Wallace ? C'est à la sortie de Cavan et en direction de Felt. On y aménage une route.

La vue de Wallace avec son mouchoir sur le nez provoque en elle une flambée de colère. Ça vous plaît pas, chez nous ?

Le Grand la dévisage avant d'éclater de rire, puis il se tourne vers son compagnon. Allons-y, Mr Wallace, il vous reste d'autres masures à découvrir.

Pendant deux jours, elle subit les piques de Colly. Il la harcèle sans repos, sa voix comme la pointe d'un bâton dans les côtes. Tu es l'andouille la plus entêtée que j'aie vue de ma vie, tu as une tête de cochon, et le derrière d'une mule ne serait pas…

Tais-toi, ou je te fais chasser de la maison.

Quel mot employait maman, déjà ? *Intraitable*. Hé ! C'est ce que…

Elle le fait taire et s'interroge en son for intérieur : est-ce vrai que je suis intraitable ? Colly a la langue aussi acérée que leur mère, deux couteaux qui se retournent dans la plaie. Sarah la houspillait en permanence, un biseau qui revenait tailler en pure perte puisque Grace ne faisait qu'être elle-même. Ce joug pesant qui la courbait, comme si c'était elle qui avait réclamé de naître au monde. La hargne de Sarah à son égard s'exacerbait avec les années, tel l'arbre qui se tord vers la haie qu'il doit protéger. Colly ne comprend-il pas à quel point il est injuste ?

Pas question de lui adresser la parole, elle reste allongée dans le noir en berçant son chagrin, cherchant le mot adéquat. Iniquité – voilà de quoi il s'agit, elle sent le mot appuyer sur sa poitrine, douloureux mais différent de la souffrance sourde de la faim.

Avec cet argent tu pourras acheter à manger, insiste Colly. Tu pourras acheter du pain.

À quoi bon sortir et recommencer à me faire passer pour un homme ? pense-t-elle. Ne suis-je donc pas libre ?

Au matin, elle va se camper sur le seuil. La morsure du froid, la pellicule de nuit qui se retire lentement pour laisser place à l'aube, et l'inconnu qui s'étend devant elle trouve des contours sûrs, chaque chose au plus près de sa vérité. Alors qu'elle se débarbouille dans les bois, elle entend Colly derrière un buisson. Imagine ce que c'est, lui dit-il, d'être un esprit ou un *pooka* invisibles, ce doit être tellement étrange pour eux, tu te crois cachée aux regards pendant que tu t'occupes de tes petites affaires, mais ils sont là à t'observer.

En un instant sa décision est prise. Cette aube esquisse la promesse de mondes nouveaux. Et les nuages au loin ressemblent à des reflets d'or pur. Elle espère qu'en son absence, personne ne viendra la voler.

Avec de vieux chiffons, Grace s'enveloppe la poitrine.

Hé ! Je savais bien que tu finirais par céder.

En s'engageant sur le chemin, elle regarde le ciel et se rappelle les histoires de Mag Mell que sa mère lui contait. Elle se demande ce que ça fait de vivre dans un royaume de chansons, de rires et de banquets, où la mort n'existe pas. Le ciel se déroule maintenant comme un fleuve immense, béant sur une opulence de bleu. Le temps va changer du tout au tout, on le sent nettement. Ce ciel est capable d'assez d'astuce pour redonner espoir au cœur.

Il y a bien une ville, finalement. Le Dr Charles l'a appelée Cavan, et elle ne se trouve qu'à quelques lieues de la maison.

Ma pauvre biquette, on est trop bêtes d'être restés dans les bois tout ce temps alors qu'on n'avait plus de tabac.

Elle demande son chemin à un gamin débraillé et crasseux qui la toise avec suffisance. Va te faire foutre, on me regarde pas comme ça. Le sentier qui passait devant la chaumière coupait une petite route qui menait à une plus grande, et la voici entrée dans une ville somnolente. Des haillons de pluie argentée dans les balafres de la chaussée, un parfum de pain cuit qui monte jusqu'à elle. Elle aborde un monsieur qui descend de voiture en lui proposant de surveiller son cheval, mais il ne lui accorde même pas un regard.

On est peut-être au printemps, mais l'hiver n'a pas lâché prise. Il y a des gens recroquevillés sur le seuil des maisons, ou quémandant au coin des rues. Deux jeunes mendiants rachitiques ont l'air de la suivre, alors elle brandit son couteau avec un rictus farouche. À présent, c'est l'odeur tenace du pain qui lui fait escorte. Ce parfum est aussi puissant qu'un fantôme, une hantise dans l'atmosphère qui s'obstine à vous poursuivre, même le fracas d'un attelage qui passe ne suffit pas à le troubler. Elle aperçoit son reflet spectral dans la vitrine de la boulangerie, contemple les miches empilées et les petits pains disposés comme autant de poings provocants. Une fille sort du magasin, le feston de sa chevelure effleurant ses épaules, un pain odorant caché dans son panier sous un torchon à carreaux, et elle s'éloigne sans même la regarder, pressant le pas lorsque Colly imite le grognement d'un porc. Et si je la volais, pense Grace, si je la suivais jusqu'à une ruelle étroite et que je l'assommais ?

C'est incroyable que personne n'ait dévalisé la boulangerie, s'étonne Colly. Tu vois, je ne suis là que depuis une minute et l'idée m'est passée trois fois par la tête – ce parfum de pain est comme un maléfice, cette odeur de pâte chaude, craquante et délicieusement beurrée, elle te tient sous son emprise, tu n'es pas d'accord ? C'est vraiment criminel d'imposer ça aux gens ordinaires.

La route cachée se révèle à Grace par un martèlement. Le bruit se

dissipe dans l'air, une série de chocs sourds qui s'élève avant de s'émietter. Cela rappelle la détonation d'un fusil, ou quelqu'un qui fracasse des cailloux. Tu entends ça ? fait Colly. On dirait un géant à l'ouvrage. Hé ! Tu te rappelles celui qui a assommé un taureau d'un coup de poing sur le crâne ?

Dressant l'oreille, elle porte le regard vers un bouquet de sapins sur sa gauche, s'interrogeant sur la provenance du bruit. Aucune fumée ne marque le ciel du sceau d'une présence. La route déserte monte vers les tourbières, et l'on ressent une sorte de détresse à la voir s'étirer ainsi. Au sud de la ville, Grace a été frappée par une semblable épaisseur de silence.

Elle consulte le ciel, comme si c'était lui qui produisait ce tapage. Décidément, fait Colly, il y a là un géant à l'ouvrage, il est assis derrière les arbres en train de briser des crânes, ou alors c'est un hippogriffe qui prend son repas, il est moitié cheval, moitié griffon, sauf que la partie griffon est double en elle-même, mi-aigle, mi-lion, c'est le maître d'école qui nous l'a appris, ce qui fait qu'il est un quart lion, un quart aigle et en même temps moitié-griffon et moitié-cheval, et donc…

Grace fait la grimace, les poings contre les tempes. Ce martèlement vient de derrière les arbres, dit-elle. À peine a-t-elle tendu le doigt dans leur direction que deux hommes apparaissent sur un sentier bordé de verdure, soufflant la fumée de leurs pipes.

Regarde-moi ça, fait Colly. Une paire d'hippogriffes, j'avais raison.

Derrière les arbres, elle découvre des hommes occupés à ménager une espèce de route dans la tourbière. Certains fendent la roche à coups de masse, tandis que d'autres sont en train de creuser une tranchée. Ils doivent bien être une centaine, calcule-t-elle en passant devant eux. La plupart sont déguenillés, et quelques-uns noueux comme du bois de tourbe, recueillant dans les creux de leur corps la boue et l'humidité. Guettant la présence d'une femme, elle en repère une qui pousse une brouette, un marmot attaché sur son dos.

Certains hommes portent des vêtements flottants, en flanelle ou en toile de jute. Tous ceux qui la regardent ont des têtes d'âne, de cheval ou de chien, il n'y a pas grand-chose d'humain dans le lot, c'est une expression de déréliction qui domine, la gaîté et le chagrin et la colère et l'inquiétude ont disparu, et ce n'est pas en creusant ici qu'ils vont les retrouver. Elle sent que l'atmosphère est saturée de regards, bien qu'il soit impossible d'en accrocher un en particulier. Elle s'avance tête basse vers un cabanon en bois et reconnaît les contremaîtres à la coupe de leurs gilets en belle laine ; près d'eux, un lévrier tire une langue démesurée. Grace ne sait pas trop auquel elle doit s'adresser. L'un des deux élève dans la lumière un verre rempli d'eau.

Cette eau est brunâtre, je vous assure, et elle en a aussi le goût.

L'homme se tourne vers elle. Et à toi, elle te semble de quelle couleur ?

Plutôt dans les bruns, monsieur.

C'est un effet de la lumière, proteste l'autre homme.

Goûtez-la, dans ce cas. Elle a le goût de… Elle a un goût brunâtre.

Le brun n'est pas un goût, voyons.

Je vous assure que si. Vous n'avez qu'à essayer.

Pas question que j'avale cette pisse.

Le deuxième homme tourne lentement sa tête aux abondants cheveux gris, les pouces crochés à son gilet. Son comparse pose le verre d'eau sur une table pliante. Une femme émerge d'un fossé, une pioche sur l'épaule, sa chevelure pareille à un rideau flottant.

On m'a conseillé de venir ici pour trouver du travail, dit Grace.

Ce n'est pas à moi qu'il faut s'adresser, répond le premier homme, je ne m'occupe que de la paie. Il faut demander au patron.

Et où est-ce que je peux le trouver ?

C'est moi, le patron, fait le deuxième homme. Et toi, qui tu es ?

Tim Coyle, monsieur.

Avec un soupir, l'homme tire un feuillet de sa poche et le déplie.

Tu n'es pas inscrit sur ma liste.

Mais si, on m'a bien dit de venir ici.

Qui t'a dit ça ?

La personne du comité de secours.

Comment il s'appelle ?

Mr Wallace.

Tu arrives trop tard pour commencer aujourd'hui.

Je suis partie avec la nuit, je ne savais pas à quelle distance vous étiez.

La journée débute à huit heures précises, et celui qui n'est pas là au moment de l'appel peut rentrer chez lui.

Sa colère enfle tandis que le patron lui tourne le dos en marmonnant quelque chose à propos de la crasse, l'employé ricane et le bras de Grace est lâché avant que sa volonté ait pu le freiner, elle s'empare du verre d'eau croupie et l'avale d'un trait en surveillant les deux hommes du coin de l'œil. Elle s'essuie la bouche et leur lance : C'est moi qui vous fais rire comme ça ?

Ils posent sur elle un regard sans expression.

Grace quitte le chantier en pestant contre elle-même.

Elle avait vraiment un goût bizarre, cette putain de flotte, dit Colly.

Le chemin du retour n'en finit pas. Toute la nuit, leur rire résonne sous son crâne, mais le matin venu elle est de nouveau à pied d'œuvre. Le patron lui confie une brouette. Elle courbe l'échine pour déplacer le chargement de pierres, et ses doigts deviennent des rubans déchirés, ses épaules deux oiseaux hurleurs. Ils embauchent n'importe qui,

maintenant, proteste un casseur de cailloux au visage émacié. Et un deuxième renchérit : D'abord les femmes, et ensuite les gamins.

Grace trouve par terre une pipe en bon état qu'elle s'empresse de fourrer dans sa poche. Un vieux bonhomme l'attrape par le bras – Doucement, petit, compte les heures et ne te tracasse pas pour le travail. Ce gars, là-bas, il surveille le patron et il nous prévient dès qu'il le voit s'amener.

Pendant qu'il lui parle, elle observe les autres ouvriers, les pelles à moitié chargées, les épaules qui dodelinent comme le balancier d'une horloge paresseuse. Ils sont nombreux à rester plantés sans rien faire.

Ce vieux a bien raison, pense-t-elle. À y regarder de plus près, une bonne moitié des hommes n'est pas en état de se mesurer à la besogne. Il y en a un dont la silhouette dessine une aile d'oiseau cassée. Le regard de Grace s'attarde sur lui, cherchant les indices qui pourraient l'informer sur sa vie. Il bourre sa pipe du bout du doigt et y passe un coup de langue.

Demande-lui une pincée de tabac, fait Colly. Allez, demande.

Pas question.

Allez, demande-lui, demande-lui, demande-lui.

Elle baisse les paupières une minute. Tu veux bien la fermer, oui ? Quand elle rouvre les yeux, le vieil homme la regarde d'un air perplexe en fumant sa pipe. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Quoi donc ? répond-elle en jetant un coup d'œil à la ronde.

Tu viens de me demander de la fermer.

Mais non, je parlais de ma pipe – si vous vouliez bien me l'allumer. Elle lui fait un sourire, sort la pipe de sa poche. Dites, monsieur, vous m'offririez une petite pincée de tabac ?

Tout à l'heure – et au fait, mon nom, c'est Darkey. Laisse-moi te dire une chose : cette route à travers la tourbière, c'est une pure folie. Ils nous demandent de creuser seulement pour qu'on ait du boulot. Le chantier a été baptisé La Herse, et tout le monde ignore où cette route va se terminer. Personne n'y a encore réfléchi sérieusement. Quant au patron, il est bien clair qu'il ne comprend pas pourquoi il est là et qu'il n'a jamais mené ce genre de travaux, mais il est bien content quand même d'empocher l'argent que lui donnent les Anglais. D'après certains, cette route doit franchir les montagnes et traverser la mer pour arriver en Angleterre, et ensuite je suppose qu'elle continuera vers la Chine où elle croisera la Grande Muraille, et après ça elle ira aux cinq cents diables, parce que toutes les routes finissent comme ça et que les hommes sont nés pour les construire et pour rien d'autre. Et quand tu es au boulot, débrouille-toi pour avoir l'air occupé mais n'en fais pas davantage. Garde ton énergie, fiston, et donne tes sous au diable.

Ce n'est pas si pénible, se dit-elle, de transporter des morceaux de

pierre dans une brouette. Grace a appris à ménager ses forces, à lanterner avec sa brouette et à soutenir les regards qui s'arrêtent sur elle. Dans sa tête, elle découpe la journée interminable en rations de pain. Elle observe ceux qui ne sont pas assez robustes pour la tâche, ceux que l'hiver a exténués mais qui s'acharnent à puiser au-delà de leurs dernières forces. Pourquoi Darkey ne va-t-il pas vers eux pour les inviter à ralentir ou à s'arrêter complètement ? Elle garde un œil sur les quelques femmes qui assurent le même travail que les hommes. Celle qui porte son enfant sur le dos, elle aimerait bien lui parler, mais si tu fais ça on va te prendre pour une femme, se dit-elle. Pourtant, quand l'ouvrière passe près d'elle, elle ne peut s'empêcher de lui demander : Il ne vous gêne pas trop, le petit ? La femme lui renvoie un drôle de regard et Colly se moque d'elle. Pauvre andouille, tu t'imagines qu'un gars lui poserait cette question ?

Elle entend nommer toutes les communes dont ces gens sont originaires, situées pour certaines à une journée de marche. Northwood. Drumryan. Stragelliff. Indigo. Shannow. Corrakane. Et un endroit qui s'appelle Kilnarvar – quand on arrive à le prononcer comme il faut. Grace leur dit qu'elle vient de Rush, et un homme lui demande de quel Rush il s'agit. Darkey l'a surnommée son petit rigolo, même s'il ne l'a probablement jamais vue rire. Il lui pince la joue et lui cède un peu de son tabac. Ces putes, fait-il en désignant les ouvrières, elles feraient mieux de rester chez elles avec leurs mômes, plutôt que de nous faucher le travail. Elles devraient être en train de glaner pour nourrir la famille. Dis-moi, laquelle t'aurais envie de baiser, toi ?

Le poids et le tintement des pièces qui vous tombent dans la main. La tête de la Reine au creux de sa paume. Désormais, le feu peut s'éteindre sans qu'elle ait à s'en soucier, elle a acheté des allumettes et languit toute la journée après l'arôme du pain de la boulangerie. La première miche qu'elle s'offre, elle la dévore en route et dit à Colly : Il faut que je boive, j'ai le cerveau tout desséché.

Qu'est-ce qui n'a ni commencement ni fin, et qui est censé soulager la faim tout en aiguisant l'appétit ?

Nuit après nuit, à l'abri dans la masure, elle dort comme une morte.

Un homme est tombé en charriant des cailloux, et deux autres le tournent en dérision. L'un d'eux se tient au-dessus de lui, riant de toutes ses dents. L'air imprégné d'un relent de vieille terre a brusquement une odeur de grabuge, les curieux tournent la tête, un attroupement se forme. L'homme au sol se relève, et ses mains menacent de se changer en poings quand les deux rieurs lui adressent la parole.

Je l'ai entendu, dit Colly. Il l'a traité de *citóg*.

En voyant l'homme se redresser, elle éprouve un sentiment

indéfinissable. Son visage. Une impression fugace de familiarité, il lui semble le reconnaître mais elle ne saurait pas l'expliquer. Il est tout jeune, ce n'est pas vraiment un adulte et pourtant sa moustache est celle d'un homme plus âgé, recourbée en fer à cheval, comme s'il s'ingéniait à paraître plus vieux que son âge. Il porte autour du cou un foulard rouge vif. Un frisson la traverse : maintenant qu'elle le voit plus nettement, elle s'aperçoit que son bras droit n'est qu'un moignon rabougri, comme s'il avait perdu l'autre moitié à la naissance, et sa main n'a que deux doigts, lesquels ont la chance, dans leur disgrâce, de ressembler au col d'un oiseau.

Viens, Bart, laisse tomber, crie quelqu'un.

Découvrant au sol l'énorme bloc de pierre, elle est stupéfaite que ce Bart ait réussi à le soulever sur son dos. Il dévisage avec une étrange maîtrise de lui-même l'homme qui l'a renversé, puis s'époussette de sa main valide et essuie sur sa manche sa moustache trempée de sueur. Pendant un long moment, aucune expression n'effleure ses traits. Je cherche juste à gagner ma vie, dit-il enfin, et toi tu veux me voir mort. Pourtant je ne t'ai rien fait de mal.

Le corps de l'autre homme semble se dilater à l'idée de la violence. Qu'est-ce que tu comptes me faire, petit con estropié ?

Le souffle se bloque dans toutes les gorges. Il va tuer l'infirme, chuchote Colly. Grace se demande pourquoi personne ne prévient le patron. Tout se passe si vite qu'elle ne le voit pas tirer un couteau de son côté droit, orienté de telle sorte qu'il atteint l'adversaire avant d'avoir capté les rayons du soleil. Il entraîne l'homme au sol et la lame accomplit promptement sa besogne. Des rires montent de l'assistance au moment où il se relève. Bien joué, Bart, dit quelqu'un. L'autre se remet lentement debout, bouche bée et mortifié, puis se penche pour ramasser le bout tranché de son oreille. Tandis qu'il s'éloigne en bousculant la foule, trois hommes se rassemblent autour de Bart l'infirme et lui donnent des tapes dans le dos. Là-dessus, le patron arrive en tirant sur le bord de son chapeau, il se frotte les mains et lance à l'assemblée : Les gars, il faudra m'avertir la prochaine fois, histoire que je puisse prendre les paris.

Toute la journée, elle surveille les mouvements de l'homme au couteau. Sa façon de marcher, le bloc de pierre en équilibre sur son dos creusé. La main inutile qui se balance à son côté. Darkey qui s'approche avec le chatouillement de son rire, secouant la tête d'un air ébahi. Ce John Bart, dit-il, on lui a jeté un sort à sa naissance.

Il lui semble qu'elle va mourir. Cet élancement qui l'a réveillée, un poinçon en plein ventre. Elle n'y reconnaît pas les courbatures de l'effort physique, celles qui hantent chaque muscle du corps, et ce n'est pas non plus le tourment de la faim. Elle pense à un poison qu'on lui aurait fait absorber, à quelque chose de malfaisant qui lui ronge les

entrailles. Debout à la fenêtre, elle regarde l'aube se répandre, et la lumière d'aujourd'hui ressemble à l'écho d'une clarté infernale, la fin de toute lumière plutôt que la première lueur du jour.

Colly, je crois que je vais mourir.

Pauvre andouille, je t'avais pourtant bien dit qu'il ne fallait pas avaler tout ce pain d'un coup.

Sur le chantier, la brouette est devenue une extension de sa douleur, qui naît dans ses reins pour irradier vers les hanches et vibre le long de ses bras avant de se fondre à son chargement. Elle imagine son corps tombant en pourriture, semblable à la bouillie des sols tourbeux qui rassemble toutes les nuances de brun. Darkey lui a dit un jour que le pays était une ancienne forêt décomposée en tourbière. En contemplant la terre, elle se demande combien de temps il faut pour qu'un arbre meure, pourrisse et se change enfin en tourbe brunâtre et filandreuse, combien de milliers d'arbres sont morts au cours de combien de milliers d'années. Soudain, elle a la vision des arbres tordus de Blackmountain et de ce qu'ils seront peut-être devenus dans plusieurs milliers d'années.

Il faut que je m'assoie, dit-elle à Colly. Mes hanches vont craquer.

Grace se surprend à observer John Bart, jamais encore elle n'a vu comment il procédait pour hisser un bloc de pierre sur son dos – c'est un spectacle tellement curieux. En secret, elle souhaite qu'une autre rixe éclate pour le plaisir de le voir sortir de nouveau son couteau. Elle le regarde déposer son fardeau et se redresser en allumant sa pipe, il plaisante avec un autre homme et son rire lui renverse le buste en arrière. Par deux fois, elle l'a vu s'adresser au contremaître pour lui soumettre un problème.

On dirait qu'il s'est fait cabosser à la naissance, dit Colly.

Qui donc ?

John Bart. L'autre crapouille, le manchot…

Ne parle pas comme ça.

J'ai compris pourquoi tu le regardes.

Je ne le regarde pas.

Bien sûr que si, mais y a pas de mal, même si les bras m'en tombent.

Tais-toi, ou tu vas tâter de sa lame. Tu as vu comme il est dégourdi ?

Il a la main leste, je l'admets.

Arrête.

Tant que j'y pense, quel est le sens du mot supplice ?

T'écouter à longueur de journée.

John Bart est suspendu à un arbre, et il a une démangeaison à…

John Bart, songe-t-elle. Qu'a-t-il de si particulier ? Elle se rend bien compte qu'elle le lorgne en douce depuis quelque temps. Qu'elle

s'interroge à son sujet. Elle s'étonne qu'il se débrouille à peu près comme les autres hommes, ceux qui ont leurs deux bras, fumant sa pipe tout en charriant les pierres. Ce bras malformé à la naissance a inscrit sur lui un stigmate, mais il décourage toute pitié. Peut-être faut-il chercher la réponse du côté de ce que l'on éprouve, et non de ce que l'on voit. C'est peut-être sa solitude qu'elle a reconnue.

La douleur saisit Grace d'un coup, alors qu'elle manœuvre dans la boue glissante la brouette remplie de pierraille. Jaillissant des hanches, elle se ramifie dans tout son corps avec une vigueur cuisante. C'est fini, pense-t-elle, mon corps n'en peut plus. Lâchant sa brouette, elle lève les yeux vers le ciel et inspire de toutes ses forces. Son seul désir est de s'accrocher aux nuages, là-haut, de s'unir au ciel et de se dissoudre. Être portée par le vent et tomber comme la pluie, jusqu'à perdre toute sensation. La voix tonnante de Darkey lui fait tourner la tête. Hé, le rigolo ! Petit ! Il brandit sa blague à tabac, debout près des rochers où les hommes s'assoient.

Mes poumons sont assoiffés de tabac, dit Colly.

Tu as la tête des mauvais jours, fait Darkey en la voyant venir.

Le vieux fume en compagnie de deux hommes qui courbent la tête pour allumer leur pipe. Ces types-là lui sont inconnus, et elle observe leurs yeux se vider de toute expression quand ils aspirent la première bouffée de tabac. Darkey la regarde, avale le contenu de sa chope avant d'émietter son tabac. Avec ses doigts graisseux et maculés de noir, on croirait qu'il a pris vie en se dégageant de la tourbière, pétrissant dans la bourbe chacun de ses doigts épais. Il lèche un brin de tabac resté collé à sa main.

Sa pipe allumée, Grace s'installe sur un rocher.

Il y en a qui ne sont pas d'ici et qui viennent grossir les rangs, dit un des fumeurs. Et des femmes, aussi. D'après Tom Peter, certains arrivent même de Collon et ont fait tout ce chemin à pied. Une dizaine de lieues. C'est autant d'ouvrage en moins pour nous autres. Ces putains de femmes feraient bien de…

Grace cherche l'apaisement dans sa pipe de tabac, comme les autres, dans ce moment suspendu où la fumée s'inspire et s'exhale, tout simplement. Les bruits du chantier – le vacarme ambiant, les coups de pioche des hommes affrontés à la pierre, le brouhaha des voix qui se désagrègent dans le ciel, un chien qui s'impatiente au bout de sa chaîne – tous perdent leur stridence pour s'adoucir, s'anéantir dans l'air comme une fumée. Quand elle a terminé, elle se lève et vide le fourneau de sa pipe en le tapotant contre une pierre. C'est à ce moment-là qu'un des hommes lance un mystérieux juron. Puis il se met debout et lâche : Hé ! Hé ! Grace se retourne, découvrant son regard médusé posé sur elle, le type ouvre la bouche pour parler mais sa langue se fige, muette, comme si les mots qui allaient venir ne

pouvaient être prononcés. Elle suit des yeux le doigt tendu vers le rocher qu'elle vient d'abandonner. Le dessus est couvert de sang.

Consciente de chaque geste, elle porte une main à son fond de culotte et la retire tachée de rouge.

Tous les regards braqués sur elle, Darkey est en train de se lever, bouche bée, et la confusion lui referme la bouche.

L'horreur de cet événement. Le sang monté à ses joues et à ses tympans, jusqu'à la racine de ses cheveux. Le sang qui sourd du mitan de son corps, le sang qui a trouvé une issue en silence. Elle va mourir, elle le sait, là, maintenant, parmi ces hommes. Son regard fixe le rocher, puis elle provoque la bande d'une œillade féroce. Vous avez pas fini, non, de me reluquer comme ça ?

Grace se regarde marcher comme si elle se voyait du ciel. Elle regarde les hommes qui la regardent – ce qui se tient dans leurs yeux, dans leurs bouches, dans leurs cœurs. Elle se dérobe à leur vue derrière la remise à outils, plonge les doigts dans l'abreuvoir à chevaux. Sur sa main persiste une résille rougeâtre, et même Colly s'est arrêté de parler. C'est sûr que je vais mourir, pense-t-elle. L'intérieur de mon corps se liquéfie en sang.

Grace découpe une bande dans une couverture de selle et la trempe dans l'eau avant de la glisser sous son pantalon, puis elle retourne à sa brouette. Elle voudrait se replier au fond d'elle-même, disparaître entièrement aux regards, s'allonger au creux de la tranchée et se laisser recouvrir de cailloux. Elle remarque que Darkey l'observe, et il y a dans ses yeux quelque chose d'effrayant. Elle imagine des chuchotements qui tournent au rire ou à la colère, ou pire encore – cela, elle ne veut même pas l'envisager. Levant les yeux vers le ciel, elle pense : Voici le ciel sous lequel je suis destinée à mourir. Elle hasarde un coup d'œil autour d'elle, mais personne ne lui prête attention.

Jamais le chemin du retour n'a été aussi long. La terreur la poursuit à l'idée que ces saignements pourraient ne pas s'arrêter. Ce sang qui s'écoule du plus intime d'elle-même. Alors qu'elle lave le chiffon et l'arrière de sa culotte, un souvenir la visite, venu de l'été précédent. Sarah et un linge ensanglanté. Sarah qui lui demande si elle a déjà saigné. Était-ce de cela qu'elle voulait parler ? Et s'il s'agissait d'autre chose ? Si elle souffrait d'une maladie ? À moins que la vieille sorcière lui ait jeté un sort ?

Colly n'a aucun avis sur le sujet, il fredonne bien haut comme s'il n'avait pas l'intention de l'écouter. Grace se met à crier. Imagine que je meure ici, comme la vieille, et que personne ne me trouve à part les chiens. Tu te rends compte ?

Toute la nuit, elle arpente les chemins de son esprit, descendant

vers les voies les plus obscures pour y chercher une réponse. L'instant où elle s'éveille dans le noir, et le soulagement de ne pas encore être morte. Elle sent la nuit couler sous son corps comme si elle était plongée dans une eau profonde, son mouvement aussi silencieux qu'un courant de marée. Au petit matin, une salve de pluie cogne sur le toit et s'infiltre à l'intérieur pour tout recouvrir, inondant ses pensées de sang. Auscultant son corps, elle constate que le linge s'est réimbibé de sang, mais les choses ne sont pas pires que la veille. Après l'avoir lavé, elle se désaltère et examine son visage grisâtre dans le fragment de miroir. Ne te fais-tu donc pas horreur ? pense-t-elle devant son reflet.

À mesure que passent les jours, elle recouvre son calme. Elle a pris conscience que certains regards – mais pas tous – avaient changé. Si l'on pouvait mesurer le regard d'un homme, se dit-elle, ce serait en unités de poids. Le regard qui effleure, léger comme une plume. Mais celui qui vous attrape de la tête aux pieds pèse une bonne livre. Un regard prolongé qu'elle a surpris valait bien trois livres, au bas mot.

Alors qu'elle s'efforce de mener sa brouette en haut d'un tertre bourbeux, un homme surgit à ses côtés et la pousse à sa place, sans un mot, puis la ramène au bas de la pente.

Ne sachant quel parti prendre, elle marmonne entre ses dents, prétend qu'il est ridicule. Elle aimerait savoir si les règles ont changé – en tout cas personne ne l'en a avertie. Darkey la lorgne depuis le rocher des fumeurs, mais son expression est indéchiffrable et elle préfère l'éviter.

On en a plus rien à foutre, de ce Darkey, fait Colly. Maintenant, tu as ton propre tabac.

Colly veut essayer la brouette. Allez, quoi, laisse-moi faire ! Grace a soif, tout son corps est au supplice. La douleur qui a tenaillé ses hanches toute la semaine a fini par se dissiper, et elle retrouve la souffrance familière, plus sourde, qui lui vient du travail. Elle promène sur ses lèvres une langue râpeuse, regarde un homme plonger sa puisette dans le tonneau à eau.

Laisse-moi essayer ! Allez !

Ta gueule.

Allez, laisse-moi faire !

Colly empoigne en soufflant les deux bras de la caisse et fait sauter la roue en bois de la brouette vide sur une pierre. Puis le voilà à rouler dans la boue, contournant un homme plié en deux par une quinte de toux sèche. Personne ne les voit s'éloigner de la cohue. Quand ils lui barrent la route, c'est comme une entaille dans la trame du jour. Il y en a deux qu'elle reconnaît, ils étaient avec Darkey ce fameux jour, sur le rocher des fumeurs. Le troisième est celui dont le regard pèse si lourd. Grace fixe tour à tour la poussière et les fragments de roche

dans la brouette vide, puis la boue qui recouvre ses chaussures, d'où pointe un ongle de pied noirci. Ce grognement qu'elle a entendu, est-ce un des hommes qui l'a poussé, ou bien le cheval attaché à un poteau, qui fixe sur le lointain un regard à demi fou ? Elle se fabrique une voix hargneuse, assourdie. Dégagez de là, vous.

L'homme qui lui répond est celui qui l'a regardée si longuement. Alors, petit manœuvre. Comment on doit t'appeler, maintenant ?

Un sourire étire sa bouche, mais les yeux qu'il pose sur elle sont comme morts.

L'Enclume, là, il voudrait te dire quelque chose, fait un autre.

Colly se met à chanter – si seulement il pouvait se taire. Trois souris aveugles, trois souris aveugles !

L'Enclume, tu t'appelles ? répond Grace. Quelqu'un t'aurait donc cogné tellement fort sur la tête ?

Pas le moindre frémissement dans le regard de l'Enclume, puis soudain il fronce les lèvres et lâche un sifflement admiratif. Aussitôt, elle pense à ses joues, à ce rougissement qui par nature vous prend de court sans qu'on puisse jamais l'empêcher. Elle lance aux trois hommes un regard venimeux. Sur le chantier tout le monde est crasseux, mais ceux-ci sont spécialement répugnants avec leurs dents déchaussées et leurs figures molles. Tout juste si on peut appeler ça des hommes, d'ailleurs. Elle reprend sa voix bourrue – Dégagez de là, putain – et essaie de pousser la brouette que l'Enclume maintient fermement. Ses yeux vides se tournent vers les sapins. On se disait que ça te tenterait peut-être de venir fumer avec nous. On a du tabac en pagaille. Après le boulot, rejoins-nous derrière les arbres…

Tout à coup, un homme fonce au milieu du groupe, un bloc de pierre sur le dos. John Bart, elle le reconnaît. Dégagez de là, putain. Les autres s'empressent de s'écarter, mais Bart en frappe quand même un à l'épaule avant de continuer son chemin. L'Enclume avance d'un pas et approche son visage de celui de Grace, il s'apprête à parler mais ce qu'ont formé la langue et les dents ne franchit pas ses lèvres, son visage a blêmi quand le tranchant du couteau s'est introduit entre ses cuisses.

C'est un plaisir de le voir battre en retraite, ricanant de toutes ses dents. Les deux autres, muets, ne quittent pas le couteau des yeux.

Pendant le reste de la journée, Colly ne cesse de chanter.

Voyez-les cavaler, hé !
Voyez-les cavaler, hé !
La femme du fermier,
Z'ont voulu l'attraper,
Mais elle leur a tranché
Le zob au couperet !

Un mètre après l'autre, la route-qui-ne-va-nulle-part avance à travers la tourbière, attirant de nouveaux ouvriers dans le pêle-mêle de boue, de fracas et de squelettes d'arbres qui traduit sa progression. Elle se revêt d'un temps instable, en une seconde on passe du soleil à la pluie, mais pour Grace rien n'est plus pénible que le vent du matin. Une fois qu'il vous a décapé la peau, on porte le froid avec soi toute la journée et il n'y a plus moyen de se réchauffer. À présent, les femmes sont plus nombreuses à assurer des tâches d'homme. Elles se présentent toutes dans un grand désarroi des corps et des vêtements, et beaucoup n'ont plus que la peau sur les os, leurs figures amaigries semblant comme taillées dans la pierre. Elles emmènent avec elles des enfants qu'elles laissent en bordure du chantier, mais la plupart restent assis sans bouger, pâles et taciturnes, étrangers aux jeux de l'enfance. Désormais, on croise un peu partout des gens dépenaillés, affamés et perclus de douleurs. Elle se demande lesquels, parmi eux, ont cheminé une partie de la nuit, parcourant une vingtaine de lieues pour une journée de travail et une paie de neuf *pence*.

À en croire les rumeurs qui circulent, les hommes s'emportent contre ces étrangers, contre les femmes qui sont venues pour l'embauche et contre le patron qui les surveille, il se dit même que celui-ci va rogner sur leurs salaires pour pouvoir engager plus de monde. Chaque jour, elle regarde le préposé à la paie installer sa tablette, sa lourde démarche lorsqu'il se déplace, comme si tout son corps se plaignait d'être lésé, de devoir se trouver en ces lieux. Il n'est qu'à moitié présent, se dit-elle. Et quand il vous met l'argent dans la main, il n'a même pas un regard pour vous.

Sans arrêt, Grace pense à ses formes de femme camouflées sous des vêtements d'homme. La contrainte qu'elle s'est imposée – entraver ses seins sous la toile, s'emprisonner sous ces bouts de chiffon, par prudence. Elle s'identifie à un personnage des histoires de Colly, les aventures d'Étaín – bannie et courant le monde, métamorphosée en eau, en ver de terre et pour finir en papillon. Mieux vaut être un papillon qu'un ver, mais quel avantage, en définitive, puisqu'on n'est jamais soi-même ? Et quand ce grand vent l'a poussée sur la mer pendant sept années, et qu'elle a dû voler tout ce temps sans jamais se poser, ne s'est-elle pas lassée de son sort ?

L'impatience de voir la journée s'achever. Le jour glisse hors de sa coquille pour chavirer dans le crépuscule. La lumière du couchant dure plus longtemps chaque soir, mais la route est bien longue pour retourner à la maison, et il faut encore trouver du bois à ramasser. Elle lâche sa brouette et ouvre son corps dans un bâillement.

L'idée est venue de Colly – pourquoi n'emporterait-elle pas dans un sac un peu de bois de tourbe pris sur le chantier ? On le portera à tour de rôle, et il brûlera bien mieux que tout ce qu'on peut dénicher dans

les bois. Il ne lui faut pas longtemps pour ensacher les bouts de bois noueux et les charger sur son épaule. La plupart des ouvriers sont déjà partis, réunis en petits groupes. Elle regarde les rafales s'engouffrer sous les hardes de ceux qui restent, en se demandant quelle distance chacun devra parcourir, le regard chevillé à la vision d'un foyer que beaucoup ne rejoindront qu'à la nuit close.

Colly, propose-moi une nouvelle énigme.

Tiens, écoute celle-ci : qu'est-ce qui garde le même poids tout en devenant de plus en plus lourd ?

Elle rajuste le sac sur son épaule. La route bifurque, une fois, deux fois, et Colly entonne :

Paddy vend des radis,
Il vient tous les lundis,
Et aussi le mardi et le mercredi.
Youpi !

Il n'y a personne sur la route, et Grace a une douleur cuisante à l'épaule. Elle s'arrête un moment, le sac posé par terre, et frotte ses doigts rougis et défigurés jusqu'à ce que le mal s'atténue. Alors qu'elle se penche pour empoigner le sac par le col, l'apparition des hommes la prend au dépourvu. Ils sont trop loin encore pour qu'elle voie leurs visages, et leurs mouvements silencieux sont lents et lourds ; l'un des deux fait une pause, puis ils s'écartent ensemble de la route. Au souvenir des ouvriers qui l'ont harcelée, elle se met à chercher des yeux des silhouettes tapies parmi les arbres. La route est déserte, et les branchages entrelacent le gris pâle du ciel à la nuit qui s'avance, comme pour affirmer que tout va bien.

Paddy vient le jeudi,
Et aussi le vendredi.
Youpi !

Aux abords de la ville, les chaumières commencent à encombrer la route. Elles brouillent l'air de leur fumée, mais on n'aperçoit que de rares visages et pas une seule bête, même pas un chien. Un doigt ligneux se plante dans son épaule et, quand elle se retourne, elle voit derrière elle les deux hommes de tout à l'heure, qui se sont eux aussi arrêtés. Un vertige soudain lui flageole dans les jambes.

Il faut toujours envisager la solution la plus simple, comme disait maman, et jamais la plus compliquée. Ces hommes vont leur chemin, rien de plus.

À l'ouest, le ciel est un feu qui couve. Les haies perdent leurs

couleurs, l'obscurité s'épanche sur les champs. Elle s'oblige à ralentir le pas, mais les deux inconnus ne la rattrapent pas. Alors elle presse l'allure, poursuivie par la vision de ces deux hommes sans visages, fantomatiques.

Ils en veulent peut-être à notre bois, suggère Colly.

S'ils s'approchent, se promet Grace, je leur tranche la queue au couteau.

Tu les sèmeras en arrivant en ville, j'en suis sûr.

Elle s'arrête devant la boulangerie et attend qu'ils viennent troubler la vitrine ; le monde se reflète en ombres sur le verre comme un mystérieux rêve aquatique, ombre-pochard qui prend appui contre un tonneau, ombres aussi tous les passants de la rue, ombre-enfant qui gambade, ombres-chevaux buvant à l'abreuvoir, ombre-cabriolet qui ébranle la vitre, ombre de son visage, plus profonde et plus ancienne, guettant les deux hommes qui ne se montrent pas.

Grace compte une minute, puis une deuxième. Ils ont dû entrer dans un commerce ou un pub. Elle s'en veut d'être aussi sotte.

Paddy est toujours là le samedi,
Mais le dimanche il reste au lit.
Tant pis pour les radis !

Laissant la ville derrière elle, Grace voit quelques lueurs de chandelle briller aux fenêtres des maisons, mais la plupart restent noires. Elle s'engage sur une petite route, le sac sur son épaule aussi accablant que l'obscurité qui descend. Elle n'a pas remarqué que son frère ne chantait plus.

Grace ?

Oui ?

Les deux autres – ils se sont remis à nous suivre.

Elle n'a pas besoin de les regarder pour sentir leur présence, se repassant en esprit les bifurcations successives qu'ils n'ont pas prises – entre toutes les routes, il faut qu'ils aient choisi la sienne. Elle finit par tourner la tête et voit que leurs silhouettes sont maintenant plus distinctes. Oh ! Le crépuscule semble enrober toute chose de lenteur, pourtant ils sont en train de la rattraper.

Elle allonge le pas, courbée sous sa charge, et s'entend haleter.

Plus vite ! Plus vite ! l'encourage Colly.

Quand elle se retourne de nouveau, ils ont gagné du terrain.

Ils veulent notre bois, c'est ce qui les intéresse, insiste Colly.

Abandonnant le sac comme une pensée funeste sur le bord de la route, elle recommence à marcher vivement. Les hommes passent à côté du sac et ne s'arrêtent pas.

Oh !

Plus vite ! Plus vite ! Plus vite !

Elle a compris, maintenant – il ne faut pas qu'elle rentre chez elle, car ces deux hommes qu'elle ne connaît pas cherchent à savoir où elle habite ou pire encore. Elle combat la pensée malvenue de ce qu'ils pourraient lui vouloir. Bientôt il fera nuit noire, la route va se diviser en deux branches et l'une des deux conduit à la maison, là où tu ne peux pas aller. Grace s'engage donc sur le chemin inconnu, souhaitant de tout son cœur que la chance l'accompagne. Elle scrute l'épaisseur du bois voisin en se demandant s'il pourrait lui offrir un refuge, passe devant un corps de ferme à l'écart de la route, trois fenêtres éclairées au premier niveau – comme elle aimerait toquer à la porte, mais ils risquent d'envoyer promener quelqu'un dans ton genre, ou alors ils refuseront tout net de répondre et les deux autres t'attendront à la barrière comme deux chiens patients.

Plus vite ! Plus vite ! Plus vite !

Grace suffoque, poissée de sueur. Elle pense au sanctuaire des arbres, le plus sage serait de s'y jeter en courant et de s'y camoufler, mais qui sait si le noir sera assez noir dans les bois ? Tous les oiseaux convoquent l'ombre de leurs chants. Dans les branches d'un chêne, un tumulte de corbeaux. Elle prend une nouvelle bifurcation, sachant pertinemment qu'elle a perdu ses repères, et derrière elle les deux hommes se hâtent.

Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Plus vite ! Plus vite ! Plus vite !

Ils sont suffisamment proches, à présent, pour qu'elle enregistre l'énergie de leur démarche. Ses oreilles à l'affût d'un changement dans le bruit de leurs pas. Partout, des cachettes possibles – derrière un échalier, dans une vieille grange, sous une haie gagnée par la nuit. Des arbres, encore des arbres, mais aucun n'est assez touffu. Une ferme, de nouveau. Elle pense au tranchant de son couteau. Une forme un peu plus loin, c'est un chien errant qui approche, s'il est noir je suis fichue, se dit-elle.

Le chien est un colley dont la gorge resplendit de blancheur.

Le bruit derrière elle a changé, les hommes s'avancent en courant, sans précipitation.

Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Elle s'envole par-dessus une barrière, aucun souvenir de l'avoir effleurée, et alors qu'elle longe une haie les deux hommes escaladent l'obstacle à leur tour. Grace court de toutes ses forces – un champ, une route sombre, elle s'est bel et bien perdue.

Ce sont des démons, dit Colly, sûr et certain, les hommes-démons des routes…

Ferme-la ! Ferme-la ! Ferme-la !

Le monde s'est effondré en ne laissant que ces deux hommes. Je

courrai par toutes les routes d'Irlande, se dit-elle, je courrai toute la nuit jusqu'au matin, jusqu'à ce que vos chevilles se brisent, et même boiteux vous continuerez à me suivre.

Elle s'arrête pour maîtriser sa respiration sifflante sous un hérissement d'arbustes – de l'aubépine, lui semble-t-il, mais il fait trop sombre pour en être sûre, si moi je ne reconnais pas les arbres, peut-être que ces hommes ne me verront pas non plus. Fouillant l'obscurité du regard, le sentier où elle s'est condensée. Les deux silhouettes sont là devant elle, Colly avait peut-être raison, finalement, il faut que ces hommes soient des démons pour arriver à la suivre dans le noir, à moins que son souffle ne l'ait trahie. Elle se sauve à travers champs, un, deux, puis un fossé où elle s'égratigne, et elle est terrifiée à l'idée que ses jambes pourraient se dérober, terrifiée par ces deux démons à forme humaine et ce qu'ils vont lui faire, et tout à coup il ne reste que la nuit, et les ombres de l'esprit se fondent aux ombres du monde.

Elle ne sait plus où elle est. Le couteau entre ses doigts. Les spasmes de ses poumons, comme les pans d'un vieux manteau qui s'agitent. Le souvenir lui revient de cette pauvre Étaín – qu'il serait bon d'être changée en mouche, en flaque d'eau, de devenir un papillon capable de s'envoler par-dessus les cimes. Tu échangerais volontiers sept années de ta vie contre une chance pareille. Encore un instant et elle va se remettre à courir, à courir sans s'arrêter. Puis elle s'encourage : Le noir est mon ami autant que le leur. Je trancherai leurs queues de démons et je les leur fourrerai dans les oreilles. Elle regarde la nuit. Et attend.

Son regard fantôme erre dans le matin finissant. Elle arrive sur le chantier, lente dans ses mouvements et légèrement voûtée, comme si la léthargie de l'esprit pouvait prendre une forme matérielle. Ses paupières lui pèsent. Le contremaître se trouve ailleurs sur le site, mais les autres n'ont d'yeux que pour cette silhouette avachie qui parle toute seule. Darkey a répondu présent à ta place, pendant l'appel, lui annonce quelqu'un. Elle voit Darkey immobiliser sa pioche pour l'observer, se demande si c'est de l'inquiétude qui passe dans son regard. Elle a le corps recouvert d'une carapace de boue, elle secoue la tête pour chasser Dieu sait quoi de ses cheveux et décroche le brin d'aubépine cramponné à son dos. De quoi peut-elle bien avoir l'air ? D'une créature à demi formée. D'une gamine qui couche dans les fossés.

Soudain, un garçon tout en bras s'empare fermement de sa brouette, mais elle rejette son aide et, malgré le coup d'œil bravache du gamin, elle lui dit d'aller se faire foutre.

Andouille sans cervelle, fait Colly, tu n'es qu'un larbin imbécile. Qu'est-ce que tu cherches à obtenir en revenant ici ? Ça ne t'a pas suffi, ce qui s'est passé ?

Endurer la journée sous cette chape de fatigue. Si elle le pouvait, elle s'endormirait debout. L'âpreté du vent lui rappelle que ses vêtements sont restés humides, après sa nuit dans le fossé. Elle ferme les yeux un moment pour se reposer, et elle les revoit tous les deux, bien clairement, deux ombres engendrées par la route. Ce pourrait être n'importe lesquels de ces ouvriers, si bien qu'elle n'ose pas affronter leurs visages, par crainte de les reconnaître, de recueillir une certitude qui ne lui servirait à rien. Elle aimerait tant se confier à quelqu'un sur ce qui s'est produit, en parler à Darkey ou au contremaître, mais comment le formuler ? Ils ne t'ont pas attrapée, en fin de compte, et même dans le cas contraire, qui s'en soucierait ?

Déjouant la surveillance du contremaître, Grace va s'asseoir sur le rocher des fumeurs et tire un moment sur sa pipe, les yeux clos. Quittant l'obscurité flottante, elle retombe dans le froid de l'averse. Le premier regard qu'elle rencontre est celui de John Bart, mais elle ne saurait dire s'il cherche le sien ou s'il se perd dans le vague.

C'était sûrement lui, je te le dis, moi, lâche Colly.

Elle a beau se répéter qu'il ne faut pas regarder le bras malade, ses yeux y reviennent quand même.

Il existe un moyen pour rentrer chez soi sans révéler où l'on vit. Une longue marche qui écorche les orteils, avec le vent qui vous pousse dans le dos. Elle traverse des pâturages qu'elle ne connaissait pas en se tenant au bord des fossés, esquive les trous impromptus et se dépêtre des aubépines. Elle pense à la violence qui se tapit dans la végétation d'un fossé, le chien attrape le chat, le chat attrape l'oiseau, l'oiseau attrape l'araignée, l'araignée attrape la mouche et toutes les créatures se dévorent entre elles, l'homme veut dévorer la femme et on appelle cela la nature. D'instinct, ses doigts se portent sans cesse au couteau.

Dans les bois, elle zigzague comme un animal aux mœurs et aux élans singuliers, s'assurant régulièrement que personne ne la suit. Aujourd'hui elle a évité de passer par la ville ; l'apercevant au loin, elle repense aux reflets contemplés la veille dans la vitrine, la cohorte des visages défilant sur le verre, on demeure aveugle à leur vérité, c'est bien ça le cœur du problème, on perçoit dans ces répliques l'apparence du vrai mais ce ne sont finalement que des ombres.

Le crépuscule gagne lentement les bois lorsqu'elle atteint le chemin muletier qui aboutit à la chaumière. Éreintée, le corps douloureux, elle voudrait retirer ses bottes et les faire brûler. C'est Colly qui donne l'alerte – Dépêche-toi ! Une chiquenaude à sa joue, un point d'humidité sur son front. Elle se met à courir, bras écartés, battant des paupières sous le déluge. Grace est déjà à la porte quand la chose se produit, la conscience, au dernier moment, éclot de sa propre

obscurité ; le léger chuintement d'un pied qui s'extrait de la fange, et le bras qui l'étrangle est dur comme le fer, il la soulève du sol, un poids immense plaqué dans son dos et on la traîne en arrière, impossible de résister malgré ses ruades, des grognements et des relents d'alcool, le râle de sa propre asphyxie au creux de ses tympans – le ciel se déforme, soudain il penche de côté et un visage en émerge comme un soleil maléfique. Crierjeveuxcrierjeveux, l'acidité de son propre sang sur la langue, puis sur sa bouche une autre main et l'envie de cracher loin ce goût répugnant. Elle essaie de respirer, se débattant en vain contre tant de puissance physique. Elle a le temps de se dire qu'elle ignore qui ils sont, ces hommes qui l'entraînent dans l'ombre des bois. On l'immobilise, une main rude obstrue sa bouche et lui cache à moitié les yeux, au-dessus d'elle une face dentue, et une autre main, brutale, empoigne son pantalon. Un bouton a sauté, voilà, je suis perdue, l'autre nuit elle a épuisé ses réserves de chance. À présent tout se replie dans une obscurité compacte, en elle la lumière décroît jusqu'au néant, la pensée se terre dans des tréfonds où la pensée n'est plus, où la conscience n'est plus, jusqu'à ce qu'elle perçoive un éclat indéfinissable que l'on pourrait nommer lumière ou nommer force, peut-être est-ce Colly qui en est la source – un coup de genou à l'entrejambe, le souffle expulsé longuement par la bouche de l'homme qui la retient. À l'instant où il se cabre, elle parvient à dégager ses jambes et à rouler hors de son étreinte – Colly cherche à arracher les yeux du deuxième, et là quelque chose survient, qu'elle ne comprend pas. La main s'écarte de sa bouche et elle se met à hurler – Colly ! –, elle est libre, désormais, elle recule en se tortillant pour s'éloigner des bruits de la bagarre, ça grogne, un corps heurte le sol – Colly ! –, elle s'efforce de ramper vers l'asile des bois noirs – Colly ! Colly ! –, elle rampe encore et quelqu'un la suit, elle l'entend, un homme s'approche et le bras qu'il tient contre sa poitrine est tout rabougri. L'autre bras le long du flanc, un couteau dans la main, et les yeux de John Bart posés sur elle, durs – Colly ! Colly ! Colly ! –, derrière John Bart un homme noirci de son propre sang s'éloigne lentement sur le chemin. Un autre gît au sol, couché sur le dos.

Les doigts de John Bart insérant le couteau dans son étui.

De sa main valide, il aide Grace à se relever.

Un tonnerre de sang à ses oreilles. Le sang du mort à moins de dix pas, une jambe bizarrement rencoudée sous l'autre, un bras déplié comme dans un geste d'au revoir. Elle regarde le filet rouge qui s'écoule d'une estafilade à sa gorge. John Bart tourne en rond, silencieux, les yeux baissés comme s'il essayait de résoudre une énigme, et pendant qu'elle l'observe une pensée lui vient – même avec sa moustache, il n'arrive pas à cacher sa jeunesse. Une espèce de moment suspendu qui finit par basculer hors du temps, on dirait que

le temps doit reconquérir quelque chose, recouvrer son équilibre après cet événement abrupt – John Bart marchant toujours en cercle, inquiétant, son souffle à elle pétrifié dans sa gorge. Et si le temps ne s'en remettait jamais ?

Colly est hors d'haleine. Je lui en ai collé un dans les burnes, à celui qui était par terre. Hé, ça a marché ! Le deuxième, je lui ai arraché un œil, on aurait pu se sauver, on n'avait pas besoin de l'aide de ce John Bart, pour qui il se prend, celui-là, un héros peut-être ? Maintenant, on a un mort sur les bras et c'est pas fini.

L'homme que j'ai sous les yeux est raide mort, ça, c'est certain, se dit Grace. Elle surveille John Bart parce que c'est un homme, lui aussi, et qui sait ce qu'il a derrière la tête. Assise sur une pierre, elle sent le goût du sang à ses joues, là où la chair a été arrachée. Elle coule un autre regard vers le macchabée, se redresse en sursaut lorsque la main inerte remonte vers la gorge. Le mort essaie de s'asseoir. Et ce qu'elle découvre dans ses yeux quand ils rencontrent les siens n'est pas l'expression d'un agresseur, mais la terreur d'un homme contemplant sa propre mort. Ses lèvres trébuchant sur les mots. Delodelodelo.

Il réclame de l'eau, fait Colly. Dis-lui d'aller se faire foutre.

Sans savoir pourquoi, Grace éprouve de la haine envers John Bart. Elle rentre dans la masure et se ceinture bien serré, c'est plus sûr. Au fond du vallon brille l'ambre enchâssé dans les fenêtres de la ferme, et elle aimerait tant vivre la vie de ces gens plutôt que la sienne, où des choses pareilles ne cessent d'advenir. John Bart la regarde apporter de l'eau au blessé, il est assis sur une souche et l'obscurité des bois se referme sur ses épaules comme une immense paire d'ailes. Il finit par se lever et saisit l'homme par le col pour l'asseoir à sa place.

Maintenant, dit Colly, il va falloir le tuer, nous sommes obligés de devenir des meurtriers.

Et John Bart dit à Grace : Tu dois venir avec moi. Je connais cet homme, et je connais aussi l'autre. Ce sont deux chiens teigneux qui traînent avec une bande pas commode. Ils vont revenir ou se mettre à mes trousses.

Grace tourne le regard vers la maison. Elle pense au feu éteint et au lit où elle a dormi, aux fleurs sauvages qu'elle a cueillies pour égayer la pièce, des céraistes qui ressemblent à de petites orchidées vertes, elle pense à la vieille femme dont elle a dû emporter le corps. Elle se dit aussi que Bart est un homme et que les hommes n'amènent que des ennuis, comment deviner ses intentions, il pourrait bien manigancer quelque chose, lui aussi. Elle lui oppose un visage rechigné. Je ne t'ai jamais demandé de tuer quelqu'un pour moi.

Devant le regard sidéré qu'il lui lance, elle comprend instantanément ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Se détournant sans un mot, il se dirige tout seul vers le sentier. Grace fixe un moment le

chemin, puis l'homme à l'agonie, encore un corps abandonné dont elle sera obligée de s'occuper, peut-être serait-elle plus tranquille avec ce champion du couteau.

Attends-moi ! Elle rentre rassembler ses affaires, improvise un balluchon avec sa couverture. Quand elle ressort, le mort a disparu.

Qu'est-ce que tu en as fait ?

Rien du tout, je n'y ai pas touché.

Où il est passé, alors ?

Il s'est relevé et il est parti en courant.

J'ai cru qu'il était à l'article de la mort.

Tu t'es trompée, apparemment.

Moi, fait Colly, j'irai nulle part sans tabac.

Déjà sur le chemin, Bart lui demande de la suivre. Au bout d'une minute, elle s'arrête brusquement, avisant un aulne fraîchement abattu et couché en travers de la voie. Son bois est rouge comme le sang.

John Bart lui jette un coup d'œil hargneux. Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

On ne va pas prendre ce chemin, il vaut mieux traverser le bois. L'aulne est un mauvais présage.

Bart ne répond pas et poursuit sa route.

Ce gus-là, dit Colly, j'ai bien envie de l'étriper.

IV

LA GUEULE DU LOUP

Être obligée de suivre ce *citóg*, c'est comme voyager sous le plus noir des ciels d'orage. Cette hâte ridicule, se dit-elle. Il abuse de ma bonne volonté, à me forcer ainsi à peiner en pleins bois, avec toutes ces branches prêtes à m'arracher les yeux. Il n'hésiterait pas à me faire mettre la main au feu.

J'ai toujours autant envie de l'étriper, dit Colly.

Ils émergent de l'enchevêtrement d'un fossé sur une route abandonnée des étoiles. La nuit s'est ouverte pour déployer toute sa noirceur.

John Bart, ce soir tu as assassiné toutes les étoiles. Elle le cherche du regard, mais il s'est uni à l'obscurité, comme par magie. Les haies soufflent une rumeur de vent, sentinelles serrées au bord de la route. Elle repère Bart au claquement strident de ses talons sur les pierres inégales, son souffle pèse aussi lourd que des mots. Elle voudrait qu'il s'arrête. Elle voudrait cesser de le suivre, retourner vers le lieu dont on l'a brutalement exilée, la chaumière dont elle avait fait son foyer. C'est une vraie bête, celui-là, murmure Colly, je n'en peux plus de marcher comme ça, et d'abord c'est pas nous que les deux autres vont courser, ils en auront plutôt après ce pauvre con. Hé ! C'est quand même lui qui les a attaqués au couteau !

Grace couvre John Bart d'injures silencieuses, elle aimerait tant s'approcher en douce et cogner aux endroits les plus sensibles. Infatigable, il progresse dans l'obscurité, animé d'une puissance que rien en elle ne pourrait égaler. Il n'est que volonté et nécessité, une force rebelle à tous les arguments.

Une averse violente et rythmée leur tombe dessus sans préambule, tirant de la terre une chanson d'aveugle. Grace est bientôt toute ruisselante, mais Bart marche toujours. Tête de pioche ! Couilles de mulet ! Ses chaussures sonnent sur les pierres avec leur clic-clac infernal, et quand elle lui crie de s'arrêter, c'est ce clic-clac qui lui répond.

Elle finit par le rattraper et le tire par la manche. Hep, on est trempés, là !

La pluie, je l'emmerde, réplique John Bart.

Ça nous avance à quoi, d'être mouillés comme ça ?

Être mouillé, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Poings contractés, elle doit se faire violence pour ne pas le frapper et s'écarte de la route en direction d'un bouquet d'arbres capuchonnés de nuit. Le claquement de bottes s'estompe et se fond dans le plein

noir qui s'effuse amplement, uniforme. Au cœur de cette opacité totale, Grace sent la panique fondre sur elle. Qui est là dans la nuit – qui ? Son imagination lui montre des rôdeurs nocturnes, des démons descendus du ciel. Fixant l'obscurité, elle force ces pensées à desserrer leur prise. Il n'y a que les petits garçons qui ont peur du noir.

Qui est-ce que tu as traité de petit ? s'indigne Colly. Dis-moi, à quoi ça sert tout ce cirque, marcher autant et finir trempés ? Même les oiseaux sont endormis.

À peine a-t-il formulé sa remarque qu'un quartier de lune apparaît, distillant sa lumière lactée sur une silhouette qui marche dans leur direction. Clic-clac, clic-clac. Bart accroupi près d'elle, elle respire son odeur de sueur et de tabac mêlés de pluie et sent toute l'énergie de sa résolution, mais dans le fond elle a le sentiment de remporter une victoire. Ils gardent le silence un long moment, au point qu'elle se demande si Bart s'est assoupi, peut-être lui faudrait-il songer à s'esquiver discrètement, ses pensées retournent à la maisonnette et le souvenir des quatre *pence* qui sont restés là-bas, cachés dans la boîte d'allumettes, lui coupe le souffle.

Qu'est-ce qu'il y a, encore ? demande Bart en soupirant.

Grace ne lui répond pas, qu'il aille se faire voir, celui-là. Lui et tout le reste.

En silence, ils regardent la pluie épancher son cœur.

Tout ce qu'a touché la pluie rayonne de lueurs sépulcrales, et chaque chose suggère un autre aspect d'elle-même. Grace fait provision de haine pour trouver la force d'endurer tant de fatigue, et la haine s'élime peu à peu en un souvenir vague et diffus, loin de toute émotion. Elle ne fait qu'un avec la lune ennuagée et plonge dans ses propres ténèbres, pénétrant dans un rêve éveillé où elle retrouve les deux assaillants – pas seulement le visage de l'homme couché sur elle, mais sa réalité pleine et entière, le poids de son corps donnant toute sa mesure, à ce moment-là l'homme s'était changé en bête, aussi fort qu'un chien enragé, elle se souvient de sa détermination, comment le désir peut s'associer cruellement à la souffrance, et elle le revoit tituber sur le chemin muletier : la main gauche plaquée sur sa gorge, ce sourire sanglant que lui a offert John Bart comme une deuxième bouche toute neuve, et des mots coulant de ses lèvres – Pas vrai, le Mort, qu'on a bien mérité ce qui nous arrive ? Attaquer cette fille comme ça, hein ? Passe-moi la pipe que tu as dans ta poche, j'ai envie de fumer. Et le Mort sort la pipe et la glisse entre les lèvres de sa gorge, qui siffle en aspirant goulûment la fumée…

On est bientôt arrivés, annonce John Bart en la secouant par le bras.

Arrivés où ?

Grace se réveille dans une fraîche pénombre et s'enveloppe de ses bras. Au sortir de son rêve, l'impression la poursuit que les dernières années de sa vie n'ont pas existé, que celle qui s'éveille est vraiment la Grace d'autrefois. Puis la conscience affleure confusément – le sommeil l'avait rendue au souvenir d'un passé qui n'est plus et, pour un bref moment, elle demeure suspendue dans cet entre-deux qui sépare le rêve et le jour commençant, lequel précipite sur elle toute sa réalité. Une grange quelconque. L'aube imprimant sur les chevrons des lettres de lumière. Elle ne se souvient même pas d'y être entrée, tout ce qu'elle se rappelle c'est la route et le *citóg* qui ronfle doucement auprès d'elle et qui semble lové comme un chat dans le délice de son propre corps. Elle s'aperçoit alors que, dans son sommeil, il blottit contre sa poitrine son bras infirme.

On y va ? chuchote Colly.

Ramassant son balluchon, elle se dirige vers les doubles portes de la grange quand les ronflements s'interrompent, comme si une main s'était posée sur la bouche de Bart. Retenant son souffle, elle l'entend remuer pour prendre appui sur sa main. Immobile à la porte, elle frotte avec entrain les brins de paille collés à sa veste, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde de se trouver là, si près de la sortie, qui donc aurait l'idée fantasque de vouloir se sauver de si bon matin après avoir marché toute la nuit pour arriver jusqu'ici ?

Ce que tu penses trouver en retournant là-bas, lui dit Bart, n'est pas du tout ce qui t'attend pour de bon.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Il a une façon bien particulière de s'asseoir, exactement comme Colly. Les jambes repliées et le buste légèrement penché en arrière, en appui sur son postérieur. Elle, elle a toujours eu les jambes trop longues pour son corps, si bien qu'elle n'a jamais été à son aise accroupie, elle préfère s'asseoir sur un siège. Elle attrape un tabouret de traite dont les pieds font saillie dans la paille et frotte la poussière déposée sur l'assise. Le tabouret gémissant sous son poids finit par s'effondrer et elle culbute jambes en l'air, les yeux au plafond. Elle a l'impression d'avoir reçu un coup de marteau sur l'os des fesses. À sa grande surprise, Bart ne se moque pas d'elle, il se contente de la fixer de ses yeux sombres. Grace le dévisage aussi, agressive, ouvrant déjà la bouche pour lui rétorquer qu'elle se fiche de son opinion, mais il pose un doigt sur ses lèvres pour l'inviter au silence. Et la voilà qui s'empourpre, une rougeur l'envahit, une émotion qui monte, elle voudrait – elle redresse le tabouret et le projette un peu plus loin. Tais-toi toi-même !

Sans un mot, Bart se lève en soupirant, le soupir d'un jeune homme qui s'éveillerait dans la peau d'un vieillard trop fourbu pour affronter le restant de ses jours. Il s'arrête à la porte, regarde longuement à

l'extérieur, puis revient s'asseoir comme il s'assoit d'habitude et continue à l'observer. Quand elle plante ses yeux dans les siens, elle n'y rencontre que froideur. Il a le regard d'une loche tirée de l'eau, pense-t-elle, ou d'un chat qui s'amuse avec une souris. Comme il est content de lui ! Il est tellement – les mots lui manquent pour le qualifier. Elle tâche alors de concentrer dans ses yeux toute la malveillance dont elle est capable. Ça a tout juste dix-huit ans, pense-t-elle, et ça se pavane comme un petit coq, avec sa grosse moustache d'homme, on croirait que le maréchal-ferrant lui a cloué un fer à cheval sur la figure. Elle détaille la courte barbe sur ses joues, le foulard rouge, le drôle de bracelet en perles qu'il porte autour du poignet. Et ces yeux, ces yeux ! Toujours prêts à vous percer à jour sans rien vous révéler en échange.

Je parie qu'en dehors de son couteau, il ne connaît rien à rien, fait Colly, et avec une seule main il ne réussira jamais à faire la chandelle contre un mur, tu n'as qu'à lui poser la question.

Le regard de Grace passe de l'étui du couteau au balluchon contenant ses affaires.

Je m'en sortais mieux toute seule, dit-elle à Bart.

Je suis stupéfait par ton attitude. Tu as le cerveau dérangé, ou quoi ?

Tu peux me dire ce que tu as et que je n'ai pas ?

Les traits de Bart se sont crispés. Qu'est-ce que je dois comprendre ?

Grace n'en a pas la moindre idée.

Moi, au moins, reprend-il, j'ai un brin de jugeote, et je n'en dirais pas autant de toi, qui te conduis en imbécile heureuse parmi ces crapules en m'entraînant dans tes ennuis.

Si c'est ça, remballe ta jugeote et pars avec. Je me débrouillais très bien sans toi. D'un signe de tête, elle désigne le couteau et se repent aussitôt de son geste, car on aurait pu croire qu'elle montrait le bras atrophié. Ton couteau, s'empresse-t-elle de préciser, il ne nous attire que des embrouilles.

Le visage de Bart se fige, puis ses yeux transpercent les siens comme une vrille, traversent les os de son crâne pour pénétrer jusqu'au centre, qui abrite sa vulnérabilité et sa mauvaise conscience.

Très bien, on va regarder ce que tu as de ton côté.

Grace empoigne son ballot tandis que Colly lui souffle : Ne lui montre pas, surtout.

Pour quelle raison je te montrerais…

Mais Bart est si rapide qu'elle n'a pas le temps de réagir, il lui a déjà arraché le paquet et voilà qu'il le déballe au sol. Une couverture nouée sur quelques haillons et une pipe. Une pelote de ficelle qui se déroule en tombant et le bout de miroir inutile, qui s'illumine en

touchant terre. Le couteau que Sarah lui a donné. Bart le ramasse en riant et Grace frissonne en le voyant promener la lame sur la paume de sa mauvaise main sans même entailler la peau.

Il renifle avec mépris et refait le balluchon avant de le lui jeter.

Bien, voilà qui est réglé.

Qu'est-ce qui est réglé ?

Tu n'as rien du tout, pas même un couteau.

Ils marchent vers le sud et, à force de se fatiguer tout le jour derrière lui, elle prend son dos en aversion et lambine exprès pour le retarder. Son visage se rembrunit chaque fois qu'il doit s'arrêter pour l'attendre. Ils se disputent sur la direction à prendre, se disputent encore quand elle réclame de faire halte près d'un puits – il n'hésiterait pas à soutenir qu'il fait nuit en plein jour et que la pluie ne mouille pas, pour le seul plaisir de la querelle.

Pourquoi tu le laisses toujours gagner ? demande Colly. Il a une petite branche toute maigre à la place du bras, moitié arbre, moitié homme, le pauvre, on dirait un vieux saule, et si tu veux mon opinion le saule est le plus bête de tous les arbres, c'est tout juste un arbuste, en fait. De quel droit déciderait-il de notre voyage ?

Grace garde les bras serrés sur sa poitrine pour mieux protéger sa colère et se répète en son for intérieur : Ne t'occupe pas de lui, il ne te commande pas, ce n'est qu'un rien du tout.

Elle assiste partout à l'avènement de l'été – quelle escroquerie, pense-t-elle, on croirait que le monde n'est que splendeur, mais c'est peut-être vrai, dans le fond, qui sait s'il n'est pas possible de réparer les choses. Cependant, à mesure qu'elle traverse les villages malingres, elle ne rencontre que le silence, les voix se sont tues, on n'entend même pas le cri des bêtes car les volailles et les porcs ont disparu depuis longtemps, et les rares chiens que l'on y croise sont tous faméliques et muets. S'ils n'aboient pas, explique Bart comme s'il avait lu dans ses pensées, c'est qu'ils sont en train de perdre la voix. Je t'ai demandé quelque chose ? a-t-elle envie de rétorquer. Un chien solitaire sur leur chemin leur lance un regard éraillé qui semble dire : À une autre époque je me serais jeté sur vous en aboyant, je n'avais pas mon pareil au village, mais à présent je suis trop fatigué, je ne pourchasse même plus les chats, d'ailleurs il n'y en a plus par ici, des chats, et il y a si longtemps que je n'ai pas mangé, s'il vous plaît, donnez-moi une bouchée de nourriture.

Le long de la route, les belles demeures ne daignent pas leur accorder un regard, mais les bicoques et maisonnettes en pierre les dévorent des yeux, s'interrogeant sur ces étrangers de passage. Ce sont des yeux qui vous vident les poches, se dit Grace, et qui vous pincent la chair des hanches.

Dans un village bâti sur une colline, un maréchal-ferrant en plein

travail les regarde en marmonnant et envoie un crachat vers la route. Elle se demande pourquoi Bart est si tendu, sa bonne main suspendue tout près du couteau. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? chuchote-t-elle en le rattrapant. Il ne lui répond pas, la route est déserte quand elle regarde par-dessus son épaule, et lorsqu'elle lui repose la question, il dit sans tourner la tête : On est suivis. Elle découvre derrière eux le chien à la voix rauque, qui pique l'air de ses os saillants.

Grace commence à s'apercevoir que ce sont les plus pauvres qui se conduisent le plus bizarrement envers eux. Si elle voyageait toute seule, des mendiants l'importuneraient à tous les carrefours, Colly les compare à des *alp-luachra*, ces créatures maléfiques qui mangent la moitié des provisions de leurs victimes. Ces gens vous broieraient l'épaule à force de s'appuyer sur vous pour s'emparer de votre nourriture. Ils se ressemblent tous, avec leur main tendue, il y en a un ou deux qui lui rappellent le vieux Benny, celui qui est mort les poumons ratatinés. Mais eux, sur ces routes, personne ne leur cherche de noises, pas même les mendiants. En revanche, elle constate que les gens marmonnent entre leurs dents en voyant passer Bart, certains vont même jusqu'à réciter des incantations à voix haute et à se signer. Un bonhomme se réfugie sur le bas-côté et fait semblant de chercher un objet qu'il aurait perdu. Grace n'ignore pas que le bras de Bart leur fait l'effet d'une malédiction. Et dire qu'il a subi ces choses-là toute sa vie. Elle essaie d'imaginer son enfance, ce qu'il a pu éprouver dans ces conditions. Elle les connaît bien, ceux qui traitent Bart avec tant de dédain. Maman dirait que ce sont des superstitieux, du genre à vénérer des saints dont l'Église ne veut rien savoir. Ils se figurent que si l'on vient au monde incomplet, on ne peut apporter que le malheur. Ce qu'ils pensent n'a aucun mystère pour elle – croiser Bart de bon matin, c'est la déveine pour le reste de la journée ; qu'il fixe quelque chose des yeux, et ils y verront une promesse de ruine ; et que le Ciel leur vienne en aide si jamais son regard effleure un enfant, car son bras se desséchera, le mal lui ira au cerveau et il ne tardera pas à mourir.

John Bart passe au milieu de tout cela comme un cheval aveuglé par ses œillères – ou un cheval trop fier pour les gratifier d'un regard.

Elle rassemble son courage pour le questionner. Au fait, ton bras, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Son silence dure trop longtemps, elle craint de l'avoir offensé – Tu avais vraiment besoin de lui demander ça, qu'est-ce que ça peut te faire ? En nous voyant ensemble, les gens vont s'imaginer qu'on est fiancés, mais moi je ferai croire que je suis sa sœur.

Bart finit par lui répondre. Ma mère m'a raconté que j'avais partagé son ventre avec un loup. Le loup a eu très faim, alors il a mangé un bout de mon bras. Quand je suis né, il s'est sauvé et depuis il court la

campagne. Il y a longtemps que je le recherche par toute l'Irlande, c'est pour cette raison que je suis devenu un vagabond. Sans prévenir, Bart éclate de rire et c'est la première fois qu'elle entend ce rire, contagieux, qui s'ouvre au monde. Et dire que j'ai cru à ces conneries pendant des années ! Comment est-ce que quelqu'un pourrait savoir ce qui s'est passé ? C'est arrivé avant ma naissance, non ?

Il s'arrête brusquement, cale sa botte contre une palissade et rattache son lacet avec deux doigts.

Merde, fait Colly. C'est de la magie, ça. Tu crois qu'il pourrait m'apprendre ?

Tu peux toujours causer, pense Grace, avec lui, au moins, on est tranquilles sur la route. Du moment que les gens le croient maléfique, il nous sert de protection.

Une démangeaison lui tourmente le pied, mais Bart refuse de s'arrêter. Sans un mot, elle fait une pause pour se gratter avec une brindille et l'entend aussitôt jurer. La route coupe un village – la misère n'est pas venue jusqu'ici, se dit-elle, les maisons sont peintes de couleurs vives, des porcs grognent dans deux ou trois cours. Et les chiens, ici, jappent à pleine voix, mais ce n'est pas contre eux – ils aboient après des fantômes et des souffles d'air, ou juste pour le plaisir d'aboyer. Bart s'arrête et lui fait signe de patienter près d'un âne attaché à sa longe, le regard comme perdu à l'intérieur de lui-même.

Te revoilà, bourriquet, lance Colly.

Tu n'as pas d'ordres à me donner, réplique Grace. Pourquoi je devrais t'attendre ?

Mais Bart a déjà franchi la porte d'un bâtiment et refermé derrière lui, et elle n'a plus qu'à fixer le seuil en serrant les dents. Elle s'aperçoit qu'il s'agit d'un magasin.

Il a pas un sou sur lui, celui-là, avec sa rogne de pogne, observe Colly.

Grace se baisse et glisse un doigt dans sa botte pour se gratter. Deux femmes la surveillent sur le pas d'une porte, grasses comme des oies, bras croisés sur la poitrine. Ça mange de la viande, ça, dit Colly. L'expression de leurs regards renvoie Grace à la conscience de son propre corps, alors elle s'efforce de mieux se tenir et de redresser le dos, comme si Sarah était là pour la houspiller, ne reste pas avachie comme ça, tiens-toi droite ou on va nous prendre pour des miséreuses.

À la sortie du village, des gamins loqueteux et désœuvrés sont réunis sur un pont. Elle retourne ses poches comme deux langues tirées, pour bien leur montrer qu'elles sont vides. La misère est finalement arrivée jusqu'ici, pense-t-elle. Elle n'a simplement pas le droit d'entrer dans le village.

Dis-moi, biquette, tu sais pourquoi elles sont mortes, les poules de la basse-cour ?

Non, dis-moi.

Parce qu'elles sont passées du coq à l'âne.

L'âne n'a pas bronché. Grace lui gratte l'oreille du bout des doigts.

Comment expliquer que les ânes ne rient jamais, reprend Colly, ni les autres animaux, d'ailleurs ? J'ai connu un gars qui racontait que son chien rigolait sans arrêt, comme une hyène, mais je n'y croyais qu'à moitié. Je parie que si on ouvrait cette bête, on s'apercevrait qu'il lui manque quelque chose dans la cervelle, la case de l'humour, peut-être. Ma théorie personnelle concernant le rire…

Comment sais-tu qu'ils ne rient pas, les animaux ? rétorque Grace. Ils pourraient aussi bien se ficher de toi dans leur tête, et tu ne t'en douterais jamais. Tu n'es pas raccordé à leurs pensées, que je sache.

Non, et c'est tant mieux. Quant à ce con de John Bart, je préfère ne pas connaître les siennes non plus, avec sa paluche de baudruche. Il ne me plaît pas du tout, celui-là, je ne te le cache pas, il se prend pour un gros malin mais un caillou a davantage d'humour que lui, et puis il ronfle trop fort et il a un accent de l'ouest ridicule et il n'a même pas deux poings pour se battre.

Grace se bouche les oreilles avec les doigts, mais elle l'entend quand même.

… et tu as vu la taille de son ongle, sur sa mauvaise main ? On dirait un animal.

Tu veux bien me ficher la paix, oui ?

Tu crois qu'il m'apprendra à me servir du couteau ?

Là-dessus, la porte du magasin s'ouvre grande, et Bart en sort à toute allure. Il lui fourre entre les bras une casserole et une livre d'avoine dans un sac. Dépêche-toi, fait-il en tirant sur sa manche. Range ça dans ton balluchon.

Tu vas arrêter de me tirer par la manche ? Mais dis-moi, comment tu as eu tout ça ?

Il m'a suffi de les toucher.

Un malaise la prend quand elle passe à côté des enfants, elle décide de ne pas les regarder. Un seul regard, et elle se sentira obligée de leur venir en aide, de partager ce qu'elle possède avec eux.

Regarde ! s'écrie Colly.

Un vieux bonhomme tâche de les suivre en traînant la patte. Il porte une espèce d'arme à feu.

Tu crois qu'il est à nos trousses ? demande-t-elle à Bart.

On se sent apaisé dans le giron des flammes. Repue de nourriture, elle suce le porridge sur ses dents en regardant le feu lécher l'obscurité. Deux univers se rencontrent à l'endroit où elle s'est allongée, le froid du vent qui souffle et la chaleur du feu, ah, comme il serait agréable d'avoir chaud en permanence, quoique en définitive, la chaleur et le froid n'existent que l'un par rapport à l'autre. Bart,

occupé à tailler un bâton, se met à rire tout à coup. Cette route dans la tourbière. Neuf *pence* la journée. Qui s'en sortirait avec ça ? Tout juste de quoi rafistoler ses bottes. Ça vaut pas la peine de s'enquiquiner pour si peu, en tout cas.

Pourquoi tu y es allé, alors ?

Je suis arrivé là-bas par hasard – j'avais envie de connaître le pays, mais je ne comptais pas non plus m'éterniser.

D'où est-ce que tu viens, déjà ?

John Bart ne répond pas. Grace le dévisage – après tout, qu'est-ce que ça peut me faire, d'où il vient ? Mieux vaut encore l'obscurité, alors elle ferme les yeux et glisse dans un demi-sommeil qui fait surgir des visages fantastiques, vaguement menaçants. John Bart la tire de sa torpeur en se levant d'un bond.

Allez, debout, ordonne-t-il avec un geste de la main.

Elle tourne la tête, agacée, et prend appui sur un coude.

Il se profile au-dessus d'elle le couteau à la main, son corps silhouetté par les flammes semble transformé, distordu, le visage quasiment occulté et le regard noyé d'ombre. Ce qu'elle a devant les yeux est un double de John Bart à l'âme noire, un jumeau engendré par les ténèbres et possédé par la folie – ou pire encore. Elle observe sa façon de tenir le couteau et se redresse tout doucement, avec prudence, puis recule d'un pas. Prends-le, fait-il en lui tendant son arme. Son bras s'avance lentement, mais une fois le couteau saisi, elle le ramène vivement vers elle. Elle croit deviner un sourire sur son visage, mais elle n'en est pas très sûre.

Regarde-le bien. Là, tu le vois ? Rapproche-toi de la lumière. C'est ce genre de couteau qu'il te faut, fixe et à double tranchant. Tu comprends la différence ? Le tien n'est bon que pour l'épluchage, il faudra qu'on t'en trouve un autre dans la prochaine ville.

Il lui reprend le couteau et se met à taillader l'obscurité. Tu dois toujours le garder à portée de main. Regarde où je le mets. Une lame, il faut pouvoir s'en saisir à l'instant même où on en a besoin. Le mieux est d'avancer d'abord la main qui ne tient pas le couteau, ça déroute l'adversaire et ça te laisse du champ – même si cette technique ne peut pas marcher pour moi.

Elle voudrait se couler de nouveau dans le confort de ce demi-sommeil, mais il lui fourre le couteau dans la main.

Encore une chose : que tu aies froid ou que tu transpires, rien ne doit t'empêcher de serrer fermement le manche. Allez, essaie, l'encourage-t-il en lui attrapant le poignet.

Arrête de m'ennuyer, je ne suis pas douée pour ça.

Ça vient vite, tu vas voir.

Il commence par lui montrer comment assurer ses appuis et évaluer l'expression d'un regard, comment jauger la posture de l'adversaire. Il

lui apprend ensuite à esquiver d'un saut de côté et à parer une attaque.

Je ne me vois pas faire ça avec une vraie personne.

Regarde, tu peux retourner vers lui l'arme de ton agresseur.

Il lui enseigne comment porter le coup quand on a percé la défense ennemie.

Mais je ne veux pas faire ça à quelqu'un, jamais de la vie.

Il se peut que tu n'aies pas le choix.

Taille dans les couilles, la presse Colly, prends sa tête comme trophée !

Grace garde les yeux sur la silhouette de Bart, sombre et imprécise.

S'il était fort, dit Colly, il serait capable d'enfoncer sa lame pile dans le cœur de l'adversaire.

Comment tu fais pour te battre avec une seule main ?

Grace regrette immédiatement d'avoir posé cette question.

Mais Bart éclate de rire en exhibant ses dents solides, et soudain elle se demande comment une personne dans son genre peut avoir de si bonnes dents, alors que tous les autres ont la bouche pleine de chicots.

Avec un couteau, déclare-t-il, on est l'égal de n'importe qui.

C'est tellement démodé, les couteaux, fait Colly. Ce que je voudrais, moi, c'est une arme à feu.

Si quelqu'un t'attaque au couteau, dit Bart, tu te feras toujours blesser. Mais le fait de le savoir peut devenir une force.

Il pince entre ses dents sa manche de chemise et la relève sur son poignet. Dans la lumière vacillante, elle voit qu'il est hachuré de cicatrices. Le souffle coupé, elle lui effleure la peau et retire aussitôt sa main. Bart parle toujours, comme s'il n'avait rien remarqué, mais Grace ne l'écoute plus, elle préfère le regarder. Elle se demande quelle existence il a menée, quelles circonstances l'ont conduit jusque-là, auprès d'elle à cet instant précis, évoluant devant le feu comme un pur esprit, comme un danseur, une ombre avec un couteau.

C'est d'abord le fracas qui les prévient, avant même qu'ils puissent la voir. Le bruit de percussion des sabots et la voix tonnante du cocher, comme détachée de son corps. Puis ils l'aperçoivent au sommet de la pente, une voiture fermée tirée par des chevaux au galop. Grace la regarde approcher, réfugiée dans le fossé, elle dénombre six chevaux, se retourne et voit Bart qui est resté campé au milieu de la voie. Pas étonnant, fait-il avant de lâcher un crachat. Elle regarde tour à tour l'attelage et Bart, la forme de chaque cheval se précise, les canons bottés de blanc, le cocher en noir qui s'époumone, la mèche du fouet traçant des croix dans les airs. Elle avise alors un deuxième individu assis sur le strapontin et penché de côté comme pour se faire une idée du bonhomme planté sur la route.

Écarte-toi ! hurle Grace.

Mais Bart ne bouge pas. Ils croient que la route leur appartient, s'indigne-t-il, et qu'on va se pousser dans la haie, c'est ça ?

Grace se remet à crier, sachant bien que la voiture ne s'arrêtera pas, mais Bart garde sa posture de défi. Le tonnerre des sabots et le hennissement fou des bêtes frappent son cœur de désespoir. Sous le soleil glacé, elle voit les muscles des chevaux ondoyer sous leur robe comme des diaprures de lumière à la surface d'une rivière fougueuse, et son imagination noircit encore le tableau – c'est l'enfer, rien de moins, qui déferle à cet instant sur le monde, le cocher est un diable flanqué d'une entité démoniaque et tout cela déboule sur eux à grand bruit comme si une brèche venait de s'ouvrir dans le monde surnaturel. Ce qui s'avance vers John Bart n'est rien d'autre que la parfaite incarnation du mal. Le diable et son suppôt ont beau vociférer, il ne bouge toujours pas d'un pouce, et elle voudrait fermer les yeux pour ne pas voir ce qui va se produire – la mort de John Bart. Mais au dernier moment, alors que les chevaux sont quasiment sur lui, Bart s'écarte lestement de la voie, tandis que l'homme sur le strapontin se penche pour lui décocher un coup de pied à la tête.

Un sillage d'air lacéré derrière la voiture, un tourbillon de poussière au-dessus de la route.

Elle voit Bart étendu contre la haie, mort.

Elle voit Bart remuer avec lenteur.

Il se met sur son séant, tel un homme qui vient de s'éveiller. Tu es mort ? crie Grace en se précipitant vers lui. John Bart entrouvre un œil pour la regarder et porte une main à son crâne.

Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Pourquoi tu ne t'es pas écarté ? Tu es idiot, ou quoi ?

Soudain, les yeux qu'il pose sur elle lui font penser à deux cailloux noirs extraits d'une rivière, enrobés de leur glaçure d'eau, fermés sur le mystère de leur origine. Et brusquement, ces yeux la heurtent de toute leur rage.

Détrompe-toi, je suis tout sauf idiot. Tu ne vois pas ce qui se passe autour de toi ? Les nantis, les richards de ce monde, ils se foutent éperdument de ce qui peut arriver au commun des mortels. Tu as vu ce village, hier, comme il était prospère, à l'abri de la malédiction. Et l'arrogance du cocher. Les choses vont ainsi, désormais. Pour les gens comme nous, c'est peut-être la fin du monde, mais eux, ça ne les gêne absolument pas. Tu veux connaître mon opinion ? Les affamés qui errent sur les routes continuent à croire qu'on va leur porter secours. Mais qui va venir les secourir ? Ni Dieu ni les Anglais, assurément, ni personne dans ce pays. L'espoir les fait vivre. C'est le mensonge auquel ils ont envie de croire. C'est l'espoir qui les aide à tenir debout. Qui les convainc de rester à leur place et les empêche de se rebeller. Je vais te

dire une chose : moi, je n'espère rien. Je n'ai aucun espoir de rien, parce que espérer te rend dépendant des autres. Et moi, je veux fabriquer ma propre chance. Je crois que les règles ont cessé d'exister. Nous sommes totalement seuls, maintenant. Puisqu'ils ont décidé de nous laisser nous débrouiller, c'est exactement ce que nous allons faire. Et nous devons rester debout pour affronter tout ça. Je crois que si je veux obliger cette foutue voiture à s'arrêter ou à sortir de la route, je suis capable d'y arriver. Je le crois sincèrement. Il n'y aura qu'un gagnant dans l'affaire, eux ou moi. Et je compte bien remporter la partie – comment pourrais-je vivre, sinon ? Ce qui se passe en ce moment ressemble parfaitement à la fin du monde, la seule différence, c'est que les riches continueront à vivre sans souffrir. Les dieux nous ont abandonnés, voilà mon idée de la situation. Et le temps est venu que chacun devienne son propre dieu.

On doit ressembler à deux épouvantails, pense-t-elle. Des corbeaux tournoient au-dessus du champ pour attraper les vers. Bart a retroussé les manches de sa chemise, mettant les passants au défi de le regarder. Et son corps à elle qui pousse de partout, au point qu'elle a renoncé à bander sa poitrine. Sa casquette de garçon, elle la garde désormais dans sa poche – il est si agréable de se passer la main dans les cheveux.

Tu es en pleine transfemmation, lui dit son frère. On dirait maman. Et tu le provoques pour qu'il te regarde.

Elle se surprend à observer Bart, en se persuadant qu'elle essaie simplement de le comprendre. Ses yeux capables d'écouter, de plonger jusque dans ses tréfonds. Elle sent se délier les choses qu'elle avait enfouies de toute sa volonté et vouées à l'oubli. Des paroles s'échappent d'elle qu'elle croyait perdues, et qui racontent l'histoire de sa vie. Quand elle lui révèle son véritable prénom, Bart sourit. Dans ma tête je t'appelais Petite, lui avoue-t-il, mais je préfère Grace.

Elle se murmure son prénom. Grace. Entendre le son de son propre nom, c'est comme entrer dans l'eau d'un fleuve autrefois familier. Voilà, tu peux redevenir toi-même.

Lorsqu'elle l'invite à lui parler de sa propre histoire, Bart commence par hausser les épaules sans répondre. Ce n'est que plus tard qu'il la lui raconte. Je suis né dans une famille de pêcheurs, explique-t-il, mais je ne pouvais leur servir à rien. Il se met à rire, puis son visage s'assombrit et il retombe dans le silence. Une nuit, je me suis réveillé et j'ai vu mon frère brûler vif sous sa couverture. Il avait trop bu, et il s'était endormi près du feu. Qu'est-ce que je pouvais faire, moi, avec une seule main ?

Les routes s'illuminent de fleurs sauvages, le monde est au sommet de son éclat. Les pissenlits s'inclinent les uns vers les autres dans un

mouvement fraternel, s'exprimant de toute la force de leur jaune. Une orchidée croisée en chemin, d'une blancheur idéale. De temps à autre, quelqu'un décide de les accompagner un moment, malgré la main de Bart. Un vieux meneur de bétail au seuil de la mort, qui agite les mains en l'air comme pour mieux rendre compte de la perte de son troupeau. Une femme coiffée d'une casquette d'homme en laine, qui a parcouru dix-neuf lieues depuis le lever du soleil et marche bras croisés, s'accrochant à l'idée qu'un cousin lui portera assistance. C'est facile de raconter sa vie à des étrangers, pense Grace. Sur ces routes, personne ne juge personne.

À un certain regard de Bart, elle comprend qu'ils doivent se séparer poliment de ces voyageurs-là, prendre un tournant que les autres n'auront pas choisi et retourner dans une ferme qu'ils ont repérée, où ils attendront la nuit. Ils forcent les cadenas à la pointe du couteau, crochètent les portes fermées et se glissent à pas de loup dans les arrière-cuisines, apaisant à mi-voix les chiens dont ils ont dérangé le sommeil. Prends ce qu'il te faut mais pas davantage, lui recommande Bart, sauf si on entre dans une maison de riches. Là, ne te gêne pas pour te servir.

Ils marchent sur les routes en buvant du coulis de légumes à la bouteille, et elle sent alors ses forces recroître, l'été a agrandi les dimensions du monde et ouvre largement le ciel du soir. Prennent-ils part à toute cette beauté, se demande-t-elle, sont-ils entraînés dans le renouveau naturel ? Elle pose sur Bart un drôle de regard, elle s'en rend bien compte. Combien de fois il a crocheté la porte de ses pensées. C'est comme si leurs deux esprits se rencontraient en terrain commun, Bart prononçant immanquablement la phrase exacte qu'elle avait en tête.

Cette maison est vide
Cette maison est vide

ou bien

Regarde-moi cette trogne !
Regarde-moi cette trogne !

ou encore

Il était incroyable, ce chien !
Il était incroyable, ce chien !

Quand j'étais plus jeune, lui dit-elle, il m'arrivait de rester éveillée dans mon lit et de réfléchir au temps, à la durée du temps et à l'idée de Dieu, je me demandais ce que ça pouvait représenter de vivre pour toujours, de passer toute l'éternité à vivre dans les cieux, mais à un moment mon esprit se dérobait face à une telle pensée et j'étais prise de panique.

Je croyais être le seul à penser à ce genre de choses, répond Bart. Quand j'avais neuf ou dix ans, je restais éveillé des nuits entières, à tâcher d'imaginer l'infini du temps dans les cieux, sans jour ni nuit, sans besoins ni désirs d'aucune sorte – le repos, la nourriture, la chaleur, le réconfort des autres –, et l'idée m'est venue que tout ce qui fait nos vies est relié à ces choses-là, sinon l'existence n'aurait pas de but. J'en suis arrivé à la conclusion que ce serait vraiment trop con de vivre comme ça, et que je n'aimerais même pas essayer.

Lorsqu'ils entrent dans la maison abandonnée d'un paysan, Grace est saisie par l'impression d'y être déjà venue. Le monde ne cesse de prêter à l'inconnu l'apparence du familier – les collines sous un certain éclairage, la silhouette d'un arbre qu'elle ne peut aucunement avoir croisé mais qu'il lui semble pourtant connaître de mémoire, ou par le souvenir d'un rêve. Et à présent, dans cette chambre, quelque chose entre en résonance avec son passé. Bart touche un des murs du plat de la main, dit : J'ai l'impression d'être déjà venu ici. Le regard qu'elle lui lance le trouble.

Tu crois, lui demande-t-elle, qu'on a vu tout ça en rêve quand on était plus jeunes et qu'on l'avait oublié jusqu'à maintenant ?

De bon matin sur la route, un bonhomme en noir essaie de les rattraper. Un prêtre qui hâte le pas, le corps penché en avant, et leur crie de s'arrêter. Il les rejoint en épongeant son front en sueur et les prie de l'accompagner. Les gens qu'on avait embauchés ne sont pas venus, leur explique-t-il. C'est très ennuyeux.

Grace remarque alors qu'il est embarrassé de ses mains et que sa voix, profonde et bien timbrée, ne s'accorde guère à son allure.

Je te parie que c'est un de ces faux prêtres qui courent les routes, chuchote Colly. Ils s'habillent en soutane et demandent l'aumône, mais la nuit ils se déshabillent pour se mettre au lit avec des veuves et des jeunes filles, en louant Dieu et tous les saints pendant qu'ils s'échinent à leur rentrer dans le corps. Comment peux-tu être sûre qu'il te dit la vérité, qu'il ne prépare pas un mauvais coup ?

Sans discuter, Bart tend la main au prêtre. Grace ramasse un pissenlit et souffle les aigrettes dans son dos.

Quel est ton vœu ? lui demande Colly.

J'ai fait le souhait que son autre main se fane.

Elle accable Bart de toute sa haine, en le voyant bavarder ainsi avec le prêtre comme s'ils étaient de vieilles connaissances. Ils parlent des

désordres actuels. L'arbre surchargé de fruits, déclare l'ecclésiastique, voit ses branches casser une fois l'hiver venu. La grandeur œuvre à sa propre ruine, et ils finiront par s'en apercevoir.

Grace ne comprend pas à qui il fait allusion – les prédicateurs ne sont bons qu'à déverser de sages paroles qui ne coûtent rien.

La maison dans laquelle il les conduit abrite trois cercueils. Il y a là deux hommes en veston et chemise blanche, trois femmes et un jeune garçon. Elle est morte, à présent, dit l'une des femmes à mi-voix, puisse Dieu veiller sur elle dans les cieux.

Grace s'applique à ne pas regarder ce groupe affligé ; le garçon lui jette un coup d'œil venimeux lorsqu'elle se place au-dessous d'un coffre en bois de frêne contenant la dépouille légère d'un enfant. Une femme suffoque de chagrin lorsqu'on enlève le cercueil. Grace cherche des yeux quelque chose à voler.

Ça ne finira donc jamais ? se dit-elle. Et Colly de seriner : Pourquoi as-tu accepté ? Porter les cercueils, ce n'est pas ton affaire, laisse ça aux autres. Mais je n'ai rien accepté du tout, réplique-t-elle, je n'ai même pas eu l'occasion d'ouvrir la bouche. Jamais de sa vie elle n'a été si mal à l'aise, transporter le cercueil d'un enfant inconnu, avec tous ces gens qui la regardent. Ses yeux dévorent la terre, et les arbres, et le ciel, comme pour leur demander de la tirer de là. Il est encore loin, le cimetière ? Bart aurait dû se renseigner. À quoi ça rime, d'abord, de porter les cercueils de gens qu'on ne connaît pas ? Chaque fois qu'elle lève les yeux, c'est pour rencontrer le regard du garçon. Elle tente d'imaginer la vie de l'enfant dans le coffre, elle se le représente dans différentes situations, mais c'est toujours une version d'elle-même qu'elle voit, ou bien Bran ou Finbar qui tombent par terre en courant vers la porte et restent assis à pleurnicher, ou tirent la queue du chat roux qui a fini par se sauver, parce que les chats réagissent toujours ainsi quand on les malmène de la sorte, on t'avait prévenu, pourtant, et tu n'as pas écouté. Et ce garçon qui la déteste de tous ses yeux, gardera-t-il à jamais le souvenir du petit qu'elle transporte dans ce cercueil ? Et qu'adviendra-t-il quand sa vie s'achèvera – qui, alors, se souviendra de l'enfant ? Et là, d'un seul coup, elle reçoit la révélation de la mécanique de la mémoire, tout finit par sombrer dans l'immensité de l'oubli et elle-même ne sera pas épargnée, pas plus que les gens de Blackmountain et les autres habitants de la terre. Cette idée suffit à faire voler son esprit en éclats.

Chansons et fumée. Un feu allumé dans la pièce assombrie. Ils sont de retour dans la maison et Grace, debout contre le mur, observe en silence les gens rassemblés. Elle déteste les chansons qui s'épanchent de leurs lèvres comme des rêves tristes, elle déteste les entendre évoquer leurs morts. Ils sont arrivés au bout du chemin, dit un

homme, Dieu l'a voulu ainsi. Les yeux du garçon la brûlent. Comment se fait-il que Bart n'ait rien remarqué ? Allez, viens, on s'en va, murmure Colly. Elle décoche à Bart un coup d'œil chargé de querelle, mais lui a l'air de passer un bon moment. Se glissant le long du mur, elle se rapproche de la porte et avise une paire de pincettes à charbon, noires et massives, qu'elle camoufle sous son manteau avant de s'éclipser dans l'obscurité. Loin de cette maison, loin de ce salaud de Bart.

À peine est-elle sur le chemin que celui-ci lui crie de l'attendre.

Chope-lui les burnes avec ces pincettes, tu vas voir ! l'exhorte Colly.

En se retournant, elle le voit sortir une bouilloire de sous son manteau et la balancer par l'anse.

On fait une sacrée paire, toi et moi, lui dit-il. On pourrait croire que nous avions tout calculé.

Les feuilles tremblent doucement. Elles se défont peu à peu de leur lumière, l'abandonnent à la nuit en chuchotant leur détresse, et demain tout recommencera. Ils franchissent un pont qui résonne de la vie impétueuse des flots. L'eau qui chamboule les galets. L'eau qui succède à l'eau dans un flux incessant. Puis ils prennent un chemin étroit qui traverse un vallon planté de vieux arbres – des mélèzes et des aulnes, lui semble-t-il. Bientôt ils seront transformés en cercueils. Elle voudrait repousser l'image de son propre corps enfermé dans une de ces caisses, mais il suffit que l'on cherche à éloigner son esprit de quelque chose pour qu'il ignore nos efforts et n'en fasse qu'à sa guise.

Bart s'obstine à parler du prêtre, mais elle n'a pas envie de l'entendre.

Colly crache sa colère. Celui-là, avec sa patte de patate, il faut toujours qu'il décide à notre place ! Hé ! Moi, au curé, je lui aurais répondu : Va te faire foutre, saint homme ! On était comme des rois avant de croiser ces deux-là, on savait ce qu'on faisait.

Grace pense au regard du garçon de tout à l'heure, à la haine qu'il a introduite en elle comme un ver, et maintenant ce ver se tortille sous sa peau. Pourtant, elle ne cherchait qu'à rendre service. Et la voilà en train de se coltiner ces pincettes ridicules, comme si elle avait une chance de les vendre en ville ou de croiser sur la route un rétameur qui voudrait les acheter.

Cogne-le sur la tête avec ces pincettes, fait Colly. Il faut lui montrer qui est le chef.

Tu as entendu ce prêtre, insiste Bart, c'était un genre d'intellectuel. Il m'a parlé du chagrin d'Achille, m'a raconté que le chagrin l'avait littéralement submergé quand il avait perdu son ami Patry, ou Patro – je ne sais plus, appelons-le Pat. Et alors la mère de ce Pat, à moins que ce soit celle d'Achille, lui a fait cadeau d'un bouclier en or magnifique, toutes les belles choses sur la terre étaient gravées dessus

et Achille a retrouvé la joie pour un moment, il a oublié son malheur et…

Grace n'en peut plus de cette histoire de mort et de bouclier. Elle se met à crier. Tu veux bien la fermer, oui ? Arrête ces bêtises. Qu'est-ce que tu y connais à cet Achille et à son Pat Machin-Chose ? À quoi ils t'ont mené, tous ces discours ronflants de l'autre jour ? À prendre un coup de pied dans la tête. Je crois bien que tu es resté idiot après ça, vraiment. Et c'était ton idée à toi de transporter ces cercueils, tu ne m'as jamais demandé mon avis. Je ne m'étais jamais sentie aussi bête de ma vie. Et je suis là, maintenant, en larmes, à charrier ces pincettes ridicules qui ne me servent à rien.

Grace n'a remarqué qu'elle pleurait qu'à l'instant où elle en parlait. Elle prend plaisir à voir le visage de Bart se froncer, les sourcils et les lèvres s'affaisser. Même son silence est une satisfaction. L'espace d'un instant, elle a l'impression qu'il voudrait lui répondre mais que les mots lui manquent, sa bouche s'ouvre puis se referme sous le grotesque fer à cheval de sa moustache. Ses mouvements semblent moins fluides. Quelque chose apparaît au loin, une charrette qui roule lentement dans leur direction, tirée par un cheval.

Lorsque Bart retrouve la parole, il semble hésiter entre gentillesse et provocation. Ce que je t'ai dit l'autre jour, c'est… c'est que ça ne sert à rien de rester là sans bouger, à espérer que la situation s'améliore. C'est à nous de la rendre meilleure.

Et comment tu comptes t'y prendre ? Comme ça ? réplique-t-elle avant d'aller s'asseoir au beau milieu de la route, les bras croisés et les pincettes posées sur ses genoux. Son regard est rivé à la charrette qui s'avance. Bart s'arrête, surpris.

Allons, lève-toi de là, fait-il en essayant de la remettre debout.

Et Colly de lui commander : Ne bouge pas, montre-lui qui de vous deux est le plus fort.

Amuse-toi à me toucher, dit-elle à Bart, et je t'arrache les couilles avec ces pincettes.

Ce n'est pas une charrette qui s'approche, mais un cabriolet. Si seulement il pouvait se hâter ! Il est si lent, si lent qu'elle a le temps d'hésiter, de réfléchir aux conseils de Bart – Qu'est-ce qui te prend, cette voiture va t'écraser le crâne !

Bart observe la scène, tapi contre la haie. Avec ce traînard, dit-il, on y est jusqu'à la nuit.

Grace distingue la silhouette du cheval et deux passagers à bord du cabriolet. Suspendue sur un côté, une lanterne mène un combat incertain contre les ombres du soir.

Cesse ce jeu imbécile et écarte-toi de la route.

Va te faire foutre, je fais juste ce que tu m'as demandé.

Elle se relève doucement, et ses yeux se concentrent si fort sur la

voiture que le monde se réduit à un tunnel obscur vers lequel elle dirige toute sa volonté, elle est bien résolue à montrer à Bart qu'il se trompait – ou qu'il avait raison, qui sait –, et elle souhaite de toutes ses forces que la voiture s'arrête. On dirait tout d'abord qu'elle ralentit, même si elle avance toujours sur elle, mais non, en vérité la voiture accélère, elle entend un cri de mise en garde qui ne vient pas de John Bart, un claquement de métal et le heurt des sabots, un hurlement sous son crâne et puis un autre cri, et alors le cabriolet perd de la vitesse et s'immobilise en tressautant. Son souffle file déjà vers le fossé, mais elle n'arrive pas à mouvoir son corps. Tu as réussi, tu as réussi, espèce de timbrée ! s'écrie Colly.

Face à elle, un couple de gens âgés vêtus comme des citadins, figés dans leur frayeur. Quand l'homme tend enfin le bras devant le corps de sa compagne, dans un geste de protection, il semble soulever du plomb. Puis il se met debout, scrutant les arbres de chaque côté du vallon, et découvre John Bart dans le fossé. Je vous en prie, crie-t-il, ne nous faites pas de mal ! Je vous donnerai ce que vous voulez.

C'est à ces mots que Grace prend conscience de l'image qu'elle renvoie, plongée à demi dans l'ombre avec les pincettes entre les bras, longues comme une arme à feu : tout le monde ne voit pas la même chose, et cet homme croit avoir un fusil sous les yeux. Il lance alors un objet sur la route – cela ressemble à un gros caillou, mais le tintement qu'il produit en touchant le sol n'est pas celui de la pierre ; aussitôt, John Bart s'élance hors du fossé pour s'en emparer.

Un poids lui oppresse les poumons, la douleur taraude tout son corps. Elle n'a pas lâché les pincettes et elle court, elle court à n'en plus pouvoir. La respiration sifflante, ils ralentissent le pas tandis que la nuit les cerne de toute son étrangeté. Ils ont du mal à s'orienter. Une aubaine pareille qui vous tombe du ciel, ça alors – à moins que ce soit Bart qui ait raison, c'est à nous de forcer la chance. Alors qu'ils s'enfoncent au milieu des arbres imbus de nuit, elle sent son regard sur elle, comme s'il tâchait de déchiffrer ses pensées. Il éclate d'un rire tonitruant.

Toi alors, tu es une sacrée bonne femme, on peut le dire ! Et il secoue la tête comme si elle restait un mystère pour lui.

Elle lui jette un regard surpris. Jamais personne n'avait employé le mot « femme » pour parler d'elle.

La reine des pirates de la province de Connacht, voilà qui tu es. Grace O'Malley. Ça tombe bien, non ? Voilà comment on va t'appeler dorénavant. Il en faut, du cran, pour tenter une chose pareille avec des pincettes.

Ne sachant plus où poser les yeux, elle s'assoit sur une pierre pour regarder le ciel.

Tiens, tends-moi tes mains. Il verse les pièces au creux de ses

paumes frémissantes afin qu'ils puissent compter leur fortune : trois livres, dix shillings et deux *pence*.

Tu crois que ça va suffire ?

Ha ! fait Bart en jetant la bouilloire au loin. Suffire pour quoi ? Pour mener grand train ? Tu es une sacrée bonne femme, toi. Puis il poursuit en baissant la voix : Il faut qu'on se montre prudents, ce n'est pas rien, tu sais, ce qu'on vient de faire. On va nous rechercher, c'est sûr qu'ils vont réagir.

Elle respire par saccades, la fatigue répandue dans tous ses membres. Combien de temps pourra-t-elle fuir ainsi ? Elle se voit courir toute la nuit, minée par l'épuisement tandis que les cavaliers gagnent du terrain, car le corps est ainsi fait, il s'épuise si on ne lui accorde pas de repos, et celui qui n'a pas de cheval est fichu. Elle lève les yeux vers les dernières lueurs du couchant, accablées par le poids de la nuit.

Tu crois que ça ressemblera à quoi, la fin du monde ?

Quelle drôle de question ! répond Bart, dérouté. Le monde ne va pas finir, voyons ! Il va continuer à tourner. Mais à supposer qu'il finisse un jour, voici ce qui arrivera : les nuages se pousseront vers l'ouest en apportant la pluie, et ailleurs il sera déjà en train de pleuvoir et quelqu'un pestera parce qu'il est trempé. La même chose que d'habitude.

La reine des pirates du Connacht, répète Grace dans sa tête.

Elle sait maintenant qu'ils sont à la fois vieux et jeunes, et qu'ils ne mourront jamais.

Lorsqu'ils atteignent Athlone, le monde enrêvé se libère de ses ombres. Le sommeil lui tire sur les paupières, et il lui semble que ses pieds se sont disloqués. Toute la nuit, elle a marché en guettant le bruit de leur approche – la vision d'un bouquet de torches flambant au loin. Et Bart qui ne cessait de répéter : On avance encore un peu. Ils sont toutefois entrés dans la ville sans encombres, et les talons de Grace sont échauffés jusqu'au vif. Elle prévient Bart qu'elle veut dormir dans un vrai lit, s'imagine installée dans une pension.

Ah non, ce serait le meilleur moyen d'attirer l'attention.

Dans ce cas, à quoi bon avoir de l'argent ?

Et Colly d'ajouter : Tu crois qu'on peut prendre une chambre rien que pour nous deux ?

La lumière de l'aube s'insinue dans les cours, dans les ruelles et sous les porches, révélant la vraie nature des vagabonds – l'incarnation d'un effondrement de l'esprit. Toutefois, on y croise aussi des personnages de meilleur aloi, hommes matinaux partant vaquer à leurs affaires, vêtus de capes et de redingotes de qualité, femmes drapées de capelines de belle coupe, parfaitement seyantes. Dans une rue assez large, on trouve des enseignes de toutes sortes.

Grace observe ces lève-tôt avec attention. Un homme tire sur la chaussée un panneau vantant ses ombrelles.

Parvenus à la limite de la ville, ils tombent sur un pont monumental. C'est la Shannon, indique Bart, et là, c'est un avant-goût de l'enfer. Il désigne du doigt d'immenses baraquements militaires bâtis sur les berges. Un peu plus loin, des femmes battent leur linge au bord de la rivière, et l'eau coule silencieuse et meurtrie. Près d'eux passe un homme dont le manteau a une manche arrachée.

C'est peut-être ce qui se fait actuellement, suggère Colly, les gens mettent en gage une manche à la fois. Bientôt, on va les voir se balader quasiment nus, avec juste une jambe de pantalon ou une manche pour se couvrir. Tant que j'y pense, tu ne crois pas qu'un témoin risque de le reconnaître, l'autre, avec sa patoche toute moche ?

Chut, ça suffit.

Tu comptes recommencer à te plaindre ? lui demande Bart.

Mais je n'ai rien dit, moi.

Tu étais en train de ronchonner.

C'est pas vrai. Je disais juste que je voudrais me déchausser.

Grace imagine ses pieds pareils à deux fruits talés, les baignant dans de l'eau tiède et les frottant doucement jusqu'à ce que la peau ait retrouvé sa teinte rose vif – avoir de nouveau des pieds de fille.

Jamais elle n'était entrée dans une maison semblable, avec un escalier de cette taille. La lumière matinale se pose sur les premières marches telle une paire de grands souliers, et la logeuse s'élève comme une ombre vers les hauteurs, une chandelle à la main. Grace monte derrière Bart, accompagnée par le souffle haletant de Colly. Il y a au moins dix pièces dans cette maison, dit-il. À mesure qu'ils montent, la maison et la cage d'escalier semblent s'incliner de côté, elle entend derrière une porte la voix enrouée d'un homme qui chuchote quelque manigance, tandis que le bois craque tout son assentiment. Plus haut, toujours plus haut avec son esprit qui dégringole, il faut qu'elle se cramponne au manteau de Bart pour ne pas tomber. Tu te tiens à ses fesses comme un coquillage collé à son rocher, fait Colly. Elle lâche le pan du manteau pour se retenir au mur de guingois. Un homme qui descend les frôle en traînant de lourdes vapeurs d'alcool, et l'escalier et les murs commencent à se resserrer, penchant de plus en plus, elle est persuadée que la bâtisse va s'effondrer sous leur poids, ou que les marches vont céder pour la précipiter vers la damnation. Et cette logeuse auréolée d'une faible lumière n'est autre que Mammon tenant les clés de l'enfer.

Deux lits entassés sous un plafond incliné. Bon sang, fait Bart, il n'y a même pas de fenêtres ? Grace surprend le regard de la femme fixé sur le bras malformé. Faites-nous monter une cuvette et de l'eau

chaude, dépêchez-vous, lui dit-il. Une minute plus tard, il s'est endormi comme un mort, et elle retire ses bottes pour se laver les pieds à la clarté de la bougie, doucement, tout d'abord, avec tristesse, parce qu'il y a trop longtemps qu'elle ne les avait pas nettoyés au savon. Ce qu'ils sont devenus, ses pieds… Déformés par les bottes, épais, calleux, les talons pareils à des cailloux rognés. La chair qui n'est ni blanche ni rose mais bleue, avec des taches de noir par endroits. Elle se couche emplie de chagrin sous les draps rêches et froissés qui conservent la tiédeur d'un autre corps, la couverture dégageant les mêmes vapeurs d'alcool que l'homme croisé dans l'escalier. Et ce plafond bas qui l'écrase.

Colly, dit-elle, cette maison va s'écrouler sur nous pendant notre sommeil et nous laisser morts.

Si ça arrive pendant que tu dors, répond son frère, tu ne t'en rendras peut-être pas compte.

Le lit a beau être confortable, l'inquiétude l'a tirée de ses rêves. Bart qui n'a qu'un bras. Bart qui a ramassé cette bourse. Colly a raison, il est facile à repérer. Grace tâche de se concentrer sur son sommeil, s'imagine à Blackmountain en train de se reposer, et elle découvre alors que les traits de sa mère deviennent flous dans sa mémoire.

Colly, tu dors ? chuchote-t-elle.

À poings fermés.

Colly, je ne me rappelle plus rien de Blackmountain.

Mince.

Aide-moi à me souvenir.

Comment ?

Dis n'importe quoi, on verra.

Tu te rappelles ce petit trou où tu pouvais glisser le doigt ?

Lequel ?

Le petit trou dans la porte.

Aussitôt la scène remonte de sa mémoire – elle-même agenouillée devant l'orifice, plissant les yeux pour regarder le monde flou du dehors. Le parfum ténu de vieille résine. L'écho d'une voix qui appartient à sa mère, comme une forme qu'elle toucherait sans la voir. Et pourquoi, pourquoi es-tu incapable d'évoquer clairement son visage quand tu penses à elle ?

Tu te rappelles, quand on ouvrait la porte et qu'on la refermait dix fois de suite, les gonds grinçaient comme un corbeau qui crie et maman devenait folle. Laissez cette porte tranquille, vous deux, fermez-la tout de suite !

Elle se tient de nouveau à la porte, comme autrefois, et regarde ce qu'elle a toujours vu, l'éternité de ces collines arpentées par la lumière changeante, ce voyageur immémorial qui rendait chaque journée

unique.

La main de Bart l'arrache au plus noir du sommeil, elle a peine à soulever les paupières.

S'il recommence, menace Colly, je lui défonce le crâne d'un coup de poing.

Quelqu'un est entré ici pendant qu'on dormait, lui annonce Bart. Un ivrogne, je pense, mais il n'a rien volé. Heureusement que j'avais gardé l'argent avec moi.

Elle a le vague souvenir de s'être éveillée à demi en entendant quelqu'un entrer, une silhouette silencieuse à la porte qui semblait attendre la permission de s'introduire dans son rêve, et puis la porte s'était refermée, elle avait remué en plein sommeil pour savoir ce que c'était, mais sa fatigue était trop lourde et elle avait renoncé. Si Bart n'avait rien dit, peut-être le souvenir se serait-il effacé – se glissant sur un côté du lit, elle fourre le doigt dans un accroc de la couverture qui pourrait se confondre avec le trou dans le bois de sapin de leur porte. Elle s'efforce de superposer le Bart bien réel à celui de son rêve, cet autre Bart doté de deux mains intactes, qui se tournait vers le loup et enfonçait une main dans sa gueule.

Mets vite tes bottes, lui chuchote le vrai Bart. On ne se promène pas pieds nus quand on a de l'argent pour se payer une chambre.

Tu peux parler, réplique-t-elle, toi et ton bras de voleur qui pendouille.

Ils sont deux change-formes qui sortent du magasin pour se mêler à l'animation des rues. L'après-midi est gorgée de soleil et ses pieds sont tout légers dans les bottines neuves, de véritables souliers de dame, un pur ravissement dont elle ne peut détacher les yeux, des bottines en vachette qui se lacent sur le côté, c'est tellement nouveau qu'elle ne sait pas trop comment marcher avec, et cette odeur de cuir, cette enveloppe souple qui vous tient le mollet…

On ne transforme pas un poisson en oiseau, songe-t-elle. Quoique – c'est peut-être possible.

Si tu arrêtais de te contempler dans les vitrines, souffle Colly, tu n'aurais pas cette démarche de pintade.

Tu ferais mieux de guetter les regards curieux, se dit Grace, bien qu'elle sache que personne ne la regarde et que Bart a eu tort de vouloir la dissuader d'acheter des vêtements, sous prétexte qu'ils allaient attirer l'attention. Maintenant, c'est lui qui a l'air tout fier sous l'épaisse cape de laine qui dissimule à merveille son bras infirme. On dirait que sa démarche est plus sûre, mais soudain il se retourne, comme si une pensée venait de l'aiguillonner, et lance un commentaire sur sa façon de se tenir : Tu te fais trop remarquer. Pour toute réponse, elle fait voleter les pans de sa cape neuve, d'un vert de

feuille de lierre.

Elle, elle a bien envie qu'on la remarque au milieu de toutes ces dames élégantes, car toi aussi tu es une femme, désormais. Ma cape à moi est la plus belle, elle sort tout juste de chez le marchand. L'allure de tous ces gens ! Le monde approche peut-être de sa fin, mais ces gandins ont l'air de s'en moquer éperdument. Cependant, on croise aussi dans les rues des visages creusés jusqu'à l'os, des yeux caves qui vous appellent. Le relais de diligences grouille de mendiants prêts à harceler la prochaine voiturée de voyageurs.

Entre avoir faim à la campagne et avoir faim dans une ville, elle se demande ce qui vaut le mieux. Qui donc pourrait vouloir habiter en ville ? Plus jeune, les grandes villes l'intriguaient comme une curiosité, mais elle se rend compte à présent qu'elles se ressemblent toutes. Partout de hautes bâtisses, le même brouhaha s'élevant entre les maisons, des ponts semblables avec leur lot de bons à rien et de rustres qui observent le passage en vous déshabillant du regard. Et dans les rues, l'éternel vacarme des mendigots, des cireurs de chaussures et des vauriens, et toujours quelqu'un pour crier après un cheval ou un mulet dont les yeux vous fixent en silence. Les nantis mettent du parfum, habitude bien compréhensible quand on voit que chacun leur jette ses immondices sous le nez ; la rivière a beau envoyer des bouffées d'air frais, cela n'a rien de commun avec le souffle qui descendait sur Blackmountain, imprégné d'effluves célestes et dévoué tout entier à purifier votre maison.

Elle dévisage sans se gêner un gros marchand de gésiers et de têtes de poulet, sidérée par le prix de la marchandise.

Ce soir, décide Bart, on dînera à la pension, car si on reste dehors, les gamins ne vont pas te lâcher.

Ah oui, tu crois ?

Bart a envie de faire une partie de billard, mais elle refuse de le suivre dans l'escalier et se campe devant l'entrée.

Qui accepterait de jouer contre lui, dit Colly, avec sa patte en truelle ?

Bart redescend quand elle fait mine de s'en aller, les yeux lui sortent de la tête et son visage est une boule de rage.

C'est quoi, ton problème ?

Grace rechigne à lui révéler sa peur toute neuve des escaliers, ce rêve où elle a vu les marches s'effondrer sous ses pieds et la maison lui tomber dessus, ce rêve où elle s'est vue morte mais éveillée en plein songe. Elle lui tourne le dos en se drapant de sa cape et esquisse une danse en sautillant d'un pied sur l'autre, puis elle bondit en l'air et se met à virevolter avant de déployer dans un grand final théâtral les pans de son habit.

Bart la fixe des yeux sans ciller une seule fois – un long regard

glacé.

J'avais raison, tu es une sacrée bonne femme.

Ils ont acheté suffisamment de tabac pour fumer à s'en écorcher les poumons. Après deux nuits passées dans un vrai lit à se repaître de sommeil, Grace sent tous ses os reprendre substance. Elle tâche de ne pas trop se soucier de la boue qui salit ses bottines de dame, car rien en ce monde n'est fait pour durer, pas même les chaussures neuves. Alors qu'ils traversent la place du marché, Bart lui saisit le poignet et pointe le doigt devant lui. Ce gars, là-bas, je le connais.

Il l'entraîne en hâte, une question dans les yeux, puis lui lâche le bras et continue à pas pressés, nez en l'air comme un chien de chasse levant la truffe au vent. Elle se lance à sa suite tandis qu'il bouscule les passants, se hausse sur la pointe des pieds pour mieux voir et enfile une ruelle, puis une autre ; l'homme qu'ils cherchent finit par s'engager dans une venelle où s'étouffent les bruits du monde avant de s'introduire dans un abri en bois construit à la va-vite. Grace porte la main à son couteau. Des gens patibulaires s'entassent là-dessous, et ils ont avec eux un chien piteux qui ne sait plus gronder. C'est toi, McNutt ? appelle Bart. Elle voit bouger une paire de gros godillots, puis un homme s'extirpe lentement de l'abri avant de se dresser de toute sa hauteur, tout en bottes et rendant à Bart une bonne tête. Sa bouche s'ouvre grand, ses poings se serrent, puis il cramponne Bart par les revers de son habit, s'inclinant vers lui comme pour le heurter du front, et Grace accourt déjà avec son couteau lorsqu'elle voit Bart sourire et l'inconnu le repousser dans un simulacre de bagarre. Bart fait semblant de tendre sa mauvaise main, se recule en riant et présente ensuite la bonne. L'autre la serre et lui donne l'accolade.

Merde, John Bart ! fait le dénommé McNutt. Qu'est-ce que tu fous là ?

Je t'ai aperçu dans la rue, j'aurais reconnu ta trogne à des kilomètres.

C'est bien toi, petit con d'estropié.

Ils sont installés tous les trois à la table de la pension. McNutt est dans la misère, il suffit de le regarder pour s'en apercevoir. Celui-là, pense Grace, il y a belle lurette qu'il ne s'est rien mis sous la dent. Ces pommettes saillantes, ça pourrait faire un bel homme, mais lui, c'est la faim qui lui a creusé les joues. Il a les yeux trop rapprochés, ses bottes prennent trop de place sous la table et il jacasse à s'en faire tomber les cheveux. Ses yeux lèchent le pot de bois que l'on remplit de lait de chèvre, s'accrochent au derrière de la logeuse comme pour dévorer cette chair dédaigneuse. Et le bras qu'il tend vers le pot de lait est celui d'un homme qui dépérit à petit feu. Un rescapé de l'enfer, se dit-elle. Cela ne l'empêche pas de déblatérer sans repos, comme s'il était

animé d'une énergie intarissable. Baratin et boniment à n'en plus finir, agitant les coudes dans tous les sens pour faire bonne mesure. Depuis qu'il est arrivé, elle n'a pas réussi à placer un mot.

Pendant un temps j'étais à Galway, raconte McNutt, je tuais les chiens errants – ils font énormément de dégâts dans les rues, vous n'imaginez pas. On me demandait d'employer une seule balle par chien, mais comment faire pour les avoir du premier coup alors que ces bêtes te voient venir et sentent la mort qui s'approche ? À mon avis, c'est bien vrai qu'il est plus noble pour un chien d'aller mourir tout seul dans un champ, quand il l'a décidé. Si tu leur as touché une patte, ils te font un de ces boucans en essayant de se sauver ! Vous savez que les chiens hurlent comme les humains quand ils comprennent qu'ils vont mourir ? En général, on devait les achever à coups de massue et…

Il va la boucler, celui-là ? fait Colly.

Grace se surprend à regarder les mains de McNutt.

… j'ai quitté ce boulot après avoir menacé un gars de lui coller une balle entre les yeux, et voilà, je suis arrivé ici, pile sur le nombril de l'Irlande. C'est mon expression à moi, ça. Vous l'aviez jamais entendue, hein ? J'ai fait le voyage avec un aigrefin qui n'arrêtait pas de lorgner mes poches, alors moi je lui ai dit que c'était pas étonnant que Cork soit le trou du cul de l'Irlande, et là je lui ai piqué sa montre parce que j'ai pensé qu'un gars qui risquait de me dépouiller était capable de faucher sa propre montre. Après ça je me suis fait embaucher comme emballeur dans un entrepôt, pas loin d'ici, ça a duré un temps et ensuite j'ai fait gardien…

Ferme ta gueule, McNutt ! dit Colly.

… je me suis débrouillé pour faire entrer des gars en douce de temps à autre, vous voyez ce que je veux dire, et puis là aussi ça s'est terminé, je vous raconterai une autre fois. J'avais prévu du boulot pour la semaine qui vient mais je vais pas m'embêter avec ça maintenant, vu que tous les trois on s'amuse comme des fous.

McNutt vide sa chope et prend ses aises sous la table, ses bottes confisquant toute la place.

On est comme des rois, ici, reprend-il. Vous savez ce que j'ai lu dans le journal ? Il faut six chèvres pour donner autant de lait qu'une vache, mais à côté de ça le lait de chèvre n'est pas plus mauvais que l'autre, ce qui me fait penser qu'on le sous-estime dans certains coins de…

Grace entend deux femmes – Des putains ! s'exclame McNutt – parler d'argent dans l'escalier et se demande qui elles sont. La porte s'ouvre alors sur un cocher qui entre sans leur adresser la parole et les regarde l'air de rien. McNutt ne prononce pas un mot pendant que l'homme s'installe près de la cheminée et allume sa pipe sans les

quitter des yeux. Il se remet à bavarder avec Bart, mais à voix basse, cette fois, et c'est comme une conversation entre frères, ponctuée de fous rires. Elle fixe McNutt qui ne la remarque même pas, puis pose sur Bart un regard tranchant comme une lame. Deux corniauds minables, pense-t-elle.

Ce type, dit Colly, il ne m'inspire vraiment pas confiance, on dirait qu'il regarde tout avec ses doigts – et d'abord, comment est-il possible de se fier à un homme qui a les yeux si rapprochés ?

On se montre généreux envers lui, se dit-elle. Ce gaillard aux poings crevés. Ce bouffon à la bouche amère. Il pourrait nous en être reconnaissant.

J'ai une énigme pour toi, murmure Colly. Qu'est-ce qui n'a qu'un bras mais plante bien sa lame ? Je te donne un indice – ça a un rapport avec le feu.

En tout cas, fait McNutt, je me suis retenu d'aller plus loin.

La logeuse tranche du pain qu'elle dépose sur la table, et trois mains se tendent de concert. Grace mange un bout de pain et a soudain envie de caresser ses bottines à lacets. Le fumet de la viande en train de cuire est le comble du délice, mais tout cela s'évanouit lorsqu'elle surprend sur elle le regard du cocher, avec ce qu'il sous-entend ; aussitôt, elle abaisse la bottine qu'elle admirait du bout des doigts. Dans la présence physique de cet homme se révèle une complicité avec la violence, l'habitude de maîtriser de ses bras un attelage de chevaux. Et il y a du Boggs dans sa façon de tortiller les poils sur ses doigts, si bien que l'odeur de viande la ramène instantanément à Blackmountain, à cette expression affamée et implorante qui emplissait les yeux saillants des petits frères, et la voix de la logeuse se confond avec celle de Sarah. Grace se lève, toute chancelante, sort de la pièce et retrouve le chemin de l'escalier. Bart l'appelle mais ne vient pas la chercher.

Réveille-toi, lui dit la voix. C'est son père qui lui parle et l'accueille au sein de sa force, elle ne sent rien d'autre que son odeur, cette odeur si ancienne, vieille comme le monde, remontée vers elle depuis le temps jadis, son père-voix, son père-ombre, bourdonnement d'un chant très profond.

Réveille-toi. Elle ouvre les yeux sur un royaume d'hommes noirs. Bart la secoue doucement, penché sur elle avec son souffle tiède, tandis que McNutt se tient près du mur avec une bougie qui fond dans sa main et fait sauter à travers la chambre son ombre agrandie, effrayante. Il se ronge les ongles sans prêter attention à elle.

Grace s'assoit sur son lit en repoussant brutalement la main de Bart. Qu'est-ce que tu veux ?

Il faut qu'on s'en aille. Dépêche-toi.

Grace a beau ciller, le noir reste pris dans ses yeux. Elle se rallonge

aussitôt, car on est au beau milieu de la nuit et il faudrait être fou pour ne pas dormir à cette heure-ci, quand on est couché au chaud dans un lit.

Mais Bart la force à se rasseoir.

Recommence ça, dit Colly, et je te brise la main qu'il te reste.

Le client qui était à la salle à manger, ce soir, dit Bart. McNutt l'a déjà vu, c'est un enquêteur qui vient de la caserne. On nous soupçonne de quelque chose.

Grace jette un coup d'œil à McNutt, qui hoche solennellement la tête en regardant vers Bart. Oui, je l'ai déjà remarqué dans la rue. Et il avait bien l'air de s'intéresser à elle.

Furtifs comme des ombres, ils déverrouillent la porte et referment derrière eux. Ils longent la rue en silence, précédés hardiment par le panache de leur haleine, tout duveteux dans l'air froid bleui de clair de lune où la rivière répercute sa rumeur. Le quartier est presque désert, on n'entend que la toux déchirante d'un quidam qui a dû s'assoupir sous un porche et, un peu plus loin, l'écho des vociférations d'un ivrogne dont la voix résonne comme une plaque de mauvais acier martelée par la nuit, ou comme un cri d'alarme jailli du rêve d'un autre ; le bruit de l'eau, par contre, peut évoquer une infinité de choses – peut-être le murmure réprobateur des morts. Lorsque le pochard fait mine de se lever, McNutt lui expédie un coup de pied qui le colle à son ombre. Bart le tire par son manteau. Ça suffit comme ça, McNutt. L'autre recule la main en l'air, comme pour dire : Je l'ai à peine touché. Avant de lâcher : L'armée a dû engager un enquêteur, je suppose. À l'attitude de McNutt, Grace devine que le danger dont il parle est sa propre invention, peut-être s'agit-il d'un habile stratagème pour s'immiscer dans leurs projets ? Soudain il se tourne vers elle, comme s'il l'avait entendue penser.

Dis-moi, reine des pirates, qu'est-ce que tu comptes faire avec tes pincettes ?

Qu'il aille se faire foutre, dit Colly, ces pincettes sont une relique sacrée.

Deux nuits durant, ils marchent en direction des montagnes sous les étoiles masquées. Le grain de l'obscurité est serré comme un poing. Grace s'adresse à la lune comme à une vieille amie, la regarde apparaître et s'éclipser en silence. Dans un coin perdu de la nuit, ils se dissimulent à l'écart de la route et suivent des yeux une procession d'ombres, dix personnes, ou peut-être davantage, et deux bêtes de somme. Le cortège avance sans bruit et leur silence prend une dimension sacrée, Grace pense au Christ et à ses disciples cheminant sur une route antique tout en regardant ces inconnus s'éloigner avec leur mystère, fondus aux couleurs de la nuit.

McNutt ne cesse de se plaindre de l'obscurité, du manque de

bougies et de papier. J'ai envie de tuer quelqu'un, mais je n'y vois même pas à deux pas.

Tu finiras par t'habituer, lui répond Bart.

Colly, fâché de ne pas pouvoir placer un mot, se retranche dans sa bouderie.

Par moments, Grace a l'impression d'entendre un rire dans la langue souple du vent. Ils continuent à marcher jusqu'à ce que le tranchant du soleil déchire l'horizon, puis ils s'arrêtent pour attendre le soir.

Pendant la journée, les voies de circulation sont relativement encombrées. Depuis leur cachette, ils regardent défiler les mendiants, les voyageurs en charrette qui transportent leurs possessions, les enfants attachés aux pas des adultes. La nuit, en revanche, les villages ne sont que des surgissements de silence, des entassements de bicoques muettes levées contre le ciel nocturne, où même les chiens se tiennent cois. Lorsqu'ils les traversent, ils doivent ordonner à McNutt de fermer son bec. Quand il n'est pas occupé à râler, il faut qu'il entonne chanson après chanson ou débite ses éternelles histoires. Vous connaissez celle du bonhomme qui a vendu du fer-blanc au diable ? Et celle de la lavandière qui avait reçu le mauvais œil ? Et celle du roi et du corbeau, vous la connaissez ? Savez-vous que celui qui entend un corbeau parler est promis à devenir roi et sage ? Et la roue de la fortune, vous savez comment elle tourne ?

Colly ne cesse de soulever les questions les plus insolubles. Le siège de l'âme – l'endroit où elle se loge. Est-ce plutôt dans les organes, ou se trouve-t-elle à l'intérieur du corps sans lui appartenir vraiment, à moins que le cerveau ne l'accueille dans un réceptacle spécial, comme le sens de l'humour, il est logique qu'elle adopte la forme du corps pour pouvoir se déplacer plus facilement, mais dans ce cas, que se passe-t-il si l'on perd un bras, comme John Bart, est-ce que l'âme aussi a un bras déformé ?

Grace réfléchit alors à son âme à elle, à tout ce qui est entré à l'intérieur, comment l'âme pourrait-elle avoir une essence stable alors que chacun change un peu tous les jours et devient avec le temps une tout autre personne ? On n'est pas le même entre le début et la fin d'une année, et il arrive aussi parfois que l'on se transforme en l'espace d'un seul jour, selon les événements qui adviennent. Dans ces conditions, ne peut-on pas penser que l'âge auquel on meurt a une influence décisive sur l'âme ? Voilà un mystère qu'il vaut mieux laisser à la réflexion des sages.

Elle cueille les fleurs des buissons de fuchsias, qui dans la lumière de l'aube ressemblent à de petites araignées, et savoure leur léger goût de miel. Devant eux s'élèvent les Slieve Bloom Mountains, accrochées au ciel comme des vagues surgies de la mer.

La montagne les accueille de toutes ses brumes, une nappe qui se répand et adhère au paysage en le voilant de mystère. Le chemin en pente, bossué de touffes de laîche, disparaît au sommet du versant. Un corbeau croasse un message sur le corps qu'il a perdu, et les arbres font penser à des maraudeurs aux aguets. Le monde se tait, seulement troublé par les échos de la grosse voix de McNutt. Vous connaissez l'histoire du vieux corbeau qui a couché dans un nid d'aigle ? C'est une nuit glaciale, et le corbeau n'en peut plus de ce froid tenace. Il s'installe donc dans un nid qui n'est pas le sien, et dans ce nid il trouve un oisillon. Et là, que fait le corbeau ? Il tue le petit et l'enterre sous une pierre. Ensuite il revient au nid et attend le retour de l'aigle, qui prend le corbeau pour son oisillon et se met à le couver, lui tenant chaud tout au long de la nuit. Voilà un petit malin comme je les aime.

C'est Colly qui avise en premier la silhouette au bord de la route. Il y a un homme couché dans le fossé ! crie-t-il. Ses jambes et ses bottes pointent hors d'un buisson, comme si homme et plante pouvaient faire racines communes. Avant même d'avoir pu l'examiner, leurs yeux ont reconnu la mort. C'est elle qui donne à ses pieds cette position anormale, et son inertie paraît insolite parmi toutes ces choses qui frémissent de vie dans le fossé, animées par le vent. C'est si curieux, le corps d'un homme mort. Ce qu'il est, ce qu'il n'est pas. Grace remarque la paume ouverte du cadavre, comme s'il communiquait dans la mort la pleine mesure de son indigence et cherchait quelque chose à manger – à moins que, livré à cette fin solitaire, il ne se soit tourné vers ses souvenirs, tendant la main vers une femme aimée ou peut-être vers une mère, puisqu'on prétend qu'à l'instant de la mort, c'est leur mère que tous les hommes appellent.

Tu crois, demande Colly, qu'au moment où les corbeaux lui ont mangé les yeux, son âme s'en est allée par les orbites ?

Ils se tiennent ensemble au-dessus du corps, et McNutt lui donne un coup de pied. Arrête, sale porc ! lui crie Grace.

Je voulais juste m'assurer qu'il était bien mort.

Jette-lui plutôt une pièce, propose Bart.

J'ai pas de pièces à lui donner.

Grace compte l'argent qui reste dans la bourse et dépose un *penny* dans la main du défunt. Quand ils reprennent leur marche, elle voit McNutt traîner en arrière et se pencher sur le corps pour s'emparer de l'argent.

Je le lui rendrai en enfer ! dit-il.

Ils ont patienté longtemps, surveillant la riche demeure et la vallée échancrée en arrière-fond. Les allées et venues d'un attelage élégant. La tombée du soir obscurcissant la maison. Grace accroche le regard de Bart et le coup d'œil qu'ils échangent leur donne de la force. À pas de loup, ils se rapprochent de la demeure. De la musique s'échappe

d'une salle brillamment éclairée, une gigue traditionnelle que McNutt interrompt d'un coup en frappant brutalement à la porte. Une rumeur de voix qui se nouent et se dénouent, un homme parle, puis une femme, certainement une domestique inquiète qui les interroge derrière la grande porte. Qui est là ? La physionomie de McNutt semble aussitôt se transformer, puis sa main se lève bizarrement comme s'il avait trouvé le ton juste d'une mélodie. Sa voix est celle d'un gentleman. Grace n'en revient pas, elle a l'impression d'entendre un homme de la ville.

Je suis navré de vous déranger ainsi – je suis un propriétaire terrien dont l'attelage vient de verser un peu plus haut sur la colline, et j'ai impérativement besoin de secours. Il me faut un médecin pour mon cocher. Si nécessaire, j'ai en ma possession plusieurs lettres de recommandation. Je m'appelle Philip Fulton, de la famille Fulton de Ballinasloe. Les exportateurs de grain, vous savez.

Bart étouffe un rire contre son poing en jetant vers McNutt un regard éberlué, stupéfait qu'un butor pareil soit capable d'un tel prodige verbal. On chuchote à l'intérieur, puis une voix de femme demande qu'on les laisse entrer, et un homme lui répond, sans doute un domestique, qui doit sûrement la contredire. Grace sourit à la nuit en entendant qu'on tire le verrou. Là-dessus, McNutt s'engouffre dans la maison tel un ouragan, terrasse l'homme d'un coup de poing et entre comme chez lui en coqueriquant.

Les yeux de Grace deviennent morsure au moment où elle pénètre à l'intérieur, elle sent quelque chose qui enfle, une rage impavide qui se dresse toute dentée, aussi grande que la gueule d'un loup. McNutt a changé de stature : avec toute l'autorité d'un guerrier, il conduit la gouvernante et l'homme qu'il a frappé – le majordome, probablement – vers une des pièces donnant sur le vestibule. Bart la dépasse tel un souffle de vent et, dans l'immense miroir, elle les voit se refléter tous les deux, le blanc luisant de deux paires d'yeux émergeant des visages enduits de boue séchée, les brindilles tressées à sa chevelure – tu as l'air d'une bête qui vient de ramper hors d'un fossé.

Prenant une lampe des mains de la domestique, Bart s'engage sans bruit dans l'escalier pendant que Grace suit McNutt dans un salon retentissant de grands cris, où deux femmes font rempart devant un jeune garçon. Il y a aussi le maître des lieux – appelons-le Crésus –, avec sa figure rouge à exploser, que McNutt fauche d'un coup de poing. L'homme tombé à terre se relève à quatre pattes avant de rejoindre en rampant comme un nourrisson le reste de la famille, escorté de McNutt qui lui bourre le derrière de coups de pied. Il laisse sur le tapis un sillage de pisse. Leurs instruments de musique gisent au sol, sans doute les ont-ils posés là en s'alarmant du raffut à la porte.

McNutt s'empare d'un violon et le projette contre un mur dans un fracas de bois éclaté.

Alors, salopard, tu vas me dire où tu as planqué ton or ?

Il se penche tout près de Crésus qui se tient recroquevillé contre le mur, le visage écarlate, et contracte ses deux poings inutiles. McNutt joue du couteau sous son nez – Je rêve ou tu t'es pissé dessus ? Sous les yeux de ta famille ! Si je te tuais, là, ce serait sans regret.

Grace quitte le salon pour s'introduire dans l'office saturé d'odeurs. Elle s'en imprègne une minute, puis fourre dans un sac une pièce de viande de cinq livres, y ajoute une miche de pain et fait glisser de son plat une langue gluante qu'elle retire aussitôt du sac et emballe dans un torchon avant de l'y remettre. Alors qu'elle fait main basse sur un rôti en croûte, braillements et bruits de bagarre lui parviennent du salon. Aussitôt elle s'y précipite, le couteau à la main, et découvre que McNutt a soulevé le gamin à la force de ses mâchoires, agrafé à sa chemise. Puis c'est Bart qui fait son entrée, deux volailles sur l'épaule et un pistolet à silex glissé dans la ceinture de son pantalon. Au creux de son bras infirme, il porte une corne de poudre et un sac de plomb. Une des femmes se met à crier. Pourquoi vous en prendre à nous ? Savez-vous à qui vous avez affaire ? Je fais partie du comité de secours qui s'efforce de venir en aide aux gens de la région. Plusieurs fois, j'ai envoyé des courriers à Dublin et à Londres. Nous avons collecté des souscriptions, nous avons tenté notre possible. Pourquoi vous acharner à nous dévaliser ?

Tu veux bien fermer ton clapet ? lui retourne McNutt.

D'un coup de pied, il pousse un fauteuil contre un mur et commence à se démener contre un massacre de cerf qu'il décroche en tombant à la renverse. Il se relève, serrant les bois contre lui, puis il s'en coiffe, arrondit le dos et se met à tourner en rond dans la pièce en bramant. Toute forme de pensée a déserté Grace. Ses mains saisissent les chandeliers en cuivre, quelques bouquins qui traînent et des verres en cristal, elle dépouille une table de son linge et les voilà lancés vers la porte, une chanson puissante irradiant dans leur corps, et McNutt qui bataille pour faire passer les andouillers. La bourrasque qui les avait poussés à l'intérieur les entraîne maintenant au-dehors, et ils se jettent tout scintillants dans le noir, portés par la gueule du loup.

Ils avancent précautionneusement sur le chemin traîtreux, guidés par la chandelle de Bart enveloppée de papier. La succion de la lune a créé un tourbillon de nuages, leurs pieds hurlent à chaque pas et leurs bras n'en peuvent plus, étirés par le poids de leur fardeau. Le visage d'un homme luit au cœur de chaque arbre, le friselis des feuilles annonce un branle-bas de chevaux et de chiens, des cavaliers affûtés comme des flèches, toute une coalition de forces hostiles prêtes à la pourchasser jusque dans la montagne. Il faut que nous soyons comme

le vent, se dit-elle, ainsi ils ne nous retrouveront jamais.

Tout à coup, McNutt émet un petit rire sifflant. Il n'a pas lâché les bois de cerf. Son rire finit par exploser, pareil au hurlement féroce d'un chien. Il n'arrive pas à articuler – Vous avez vu… ce salopard, je lui refoutrais bien mon pied aux fesses… pour le plaisir de le voir se pisser dessus !

Biquette, dit Colly, c'était un superbe crochet du gauche, le meilleur coup du boxeur.

Et soudain Grace aussi se met à rire – car le rire est un soulagement. Bart se retourne pour leur imposer le silence. Sous l'éclairage tamisé de la bougie, ses traits ont subi une métamorphose et c'est un étranger qu'elle a devant les yeux – peut être en effet ne sommes-nous à présent plus les mêmes, se dit-elle. Le chemin devenant plus raide, Bart les entraîne sur une piste de berger au sol glissant. Elle s'efforce d'oublier que le moindre faux pas risque de les précipiter au fond de ces vallées qui mènent certainement en enfer. Son regard saute de-ci de-là, cherchant quelque chose à quoi se raccrocher, et c'est alors qu'elle voit la bicoque. Une ruine sans toit, ouverte aux étoiles. Du doigt, elle la désigne à Bart. Il faudra bien que ça fasse l'affaire, répond-il.

Bart, lâche alors McNutt, tu as des yeux qui percent les ténèbres. Comment nous as-tu déniché une si belle vue ?

Ils allument un feu et font cuire la viande embrochée sur un bâton, humectant leurs lèvres de graisse chaude. McNutt, levant théâtralement une timbale vide, fait semblant de boire en portant des toasts : aux rois de la vieille Irlande, aux chefs de clan et à leurs armées, à Dieu qui est au ciel et à tous les saints, qui ont eu la bonté de nous offrir ce festin, sans oublier Philip Fulton et tous les Fulton de Ballinasloe, qui ont eu la bonté de nous prêter leur nom, bande de cons.

Même dans cette faible lumière, Grace s'aperçoit que Bart la fixe des yeux, elle sent sur elle le poids de son regard chargé d'admiration et peut-être d'une espèce de désir, bien qu'elle se refuse à l'envisager. Dès qu'il se détourne, elle lui lance un discret coup d'œil qui lui révèle à quel point il a changé : le visage éclairé par la lune qui rayonne dans la maison sans toit, le brillant de sa moustache, le miroitement fantomatique de sa peau argentée comme une gravure dans un livre, comme un guerrier illustre qui se serait échappé d'un conte pour se matérialiser sur cette colline. Une émotion indéfinissable pulse à l'intérieur d'elle-même et lui donne envie de jeter de grands cris vers les cimes ; une sensation de puissance, peut-être, et de liberté.

Il n'y a rien qui soit juste ou injuste en ce monde, dit-elle. Il n'existe que ceci.

McNutt pose sur elle un regard d'incompréhension. Qu'est-ce que tu

racontes ?

Mais Grace s'est déjà levée pour hurler à la nuit. Brûlez tout ! Mettez tout au feu ! Leurs yeux luisants de lune sont fixés sur elle, puis McNutt se déplie d'un bond, comme s'il avait enfin compris, et se coiffe des bois de cerf, fléchissant les genoux et chaloupant des hanches, et il danse autour du feu en modulant un invraisemblable cri animal. S'emparant de la nappe qu'elle a volée, Grace la fait onduler au-dessus du brasier et se met à jeter aux flammes tout ce qu'elle a chapardé – Pas les chandeliers ! lui crie Bart –, une peinture encadrée avec un arbre dessus, un jouet d'enfant monté sur roues, deux livres qui résistent un moment au feu avant de s'embraser.

Leur chanson née dans les hauteurs du ciel dévale les versants silencieux, roulant vers les imbéciles endormis dans leur lit. Bart se lève à son tour, comme piqué par un accès de rage, et s'anime d'un bond, ils dansent tous les trois, maintenant, une danse libératrice que la lune guigne à travers les palmes des feuillages, une danse qui porte le rire de l'oubli, le rire qui chasse la souffrance et vous transforme en dieu.

De longs jours s'écoulent, qu'ils passent à écouter McNutt dévider sans fin le fil de ses histoires. Des récits de combats et de bravoure, des massacres dans les quatre provinces, les chaleurs de l'été à Galway, la vieille nonne démente qui l'a suivi et s'est dévêtue devant lui. Il aurait continué longtemps si une soudaine apparition ne l'avait réduit au silence, ôtant toute couleur à ses joues : deux silhouettes dans la brume, à quelques pas à peine, flottant plus qu'elles ne marchent, semblables à des rouleaux de fumée. Une troisième forme apparaît, et le cœur alarmé de Grace se met à battre la chamade, car qui sont ces gens, des policiers ou des soldats, ou peut-être de simples voyageurs, mais voilà Bart qui braque déjà son pistolet tandis qu'elle tient le fusil en se demandant comment viser avec. McNutt n'a pas touché à son arme, assis comme un homme pris de malaise.

Une fois que les silhouettes se sont éloignées, Bart lui demande : Pourquoi tu n'as pas pris ton pistolet ?

Cet endroit est hanté, murmure l'autre. Je le sais.

Une réplique fuse aussitôt de la bouche de Grace : On ne t'aurait pas cru aussi superstitieux. C'est des fadaises, tout ça. Ces gens étaient peut-être à nos trousses.

Elle a lancé sa repartie avant même de croire à ce qu'elle disait. Bart tourne vers elle un regard qu'elle ne sait pas déchiffrer. Il arrive, se dit-elle, que le diable vous attende au bord de la route et marche à vos côtés, et il arrive aussi qu'il attende son heure dans un coin de votre tête pour souffler des idées à votre langue.

McNutt s'est installé à son aise, les bras sur les genoux et ses godillots en éventail, comme si tout allait pour le mieux. Il lui adresse

alors un sourire narquois. Allez, file, reine des pirates, et tiens la bonne main de ton amoureux.

Je crois qu'il est temps de partir, renchérit Bart.

Ils grimpent vers les hauteurs, guettant le moindre mouvement dans la morne lumière du soir. Tout n'est que champs de tourbe et blocs de rochers balayés par un vent morfondu de vieille solitude. Sur leur chemin, une bergeronnette sifflote, inspirant une chanson à Colly.

La bergeronnette a pris sa volée,
À la volette,
Elle a pris sa volée…

Colly !

Ils prennent un chemin qui descend à travers la tourbière puis remonte vers un terrain boisé offrant une vue dégagée sur les plaines. Au sud s'étend un patchwork de verts, comme si on avait cousu bout à bout tous les plus beaux champs d'Irlande.

Cette région est très différente, explique Bart. On y trouve les plus riches fermiers du pays.

Je comprends ce que tu veux dire, approuve McNutt, bien que j'aie pu voir dans d'autres coins de meilleurs cultivateurs.

Dans une gorge isolée, ils tombent sur une cabane rudimentaire. Les murs contiennent plus de terre que de pierres et son toit en branchages laisse filtrer la maigre fumée d'un foyer. Ils se dissimulent pour épier les mouvements d'un jeune ermite à la mine affamée, qui passe un long moment assis sur un rocher, sans rien faire d'autre que se signer. Les types comme lui, fait McNutt, on ne les regrettera pas.

Le soir venu, ils se glissent jusqu'à la cabane. McNutt, sorti tout griffé de son corps-à-corps avec un buisson de houx, le traite de putain tout en traînant derrière lui les rameaux arrachés, avec des efforts de discrétion que Grace juge largement insuffisants. La concentration prête à Bart un visage sévère. Chacun se poste sur un côté de la cahute et Grace retient son souffle en se demandant si l'ermite est endormi, puis elle commence à moduler un miaulement de matou affolé qui pourrait aussi bien appartenir à un mauvais esprit. Colly se met à aboyer, et McNutt râtelle le sol avec les branches de houx en poussant un braiment assez fort pour ébranler la hutte. Bart, de son côté, hennit comme un cheval. Leur concert d'animaux fantômes introduit dans la maison sa rumeur fantastique, et alors la porte s'ouvre à la volée sur l'ermite qui s'enfuit dans la nuit des montagnes.

À l'intérieur, ils trouvent un bon feu allumé et une provision de bois. McNutt rit à en avoir mal dans les côtes, il est obligé de s'allonger.

Il pensera que les mauvais esprits sont venus le chercher. On va pouvoir loger ici pendant un bout de temps.

Les rires éclatent de nouveau lorsque Colly se met à aboyer et McNutt, une main sur le ventre, les supplie de s'arrêter.

Ils mangent à la clarté des bougies, et sous cette lumière McNutt semble tout en dents et en doigts – il n'a vraiment rien d'un âne, se dit Grace, on dirait plutôt un chien enragé. Ils remplissent leurs gobelets au seau d'eau et McNutt porte un toast à l'ermite, à sa cabane bien confortable et au tas de bois qu'il leur a laissé, et espérons que jusqu'à la fin de ses jours, il racontera comment le diable est venu le hanter.

Le vent se lève au cours de la nuit, rabattant la fumée dans la pièce. Grace en a plein les yeux et la gorge, elle s'insinue même dans ses pensées, au point qu'elle doit sortir respirer l'air froid de la nuit. Elle regarde l'obscurité, les bras croisés sur la poitrine. Dans ces montagnes, le vent fait le même bruit qu'à Blackmountain.

Le temps des grosses chaleurs s'écoule sous des montagnes de nuées. Ces nuages sont si pesants qu'ils écrasent le jour, se dit Grace. Les journées passent avec lenteur, l'indolence est dans tout, dans la chaleur adoucie, dans la lumière et les heures.

Le féroce juillet doit être terminé, fait McNutt.

C'était l'expression qu'employait Sarah pendant ce mois interminable où les réserves étaient épuisées et où il fallait attendre les récoltes d'août.

Elle regarde McNutt piocher à pleines mains dans le sac d'avoine. Doucement, lui dit-elle. Il se contente de l'ignorer, ramassé sur sa force qui croît. Une turbulence se développe dans la cabane exiguë. Bart taille dans le bois avec son couteau et Colly bavarde sur un sujet ou un autre, il n'est jamais à court de choses à raconter. Grace a surpris quelques glaneurs ici et là, et elle se demande s'ils ont entendu McNutt qui palabre sans discontinuer, assis contre le mur, ses bottes accaparant la chaleur du feu. Colly a beau lui dire de la fermer, le débit de McNutt est une crue perpétuelle. Grace cherche discrètement le regard de Bart, l'air de demander : Comment est-ce que tu peux le supporter ? À moins qu'elle n'ait plutôt voulu lui dire : Comment va-t-on s'en débarrasser ? Mais Bart ne réagit pas, tourné vers ses propres pensées, et continue à ciseler sa pièce de bois.

Le sac d'avoine vide ouvre sa gueule plissée. Colly tient absolument à exprimer tous les projets qu'il a en tête – des machines à construire, des trous gigantesques dans le sol. On pourrait réunir une meute de chiens sauvages et les lâcher. Grace se bouche les yeux avec les poings, elle voudrait tellement qu'il se taise. Que lit-on à ce propos dans les journaux ? fait McNutt. Comment se fait-il que les autres passent devant la justice ?

Grace s'accorde de prudentes excursions dans la vallée, pour le

plaisir d'échapper à McNutt et à sa grande bouche, qui est encore plus encombrante que ses bottes. Sur les basses terres, elle a l'impression que tous les regards languissent après l'automne. Les chiens eux-mêmes semblent monter la garde à la lisière des champs, frappant le sol de leur queue. Un ondoiement de verts qui illumine le jour convoque dans chaque averse des myriades d'yeux scintillants et fait briller la nuit venue une lune en pleine croissance. Toutes les pensées tendues vers ce qui mûrit en terre en attendant son terme, imperméable à toute hâte.

Certaines nuits, des échos de détonations ont roulé dans le ciel, et elle voit à présent des gardiens surveiller les cultures, chassant les affamés comme des vols de corbeaux. Les feuilles échangent des confidences sur les risque-tout qui se faufilent dans les champs à la clarté souffreteuse de la lune, avec leurs mains impatientes d'arracher les tubercules encore verts. Grace passe sa colère sur un caillou qu'elle cogne du pied. Dans sa tête, elle voit les riches fermiers se gaver de nourriture, les joues rubicondes. À l'époque où l'on vit, songe-t-elle, il faut se faire à la fois loup et anguille.

Elle regarde un moment la silhouette de McNutt se découper à la clarté des flammes, lissant un pli sur son pantalon. Puis il recule dans l'ombre et ne reste alors plus que la rengaine de sa voix. Un jour où j'étais à Kilroghter, je suis sorti boire un coup avec un certain Horsebox. Là, il s'est bagarré avec un gars aussi costaud que lui, et il est revenu un peu plus tard armé d'une branche d'épinette. Le bonhomme était assis sur un banc, alors Horsebox s'est approché par-derrière et lui a fracassé le crâne comme s'il tapait dans du beurre. L'autre, il a plus jamais été pareil après ça. Le jour où j'ai recroisé Horsebox, je lui ai demandé pourquoi diable il lui avait fait ça, et voilà ce qu'il m'a répondu : Cette enflure a baisé ma sœur. Sauf que Horsebox, il n'a jamais eu de sœur.

Grace n'arrive plus à réfléchir, tous ces papotages lui obstruent l'esprit. Elle s'en prend à Colly, qui essaie d'intervenir, et lui demande de la boucler. McNutt se penche vers elle et la tient dans son regard. Je me demande ce que tu es exactement, dit-il.

Ce n'est pas McNutt que Grace voit à cet instant, mais une créature apparue en rêve dans l'obscurité de cette cabane, un visage dont on ne distingue que les dents jaunies par l'éclat des flammes – ces dents qui ont fait un sort à leur réserve d'avoine.

Tu ne peux pas te taire ? lâche-t-elle. J'aimerais bien réfléchir un peu.

Elle allume sa pipe et commence à parler. Si on s'attaque de front à une force qui nous dépasse, on est sûr de se faire dévorer. Mais aucune force ne peut vaincre ce qui n'a pas de forme – la pluie, par exemple, qui se fait et se défait sans cesse.

Elle voit à son visage que Bart l'a écoutée. McNutt, lui, s'incline de nouveau vers elle, ouvrant et refermant les mains. Putain, on comprend jamais rien à ce que tu racontes.

La venue du crépuscule est comme un ruissellement d'ombre tombé sur le monde. Elle regarde le soleil éparpiller ses dernières lueurs sur la butte, plissant les yeux vers le lointain. La veille, à l'heure bleue, ils sont restés un long moment à observer la grand-route. Un passage lugubre, à l'écart de tous les lieux habités. Un rempart de sycomores immenses, que les colonies de freux boursouflent de tumeurs. À présent, Bart se tient accroupi dans un tournant de la route, comme à l'affût près d'une aubépine. McNutt est camouflé parmi les arbres. Une bonne heure s'est écoulée, mais ils n'ont rien vu passer.

Tu crois qu'il va enfin la boucler, le Goinfre ? demande Colly.

Et toi, pense-t-elle, tu ne pourrais pas en faire autant ? Tu jacasses depuis le jour de ta naissance.

Tout à coup, Bart siffle pour leur donner l'alerte. À travers les buissons, elle aperçoit deux silhouettes qui s'avancent sans hâte – à pinces, précise Colly –, deux hommes aux costumes élimés débouchant du virage. Les cris des corbeaux dans les ramures, le silence du ciel – tout cela, Grace éprouve l'impression fugitive de l'avoir déjà vécu. Les deux voyageurs fument sans échanger un mot, le plus corpulent est chargé d'une mallette.

Un drapier et son commis, dit Grace.

Colly propose à son tour : Un rétameur et son apprenti, ou un marin et son moussaillon.

C'est curieux, d'observer quelqu'un à son insu. Grace guette au loin le roulement d'un attelage, car ce n'est pas pour ces deux hommes qu'ils se tiennent en embuscade. Les marcheurs passent leur chemin, laissant derrière eux un sillage de fumée.

Ah, c'est si bon, le tabac ! dit Colly. Allume la pipe, que je me remplisse les poumons.

Il s'efforce de l'amadouer avec des façons enjôleuses, puis se met à chanter avec la voix haut perchée d'une vieille commère.

L'abeille aime les fleurs, l'oiseau aime la branche,
La prairie s'émerveille du soleil printanier
Et moi je vais te dire où mon cœur penche.
Le tabac de la pipe, rien autant ne me plaît,
Ô ma douce fumée…

Un sifflement de Bart, bref et aigu, et en un instant tout se met en branle. Grace plisse les yeux pour mieux voir, un vertige la prend et elle discerne une lueur solitaire et floue. Il pourrait s'agir de n'importe

quoi. Une personne à pied tenant une lanterne. Ou une espèce de feu follet, bien qu'elle n'ait jamais rien vu de tel. Dans l'ombre épaisse, son ouïe et sa vision font surgir l'œil unique d'un animal fondu à la nuit, qui s'approche d'eux sur ses pattes griffues pour les avaler. Puis la tache de lumière clignote entre les arbres avant de s'éteindre, tandis que la nuit, retenant le bruit qui accompagnait la lueur, le laisse déferler vers eux en éveillant dans l'esprit de Grace toutes les imaginations. Elle se met en mouvement, bras lâchés le long du corps, pendant que McNutt, dressé sur la voie, commence à enflammer les torches, répandant sur la route un rougeoiement de feu. Il se retourne alors, son visage sombre sous la croûte de boue malgré la lumière des flammes, les bois de cerf arrimés sur son dos, elle ne sait pas comment il fait pour porter quelque chose d'aussi lourd, et la lumière souligne les contours d'un animal antédiluvien – Une bête à trois têtes, fait Colly, une de ces créatures qui…

Ça suffit ! hurle-t-elle. Respire calmement. D'abord elle se fie au bruit, puis le rayon d'une lanterne apparaît au tournant de la route, éclairant la silhouette d'une voiture fermée. Pris de court, le cocher se lève de son siège et se rassoit dans un même mouvement. Il crie pour calmer les chevaux effrayés par le feu qui lèvent le nez en l'air, cherchant un chemin qui pourrait les sauver des flammes, les conduire vers les cieux ou même au-delà. Puis l'attelage s'immobilise brusquement dans un tintement musical de harnais, et les bêtes renâclent en signe d'effroi ou de mépris. Pas d'embrouille, lance McNutt. Grace ressent un vertige, elle a soudain la nausée et ses jambes flageolent. Une seconde, une autre, et ils restent campés sur leurs positions, attendant que la lumière se pose sur leurs armes pointées tandis que le timonier, comme pour disperser toutes ses pensées au vent, balance énergiquement la tête.

Juchée sur le marchepied, Grace secoue la poignée de la portière qui refuse de s'ouvrir. À l'intérieur, une voix d'homme étouffée répond à ses cris : La portière est cassée, il faut passer de l'autre côté. Elle hésite un instant, pensant qu'elle est simplement verrouillée, puis redescend pour contourner la voiture. Malgré le faible éclairage, elle constate que les harnais sont usés et les chevaux bien maigres, quant à la carrosserie elle aurait grand besoin d'une couche de peinture, on dirait un pauvre coq déconfit que l'on aurait appelé à comparaître sans sa livrée de plumes. Dès que la portière s'ouvre, elle ordonne aux occupants de la voiture de sortir. Le cocher se penche dangereusement, dardant un regard furieux sur Bart qui dirige vers sa tempe le canon de son pistolet.

On aurait mieux fait d'attendre, raisonne Grace, et de laisser filer celle-ci.

Bougre d'andouille ! s'écrie Colly. Ne baisse pas ton arme.

Je vous ai dit de sortir ! répète Grace.

Ses yeux cherchent McNutt, qui était censé rester à ses côtés. Le poids de son fusil tire sur son bras, elle se campe jambes écartées devant la voiture, d'où un homme s'extrait avec prudence en posant tout doucement ses orteils sur le marchepied, puis il descend en tendant la main pour aider une femme à sortir. Grace est frappée par la finesse de ses chevilles. L'homme referme la portière. Où est McNutt ? demande Colly. Elle jette un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Il devrait être près d'elle pour tenir les voyageurs en respect pendant qu'elle fouille leurs bagages, mais elle le voit qui est grimpé sur le toit de la voiture, elle a l'impression de voir un démon perché là-haut, un porte-la-mort prêt à les envelopper de ses ailes squelettiques. Grace jauge le couple comme si quelqu'un autre contemplait la scène à travers ses yeux, tandis que ses bras tout maigres tiennent l'arme braquée devant elle, le pied menu de la femme sorti à moitié de sa pantoufle, l'homme planté dans ses bottes militaires. Il entreferme un œil, comme s'il se regardait à travers le viseur du fusil de Grace, puis lève le menton pour interpeller le cocher. Et dire que j'ai payé huit *pence* pour ce trajet !

Elle observe la femme, voit en elle une humilité qui semble resserrer toutes les fibres de son corps. Ni riches ni pauvres, ces gens, et Colly renchérit : Que de l'ordinaire, ce n'est pas ce qu'on cherchait, on ne trouvera rien sur eux. De nouveau, Grace leur enjoint de lui remettre leurs possessions. L'homme la fixe sans ciller, regarde le fusil de chasse avant de faire un pas vers elle. Même pas capable de tenir une arme comme il faut, avec tes mains de fille, dit-il doucement. Une ombre glisse des épaules de la femme. Une couverture. Le cœur de Grace sombre jusqu'au milieu de son corps. L'homme est-il un expert en armes ? Se rend-il compte qu'elle n'en a jamais manipulé de sa vie ? Un pas de plus vers elle, cet homme doit bien mesurer un mètre quatre-vingts. Puis, d'un ton très calme, il reprend : Tu n'es qu'une pauvre petite conne, hein ? Restez où vous êtes ! lui crie-t-elle en brandissant le fusil. Bart ordonne au cocher de ne pas bouger.

À sa grande surprise, la femme prend la parole. Nous avons une livre de tabac et un sac de plumes que nous comptions vendre. Si vous les voulez, ils sont dans la voiture, mais à part ça, nous ne possédons rien, ni argent ni objets de valeur. Un hurlement de loup leur parvient des hauteurs, poussé par McNutt qui est resté juché sur le toit. Un son étrange s'échappe des lèvres de la femme, et la seconde d'après l'homme a fondu sur Grace avec la vivacité d'un chat. Tire-lui dessus ! rugit Colly. Bart crie à McNutt d'ouvrir le feu, pendant que Grace est aux prises avec la puissance de cet homme qui l'a si aisément désarmée, appelant un cri qui ne vient pas, seule lui vient la conscience de vouloir disparaître, engloutie par la nuit, cet homme

avait raison à son sujet, elle n'est qu'une pauvre petite conne – soudain, un éclair fumeux et la voilà au sol, d'abord le noir puis un semblant de lumière, et elle voit McNutt déployer ses ailes de squelette en plein ciel.

L'abîme de cet instant, plus vaste que l'obscurité. Les bruits dans la nuit, une femme courant sur la route, un homme qui avale son propre sang. Sans savoir ce qu'elle fait, elle se lance à la poursuite de la femme. Il n'y a plus chez celle-ci la moindre faiblesse, mais une force animale, acharnée à fuir. Colly a beau lui crier de renoncer, Grace veut à tout prix rattraper cette femme et lui dire quelque chose, bien qu'elle ne sache pas exactement quoi, elle cherche à fixer une pensée encore informe, l'idée qu'elle n'a pas voulu cela, que ce n'était pas ce qu'elle avait prévu. Puis un coup de feu derrière son dos et la femme qui s'effondre d'un coup, le souffle haletant de McNutt qui la dépasse en courant tel un chien aux ailes décharnées.

C'est toi qui y vas, pas moi, déclare McNutt. Pas question, réplique Bart. Grace, tu t'en occupes. Ils sont là, plantés devant la voiture, et un des chevaux pousse un petit hennissement, comme pour dire : Vous voyez le résultat, maintenant ? De l'intérieur leur parvient un cri de lémure, un vagissement à réveiller tous les morts de la terre. Grace demeure pétrifiée, le cœur figé, une rigidité d'ossement dans son sang et ses muscles. Lorsque Bart monte sur le marchepied, le carrosse penche sous son poids comme pour leur chuchoter son secret. Inutile de chuchoter, se dit-elle, tu sais très bien ce qui se cache là-dedans. Elle revoit l'homme rabattre la portière après être descendu, quelques minutes en arrière il vivait encore et maintenant il est mort, et s'il est mort c'est à cause de toi. Bart hésite, la main tout près de la portière. Il y a toujours un avant et un après, pense Grace, et là je me tiens sur la ligne qui les sépare l'un de l'autre.

Bart finit par ouvrir la portière, entre dans la voiture et reparaît avec un bébé emmailloté au creux de son bras, hurlant, orphelin. Un nœud se forme dans le ventre de Grace, et elle éclabousse le sol de vomissures. McNutt se débat contre ses bois de cerf et les envoie dans le fossé. Putain, pourquoi elle n'a pas emporté le bébé avec elle ? Au moins, on l'aurait vu.

Grace se plie de nouveau en deux, secouée par la nausée. Ils ont cherché la mort, tout bonnement, dit McNutt, on leur avait pourtant clairement dit ce qu'ils avaient à faire.

Non, lui répond-elle. C'est toi le responsable. On t'avait bien expliqué ce que tu devais faire, et tu n'as pas pu t'empêcher de grimper là-haut pour jouer ton petit numéro minable. C'est toi qui les as tués.

Grace rejoint Bart pour lui prendre l'enfant et tâcher de le calmer,

puis elle monte dans la voiture en refermant la portière.

Chut, petit bébé, chuuut…

Qu'est-ce que tu fabriques ? lui crie Bart.

Elle n'a pas envie de répondre.

Des odeurs de tabac et de sueur flottent dans cet espace confiné. Grace blottit l'enfant contre sa poitrine. Elle entend Bart se rapprocher, patienter quelques instants en silence. Il doit chercher des mots réconfortants, se dit-elle, mais rien de ce qu'il pourra me dire ne changera quoi que ce soit, il est impossible de revenir en arrière.

La voix de Bart s'élève enfin, légèrement amortie par la paroi de bois. J'ai manqué le cocher. D'ici une heure ou deux, il sera de retour avec la police. Ils trouveront le bébé, et quelqu'un s'occupera de lui.

Elle serre l'enfant plus fort contre elle, et ses pleurs sont les mêmes que ceux de Bran et Finbar, des pleurs de plus en plus violents qui emplissent la voiture, qui emplissent ses oreilles et le ciel, une musique adressée aux morts et les morts eux-mêmes ne pourraient refuser d'y répondre.

Réfléchis un peu, lui dit Bart. Comment veux-tu prendre soin de ce bébé ? Lui donner ce qu'il veut, ce dont il a besoin ? Laisse-le ici, quelqu'un le trouvera. Je te le promets. C'est beaucoup mieux pour lui, il s'en sortira bien.

Et Colly d'ajouter son grain de sel : J'ai une énigme pour toi, pauvre andouille. Qu'est-ce qui est mort et vivant en même temps ?

Lorsque la portière s'ouvre, Grace sort de la voiture sans regarder derrière elle et referme aussitôt.

Bart lui dit avec le plus grand calme : Allez, viens. S'ils te trouvent ici, ils te pendront.

Des mouches qui vous harcèlent, des nuées tourbillonnantes de moucherons, les morsures perfides des taons et la langue infatigable de McNutt – voilà à quoi se résume l'été. Trois semaines de juillet à se terrer au fond de cette cabane. Leur grand élan brisé. Le manque de nourriture. Ils surveillent les collines et les chemins, s'épient les uns les autres. Ils ont attendu la venue de la meute – la police, les soldats à cheval avec leurs rictus de chasseurs, les montures éreintées par la course, les yeux exorbités. Ils n'approcheront pas discrètement, a estimé McNutt, on entendra venir la troupe de loin. Il riait en disant cela, et elle s'est demandé pourquoi. Chaque fois qu'il rit, désormais, c'est le visage de la mort qu'elle voit, McNutt et ses ailes déployées, le saillant de ses dents et de ses yeux. Bart lui a appris à écouter la nuit. Inutile de sursauter chaque fois qu'un renard vient à passer. Tu ne bouges pas, et tu tends l'oreille une minute. Dans ta tête, tu te représentes l'ensemble des bruits. Comme ça, si tu en entends un nouveau, tu es capable de le relier à tous les autres. Au moins, ça te permettra de te reposer. Tu reconnaîtras les ennuis quand ils se

présenteront. C'est un vieux soldat qui m'a enseigné ça.

Grace s'allonge pour écouter la nuit, immobile.

Ça, c'est un oiseau dans un buisson.

Ça, c'est le bruissement d'un animal.

Ça, c'est un bébé qui pleure.

À certains moments, même Colly est capable de rester dans son coin. Elle le laisse avec les autres dans la cabane – McNutt qui ronfle, ses godillots bien écartés, et Bart assoupi, le corps replié en lame de faux. Grace suit jusqu'au torrent la piste de berger ameublie par la pluie. Sous un presque-soleil, elle lave son linge rougi et regarde s'écouler cette eau mêlée au sang surgi de son corps. L'eau lèche les galets, l'eau entraîne les pensées, l'eau emporte les heures et tout en ressort allégé, purifié. Grace sursaute en découvrant qu'elle n'est pas la seule ici, il y a une femme un peu plus loin en amont, enveloppée d'une cape, penchée sur l'eau pour la recueillir dans sa main. Quand elle se relève, son capuchon dissimule ses traits. Trop tard pour se cacher derrière un buisson ou pour s'enfuir sur le chemin. Grace garde les yeux rivés au cours d'eau, comme si cela devait la soustraire au regard de l'inconnue. Lorsqu'elle tourne de nouveau la tête, la femme est à côté d'elle.

Quelle merveille, cette eau, lui dit-elle. J'en avais même oublié le goût.

Grace s'entend lui répondre d'une voix mal assurée : Comment peut-on oublier le goût de l'eau ?

On finit par tout oublier, non ?

Il y a dans cette voix des accents qui la troublent, et elle se tourne pour mieux regarder. La lumière se pose sur la main blanche qui relève le capuchon, et Grace en a la gorge qui se dessèche. La femme qui lui parle est la voyageuse morte.

Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demande-t-elle. On dirait que tu as vu un fantôme.

Vous vous croyez drôle ?

Je ne vois pas de quoi tu parles.

La morte baisse les yeux sur le linge qu'elle vient de laver. Ah, je vois que je te dérange dans tes affaires intimes. Tu as tes lunes.

Les saignements ne veulent pas s'arrêter.

Il ne faut pas que ça t'affecte ni que ça te donne du souci. C'est le lot de toutes les femmes.

Grace observe les pieds déchaussés de la femme, les herbes qui s'enroulent tendrement autour de ses orteils de porcelaine. Des pieds dignes d'une dame, pas comme ses pattes de cochon à elle, et des chevilles si jolies pour une morte.

Qui êtes-vous ?

Mon nom est Mary Bresher, mais tu peux m'appeler Hilly.

Que faites-vous ici ? On n'est pas le soir de Samhain. Vous n'êtes pas censée déambuler comme il vous plaît.

Quelle curieuse façon de voir les choses. Je suis libre de me déplacer à ma guise, voyons ! Là, j'avais envie de boire un peu d'eau. Qu'est-ce qui pourrait m'en empêcher ?

Pendant un moment, Grace garde le silence. Avec un soupir, Mary Bresher rabat le capuchon de sa cape. Bien, il faut que je m'en aille, à présent.

À l'instant de partir, elle se retourne une dernière fois : Ils ont emporté mon bébé pendant que je dormais. Tu ne l'aurais pas vu ?

Délié de sa volonté, son corps la ramène sur la piste de berger, son pied cognant dans les éboulis de pierraille tandis que des images lui frappent l'esprit, femme homme enfant sang, tout cela uni en une famille morte. Tu l'as bien cherché, se dit-elle, les choses se terminent toujours ainsi. Les vivants peuvent certes te traquer jusqu'à ton repaire, mais les morts, eux, savent immédiatement où te trouver.

Tu as dû rêver, biquette, lui assure Colly un peu plus tard. Je n'ai jamais entendu parler de cas de hantise personnelle et, de toute manière, j'ai décidé d'être un rationaliste, donc je ne crois plus aux fantômes, les rationalistes, tu vois, ce sont les gens qui réfléchissent, le maître nous l'a expliqué à l'école, ceux qui s'occupent des calculs mathématiques et de la question du temps, par exemple. Je crois que le mot est d'origine grecque, une histoire de festin où on ne te servait en fait qu'une ration de feuilles de lotus, et les invités ne cachaient pas leur scepticisme en voyant la taille des parts.

Elle trouve Bart et McNutt assis contre un mur de la cabane, les jambes étendues dans une flaque de soleil. McNutt affiche une moue boudeuse. Cette immobilité le mine, elle le sait bien, et ses mains s'agitent sans repos, cherchant quelque chose à faire. Il gratte la crasse entre ses orteils et la roule entre ses doigts, tout en décrivant à Bart la coupe des oreilles de chien. Celui-ci ne semble l'écouter qu'à moitié, la tête baissée, taillant distraitement un morceau de bois. Son ombre qui les embrasse fait lever les yeux à McNutt, et le long regard qu'il pose sur elle exprime quelque chose de nouveau.

Tiens, voilà notre grâce miséricordieuse. Tu m'aides à me relever ?

Ignorant la main qu'il lui tend, elle s'assoit près de Bart, et McNutt enfile ses bottes avant de rentrer dans la cabane.

Il ne la regarde plus comme avant, elle l'a bien remarqué, quelque chose s'est adouci dans ses yeux. Il n'y a rien de tel que le regard pour exprimer le désir. Tirant de sa poche le fragment de miroir, elle le frotte contre sa jupe et l'approche de son œil droit.

Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demande Bart.

Rien. Tout va bien.

À te voir, on penserait le contraire.

Elle jette un coup d'œil vers la porte et dit à voix basse : Il faut qu'on se débarrasse de lui. Il ne nous attire que des ennuis. Tu t'en rends bien compte – il est stupide et dangereux. Son cerveau est complètement détraqué. Et il n'a pas respecté nos accords. L'homme et la femme sur la route, ils sont morts à cause de lui.

Grace aperçoit son reflet dans le bout de miroir. L'été lui a rendu une chevelure de femme, dont les boucles lui arrivent déjà au milieu du cou.

Tu es le portrait craché de maman, dit Colly.

C'est même pas vrai.

Tu es dure avec McNutt, proteste Bart. Il est comme il est, c'est ce qui le rend unique. Il ne peut pas devenir un autre.

Elle lui renvoie un regard cinglant. Ta barbe a trop poussé, elle ne va pas à ton visage. Il est temps que tu la tailles.

McNutt, l'air offensé, sort soudain de la cabane. Et ma barbe à moi, tu ne la trouves pas trop longue ?

Il déloge une pierre du bout de sa chaussure et l'envoie rouler dans la pente. L'espace d'un instant, elle s'envole comme un oiseau cherchant le soleil, avant de s'abîmer vers les profondeurs comme une âme damnée.

Ce matin, elle est sortie glaner parmi les rochers escarpés, marchant pieds nus sous un soleil brouillé dont le rayon se tend comme un doigt blême. Une crampe dans son ventre, le coteau détrempé après les pluies de la nuit passée, et la voilà toujours bredouille après une heure de déambulations. Tout est bon pour s'échapper de cette cabane, songe-t-elle. Les deux autres, là-bas, on dirait des jumeaux, avec les mêmes yeux bruns qui feignent de ne pas la regarder. Cette maison ne contient rien d'autre qu'une couche d'air mort, car McNutt a aspiré tout ce qu'il y avait de sain. Le bruit de sa respiration suffit à vous rendre fou.

Regarde ça ! s'exclame Colly.

Grace a un haut-le-corps en découvrant derrière un petit prunelier la blancheur étoilée de la gernotte.

J'ai horreur de ça, Colly. Tu crois que c'est un mauvais présage ? Tu te rappelles que maman l'appelait « la nourricière des noirs secrets » ?

Moi, j'ai entendu dire que les baies de prunelier pouvaient mettre une femme enceinte.

Se faufilant sous les branchages, Grace arrache avec son couteau deux tubercules en forme de caillou. En reculant, elle glisse dans l'herbe mouillée et tombe dans la gueule de l'arbre, dont les épines lui mordent cruellement la paume de la main.

Bougre d'andouille ! hurle-t-elle.

Tu vas mourir empoisonnée, la prévient Colly, le prunelier est

mortel.

Elle aimerait rouer cet arbre de coups avec ses propres branches.

Tu mourras si vite que tu ne t'en rendras pas compte, poursuit Colly.

Grace sent sous sa peau une épine qu'elle ne parvient pas à retirer. En rentrant à la cabane, elle trouve Bart tout seul et lui montre sa blessure. Il soulève sa main pour l'examiner de près, avant de la poser sur son genou.

Je vois trois façons de s'en débarrasser. Je pourrais d'abord fabriquer un cataplasme pour la faire sortir, mais ça prendrait un jour ou deux. Si j'avais une bouteille, on pourrait y faire brûler quelques allumettes, et la vapeur aspirerait l'épine. Ce serait certainement la solution la plus rapide.

Grace a un mouvement de recul à la vue du couteau de Bart. Elle tortille son bras pour se dégager.

Tiens-toi tranquille, tu veux ? Si c'est bien une épine de prunelier, il faut la retirer au plus vite.

Bart lève sa lame en plissant les yeux, mais Grace écarte vivement sa paume dès que le tranchant effleure sa peau.

Aïe ! Tu vas me couper la main !

Reste tranquille, je te dis.

Elle se mord la lèvre et le regarde inciser la chair jusqu'à faire sortir la pointe de l'épine, sensible à la délicatesse de ses gestes. Bart approche sa main de sa bouche et y pose un baiser – non, en vérité, il ne fait que presser la chair entre ses lèvres pour extraire l'épine, mais Grace rougit quand même.

J'espère que lui ne va rien te donner à sucer, lance Colly.

Bart recrache l'épine sans lâcher sa main, et c'est seulement alors qu'ils remarquent la présence de McNutt sur le seuil, en train de les observer. Tu aurais pu me le dire, connard, fait-il en crachant entre ses pieds.

D'un geste brusque, elle libère sa main des doigts de Bart. J'ai été piquée par une épine de prunelier. Viens voir.

McNutt ne daigne pas la regarder et garde les yeux fixés sur Bart. Un sourire apparaît sur son visage, comme s'il avait actionné des fils pour étirer ses lèvres. Alors comme ça, quelque chose t'a planté son dard ?

Il s'est avancé d'un pas dans la pièce, et Grace ne voit plus ses yeux. Nom de Dieu ! hurle-t-il avant de ressortir en trombe, braillant sa rage aux collines, et Grace voit dans ce cri toute la noirceur de sa bouche. McNutt ramasse ensuite une pierre pour en cogner une autre et, dans ce geste, un autre se substitue soudain à lui, un colossal pourfendeur de roches, un dieu en furie dont les bras se démènent comme deux tridents dans une démonstration de violence. Bon sang, fait Colly, son

crâne est près d'exploser. À bout de souffle, McNutt s'arrête de bouger, puis s'éloigne sur la pente sans leur accorder un regard.

Bart ouvre la bouche pour l'appeler, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? demande-t-elle.

De chaque arbre et de chaque rocher, le crépuscule tire l'âme d'un mort. Celle qu'il a dégagée des ajoncs a la forme d'un cri. Ou de la chevelure décoiffée d'une femme, suggère Colly. La morte que tu as vue, peut-être – oui, oui, c'est bien elle ! Mais la main qui lui touche l'épaule n'appartient pas à Mary Bresher, il s'agit simplement de Bart qui lui offre la fin de sa pipe. Grace souffle vers la vallée une spirale de fumée.

Comme on est tranquilles sans McNutt, se dit-elle. Tant mieux s'il ne revient jamais.

Elle aimerait parler à Bart du fantôme qui la hante, mais comment formuler ce genre de chose ? Jamais il ne la croirait. Montre-le-moi, ce fantôme – voilà ce qu'il lui répondrait.

Tu crois aux fantômes, toi ? lui demande-t-elle donc simplement.

Je dirais que certaines personnes en voient parce qu'elles ont besoin de croire à leur existence. Il nous déplaît de penser que les choses s'achèvent nécessairement. C'est mon opinion, en tout cas.

J'en ai ras-le-bol de ces histoires de fantômes à la noix, fait Colly. Moi, quand je mourrai, je voudrais que mon âme s'intègre à une machine, comme un rouage ou un rivet.

L'humidité imprègne l'atmosphère, c'est une teigne sur la peau, une glu poissant le sommeil. Bart contemple le lever du jour avec la même concentration qu'il met à lire le journal. Cette moiteur est bizarre, dit-il. Qui sait si McNutt reviendra ? se demande Grace. De toute manière, on s'en fiche pas mal.

Encore un jour et une nuit plongés dans cette moiteur, et quand elle se réveille à l'aube, McNutt est de retour avec des chausses de boue et une carapace d'épines, comme s'il s'était frotté au pire des fossés. Le ton de sa voix est pressant. Levez-vous, tous les deux. Venez vite.

Les yeux injectés de sang, il semble avoir libéré la part la plus dangereuse de sa personne. Cependant, Grace le sent absorbé dans des réflexions très lointaines, bien au-delà d'eux-mêmes.

C'est alors qu'elle remarque ses bottes toutes neuves.

D'où tu les as sorties, ces chaussures ?

Il faut que vous descendiez dans la vallée. C'est arrivé en l'espace d'une nuit. Ça recommence.

Ils dévalent le versant avec une audace de montagnards. Personne ne fera attention à nous, pense-t-elle, on est des gens qui courent les

routes pour trouver du travail ou de quoi manger, rien ne nous désigne comme une bande de criminels. En détaillant les bottes de McNutt, elle se demande si ses pieds ont rétréci pour pouvoir entrer là-dedans. L'odeur s'impose à eux à ce moment-là. Grace voudrait croire que ce n'est qu'une bête morte au fond d'un fossé, ou une puanteur d'eaux croupies, mais bientôt l'odeur se rend visible. Il devrait y avoir du vert partout, de grandes feuilles touffues. Et pourtant, ce qui n'aurait jamais dû revenir est de nouveau là. Dans les champs, les tiges des pommes de terre sont visqueuses de pourriture, et les plants ressemblent à des petites jambes squelettiques qui s'atrophient avant de mourir. La même chose que l'année précédente.

Partout des gens affolés qui plantent leurs bêches en terre sans prononcer un mot, et sur une parcelle étroite elle voit un homme à la barbe blanche se pincer les joues, comme pour se délivrer du sommeil. Un autre, plus jeune, est en train de pleurer contre son poing serré, appuyé sur sa pelle. Adossée à la ridelle d'une charrette, une jeune infirme contemple une poignée de pommes de terre noircies. Grace scrute chaque visage sur son chemin, tous les regards éperdus quêtant la même confirmation, dites-moi que je me trompe, que cette chose n'est pas en train de se produire, il arrive en effet qu'on découvre en croyant s'éveiller que l'on est toujours dans son rêve, et il faut alors replonger dans le sommeil avant de se réveiller pour de bon, dans un monde où il ne s'est rien passé de mauvais.

Il faut que je m'assoie, dit Bart, livide.

Grace regarde la terre et le ciel – ce que l'avenir avait l'air de promettre n'a été qu'une illusion, et ils ont traversé le monde comme des somnambules en plein rêve. Ce qu'elle a sous les yeux ne devrait pas exister, mais c'est cela qui existe et pas autre chose. Et elle comprend alors que ce qui vient de balayer ces champs, aussi léger qu'une petite brise effleurant et imprégnant toute chose, n'est autre que le souffle de la mort.

McNutt tend un doigt accusateur qui ne désigne personne en particulier : Je vais vous dire ce que racontent les gens. Ils prétendent que ceci est le fléau de Dieu. Que Dieu nous l'a envoyé pour nous punir de nos péchés. Parce qu'on ne prie pas assez souvent, qu'on ne vénère pas les saints. On ne donne pas sa pièce quand le curé fait la quête. Mais moi, je ne suis pas d'accord. Si Dieu a envoyé ça, c'est parce que les gens sont des cons, tout simplement. Il n'y a rien à ajouter.

Bart secoue la tête, les yeux baissés. C'est complètement absurde, dit-il. Je me suis pas mal renseigné dans les journaux, et le problème serait lié aux masses d'air chaud venues du continent. Certains prétendent qu'il s'agit d'une question scientifique.

Et qui a fait souffler cet air chaud depuis le continent ? demande

McNutt avec un sourire.

Le pays va devoir affronter une deuxième année sans récolte, pense Grace. On croirait qu'une porte s'est ouverte pour laisser déferler sur nous toutes les puissances de l'autre monde. Que deviendrons-nous lorsque l'hiver sera là ?

Je vais vous dire, moi, ce qui va se passer, fait Bart. D'ici peu, on ne trouvera plus un seul animal en vie sur ces terres. L'avoine coûte déjà une livre aux cent, et les prix vont encore monter. Une livre cinquante, et puis deux avant que l'année soit finie. Les riches protégeront leurs intérêts, comme d'habitude, et les prix augmenteront toujours plus. Il faudra que les Anglais trouvent une solution. Ils n'ont plus le choix maintenant.

Je n'ai pas la moindre envie de traîner ici à regarder ce qui se passe, dit McNutt. Pendant que vous jouiez aux tourtereaux tous les deux, j'ai fait quelques affaires de mon côté. Je vous mettrai peut-être dans le coup.

Il se lève en claquant des talons et se donne une pichenette sur le nez d'un air entendu.

Ce soir, une énorme lune est venue forcer les ténèbres, soleil nocturne qui fait miroiter le paysage rincé de pluie. Après le chemin boueux et glissant, Grace est soulagée de sentir sous ses pieds la fermeté de la route. Celle-ci serpente en direction du sud, descendant vers les plaines, et les odeurs putrides se portent rapidement à leur rencontre. Elle repense à ce que disait McNutt, imagine une main divine dispersant ses miasmes – quelle bassesse dans cette idée, autrefois les gens racontaient que la peste s'était propagée ainsi. Renonçant à leurs jaseries, les champs taciturnes ne font qu'expirer des vapeurs fétides qui s'attachent à leurs pas. Ça sent l'œuf pourri, observe Colly. Il faut se boucher le nez et respirer par la bouche, comme ça on n'absorbera pas l'odeur.

La surprise d'une nouvelle averse les pousse sous l'abri d'un arbre, à quelque distance d'un village. De tout temps et en tout pays, pense-t-elle, le chien a été le gardien de la nuit, mais ici nous n'en avons pas rencontré un seul. Les chiens ont cessé d'être les rois de la contrée.

McNutt appuie son fusil contre le tronc de l'arbre, son visage reflété dans une flaque de boue. Cette fois il ne fera pas d'histoires, il l'a juré la main sur le cœur. Cependant, il persiste à jacasser sans interruption.

Il faut que je vous parle d'un gars que j'ai connu, un dénommé Salter. Un drôle de zigue, celui-là, ça tournait pas bien rond dans sa tête. Dans le temps il venait souvent boire un coup au Bracken, et il restait là à regarder autour de lui d'un air moqueur, le coude droit posé sur la table, la main refermée sur sa chope. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'il allait partir en Amérique, ça avait fait de lui une célébrité locale. Et puis un jour il est parti pour de bon, et en

grande pompe, avec ça. Il y a même eu une veillée avant son départ. Un matin, il est monté dans une barque avec un sac de patates terreuses et il s'en est allé tout seul. Sa mère lui avait tricoté des mitaines pour qu'il puisse ramer. Le voilà donc en mer, il passe la jetée, il rame de toutes ses forces pendant trois jours jusqu'à ce que la fatigue l'assomme. Il n'a pas l'expérience du marin, vous voyez, et toutes ses forces l'abandonnent. Là, il se rend compte qu'une fois bien propres, lavées à l'eau de mer, ses patates restent immangeables, parce que les patates crues donnent des maux de ventre. Il en mange quand même, bien obligé, et bientôt il a les boyaux en charpie. Du coup, il se couche au fond de sa barque et se laisse dériver. La pluie le trempe jusqu'aux os, le vent secoue son bateau. Le soleil le brûle jusqu'au bout des doigts, puis le froid le transit jusqu'à la pointe des orteils. Une nuit, en regardant dans le ciel les étoiles toujours égales à elles-mêmes, il se dit que c'est la dernière fois qu'il les voit. Il adresse une prière à Dieu, en le remerciant de lui avoir offert cette vie, malgré toutes les difficultés. Puis il s'allonge, les yeux au ciel, prêt à endurer une longue agonie. Mais voilà que l'aube se lève dans toute sa splendeur et lui montre un rivage à l'horizon. Un véritable miracle. Il a du mal à croire à une telle chance. Aussitôt, il se met à ramer comme un forcené, persuadé que sa dérive l'a mené jusqu'en Amérique, sans autre ressource que trois patates crues et des crampes d'estomac. Il continue à se démener, comme si le diable et tous ses suppôts faisaient souquer les galériens de l'enfer. Il finit par toucher terre, tire son bateau sur une petite plage et s'en va chercher fortune en emportant son sac de patates. Il aborde la première personne qu'il croise, un vieux bonhomme qui regarde avec de grands yeux ce sauvageon des mers brûlé par le soleil et le froid. Et lui qui annonce comme ça : Mon nom est Salter, et j'arrive d'Irlande à la rame. Et là, le gars le toise de la tête aux pieds, l'air de bien juger son homme, et lui répond d'aller se faire foutre avec son plus bel accent irlandais.

Ils se fraient à grand bruit un passage à travers les maïs. Les riches plantent du maïs pendant que les andouilles cultivent des patates, dit Colly. Chut ! répond Grace. Tu vas te taire, oui ? – Tais-toi toi-même. À l'extrémité du champ, un échalier semble leur tendre les bras pour les mettre en garde. Ils ne tardent pas à apercevoir le noir compact du corps de ferme, une large bâtisse à deux étages entourée de dépendances et de maisonnettes. Entre la ferme et eux, toute la distance d'un champ, une cour beaucoup trop vaste et une rangée d'arbres sur la droite. Dans le temps, dit Bart, on allumait un feu devant la porte et on regardait les gens s'échapper par les fenêtres. Les Whiteboys s'y prenaient comme ça. Ça leur plaisait beaucoup.

Ce ne devrait pas être très compliqué, calcule Grace. Nous nous déplacerons comme la nuit, aussi légers que des ombres. Une fois à

l'intérieur, nous aurons des gestes sûrs. Elle s'imagine dans un salon, éventrant un fauteuil au couteau, répandant dans la pièce une pluie de crin. Des gens endormis sur leurs oreillers bien rembourrés. Elle emportera le thé et le sucre sans en laisser une miette, et deux bonnes livres de ce que vous comptiez manger vous-même, monsieur gros lard.

Que les rats aillent boire dans l'écuelle du chat ! déclare Colly. Désormais on est en guerre, pas vrai ?

Elle regarde Bart emplâtrer de boue son visage et sa chevelure, purement méconnaissable.

Quelle est la bonne porte ? chuchote-t-elle.

McNutt la lui montre du doigt.

Laquelle ?

Celle-ci.

Je n'y vois rien.

McNutt expulse un crachat. Pauvres cons. Je suis déjà entré une fois, non ?

Il sort une clé de sa poche. Allez, on s'invite à dîner.

Il a été décidé que McNutt partirait seul en reconnaissance, au cas où il y aurait des sentinelles postées. Il rase d'abord les haies tel un oiseau noir, puis traverse le champ en zigzaguant pour se rapprocher de la cour. Une fois de plus, Grace s'interroge sur la tournure d'esprit de cet homme, sa façon de se vivifier de la peur, de mêler le rire à chaque aspect de sa vie. Elle tâche de suivre ses mouvements du regard, peut à peine distinguer sa silhouette, et puis le voilà disparu, comme avalé par l'obscurité. Ils patientent un moment, regardant la nuit immobile qui laisse sourdre ses couleurs d'ecchymose, les herbes bleuies, les mauves diffus de la fumée des cheminées.

Il y a quelque chose qui cloche, j'en suis certain, fait Colly.

Et Bart murmure : Putain, McNutt, grouille-toi.

Le temps passe, et McNutt n'a toujours pas reparu.

Tout doucement, ils longent un côté du champ, les yeux écarquillés dans le noir. Ils commencent à le traverser, se rapprochent de la cour, se rapprochent toujours – et c'est là que le bruit s'élève, on pourrait le prendre pour un cri d'animal mais il s'agit d'autre chose. Bart attrape Grace par le bras et s'y agrippe très fort. Ne bouge plus, dit-il. Et sa voix est étrangement atone.

Immobiles, ils tendent l'oreille au loin, et elle finit par percevoir, plus forte que les battements de son cœur, la plainte sourde d'un homme.

Ils avancent à pas de loup, très lentement, avec une pause pour écouter encore. C'est comme si la haie se resserrait sur eux à cet instant, et même la maison semble plus proche, pareille à une bête monstrueuse qui ramperait vers eux, prête à bondir. C'est McNutt

qu'elle a entendu gémir, il n'y a pas de doute, peut-être s'est-il tordu une cheville, ou cogné la tête contre une pierre, elle ne comprend pas pourquoi elle ne le voit toujours pas. Bart la saisit soudain par le bras pour la tirer en arrière : le sol s'est ouvert sous leurs pas, ils se tiennent tout au bord d'une fosse profonde. McNutt ! appelle Bart en se penchant au-dessus du trou. Où est-ce que tu te caches ? Que s'est-il passé ?

Un chuchotement haché monte de la fosse. Tout va bien… ces salauds… ils nous ont vus venir.

Et ton arme, elle est où ?

Je n'arrive pas à…

Grace essaie en vain de voir quelque chose au fond du trou, tandis que Bart frotte trois allumettes en abritant leur clarté de son corps et lâche un papillon de lumière. Au moment où l'allumette tombe, elle comprend que ce grand trou était un piège, un creux dissimulé sous un tapis d'herbes et de brindilles, et McNutt est couché tout au fond, bizarrement contorsionné. Lorsqu'elle se retourne, elle n'aperçoit tout d'abord que des silhouettes et deux lampes qu'on allume, et alors la lumière lui révèle la nature de ces ombres : des hommes qui faisaient le guet, tout devient clair maintenant, la terre a happé McNutt parce que les guetteurs lui avaient préparé un traquenard imparable.

Bart a sorti son arme et essaie sans succès d'ouvrir le feu, putain de merde, il secoue le pistolet inerte comme pour lui faire entendre raison puis le jette à McNutt, tiens, tu n'as qu'à tirer, toi. Il étreint le poignet de Grace, détendant les cordages de ses muscles. À cet instant elle n'est plus que jambes, des jambes qui courent vers les arbres et elle devient arbre, elle se voit courir comme si elle s'était perchée dans leurs branches par un simple élan de sa volonté, et Bart à côté d'elle souffle comme une rosse fourbue. Le couvert des ramures ne fait pas un abri sûr, mais ils y sont mieux qu'en terrain découvert. Les hommes ne les ont pas suivis, mais autre chose les a accompagnés : l'esprit de la peur de McNutt, les cris d'un homme abandonné à son sort, les cris du dernier homme sur terre. Le ciseau de la lune façonne deux silhouettes dressées au bord de la fosse, armées de gourdins et de serpes, et deux hommes commencent à descendre.

Ils attendent jusqu'à ce que les cris atroces aient cessé. Disparue la lune, disparus les hommes, ne reste que le ciel de l'aube, gris et exsangue. Les hommes sont rentrés se coucher comme deux chasseurs satisfaits de leur besogne, se dit Grace. Et après ? Qui s'en souciera ? Ils s'approchent tout doucement, découvrent la fosse à la lumière du jour. Un trou immense, assez profond pour contenir un homme et l'empêcher de remonter, le sol hérissé de pieux et McNutt gisant le corps brisé, les vêtements à demi arrachés, ses jambes bottées formant un angle aberrant, et son regard qui semble fixé sur une ultime

question. Une plainte douloureuse passe les lèvres de Bart, ses traits s'affaissent et il tombe à genoux devant la fosse avant de jeter une motte de terre sur le corps de McNutt. Elle la regarde tomber comme une pluie comme des larmes noires comme une simple poignée de terre destinée à un défunt, et l'envie la prend de les tuer, de se précipiter vers la grande maison pour leur apporter la mort, de consumer la ferme dans les flammes – oui, le feu est ce qui la tente le plus. Colly, pour sa part, parle de leur tirer dans le ventre pendant leur sommeil, de faire voler les plumes tachées de sang de leurs matelas, il nous reste encore une arme, on pourrait reprendre les deux autres que les gardiens ont récupérées dans la fosse.

Les hurlements de McNutt sonnent toujours aux oreilles de Grace, tels les claquements d'un marteau de forge qui frappe le métal jusqu'à lui faire perdre sa voix. Le tableau est bien net dans son esprit, Monsieur Gros Fermier dans sa chemise de nuit, s'agenouillant devant un crucifix et se signant dans un tressautement de bajoues, pendant que ses guetteurs attendent comme des loups que McNutt revienne avec la clé.

Il faut le venger, déclare-t-elle, mais Bart ne répond pas.

Elle l'entend ravaler un sanglot. Guettant par-dessus son épaule, elle en vient presque à souhaiter que les hommes apparaissent.

Ils abandonnent finalement les montagnes – elle se dit qu'il doit y avoir une malédiction dans ces lieux. Le poison du prunelier a accompli son ouvrage. Si on reste ici, fait Bart, ils nous retrouveront forcément tôt ou tard.

Tandis qu'ils s'éloignent comme des ombres, les yeux de Grace quémandent un repos. Ils font halte dans un bosquet de chênes rabougris, la lumière y est comme nervurée et l'épaisseur des arbres amortit la rumeur du monde, ne laissant filtrer que l'éternel murmure d'un cours d'eau. Elle somnole un moment, adossée à un tronc, poursuivie dans ses rêves par des hommes-ombres qui brandissent des gourdins et des serpes, non pas six hommes mais un nombre infini, qui portent les ténèbres sur leurs visages, et des loups se dégagent de l'ombre des arbres, des loups émergent de terre, et ce sont des spectres noirs qui poussent la violence à son paroxysme.

À son réveil, l'aube macère encore dans la lumière du rêve et Bart auprès d'elle est pelotonné dans le sommeil. Elle marche un moment au bord de l'eau, se soulage derrière un bouquet d'ajoncs et se débarbouille au ruisseau. Quand elle lève les yeux, Mary Bresher est en train de s'éloigner sous la voûte des arbres.

Attendez !

Mary Bresher s'arrête, jetant derrière elle un regard surpris, puis le soulagement se lit dans son regard.

Ah, c'est toi, dit-elle. Je me demandais qui m'appelait.

Où est-ce que vous allez ?

Je suis sortie respirer l'air frais. L'air est si pur par ici.

Je me doutais que je vous reverrais bientôt.

Le monde est bien petit, n'est-ce pas ? Je ne cesse de croiser des connaissances, et toujours dans les endroits les plus inattendus.

Mary Bresher abaisse son capuchon et semble interroger le ciel, puis tend le doigt vers un rocher. Ça t'ennuie si je m'assois ? Rassemblant les plis de sa cape, elle s'installe sous le regard de Grace – comment se fait-il qu'elle ait les pieds enduits de boue, et que le sol de la forêt bruisse sous ses pas ? Et ces rides d'inquiétude qui lui griffent la bouche ne peuvent certainement pas appartenir à une morte.

Vous flottez dans les limbes, c'est ça ?

Mary Bresher se met à rire, d'un rire de petite fille. Ah, revoilà tes questions saugrenues. Je veux bien admettre qu'il y a fort longtemps que je n'ai rencontré personne. Tu es la première à qui je m'adresse. Mon mari me manque, je ne le trouve nulle part. Tu veux savoir comment je l'ai connu ?

Grace tend la main pour décrocher une teigne de la cape de Mary Bresher.

Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as l'air si malheureux !

Je ne sais plus que penser de quoi ce soit.

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Dans le temps, je croyais tout comprendre sur tout, mais aujourd'hui, j'ai l'impression de traverser le monde à tâtons, comme une aveugle. D'après vous, est-ce que chacun ici a une place donnée dès le moment de sa naissance ?

Je ne saurais pas te répondre. Mais ce qui est sûr, c'est que tout le monde a sa place dans la mort.

Il me semble que le poisson ne peut pas se changer en oiseau, et que l'oiseau l'attaquera si jamais il essaie de voler. C'est peut-être l'ordre naturel des choses. Mais pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? Je viens de voir des gardiens payés par un riche fermier tuer un pauvre homme à coups de gourdin. Ils ont creusé un piège dans le sol pour le capturer comme un animal – ou comme un poisson tiré de son étang. Ils lui ont arraché les yeux à coups de bec. La situation a encore empiré, ces derniers temps. Et je crois qu'il faudrait une intervention magique pour que le poisson arrive à sortir de l'eau.

Un bruit de pas, un mouvement – Bart est en train de la rejoindre. Quand elle tourne la tête, Mary Bresher a disparu. Bart s'accroupit à côté d'elle, la figure encroûtée d'un mélange de barbe et de boue.

J'ai cru entendre des voix. Tu recommences à parler toute seule ?

Des chevaux dans un pré et des souhaits dans sa tête. Elle sait très bien que Bart est retourné en pensée auprès de McNutt, dans le piège,

et qu'il s'efforce inlassablement de défaire ce qui a été irréversiblement arrêté mais que l'esprit s'acharne à vouloir autrement. Elle essaie de fixer un souvenir de McNutt. Sa bouche infatigable – on n'en pouvait plus de l'entendre, et maintenant on est bien embêté. Plus tard, ils s'assoient tous les deux au coin d'un pré, à l'abri des broussailles, et regardent leur feu se consumer sans échanger une parole.

Tu crois qu'il a juste manqué de veine ? demande-t-elle au bout d'un moment. Qu'il a quand même saisi sa chance ?

Bart remue les cendres refroidies avec la pointe d'un bâton. Tu te rappelles la première nuit qu'on a passée dans la montagne ? dit-il. Une pierre a éclaté dans un bruit de détonation, on a failli se chier dessus, toi et moi, et McNutt ne se tenait plus de rire. C'était lui qui avait mis cette pierre au feu pour nous effrayer, mais le bruit qu'elle a fait en éclatant aurait pu nous trahir si quelqu'un s'était trouvé dans les parages. Il ne pouvait pas s'empêcher de faire le pitre. Il était comme ça, McNutt. Mais il mérite ton admiration. Lui, il a refusé de se nourrir d'espoir.

V

HIVER

Le diable s'est baladé sur les routes de l'ouest et a salué chaque village d'un coup de chapeau. Grace contemple l'inéluctabilité des nuages, cherchant en vain à y reconnaître des silhouettes d'animaux. Tout ce qu'elle y voit à la place, ce sont des gamins pendus aux basques d'adultes loqueteux, la fatigue de leur errance et leur aspiration à la lumière.

Tu crois que Bart est dans la peine ? lui demande Colly.

Grace n'est pas loin de le croire. Son regard s'allonge désormais pour se perdre dans le lointain. Comme si, au lieu de voir la route qui s'étire devant lui, il anticipait les jours dépossédés par l'hiver. Samhain sera bientôt là, le monde s'éteindra avec lui, et après ? Hiver. Ce mot te rappelle tellement Blackmountain, avec ses bleus glacés et la voix du vent chargée de grésil. Les nuits où la tempête brutalisait la maison, comme si une puissance colossale était venue les chasser de la colline. Et maintenant ce grand vent qui se lève, informe, inconcevable, une force plus grande que le monde qui se déplace, invisible, parmi les rayons de la lumière.

Dans un petit bourg, ils rencontrent deux femmes bien mises qui collectent de l'argent pour la construction d'une église. Et la confrérie des mendiants, attirée par la qualité de leurs capes, accourt pour les embobiner.

Plutôt filer comme un renard dans la nuit que ressembler à ces gens, se dit-elle. Ils s'introduisent dans les fermes les plus riches, le pied à l'affût d'un piège, surveillant les guetteurs et apaisant d'un mot les chiens bien nourris. Dans les maisons les plus cossues, ils tapotent les conduits des gouttières, espérant un pactole caché, cherchent les réserves de pommes de terre et forcent les garde-manger. Malheureusement, on n'y déniche rien de plus qu'un sac de farine solitaire, une carotte fripée qu'on a gardée pour le cheval ou un quignon de pain. Le tic-tac d'une pendule moralisatrice horripile Grace alors qu'elle recueille au creux de sa main des croûtons oubliés sur une table. Une nuit, ils tombent sur un trésor enfoui dans le sol : une caisse pleine de plants de pomme de terre que l'on conservait pour la prochaine saison, hérissés de bras et de jambes. Ils allument un feu pour les faire rôtir, et Colly juge bon d'observer : Quand on y réfléchit, on vient d'avaler d'un seul coup tout un champ de patates.

Traversant au crépuscule la ville de Nenagh, ils aperçoivent un pré illuminé par une couronne de torches. Une espèce de cirque ambulant y a pris ses quartiers avec roulottes et chevaux. Ébahie, Grace regarde

un homme monté sur des échasses se promener dans le noir comme un étrange insecte aux mouvements très lents.

Ces derniers jours, les routes lui ont offert de bien curieux spectacles. À commencer par le taureau d'un riche fermier, perché sur un rocher comme s'il avait peur de sa propre pâture. Puis un cheval qui avait la tête plaquée contre le tronc d'un arbre, l'air de vouloir se fermer au monde visible. Et cet imbécile qui allait le sourire aux lèvres et la chemise rougie de son sang craché. Ils se tenaient sur sa route comme autant de présages, à n'en pas douter. Les charrettes chargées de farine étaient toutes accompagnées de soldats. Dans le comté de Tipperary, on trouve des propriétés de la taille d'une ville, et certains villages ont des jardins bien tenus et des maisons de belles dimensions, coiffées de toitures en ardoises. Les immenses champs de maïs donnent des couleurs au paysage, courbant l'échine sous les lames étincelantes des faux. Mais il existe aussi des villages que l'on préfère traverser les yeux fermés, avec leurs maisons aux seuils envahis d'herbes folles et leurs champs qui ne connaissent pas d'autre couleur que la clarté du soleil. Ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien, résume Bart. Je parie que d'ici un an, le pays se sera déchiré.

Pour Grace, rien n'est plus douloureux que la vue des enfants. Elle en a connu autrefois qui souffraient de fièvres, ou qu'une longue maladie avait décharnés, mais rien de comparable à cela. Certains ont même perdu la voix. Des petits garçons qui ne lancent plus de cris. Des petits garçons au visage couvert de poils. Des fillettes changées en vieillardes. Des enfants que la vie pousse en hâte, promis à porter les masques de mort de Samhain.

Cette année, fait Bart, je doute que les gens célèbrent la nouvelle saison, mis à part dans ces grosses fermes. Tu imagines les festins qu'ils vont préparer ? Les travaux des champs terminés. Le garde-manger bourré de victuailles. Les gâteaux et les biscuits dans le four, les gelées, le jambon et la langue de bœuf. Dans le temps, on nous chuchotait de rester près du feu de joie, parce que la nuit était pleine de démons venus pour nous attraper. Cette année, ils n'ont même pas attendu Samhain.

Dans la vie, pense Grace, chaque chose est porteuse d'un signe secret. La couleur, par exemple. N'est-ce pas à travers elle que les choses révèlent leur nature ? Elle réfléchit plus avant à la question, se demandant si elle a vu juste. Le vert de l'arbre ne serait-il pas une espèce de proclamation ? L'arbre ne parle pas, et cependant il annonce à grands cris : Je suis là, je suis un arbre. Et l'herbe aux sorcières dans les fossés, qui rallie les abeilles de toute la blancheur de ses trompettes silencieuses. D'ailleurs, il existe bien d'autres choses en ce monde qui possèdent un langage secret. Elle pense alors à Bart, qui tâche toujours de mettre en mots ce qui ne peut se dire, ou qui se refuse à exprimer

ce qui pourrait l'être. Cette nouvelle habitude qu'il a prise en marchant de se tenir plus près d'elle, en lui frôlant la main de temps à autre. C'est à peine s'il l'effleure, comme par accident, et pourtant ce léger contact porte comme un coup. Embarrassée de son corps, elle promène dans ses cheveux une main fébrile, tire sur ses cils ou se met à jacasser comme une commère. Parfois, quand elle s'éveille dans le froid solitaire de l'aube, elle trouve Bart endormi contre elle – mais est-il vraiment endormi ? –, qui la réchauffe de son bras enroulé à son épaule. Alors elle retient son souffle, immobile et tendue, et Bart finit par se détourner dans ce sommeil qui n'est peut-être qu'un simulacre.

J'ai une énigme pour toi, fait Colly. Qu'est-ce qui a deux jambes pendant la journée et trois pendant la nuit ?

Lorsque Bart se réveille, il lui faut une seconde pour sauter dans son corps, et il la regarde alors comme si rien n'était arrivé.

Ils trouvent refuge entre les piles humides d'un pont, à une journée de marche de Limerick. C'est rare qu'il n'y ait personne sous un pont, observe Bart. Dès que leur feu est allumé, il sort le journal qu'il a ramassé en chemin. Grace se met à rire, il lui semble que la faim lui donne des vertiges. Bart est si habile à replier les feuillets pour les poser bien à plat sur ses genoux et tourner proprement les pages. Pour le plaisir de l'ennuyer, elle tape le journal du bout du doigt, mais il se contente de l'ignorer. Je viens de lire que les prix ont triplé, annonce-t-il enfin.

Grace se penche et tapote de nouveau le papier.

Tu veux bien m'écouter, oui ? J'ai là un article qui décrit le vol d'une montgolfière au-dessus de Dublin, avec des passagers à bord. Apparemment, elle serait remplie de gaz.

Je doute que ce soit possible, dit Colly, montre-moi.

Bart se lève d'un bond, fou de rage, lorsque le journal lui est arraché des mains.

Rends-le-moi.

Attends une minute.

Je te dis de me le rendre.

Tu vois, fait Colly, j'avais toujours pensé qu'un jour, les hommes inventeraient un moyen de voler, mais je me figurais qu'on utiliserait des oiseaux. Que les gens s'attacheraient à un condor, ou à un autre oiseau géant, avec des cordages bien solides – ce serait fabuleux, quand même, d'être accroché à un oiseau et de survoler les gens qu'on déteste pour pouvoir chier sur leurs maisons.

Elle regarde Bart s'éloigner à grands pas vers les hautes herbes sauvages. En un clin d'œil, il a retiré ses vêtements et s'accroupit dans les eaux peu profondes, lui montrant un dos tout blanc qui ne frissonne même pas.

Arrête de le regarder, petite garce, la rabroue Colly tandis que Bart

se trempe dans la rivière.

Quand elle lève les yeux, une femme est en train de s'approcher en longeant la berge. Grace soupire – il lui a suffi de la voir se tordre les mains pour deviner de qui il s'agissait. Mary Bresher coule vers elle un regard étonné. Ça alors, et moi qui pensais justement à toi. Tu permets que je m'assoie près de toi ?

La femme rassemble les plis de sa cape et prend place à côté d'elle. La marche a sali ses jolis pieds à la peau bleuie. À travers les hautes herbes, Grace voit Bart émerger de la rivière avec superbe. Elle feint de ne pas le regarder, mais Mary Bresher a tourné les yeux vers lui.

Ah, voir un homme me fait cruellement ressentir l'absence de mon mari. Par hasard, tu n'aurais pas vu mon enfant ?

Sur le chemin de Limerick, la chance est de leur côté. Un tonnelier veut bien les transporter dans sa charrette bâchée de toile, son visage est noir comme l'enfer et il est d'humeur bavarde. Ce bonhomme est le diable en personne, prétend Colly, il va enfermer nos âmes dans un tonneau. Chuuut…, fait Grace tandis que Bart lui lance un regard contrarié. Lorsque le tonnelier lui prend le poignet pour l'aider à monter, elle s'aperçoit qu'il n'a que deux doigts à la main droite. Bart aussi n'a que deux doigts, et quelque chose lui suggère obscurément que cet homme pourrait être son père.

Hue ! En marche ! Les chevaux hochent la tête en hennissant. Grace, les bras croisés, tâche de fermer ses oreilles à la conversation. Elle baisse les paupières pendant que Colly marmonne – Ces deux estropiés, à eux deux ils ont tout juste une main potable –, puis le monde se met à flotter dans l'obscurité et c'est McNutt qui parle à la place du tonnelier : Tu sais conduire ça, toi ? J'espérais bien que tu demanderais, réplique Bart en s'emparant des rênes. Aussitôt, les chevaux bandent leurs muscles pour s'élancer au galop, et ils foncent à toute allure, indifférents aux cris de Bart, la route file vers le bord d'un précipice vertigineux et elle hurle, elle hurle tandis qu'ils bondissent par-dessus le gouffre. Elle retrouve au réveil le rythme tranquille de la charrette, la pluie a tendu son écran de silence et dégoutte du pourtour de la bâche. Ce tonnelier, fait Colly, c'est du rire en barrique. Dis-moi, tu crois qu'il flotterait si on lui versait de l'eau dans le gosier ?

Grace saisit la main de Bart et la serre très fort – elle vient de remarquer quelque chose. Il essaie de garder sa main dans la sienne, mais elle dégage ses doigts pour lui montrer ce qu'elle a vu au bord de la route. Le tonnelier cligne les yeux et fait ralentir l'attelage.

Jésus en pleurerait, dit-il.

Il y a là un chêne aux immenses ramures, auquel s'appuie une roue de charrette. Le corps d'un tout jeune homme est ligoté à ses rayons. Ses bras et ses jambes sont aussi fins que des baguettes, mais les

cordes qui les entravent ne les tiennent que lâchement. Grace est à court de mots, elle ne peut que mesurer l'abjection d'un tel acte, qui donc est capable d'attacher un jeune homme mort à la roue d'une charrette ?

Il a un petit écriteau autour du cou, fait Bart.

Le tonnelier fait arrêter les chevaux afin qu'ils puissent lire ce qui y est inscrit. Grace détourne les yeux, regardant le vent chasser sur la route une feuille tombée qui pourrait être un moineau ou bien l'âme d'un défunt. Et l'écriteau leur livre l'unique mot de son message.

Voleur.

Ils entrent dans la ville aux heures muettes de la nuit, quand les rues n'ont plus rien à raconter. Leurs pieds sont meurtris et leurs ventres vides, mais Grace, malgré le sommeil qui la tourmente, s'émerveille de ce qu'elle voit – la forme d'une ville, fait Colly, des bâtiments hauts comme des géants, toutes ces choses grandioses et silencieuses. En ville, dit Bart, le renard se prépare un festin. Même de nuit, quand tout le monde dort, un tel lieu donne l'impression d'une réserve de possibilités, et il ne paraît pas absurde de croire que la situation va s'arranger.

Ils arrivent à Newtown par la vieille ville. Regarde, dit Colly, ils ont fait descendre la lune dans les rues. Des réverbères au gaz bordent les rangées infinies de boutiques et jalonnent une rue interminable, grande comme Paris, éclaboussant de lumière les hautes et riches demeures. Bart invite Grace à la prudence, les policiers, ici, sont particulièrement redoutables. Elle surprend l'écho d'un pas – un agent, peut-être, ou alors un mendiant, mais sûrement pas un fantôme, car les fantômes ne viennent pas dans les villes, et même s'il y en a, ils ont cessé de se cacher et se promènent librement.

Bart les guide sans hésiter jusqu'à un petit pont qui conduit à Englishtown. L'obscurité occulte tous les repères, excepté la sonnerie d'une cloche d'église qui leur apprend qu'il est deux heures du matin. Bon Dieu, se plaint Colly, qu'est-ce que ça pue ! Ici, les bâtiments sont presque aussi hauts qu'à Newtown, mais tout décatis et branlants. Les rues étroites serrent la nuit entre leurs murs. Même les débits de boissons ont fermé leurs portes. Pourtant les enfants sont là, leurs corps à demi nus se détachant de la trame des ombres comme s'ils n'avaient fait qu'attendre ces étrangers, en espérant les escorter jusqu'à une chambre à louer. De tels enfants sont les rats de cette ville, pense Grace. Les gamins les attrapent par la main et les tirent par la manche, les supplient et les couvrent de flatteries – monsieur, monsieur, *caitlín gleoite*. Colly crie à l'un d'eux d'aller se faire foutre lorsqu'une main menace de s'emparer de la cape de Grace. Bart s'arrête, le bras en l'air – Attendez un instant –, et Grace remarque, alarmée, un petit garçon qui se tient à l'écart des autres, torse nu, sa

peau bleuie couverte de boutons. Il y a dans son regard une imploration qui suffit à lui ronger le cœur. Elle adresse un signe à l'enfant qui se joint aussitôt à eux, les autres gamins poussant des huées. On chuchote à leur sujet. Un ivrogne se frappe la tête contre un mur en hurlant. S'échappant par une fenêtre sans vitre, une plainte qui ressemble à un râle d'agonie.

La ville se fait labyrinthe, et le garçon les entraîne vers une venelle si noire qu'elle redoute un guet-apens, on va les assassiner pour leur voler leurs capes. Elle s'immobilise, agrippée à la manche de Bart qui lance un Ho ! à l'enfant comme s'il menait un cheval, mais celui-ci l'ignore et continue à marcher. Ils patientent au débouché de la venelle obscure jusqu'à ce que le garçon reparaisse. On ne va pas plus loin, décrète Bart, désignant de la main une direction différente. L'enfant, cependant, leur fait signe qu'ils ne risquent rien, suivez-moi, suivez-moi, et les entraîne vers un autre itinéraire. Garde l'œil bien ouvert, conseille Colly, tout ça ne me plaît pas du tout. Ils descendent quelques marches glissantes, Grace portant une main à son couteau pendant que l'autre s'appuie au mur, et le garçon allume une chandelle coulante avant de leur réclamer une pièce de sa main tendue. La lueur vacillante révèle un visage maigre et très pâle, mais les yeux ont conservé un indéniable éclat d'enfance. Grace a alors l'impression que ce moment n'appartient pas au présent, mais à un passé très lointain.

Je suis venu chercher du travail, explique Bart, je te paierai demain. Un fléchissement dans les yeux de l'enfant, et malgré tout il les conduit dans une maison aux odeurs de moisi et d'humidité glaciale – et pire encore, se dit-elle, mais surtout n'y pense pas. Ils descendent dans une cave bondée de corps endormis – ou morts, qui sait, c'est peut-être cela que tu as senti –, des silhouettes affalées au sol, des murs suintants et des relents qui fleurent la maladie, elle la devine à l'odorat, elle l'entend aussi dans la toux d'un des dormeurs. Ils trouvent une place libre et Bart s'assoupit bien trop vite, allongé contre elle.

On est où, bon sang ? demande Colly.

Dès le réveil, elle comprend qu'elle a cherché toute la nuit à échapper au sommeil. J'ai passé une nuit épouvantable, fait Colly. Un froid insinuant engourdit Grace jusqu'à l'extrémité des membres, et Bart est secoué de frissons. À voir son visage tiré, on imagine qu'il a très peu dormi. Avec son couteau, il fait des entailles dans sa chaussure. D'après Colly, pas moins de quatre familles s'entassent dans cette pièce, vingt-quatre personnes, si j'ai bien compté, et il doit bien y avoir six ou sept pièces dans la maison, tu n'as qu'à faire le total. Les murs tremblent sous les quintes de toux, des larmes ruissellent sur le plâtre écaillé. Grace se met debout et appelle depuis la porte : Vite, il

faut partir. Les marches noires de suie luisent sous la pluie qui transperce de ses dents le tissu de sa cape. Les bâtisses qui penchent vers la voie étriquée ressemblent à des vieillards malades résistant fermement à la mort. Le garçon de la veille surgit de sous un porche, main tendue, comme s'il les attendait.

Demain, lui dit-elle, on te paiera demain.

L'enfant lui barre hardiment la route et présente de nouveau sa main. Lorsque Bart la repousse d'une claque, il le regarde dans les yeux en rassemblant tout son courage.

Tu n'as pas entendu ce qu'on t'a dit ?

Brusquement, un deuxième enfant apparaît à côté du premier.

C'est Tom le Sourd, il vous entend pas.

Il aurait pu nous le dire ! réplique Colly.

Dans les yeux de l'enfant, Grace tente de percer le mystère de la surdité, d'imaginer comment les mouvements d'une bouche qui parle peuvent avoir aussi peu de sens que le simple va-et-vient de la mastication. Mais tout ce qu'elle y trouve est un regard pétri de frayeur et de haine. Elle tire Bart par la manche et l'entraîne vers la rue, sentant peser sur son dos le regard du gamin.

On reviendra ici ce soir, déclare Bart.

Tous les crétins d'Irlande se sont donné rendez-vous à Limerick. Les rues pullulent de tire-manches, d'aigrefins et de voyous, de rétameurs, de mendiants et de colporteurs en tous genres. Massés sur le pont qui mène à Newtown, ils vous hèlent en exhibant de vieilles frusques et du linge de lit en lambeaux. S'ils pouvaient trouver preneurs, se dit Grace, ils vendraient leurs bras et leurs jambes. Ne regarde pas ces visages. Ce qu'on n'a pas envie de voir, il vaut mieux l'éviter – ces gens qui ont pour tout vêtement une enveloppe de peau bleuâtre, chaque saillie de leurs os formulant une accusation.

À Englishtown, dit Bart, il n'y a rien qui mérite un tant soit peu d'être volé qu'on ne retrouve en vente ici.

Je parie, ajoute Colly, qu'il existe un commerce clandestin de souris et de rats.

Elle traîne dans le sillage de Bart, qui se renseigne ici ou là sur des amis qu'il fréquentait à une époque, un an ou deux en arrière. Mais on lui referme toutes les portes au nez, ceux qu'il connaissait ont disparu, envolés. Jim Slaw, Mick le Marteau. Putain, où ils sont passés ? Ils ne bougeaient jamais d'ici.

Le ciel et les rues et les visages des passants, tout se confond dans la même teinte délavée. Tout en suivant Bart, elle tend l'oreille à la ville, l'aiguille de son ouïe piquant pièce à pièce le tissu sonore. Cris, jacassements, cliquetis, murmures et, venant des docks, le fracas lointain d'un cœur de métal. À chaque chose vue, elle associe un son. Le claquement de roues d'une charrette poussive. Un bonhomme

enroué qui veut forcer sa voix pour convaincre deux marins arrêtés devant son étalage. Un groupe de gamins essayant d'amadouer un quelconque notable, debout sur leurs bâtons de jambes. Et les rumeurs qui circulent, une épidémie de fièvre à proximité de la rivière, une bande de gosses brutaux qui détrousseraient les passants dans les ruelles louches d'Irishtown. L'espace d'un instant, il lui semble les voir, ces enfants affamés contraints de grandir dans la violence.

Ils dépensent leurs derniers sous pour acheter des petits pains rassis. On leur indique aussi l'adresse d'une soupe populaire – une association religieuse ou un comité de secours, personne ne le sait vraiment et tout le monde s'en moque. Se joignant à la file, ils écoutent les bavardages pour tuer le temps – À force d'attendre, on va finir par mourir, vous avez remarqué que les rations sont plus petites chaque jour, le casse-croûte a pris la poudre d'escampette. Puis la porte se referme, et ils s'en vont avec la masse des mécontents.

Regarde-le, celui-là, fait Colly.

L'homme qu'il désigne n'est pas plus âgé que Bart, mais il a l'allure d'un vieillard ravagé par la fièvre. On dirait une baguette en bois habillée d'un courant d'air – il serait étonnant qu'il vive un jour de plus.

Quand ils rentrent à leur logement, Tom le Sourd lève quatre doigts pour signifier le nombre de jours de retard dans le paiement du loyer.

Grace regarde l'hiver prendre possession de la ville. Cette année, il s'installe précocement. Vole les derniers vestiges de lumière et lâche le désespoir dans les rues. Il fait sa couche auprès des corps démantibulés qui ont investi les ruelles, les porches et les cours. Chaque jour la mendicité semble prendre davantage d'ampleur, les misérables affluent toujours plus nombreux et se rassemblent sur les quais dans l'espoir d'embarquer. D'après Bart, les navires qui les emportent sont aussi ceux qui vident l'Irlande de toutes ses réserves alimentaires, et s'il dit vrai, Grace ne comprend pas que les gens puissent tolérer une chose pareille.

Elle est sidérée qu'une ville puisse réunir à la fois tant de monde et tant d'humidité. La pluie ruisselle des avant-toits et forme des flaques à tous les coins de rue, elle s'immisce dans vos chaussures, ronge le tissu de votre cape et vous mâche la cervelle au point d'accaparer toutes vos pensées. Ils se réfugient sous les auvents jusqu'à ce qu'on les chasse, et elle s'aperçoit que bon nombre de boutiques ont leur devanture condamnée : parmi les commerçants ordinaires, beaucoup ont fait faillite, lui explique Bart.

Cependant, Newtown présente un autre visage. Jamais elle n'avait rencontré des gens aussi pleinement satisfaits de leur personne. Des messieurs élégants et fiers comme des paons qui devisent de choses sérieuses à la porte de superbes édifices en pierre, des femmes en

promenade sous leurs ombrelles, chamarrées de rubans, de chapeaux, de couleurs invraisemblables. La fange a beau crotter leurs souliers, les doigts envieux de la pluie ne les effleurent même pas.

Devant un café, Grace tend le regard au-delà de la vitrine barrée d'une enseigne, ébahie par l'arôme qui en émane. À l'intérieur, des hommes dînent en bavardant et en lisant le journal. De vrais cancaniers, fait Bart. Rien de pire que des hommes qui se conduisent comme des femmes. Elle ne connaît pas le mot qu'il a employé mais s'abstient de poser des questions – sans doute l'a-t-il lu dans le journal. Quand elle voit ces messieurs attablés ou arpentant les rues, elle se dit que ceux-là ont tout reçu à la naissance, alors que nous autres, nous sommes nés dans la pauvreté, et dans la vie tout se résume à ce qu'on est et d'où l'on vient, le hasard nous sert bien ou mal et la seule chose qu'on peut faire est de leur reprendre ce qu'ils ont : le poisson ne se changera pas en oiseau, mais rien ne l'empêche d'endosser son plumage.

Ils se rendent chaque jour à la soupe populaire et arrivent parfois à se faire servir. Avec une joie mâtinée de haine, elle regarde couler les louchées clapoteuses de bouillon. Une croûte de pain, une salle empestée d'odeurs infectes, des bruits de succion et un homme qui bougonne en ramassant les bols. Mieux vaut rester dehors, se dit-elle, et se glisser le long des quais, guetter les arrière-cours des grands bâtiments, des fabriques et des magasins. Ils déambulent dans les rues, l'œil en maraude, mais trop de regards les surveillent en retour, et la longueur des rues aspire toutes leurs forces sans rien offrir en échange. Partout des portes verrouillées, et davantage de gardiens et de policiers qu'elle n'en avait jamais vu, on se projette dans leurs pensées et on se sent par avance coupable du larcin qu'on avait l'intention de commettre. Bart lui conseille de faire bien attention, par deux fois on les a épiés et suivis au cours de la journée, des garçons qui appartiennent à la bande à Ryan, lui explique-t-il, on les reconnaît à leur façon de nouer leur foulard. Jusque-là ils ne s'intéressaient qu'à l'argent et aux chevaux, mais les choses ont pu évoluer. Ces deux gars nous avaient à l'œil. Grace a désormais l'impression de les voir partout, tous les nœuds de foulard étant susceptibles de contenir un signe – comment savoir à qui on a affaire dans le tumulte de la ville ?

Aujourd'hui, Tom le Sourd a amené avec lui un bonhomme à l'œil de fouine et à la figure rébarbative. Vous devez à ce gosse sept jours de loyer, dit celui-ci. Il leur a donné un avertissement ferme. À présent il est deux heures de l'après-midi. Debout près de Bart sous la voûte d'un porche, elle regarde la rivière devenue mer bouillonnante, battue par cette négation du ciel venue peser sur elle. Il lui semble que, toute la nuit, la Shannon a gonflé ses eaux pour se changer en une créature aveugle, tapie maintenant dans la malveillance d'une attente. L'attente

de quoi, au juste ? se demande-t-elle. De toutes les choses auxquelles tu refuses de penser. Le vent s'engouffre dans toutes les bouches.

Quand même, fait Colly, avec toutes les possibilités qui s'offraient à Lui, Dieu aurait pu nous fabriquer autrement. Ce serait beaucoup mieux d'être un lion d'Afrique qui n'a rien d'autre à faire que se lécher les roubignoles au soleil, ou un éléphant des Indes, ou même un aigle survolant Wicklow. Qui pourrait avoir envie de naître sous les pluies de l'Irlande, je te le demande, et puis je vais te dire autre chose : ça fait des jours que je n'ai pas aperçu le moindre rat, tu sais ce que ça signifie.

Beurk !

Grace ?

Oui ?

Tu sais quoi ?

Non ?

On ne peut pas vivre comme ça.

Eh ben alors, va te faire foutre !

Tu disais ? demande Bart.

Elle le regarde piquer de son couteau la paume de sa main infirme. La chair criblée de marques rouges. Sa rage s'échappe dans un cri et, quand elle parle, elle a l'impression d'entendre une étrangère. La chance n'est plus avec nous. Dans une ville aussi riche, on aurait dû se remplir les poches, et pourtant on est sans le sou et les ennuis ne font que commencer. Qu'est-ce qu'on est venus fiche ici, tout compte fait ? C'est ta faute, c'est toi qui as décidé de venir. On s'en sortirait beaucoup mieux à la campagne.

Comme si ses mots étaient des poings, Bart recule contre le mur et une étrange expression s'allume dans son regard, un regard travaillé par la pluie et le froid et les mouvements d'une âme affamée, par tout ce qui remue les âmes dans une ville pareille, et au-delà de toutes ces choses, c'est la peur qu'elle lit clairement dans ses yeux.

Je crois qu'il est temps que je mette ma cape au clou, lâche-t-il.

Vas-y, mets-la au clou et le froid t'aura achevé dans la semaine.

Quel connard de patte de patate, conclut Colly.

Dans son rêve, une ruelle apparaît soudainement, noire et flanquée de hauts murs. Une bande d'enfants s'approche, mais ce ne sont pas des enfants, ce sont des loups prêts à leur dévorer le cœur. Juste avant que Tom Le Sourd vienne à manquer de doigts pour compter leurs dettes, Bart leur déniche un nouveau logement. Une bâtisse délabrée où elle le suit dans l'étranglement d'un couloir, jusqu'à une pièce où l'on tient à peine debout. Entrée par la vitre brisée, l'humidité vient planer dans le noir pour se poser sur les corps endormis ou prostrés dans la souffrance – qui sait s'ils ne sont pas morts, mais peu importe, au moins on n'aura pas de loyer à payer.

Une longue nuit glacée, et Colly qui palabre sans désemparer sur la question de l'âme. Son humeur a sûrement un lien avec cette ville macabre, plongée dans son humidité hivernale. Avec le roulement de la charrette des morts qu'on a entendue passer tout à l'heure, et les appels de cette voix lugubre qui cherchait des cadavres à emporter. Colly se demande si l'âme est pourvue d'une espèce de coffret à souvenirs – où va la mémoire au moment où l'on meurt –, car si l'âme n'a pas son coffret à souvenirs, comment peut-on se rappeler sa vie une fois qu'on est mort – et Roger Doherty, qui est devenu aussi bête qu'un mulet après qu'un cheval l'a frappé à la tête, tu crois qu'il est parti où, son esprit ? Hé ! Si c'est pas une preuve, ça ! D'après moi, il existe forcément une sorte de boîte qui renferme toute la mémoire d'une vie, et ce coup de sabot dans le crâne lui a cassé la sienne. Mais dans ce cas, est-ce qu'il faut en conclure que son âme aussi est abîmée et qu'il montera au Ciel bête comme un mulet ?

Elle se rend compte que Bart n'était pas auprès d'elle en le voyant entrer dans la pièce. Dans la faible clarté, elle voit qu'il est rasé de près et que même le fer à cheval de sa moustache a disparu. Ses yeux semblent avoir repris vie. Il y a du désordre en ville, lève-toi, annonce-t-il en la tirant par le bras.

Dans la rue, Bart se déplace avec l'énergie d'un cheval fraîchement étrillé, lustré et orgueilleux. Elle ne se sent pas la force de suivre cette cadence militaire. Qu'il parte de son côté, l'autre crapouille, fait Colly. Bras croisés sur la poitrine, Grace couve d'un regard noir le dos de Bart, et un sourire lui monte aux lèvres lorsqu'un crétin de cocher l'enguirlande grossièrement parce qu'il gêne le passage. Les voici arrivés devant un entrepôt de grain où se tient massée une foule nombreuse. Par ici, la presse Bart. Une vingtaine de soldats gardent les portes, considérant d'un œil impassible les femmes et les enfants qu'on a fait passer à l'avant, les femmes les couvrant de quolibets pendant que leurs hommes ricanent à l'arrière. Grace, cramponnée à la manche de Bart, sent qu'on la pousse en avant, toujours plus loin au cœur de la foule, et elle se fond à la trame des corps rassemblés, oubliant sa faim. Perché sur une caisse, un meneur s'égosille en gesticulant, tandis que quelqu'un hurle : Vengeance ! Qu'on leur tranche la gorge, à ces crapouilles, renchérit Colly. Un homme à la mine grave se tourne vers Grace en opinant du chef. Elle se rend compte que les gens réunis ici ne sont pas les plus déshérités de la ville, les épouvantails ensauvagés de faim, les loqueteux dépéris au corps de brindille, les malades et les infirmes. À en juger par leurs vêtements, ceux-là appartiennent au peuple des travailleurs – commerçants, artisans et ouvriers. Gloire au pauvre ! Mettez fin à nos souffrances ! Donnez-nous ce grain ! Tranchez la gorge à ces crapouilles ! Bart la tire par la manche pour lui signaler un individu qui ne ressemble pas aux autres, celui-ci est

envoyé par la police, à n'en pas douter. Il s'approche de son oreille pour lui crier : Viens, on recule un peu. Grace ne proteste pas, après tout elle n'était pas sortie pour réclamer à grands cris on ne sait trop quoi.

Ondulant selon son rythme propre, la foule les entraîne vers la gauche jusqu'à ce qu'un cri apaise l'agitation. Alors qu'ils se dégagent de la cohue en jouant des coudes, Grace découvre au-dessus d'elle les visages qui les observent depuis les fenêtres des usines. Le temps, se dit-elle, a déserté cette ville, le monde s'est figé pour ne laisser que cela, ces silences entre les montées de cris, la rumeur chuchotée qui prétend qu'on va ouvrir les portes, qu'on leur a demandé de revenir le lendemain. Un soudain raffut derrière son dos : c'est un idiot de livreur qui réclame de passer avec son chariot, vociférant et moulinant des bras, mais voilà qu'un bonhomme grimpe sur le plateau avec un grand sourire aux lèvres, et à le voir perché là-haut avec les bras en croix, on croirait un Christ solennel haranguant l'assistance. Gloire au pauvre ! Acclamations immédiates et massives, suivies de près par un claquement d'arme à feu. La foule n'est plus que panique. Grace se rue sur le chariot en même temps que Bart, en même temps que les autres qui cherchent à piller le chargement, ils font tous deux main basse sur une caisse alors que quelques hommes s'empressent de dételer les chevaux comme s'ils comptaient les voler, ils secouent violemment la voiture pendant que Bart le puissant porteur de pierres hisse la caisse sur son dos – Donne-moi ça – et s'éloigne sous son fardeau.

Le pan de ciel tendu derrière eux siffle, rugit et détone. Il se présente sur leur chemin une ruelle déserte où Bart peut déposer la caisse au sol. Dans un coin, quelque chose qui ressemble à une silhouette avachie. Grace surveille les alentours pendant qu'il ouvre la caisse avec son couteau.

Putain, j'espère que c'est du tabac, fait Colly.

Peu importe ce que c'est, dit Grace, on le revendra toujours. Dans sa tête, elle calcule le nombre de repas que peut payer une guinée.

Bart retire de la caisse des poignées de paille et en extrait une bouteille qu'il serre par le goulot. C'est de l'alcool, dit-il. Mais soudain un changement revire l'atmosphère, ils sont là comme des loups se défilant de l'ombre, ça pullule autour d'eux, on l'empoigne brutalement par le bras, elle crache elle rue elle essaie d'appeler Bart, il va tirer son couteau mais déjà quelqu'un le retient. En silence, les loups se saisissent des bouteilles puis s'en vont. Elle contemple le sol, démunie, alors que Bart masse son crâne douloureux, moi au moins je ne suis pas blessée, se dit-elle, c'est déjà ça. Elle s'aperçoit alors qu'une bouteille du lot a roulé au sol, une seule bouteille qu'elle va ramasser en courant pour la glisser sous sa cape.

On pourra la vendre, dit-elle.

Tu vois, on a saisi notre chance, lui répond Bart.

Ils arpentent les rues en abordant les hommes qu'ils croisent devant les débits d'alcool, proposant de leur vendre la bouteille. Grace s'étonne de ne pas trouver preneur. Ils s'imaginent que tu vas leur vendre de la pisse en bouteille, lui dit Colly. Un bonhomme efflanqué fait sauter le bouchon et renifle le contenu d'un air suspicieux, je sais pas ce que c'est mais voilà ce que je vous en donne. Va te faire foutre, répond Bart en voyant ce qu'il offre. Là-dessus, deux garçons se mettent à les suivre, elle soupçonne la bande à Ryan mais Bart lui affirme que ces gars n'en sont pas. Moi je sais, dit Colly, c'est Tom le Sourd qui nous les envoie. Dans le quartier d'Englishtown, Bart brandit son couteau devant un poivrot aux joues rouges qui voulait s'approprier leur bouteille. Viens, on va retenter notre chance à Newtown.

Leurs reflets fantomatiques dans la vitrine d'un restaurant. Ils s'attardent devant le spectacle des clients attablés, bustes qui se penchent au-dessus des assiettes, mains qui découpent et fourchettent, bouches qu'on essuie, toux étouffées contre le poing, nuques fléchies pour amener la chope aux lèvres, bouches pleines qui s'ouvrent pour parler, une belle flambée qui ronronne. Une femme rit, le corps rejeté en arrière. Ils ont le sang rouge des bien-nourris, se dit Grace, alors que le mien n'est qu'un mince filet qui arrose la rocaille de mes os, et même si on apprend à ignorer la faim, à refuser de lui prêter attention, la faim, elle, ne nous oublie jamais.

La seconde d'après, Grace est à l'intérieur et se tient devant une table proche de l'entrée, la main tendue dans cette ambiance nappée de chaleur et de parfums, elle s'entend dire : Un petit quelque chose à manger, mon bon monsieur, s'il vous plaît. Un homme en tablier la chasse sans ménagement – Ne me touchez pas, monsieur. Il n'y a aucune expression dans le regard de Bart lorsqu'il la soutient pour repartir, mais à cet instant elle le hait terriblement. Elle saisit la bouteille qu'il tenait calée sous son bras, retire le bouchon et la porte à ses lèvres. Bart la lui arrache aussitôt, mais il n'a même pas le temps de crier, la lame de l'alcool descend déjà dans sa gorge.

Tu es folle ou quoi ? Si tu la bois, on n'aura plus rien à vendre. Et de toute façon il faut être idiot pour boire sans avoir mangé.

Il nous emmerde, à toujours nous commander, fait Colly.

L'étrangeté de cette toux brûlante, et dans son ventre un cri. Ça picote et ça brûle dans tout son corps. Un éclat de fureur dans les yeux de Bart, puis il boit lui aussi au goulot. Merde, c'est quoi ? Je pensais que c'était du rhum.

Et moi, et moi, j'en veux aussi, réclame Colly.

C'est bien meilleur que le tabac, se dit Grace.

Bart lui reprend la bouteille, et cette fois la lampée est plus longue.

Le déferlement soudain d'un infini vertige, puis le rire monte, contre le monde et contre Bart avec son chagrin plein les yeux. On fait un joli trio de pies crasseuses, pas vrai ? Elle bat des coudes en modulant une roulade qui tourne au rire caquetant. Un trio ? Il n'y a que toi et moi, fait Bart avant de boire à nouveau.

Un homme s'attarde une minute, intrigué par le tapage – Va te faire foutre, sale fouineur, lui crie-t-elle. Dis-moi, Bart, tu as déjà pensé à faire des tours de cartes ? Son rire est déchaîné, et Colly entonne une rengaine qu'il a trouvée Dieu sait où.

Petit Johnny s'est mis au lit tout culotté,
Tralalalère !
Et la grande Marie, qui était déjà couchée,
Elle l'a déshabillé vite fait bien fait !

Bon sang, fait Bart, qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Il lui prend la bouteille de force et s'offre une généreuse goulée en la fixant du regard. Appuyée contre un mur, elle le dévisage longuement. Je n'en peux plus, se dit-elle, j'en ai assez de cette pluie, de cette ville et de sa tête d'idiot. Et elle crie à pleine voix : Je veux rentrer chez moi !

Bart explose, le visage écarlate : Qu'est-ce qui cloche chez toi, hein ? Tu es tout le temps en rogne !

Je parle sérieusement. Je n'en peux plus de tout ça. Demain je rentre chez moi, et tu ne pourras pas m'en empêcher.

Comment veux-tu prendre la route, dans l'état où tu es ?

Peu importe ton avis, je veux tourner le dos à tout ça.

Sa conscience enregistre les silhouettes rassemblées autour d'eux, ces hommes et ces femmes à la bouche remplie de rires.

Baisse d'un ton, lui demande Bart. Écoute, je vais te raccompagner chez toi.

Non, ce n'est plus ton affaire.

Bien sûr que si.

Je te dis que non.

De toute manière, moi aussi je compte retourner dans le nord, à Galway. Là-bas, il y aura sans doute de meilleures opportunités. Je connais du monde. Mais d'abord, chuchote-t-il, on devrait se faire un peu d'argent ici. Après, on se paiera une voiture pour rentrer.

Non mais tu t'es entendu ? On traîne ici depuis une éternité et on n'est pas plus avancés pour autant – la pluie, le froid, la faim, et toi qui as failli nous faire tuer. Je n'en peux plus. Je ne supporte plus de voir ta tête. Fiche-moi la paix, avec ton bras ridicule. Va-t'en, je te dis.

Et elle le montre du doigt, prenant un passant à témoin. Vous voulez bien lui dire de me laisser tranquille ?

Du calme, Grace.

L'homme s'approche de Bart. Cette jeune femme vous demande de la laisser tranquille, vous feriez peut-être bien de l'écouter.

Tu préfères que je discute avec toi ? rétorque Bart en brandissant son couteau.

Grace s'interpose entre l'inconnu et la lame, puis se met à hurler au visage de Bart.

Je ne t'aime pas !

Le Bart qu'elle a vu à cet instant-là, il demeurera toujours dans sa mémoire – pétrifié, la bouche toute ronde et froncée sur un mutisme, l'horreur qui frappe son regard comme si une âme pouvait s'effondrer à l'intérieur du corps. Derrière eux, un rire retentit, et Bart, subitement, la tire vers lui pour plaquer un baiser sur sa bouche. Le goût inconnu de ces lèvres contre les siennes, une voix montée des tréfonds d'elle-même, et elle repousse Bart d'un coup de poing dans la mâchoire.

Je t'ai dit d'aller te faire foutre, hurle-t-elle.

Elle secoue sa main meurtrie pour atténuer la douleur.

Une ronde de rires résonnent à ses oreilles, et Bart devant elle, désemparé.

Grace s'enfuit dans la rue, son ombre se dissociant de son corps.

Aux portes des tavernes où s'attroupent les hommes, elle se faufile dans le remugle des rires et des voix, Colly déversant chansons grivoises et bonnes histoires héritées de McNutt, et alors les hommes rient avec elle. Elle les laisse lui offrir à boire. Tout du long, elle surveille Bart qui la suit comme un chien perdu et l'épie dans l'ombre, en silence, avec sa face de carême. C'est si bon, pense-t-elle, d'exercer ce pouvoir sur quelqu'un, comme une main qui emprisonne un poing. À un moment, alors qu'elle se retourne pour se moquer de lui, elle constate qu'il a disparu.

La nuit, maintenant, et le monde exposant toute son étrangeté, l'esprit qui se pénètre de toute chose. Elle se sent tristheureuse, elle se sent au meilleur d'elle-même. Colly braille à tue-tête, puis chante en chœur avec deux inconnus qu'elle n'a pas vus venir. Sa propre voix la stupéfie. Des hommes marchent à ses côtés en chuchotant, d'où tu viens, qui es-tu, ça te plairait que je t'accompagne ? Certains sont bien accueillis, mais les autres ont droit à la menace du couteau, puis ses pas peu à peu la mènent jusqu'aux docks où une femme se réchauffe les mains devant un brasero de fortune, et cette femme est Mary Bresher.

Je croyais que vous aviez renoncé à me suivre, dit Grace.

Je ne te suis pas, voyons. Qui aurait envie de suivre quelqu'un qui se donne en spectacle comme toi ?

J'ai l'impression d'entendre ma mère.

Ta mère aurait honte de toi.

Je vais vous dire une chose : allez vous faire foutre. Je suis fatiguée de vos petites apparitions.

Colly réclame du tabac à grands cris, et voilà qu'un bonhomme qu'elle a déjà croisé leur propose du feu, ils marchent côte à côte un moment, les mots que Grace laisse sortir de sa propre bouche lui semblent prononcés par une autre, puis elle se retrouve dans le renfoncement d'un porche, toujours le même bonhomme, qui lui tend une bouteille en essayant de l'embrasser dans le cou, il a glissé une main entre ses cuisses et ça lui est égal. La nuit est là, le temps a congédié la lumière et ses vomissures ont éclaboussé les pieds de l'homme qui se met à hurler, elle tire son couteau et il s'enfuit, comment distinguer là où s'arrête la ville et là où commence la nuit, ce qu'elles vous font, il faut que tu t'allonges, là, dans ce coin, tu vas te coucher et cette froidure, cette froidure…

La ville murmurante, ses yeux qui s'ouvrent brusquement. Oh ! Oh ! Deux bicoques pouilleuses, et le ciel entre les deux qui souffle sans relâche ses bouffées de froid. Sa bouche est pleine de tourbe, son crâne fracassé. J'ai mal partout, lui dit son corps. Oh ! Oh ! Oh ! Elle découvre, alarmée, le bleu de ses doigts glacés et serre les poings bien fort en s'enveloppant de ses bras. Alors, biquette, tu es réveillée ? demande Colly. Elle n'est pas capable de l'écouter, avec sa cervelle asséchée et cette douleur au-delà de l'atroce. Hé, je te cause, tu veux bien écouter ? Elle se rend compte alors que sa cape a disparu. Débarrassée d'un coup de sa torpeur, elle se redresse brusquement et s'appuie contre le mur du porche pour inspecter le sol, en chancelant sur ses jambes. Colly !

Deux cantonniers passent sur la voie avec leurs charrettes brinquebalantes, soulevant une puanteur de déjections humaines. Tandis qu'un des deux lui jette un coup d'œil, l'air de demander si tout va bien, elle l'examine attentivement comme si c'était lui le voleur de cape, mais ce n'est rien qu'un balayeur de rue, un vieux nigaud crasseux. Elle se tourne pour regarder le porche sous lequel elle a dormi, ce porche qui l'a dépossédée d'elle-même et qui l'a privée de sa cape. La ville dans son froid et les étendues stériles du ciel. Ces mouettes crieuses qu'elle voudrait frapper à coups de poing. Et toi, se dit-elle, dans quel état tu t'es mise, avec tes pieds salis de vomissures et cette odeur de pisse qui imprègne tout.

Elle marche dans la ville sans la voir, tournée vers sa confusion intérieure, écumant sa mémoire pour raccommoder les événements de la nuit sans rien trouver de plus que l'obscurité. La faim, la dévoration de la faim et la morsure du froid, et la nuit passée qui remonte par bribes, comme un rêve en fragments.

Bart !

Il n'est pas rentré. S'approchant d'une femme affalée près de l'âtre sans feu, elle se penche pour lui demander si quelqu'un l'a aperçu. Pour toute réponse, la femme émet un long soupir, comme si elle rendait l'âme. De nouveau dans la rue, Grace se rince le visage au jet glacial d'une fontaine, et Colly doit mettre en fuite le gamin qui lui réclamait une pièce en échange.

Écoute, biquette, tu ferais bien d'oublier ce manchot. On est mieux sans lui, il nous portait malheur.

Pourtant, elle arpente la ville à s'en meurtrir les pieds. Ce sentiment étrange qui s'est abattu sur elle, l'impression de reconnaître ses larges épaules et son pas de soldat chez des hommes qui ne sont jamais lui. Et voilà, se dit-elle, tu es devenue comme les autres, une tire-manche toi aussi, les choses ont changé et c'est ainsi que va le monde désormais, pourtant on peut encore espérer, oui, ça va forcément s'arranger. Elle soutire un peu de tabac à un vieux marin aux doigts goudronneux et aux bras tatoués de femmes-poissons, dont les yeux embués la jaugent de pied en cap sous leurs paupières fripées. Il l'accompagnerait volontiers, mais Colly l'envoie se faire foutre. Elle fume pour endormir la faim, voit deux policiers renverser un homme à coups de pied avant de le remettre debout – si seulement ce pouvait être Bart, se dit-elle, ça voudrait dire au moins que tu l'as retrouvé.

Jour, nuit, jour, depuis le temps elle a dû parcourir chacune des rues de la ville. Les fumées des usines se fondent aux brumes matinales qui rampent sur les eaux de la rivière, comment reconnaître Bart là-dedans ? La vie est ainsi faite, pense-t-elle, un aveuglement du début à la fin, la brume engloutit celui qui a volé ta cape comme elle engloutit tous ceux que tu as aimés, et toi tu continues à vivre en croyant que tu as des yeux pour voir.

Tout à coup, une espèce d'intuition lui dit que Bart est parti pour Galway sans l'attendre. Sa faim ne cesse de grandir, elle tire par la manche les messieurs élégants en quêtant une pièce tandis que les discours saugrenus de Colly lui crépitent aux oreilles – blablabla, on entre dans cette boulangerie et on la dévalise, blablabla, on dépouille ce gamin qui porte un chapelet de rats.

Quand on marche aussi longtemps, la faim creuse dans le corps comme les dents d'un loup. Il faut faire son possible et tant pis si on finit pendu. Dans le quartier de Newtown, elle enjambe une fenêtre à l'arrière d'une maison et se retrouve nez à nez avec un enfant dans une chaise haute, Colly faisant des grimaces au petit pendant qu'elle lui extorque à voix basse son bout de pain trempé dans le lait. Un bruit de pas dans le couloir la fait déguerpir et filer d'une traite vers le mur d'enceinte, tandis que Colly l'interpelle. Hé, pauvre andouille, tu aurais mieux fait de faucher quelque chose à vendre.

Non, se dit-elle, c'est une cape que j'aurais dû voler.

Pour gagner quelques sous, elle propose aux gens de surveiller leurs chevaux. Dans la chambre où elle loge, les heures s'écoulent incomptées, elle se tourne et se retourne dans le froid résonnant de toux, écoute le pas pesant d'un vieil homme qui tâtonne dans la mansarde et s'aperçoit que cet homme est Bart. Il ne fait pas clair dans la pièce, mais elle voit malgré tout à quel point il a souffert, le visage couvert de sang, les pieds nus, dépouillé de sa cape et de son gilet, même le couteau et son étui ont disparu. Sur son bras, l'estafilade d'une bagarre au couteau, la chemise lacérée et maculée de sang. Sans la regarder, il tombe comme un chiffon contre le mur et se recroqueville en silence. Elle s'approche de lui – Oh ! Oh ! Le tremblement de son corps, ses bras à elle entourant ses épaules.

Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Loin de cette ville maudite. La pluie et la terre des campagnes se chuchotent de vieux récits sur l'histoire du monde, qui est tout et rien à la fois. Désormais, ils errent sur les routes comme les autres, en tendant une main quémandeuse. La lumière d'hiver enferme chaque chose sous une pellicule humide qui prête au paysage un éclat vitreux. Tout le vert du monde revêt à présent ses couleurs d'agonie.

Ils patientent dans le fossé, Bart cramponné au bras de Grace, tandis qu'une malle-poste passe en tressautant sous sa croûte de fange.

Elle a conscience que ce voyage vers le nord est une gageure. Au cœur de ces campagnes, tous les lopins de terre sont nus. Dans sa poche, le fourneau de sa pipe ouvre une gueule vide, mais Colly répète sans fin qu'il a bien envie de fumer.

Tap, tap, tap, écoute, biquette, un peu de fumée dans la panse nous aiderait à tasser la fringale.

Ils rencontrent des gens en chemin, mais à quoi bon leur accorder un regard ? Ils vous ignorent, de toute manière, et on a suffisamment à faire avec soi. Il n'y a qu'à voir Bart et ses pieds emmaillotés de chiffons, c'est tout juste s'il prononce un mot, et les rares fois où il parle, sa voix s'élève à peine au-dessus du murmure. Il marche comme un homme qui a renoncé, un homme qui caresse l'idée de son propre effondrement. Maintenant, il a les yeux de Sarah, les yeux aveugles du veau de Neal Fox. À moins qu'il ne cherche à se pousser en avant par la pensée, un pas après l'autre, les mâchoires serrées, le regard rivé au lointain pour s'oublier dans l'effort de sa volonté. Et malgré cela, il n'arrive pas à avancer.

Je crois qu'il commence à grelotter, dit Colly. Le froid fait cet effet, il te ronge jusqu'à te posséder tout entier et ensuite tu tombes malade.

Elle doit sans cesse s'arrêter pour attendre Bart, pendant que Colly le presse comme une tête de bétail. Hop, hop, hop !

Bart évite de croiser son regard.

On croirait qu'il a laissé dans cette ville une partie de lui-même,

glisse-t-elle à Colly. C'est son ombre qu'il a oubliée, réplique son frère – regarde sur la route, son ombre est celle d'un petit chien.

Grace aimerait savoir ce qui s'est passé à Limerick, mais chaque fois qu'elle interroge Bart, il balaie la question d'un geste de la main, comme une simple broutille. Elle s'obstine tout de même à lui demander : C'étaient le sourd et ses amis ? Une des bandes de voyous ? Par deux fois aujourd'hui, il lui a assuré que tout allait bien. Là-bas, à Galway, il connaît soi-disant des gens qui pourront les aider. Un gars qui me doit un service, explique-t-il, et puis Galway, c'est à un saut de puce d'ici. On se fera nourrir, on prendra du repos, et ensuite je te ramènerai à ta famille, dans le Donegal.

Ils sont entrés dans la petite ville d'Ennis par un tunnel d'obscurité. Les rues y sont peuplées d'écumeurs qui ressemblent à des corbeaux hébétés. Grace est persuadée qu'elle n'oubliera jamais l'hôpital des contagieux, les silhouettes d'épouvante massées devant la grille, attendant d'être admises. À bout de souffle, Bart s'appuie contre un mur. À la sortie de la ville, ils trouvent un endroit où dormir – une forge à l'abandon, croit-elle reconnaître, mais peut-être est-ce plutôt une ancienne boulangerie. D'autres vagabonds couchent là, toussant au lieu de parler. Il lui semble que c'est la plus longue nuit de sa vie. Le vent s'ingénie à composer une musique atone et la respiration de Bart, sans être vraiment inquiétante, ne dit rien de bon non plus. Elle aimerait le prendre contre elle pour lui tenir chaud, mais il se tortille comme un bébé pour lui échapper, son corps s'abîmant dans les profondeurs de la maladie. Étendue au sol, elle guette les signes de la fièvre. Bart se détourne d'elle. Grace éconduit une pensée ébauchée dans un demi-songe – elle s'est vue marcher vers le nord délestée du poids de Bart à ses côtés. Mais chaque bruit de pas solitaire te rappellerait alors sa toux.

Le vent a aujourd'hui une odeur d'hiver et de vieilles en haillons. L'autre patte empotée m'a pris ma chaleur toute la nuit, se plaint Colly. En déambulant dans les rues d'Ennis, Grace croise des mains tendues dans tous les recoins. Il y en a même qui mendient auprès des mendiants. Deux d'entre eux la dévisagent quand elle s'installe dans un coin laissé libre. Sur un tas d'ordures, elle trouve un pot en fer-blanc rouillé et s'en sert pour demander l'aumône en faisant la chandelle contre une devanture condamnée. La rue crasseuse devenue ciel, le sol changé en un ciel semé de flaques, et Colly qui entonne une chanson. Comme il est étrange, le monde vu à l'envers ; s'il pouvait rester ainsi un moment, dans cette parfaite inversion, les pièces de monnaie dégringoleraient des poches, les paniers déverseraient leurs victuailles et les bijoux tomberaient par les fenêtres. Et alors on n'aurait qu'à se baisser pour se servir, on ne serait plus les dupes de

personne.

À deux reprises dans la journée, Bart s'est arrêté et a refusé de repartir. L'épuisement fait ployer sa tête. La route qui n'en finit pas, chaque ville un bourbier. Des murmures montent des fossés, réclamant une bouchée de nourriture ou quelques gouttes d'eau. Elle se dit qu'un gouffre se creuse entre les chanceux et les infortunés. Les cieux, à n'en pas douter, sont en train de descendre sur la terre.

Ce sont les plus chanceux qui font craquer le silence de la route. Des attelages filent dans un fracas de tonnerre comme si tout allait pour le mieux. Des gens qui se rendent à la ville ou à l'embarcadère, aussi bien mis que s'ils allaient à la foire ou à l'office, leurs bagages empilés arrimés par des cordes. Elle a envie de hurler, la ville est un piège – on croit pouvoir se camoufler dans ses rues et échapper à la misère, mais la ville ne fait que vous dévorer. Sur les routes de campagne, au moins, on sait à quoi s'en tenir, la misère s'installe sans se dissimuler. La main tendue, elle scrute ces visages qui défilent devant elle, espérant un signe de reconnaissance, mais c'est comme si chacun portait des œillères.

De temps à autre, le hasard leur présente un cadavre. La mort crève le silence et parle fort, sans personne pour l'empêcher de hausser la voix. Tous les morts, pense Grace, cherchent à te dire la même chose – tu t'imagines que ce qui m'a touché ne peut rien contre toi…

Bart, la tête basse, semble ne rien remarquer.

Les âmes des morts doivent être dans un grand tumulte, dit Colly, quand on y réfléchit, un corps ne demande que quelques pelletées de terre pour le couvrir et un peu de paix et de calme, mais même cela leur a été refusé, ils sont là abandonnés aux oiseaux, aux blaireaux et à je ne sais quoi d'autre comme si c'étaient des bêtes sauvages, quand on y pense, la seule chose qui nous sépare des animaux c'est que nous prenons soin des défunts et que nous les mettons en terre, alors c'est bien naturel que ces morts-ci soient fâchés – qu'est-ce donc que ce monde où on les laisse se promener à leur guise ? Je te le dis, moi, c'est bientôt la fin.

Ils s'arrêtent dans la cour d'une ferme à l'abandon dont la silhouette sombre domine un jardin désolé. La sensation de vide a la force d'une présence. Grace s'étonne de voir un orme dont l'écorce a été arrachée à hauteur d'homme, et en voit un deuxième un peu plus loin, exactement pareil. Les gens de cette maison étaient des mangeurs d'arbres, lui dit Colly, je t'avais bien dit que ça existait. Elle se les imagine un moment, cocasses créatures affublées de longs bras comme ce dessin d'homme-singe qui avait un jour circulé dans la salle de classe, il portait un haut-de-forme, une culotte et un veston, et

représentait soi-disant un Irlandais s'adressant à un Anglais avec de grandes dents faites pour ronger.

Attends une minute, dit-elle à Bart. Le couteau en avant, elle s'aventure tout doucement dans la maison. Beurk ! fait Colly. Ça pue la crotte d'oiseau.

Une lumière huileuse entre par la fenêtre, le sol et les murs sont tapissés de fientes. Deux pièces quasiment vides, mis à part les traces laissées par les vagabonds et un oiseau qui se cogne aux poutres du plafond. Des restes de meubles disloqués, des tessons de faïence dans un coin, comme si on avait fracassé la vaisselle contre les murs. Un imbécile a traîné à l'intérieur une bûche trop grande pour l'âtre, qui se tient maintenant là comme un banc calciné. C'est un ramier qui est entré, souffle Colly, je te parie que je peux le toucher avec une pierre. Le pigeon rebondit contre les murs, contre la vitre, puis il s'enfuit par la porte, lancé dans le vaste monde, et elle regarde se dissoudre dans le tout cette promesse de repas non tenue – on ne mérite rien d'autre quand on espère trop. Bart est entré dans la maison à petits pas et s'assoit sur la bûche, vieillard dont le regard fixe le fantôme d'une flambée.

Ils ne trouvent rien d'utile dans la cour ou la remise désertes, pas même de quoi allumer un feu. À peine quelques bouts de bois qu'elle pose près de l'âtre refroidi. Ce vide singulier des habitations abandonnées, à croire que les gens laissent réellement une empreinte d'eux-mêmes, moins un souvenir précis qu'une évocation de ce qu'ils ont pu être, et c'est comme une question demeurée sans réponse.

Pour ceux-là, on dirait bien que la roue a tourné dans le mauvais sens, fait Colly.

Debout sur le seuil, Grace observe la pesée des nuages et aperçoit quelques maisons au loin. Sa voix retrouve un peu d'entrain. Quand on se sera reposés, j'irai réclamer une allumette ou une braise dans le voisinage, et après on s'amusera comme des fous.

Bart contemple l'âtre vide d'un œil absent. Privé de sa cape, il n'est plus que squelette, et une respiration sifflante s'échappe de sa bouche froncée. Elle s'assoit près de lui, les bras noués contre le corps pour se tenir chaud, et se demande qui donc a bien pu manger ces écorces, les habitants de la maison ou les vagabonds qui sont passés ensuite, il faut être un peu crétin pour manger un arbre, espérons que nous n'en arriverons jamais là. Qui sait ce qu'ils sont devenus, ceux qui ont vécu ici, lâche-t-elle. Ils dorment peut-être dans les fossés, ou alors on les a croisés sur la route, à moins que…

Je suis gelé, dit Colly, je propose qu'on invoque le diable pour qu'il nous allume du feu.

Ta gueule.

Bart lui jette un regard.

Si tu sors à minuit, reprend Colly, tu es sûr de le trouver sur ton chemin, il sera là à t'attendre – tu imagines ? Hé, où êtes-vous, monsieur, où êtes-vous, Satan, si c'est bien comme ça qu'on vous appelle – Je suis là, je t'attends, que veux-tu ? – J'ai des souhaits à formuler – Très bien, je t'accorderai trois vœux, dis-moi ce que tu désires – Satan, je veux que vous allumiez pour moi une énorme flambée, et je veux aussi des planches et des clous pour me construire un abri, et de la fonte et des sacs pleins de paille et une flopée de poules et une vache laitière et un champ de patates et un métier à tisser et huit livres de laine et un mouton et une autre vache tant que j'y suis, une brune, et pour faire bonne mesure vous pouvez ajouter un lac rempli de saumons… Pour ce qui est de mon deuxième souhait…

Ils s'allongent dans un coin où Bart s'assoupit aussitôt, malgré le froid. Elle colle son corps contre le sien, pose un bras hésitant sur son épaule. Elle se rend compte alors qu'un épuisement plus profond s'est insinué sous la fatigue ordinaire, une sensation dans ses bras, dans ses jambes, dans sa poitrine, qui la remplit de frayeur. Bart se met à grelotter, secoué de violentes quintes de toux, puis finit par se taire.

Tu es réveillé ? lui souffle-t-elle.

Non.

Tu crois qu'ils l'ont mangée telle quelle, cette écorce, ou qu'ils l'ont fait bouillir d'abord ? Est-ce que c'est nourrissant, d'après toi ?

Bart remue l'épaule comme s'il voulait s'éloigner d'elle. Tu as remarqué ? murmure-t-il.

Quoi donc ?

L'air.

Comment ça ?

Ce changement dans l'air.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je m'en suis aperçu hier soir. La lune est entourée d'un halo. Tu sais ce que ça signifie. Le temps va devenir plus rude.

Colly hurle à l'intérieur de son rêve – Réveille-toi ! Réveille-toi ! –, elle sent qu'elle se désentrave du sommeil et Colly qui continue de crier – Ouvre les yeux ! Sitôt réveillée, elle pressent l'horreur avant même que celle-ci ne s'achemine vers la pensée. Soulevant les paupières, elle se confronte à la soudaine connaissance du pire, la lumière blanche qui dilate la pièce, son haleine qui flotte en buée devant elle. Un froid inconnu, plus profond. Bart est déjà réveillé et il claque des dents, les genoux relevés contre le menton. Voyant ses cheveux et ses épaules maculés de fiente, elle cherche au plafond le signe d'une présence, se demandant si c'est arrivé cette nuit ou la veille. Bart tend un doigt vers la fenêtre. Il faut que tu voies ça, dit Colly. Cesse de me donner des ordres, tu veux ? réplique-t-elle sèchement. Elle se lève et ouvre lentement la porte pour constater ce

qu'elle sait déjà. Lumière par-dessus la lumière. La neige tombant mollement sur la neige. Le monde défiguré de blancheur, et beau pourtant, comme si la beauté pouvait accompagner la destruction.

Tu veux bien m'écouter ? demande Colly.

Ferme-la, toi.

Ferme-la toi-même, souffle Bart.

Ce n'est pas à toi que je parle.

Tu as vu dans quel état il est ?

Il va bien, je te dis. C'est juste qu'il est gelé.

Alors, c'est que tu n'as pas bien regardé. Tes yeux te jouent des tours, c'est peut-être un fantôme que tu vois à la place.

Non, c'est bien lui.

Il a attrapé la fièvre, je te jure, comme tous les autres sur les routes.

Tu te trompes.

Bien sûr que non, pauvre andouille.

Je n'ai pas attrapé la fièvre, dit Bart.

Oh que si, bon sang !

La brillance des arbres pétrifiés, l'énigme de la route sous ce manteau blanc. La neige est arrivée tôt cette année, dit Colly, mais tu aurais dû t'y préparer. Bart a l'air d'un cadavre, marchant tout courbé derrière Grace et la traitant de vache, pestant contre la tempête avant de retomber dans le silence.

On dirait un vieillard, pense-t-elle. Et Colly de renchérir : Tu aurais mieux fait de l'abandonner, il nous embarrasse et c'est tout.

Tandis qu'elle scande leur marche, il chante toutes les chansons qu'il connaît. De son poing bleui par le froid, elle frappe à toutes les portes, même les plus pauvres, dorénavant peu importe la fierté, ou l'idée qu'on se faisait de soi. Elle s'approche des fermes cossues où les girouettes restent figées dans le même silence glacial que les gonds des portes. Le bref mouvement d'un rideau, le grincement d'un verrou poussé précipitamment, ce sont des signes qu'elle a appris à reconnaître. Quand ils nous voient tous les deux à la porte, avec Bart dans cet état, les gens ne s'attendent qu'à des ennuis, se dit-elle. Toutes les oreilles à l'affût d'un bruit de toux, car la maladie se fraie un chemin dans la neige et y imprime la trace de ses pas, et lorsqu'elle frappe chez vous elle demande à entrer, à se réchauffer à votre feu et à manger dans votre bol, elle veut s'étendre sur la paille en prenant bien ses aises et emporter tout le monde dans son sillage.

Ceux qui ouvrent leur porte se bornent à l'entrebâiller et restent plantés là, le visage marqué par la faim et la peur. Puis ils découvrent le teint suspect de Bart, le déchirement de sa toux et ses épaules voûtées, et c'est un non qu'ils leur opposent.

Un œil à la fente d'une porte : Toi, tu peux entrer te réchauffer,

mais l'autre reste dehors.

Si Colly ne lui avait pas craché dessus en le traitant de tous les noms, celui-là nous aurait peut-être cédé des allumettes, se dit-elle plus tard.

Ils entrent dans un village que la maladie est venue visiter, s'invitant dans trois chaumières pour y abattre le poing de Dieu. Du sol au plafond, elles ont toutes été condamnées par des planches, comme si le bruit de ces quintes de toux avait fini par lasser Dieu lui-même. Grace connaît la coutume, personne n'entre dans une maison où sévit la fièvre pour soigner les malades ou emporter les corps, mais une fois que la mort est venue, on n'oublie pas de les cloîtrer entre leurs murs.

Colly garde un œil sur les oiseaux, prêt à les dégommer à coups de pierres. Le ciel est muet comme le chagrin. Grace a les pieds engourdis et les cris de son ventre vide ne lui laissent pas de repos, elle s'arrête devant les traces évanescentes d'un renard qui a traversé la route et s'imagine enfoncer la main dans la tiédeur de sa tanière, se saisir de l'animal et lui tordre le cou.

On a marché trop loin, dit-elle, il est temps de rentrer.

Vous faites la paire tous les deux, à gémir comme des mules tristes, répond Colly.

Il fredonne inlassablement la même phrase et finalement elle se joint à lui, se dit que chanter chasse la peur, pas vrai ?, on devrait passer notre vie à chanter, et chanter encore quand on nous met dans la tombe.

J'ai traîné mes fesses sur les sept mers
Mais pas un souffle à mon derrière,
Quelle galère, quelle galère,
De manquer d'air !

Ferme les yeux, Colly. Une femme divague au fond d'un fossé, un sourire aux lèvres, et la neige la désaltère une dernière fois, la revêt d'une robe immaculée pour les plus lentes des funérailles. Cette femme se fond dans le tout, se dit Grace, à la terre et au ciel étroitement unis dans la blancheur et l'oubli. Ne regarde pas, continue à avancer. Ce sentiment qu'elle a. Elle n'est pas comme tous ces gens sur les routes, elle le sait, ce qui s'abat sur eux ne la touchera pas. Elle saura prendre les décisions qu'ils n'ont pas prises, alors il ne sert à rien de leur accorder un regard, ils ont choisi une chose et toi une autre, de toute façon ils n'ont plus rien d'humain, sont tout juste bons à rester assis avec leurs yeux qui vous fixent et leurs mains tordues qui se tendent comme les mains avides des morts. Si j'avais quelque chose ils

voudraient le voler, ils seraient prêts à me tuer pour le prendre, alors ils ne méritent même pas un regard de compassion.

Elle se demande pourquoi ils se tiennent assis devant un foyer mort. L'écho d'une habitude aussi ancienne que l'existence des hommes, peut-être, mais où va le monde quand les hommes n'ont plus de feu ? Elle aimerait rire, si seulement il restait matière à ça. Tu fais tout pour oublier le froid, et tu cherches le sommeil, mais comment le trouver quand tes os hurlent si fort ? Les minutes languissantes de la nuit, tu les sens s'étirer les unes après les autres et tu te demandes ce qui fait le plus mal, la faim qui te ronge le corps ou le froid qui grignote le peu qu'il reste de toi.

La neige va cesser, répète-t-elle, la neige va cesser, j'en suis sûre, si ce n'est pas demain ce sera le jour d'après. Et alors on pourra repartir vers Galway.

Bart ne lui répond plus.

À la place, c'est Colly qui lâche : Je t'avais bien dit qu'on aurait dû l'abandonner, on aurait avancé plus vite tout seuls.

De nouveau le matin, et qui sait jusqu'où encore il faudra marcher. Leurs mains de mendiants glacées sous la tenture des branchages. Un chêne hurleur sur une colline penchée et cinq hommes dans un pré occupés à creuser le sol. Ils ont retourné un tertre de neige et de terre, et Grace voit la charrette des morts s'approcher d'eux en brimbalant, lourde et lente. Les hommes bêchent toujours et soufflent dans l'air froid des rouleaux de vapeur, la terre résiste sous leur attaque. C'est bien normal, pense-t-elle. Pourquoi la terre devrait-elle accepter de devenir l'asile des morts et de subir leurs éternelles lamentations parce qu'on les y a entassés pêle-mêle ?

Est-ce que j'ai bien vu ? demande Colly.

Je t'avais dit de ne pas regarder.

Passer son chemin et aller de l'avant.

La neige supprime les odeurs, c'est ce qui fait tout son charme.

La route blanchie devient une côte glissante, juge taciturne de deux hommes qui se démènent avec des gestes d'ivrognes pour faire monter leur mule et son tombereau. Le plus vieux lance un cri puis s'arrête, plié en deux comme pour mieux réfléchir. Grace se jette dans l'effort telle une boule de neige, dos à la charrette elle pousse comme elle peut avec les autres, il n'y a plus un brin de force dans son corps et les hommes ne sont pas dupes. Le fils et le père ont le même froncement aux sourcils. Le tombereau immobile se moque bien de leur peine, et enfin ça bouge et ça grince, ça fait comme un grand cri perçant de vieil oiseau délivré de sa cage.

Le vieux arrête son attelage au sommet de la pente. Lorsque Grace

présente sa main, le fils dit non de la tête. Ces deux-là sont mal nourris, c'est vrai, mais ils n'ont pas la misère au corps comme tous les autres. Elle les menace de son couteau.

Mais quelle idiote, dit le fils. Où te crois-tu donc ?

Ne recule pas d'un pouce, murmure Colly.

Grace les affronte sans faillir, regarde le père contourner la charrette d'un pas pesant. Ne t'en mêle pas, Patrick. Il lève une main pour l'arrêter. Et insiste : Je te dis de ne pas t'en mêler. Puis il tire un sac d'un recoin du plateau et en sort cinq briques de tourbe pour les donner à Grace. Le Seigneur est ton gardien, dit-il.

Ma fortune est entre mes mains, que Dieu aille se faire voir, a-t-elle envie de répondre.

Quels connards, lâche Colly, de nous filer que cinq briques de tourbe.

Le couteau entre les dents, Grace prend le sac et radoucit sa voix. Je veux des allumettes.

Le froid sort de sa retraite pour se glisser dans la maison. Grace remet du bois humide dans le feu déclinant.

Les gens prétendent que Dieu est partout à la fois, dit Colly, mais c'est vrai aussi pour le diable et tout le monde sait que le diable est un feu, si bien que Dieu et le diable sont une seule et même chose – voilà, la preuve est établie.

Grace se souvient du feu comme d'un bondissement de vie, et elle se dit alors que Colly a peut-être raison, le feu ne meurt jamais parce qu'il est à la fois Dieu et le diable, il attend son heure dans une autre dimension de l'existence, derrière la membrane de l'air, impatient de surgir avec toute sa faim pour calciner le monde.

La fièvre a jeté Bart dans la confusion. Il a refusé de s'allonger près du foyer et Grace a donc dû le tirer jusque-là. Ses mots sont remplis d'amertume. Il lui chuchote tout doucement : J'ai rêvé que tu étais morte et je m'en réjouissais. J'ai rêvé qu'on était tous morts. Que le monde mourait et que c'était tant mieux.

Tu ne peux pas être mort et rêver en même temps du monde, réplique-t-elle.

Je rêve à ce qui me plaît. Chaque homme est seul en lui-même. Tout ceci n'est qu'illusion. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour que ça disparaisse. Ça n'existe même pas.

Quand elle lui demande de s'expliquer, Bart ne lui répond pas.

Plus tard, il lui dit dans un souffle : Même le chien a une mort plus noble, il s'en va discrètement mourir dans un champ.

Il ne faut surtout pas que le feu s'éteigne, alors Grace le nourrit de petit bois humide mais les braises ont trop de fatigue pour y passer la langue.

Les jours passent, elle ne sait pas combien et le souvenir de son dernier repas se perd comme dans un rêve. Un vent mugissant porteur de neiges silencieuses abat sur la terre les violences du blizzard. Plus rien, se dit-elle. Nous sommes sans rien, et le rien ne cesse de s'ajouter au rien.

Tu devrais manger de la neige, lui conseille Colly. Imagine-toi qu'il s'agit d'autre chose.

La faim s'approche en tapinois et finit par bondir comme un chat, se dit-elle. Elle plante ses griffes dans tes pensées, se love au creux de ton sommeil et s'agite sans relâche. Il arrive un moment où faim et froid se confondent dans une même torpeur, entravant sa pensée et émoussant l'angoisse des changements qui se produisent en elle. L'effondrement de son esprit. Les fourmillements de son corps éreinté.

Elle prend conscience seulement maintenant que ce lieu lui a dévoilé son secret. Comprend pourquoi ils sont tous partis : la terre, ici, recèle une espèce de puissance qui affecte le cerveau et te rend sommeilleuse, les arbres bredouillent toute leur démence et ce n'est pas toi qui les mangeras mais eux qui se repaîtront de la poussière de tes os.

Remue-toi ! Remue-toi ! lui ordonne Colly.

La main de Grace s'attarde un peu trop longtemps devant la bouche de Bart. Son souffle aussi ténu que la pensée. Elle erre un moment dans la neige, les jambes lourdes. Le vide du ciel et le vide des champs, Colly aimerait bien savoir où sont passés les chiens des airs. S'il y a une chose sur laquelle on peut compter dans ce pays, c'est bien les corbeaux. Il se tient prêt à les viser, des cailloux plein les mains, mais les corbeaux ont déserté le ciel. Rassemblant ses dernières forces, Grace grimpe dans un arbre pour fouiller les nids abandonnés des freux, secoue les branches enneigées en espérant dénicher quelques œufs.

Colly voudrait savoir si Bart va bientôt mourir. La frêle lumière qui entre dans la pièce suffit à révéler combien ses membres sont enflés. Cela fait trop longtemps qu'il reste recroquevillé sur lui-même. Parfois, lorsqu'elle le regarde, elle en vient à se dire que son sort l'indiffère.

Tombe la nuit et vient la lune, et Grace qui marche toujours dans le bleu miroitant de neige où tout semble flotter. Ces lieux lui sont familiers, c'est certain, la route qui enlace la colline penchée avec son chêne hurleur, et le champ des morts juste à côté. Dans l'obscurité, elle entend les fossoyeurs à l'ouvrage. Ils ne s'arrêtent jamais, se dit-elle, ils travaillent jour et nuit mais de nouveaux corps ne cessent d'arriver. Ses pas l'emmènent vers eux, on ne sait jamais, ils auront peut-être quelque chose à lui donner. Elle se rend compte alors que les

fossoyeurs besognent en pleine nuit, et que l'on n'entend ni charrettes ni éclats de voix. Elle se met à tousser et le bruit s'interrompt. Des murmures, une forme floue qui s'avance, un visage apparu dans la nuit éclairée de lune, un homme qui n'est qu'un paquet d'os comme s'il avait emprunté son corps à ce qui se cache sous terre et l'avait revêtu d'une immense paire d'yeux, et il lève sa pelle pour l'intimider en lâchant une espèce de grondement animal.

Grace prend la fuite sur ses jambes branlantes.

Ce qu'un homme trouve pour se nourrir ne regarde que lui, déclare Colly. Il ne doit reculer devant rien pour survivre, et ce n'est pas à nous de le juger.

Grace approche sa main de la bouche de Bart pour savoir s'il respire toujours. On dirait qu'il veut parler, songe-t-elle. À peine un murmure, une voix privée de corps. Mais s'il a voulu lui dire quelque chose, elle n'a rien entendu.

Qu'est-ce que tu manges ? J'en veux aussi, réclame Colly.

Grace essaie de le lui cacher.

Pauvre bouffeuse d'écorce !

Grace est incapable de se rappeler le moment où le monde a quitté ses pensées. Si le ciel demeure, il n'en subsiste qu'un fil ténu, un calme plat abandonné de son regard. En silence, son esprit s'effrite devant elle. Ses yeux fermés au monde et tombés en léthargie. Parfois, elle se demande ce qu'est devenu le froid quand il a pris congé de ses os. Bart est probablement mort, à l'heure qu'il est, et même si ce n'est pas le cas, sa présence ne peut être qu'un fardeau. Elle a renoncé à chercher son souffle, mais par moments il lui semble l'entendre.

Elle rêve d'un arbre sous la neige au pied duquel des corbeaux sont tombés, c'est la faim qui les a tués, ils n'ont que la peau sur les os et dans les yeux l'horreur de voir tant de morts. Pourquoi ne les ramasse-t-elle pas pour les fourrer dans sa sacoche ? Elle comprend alors que ce n'est pas un rêve, ou peut-être que si, de toute façon comment peut-on distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas, quand la notion de réalité n'a plus aucun sens ? Elle tend l'oreille pour écouter Bart. Quand j'étais petit, mon grand-père disait toujours que les vieilles personnes connaissaient l'heure exacte de leur mort. Tu peux me dire quelle heure il est ? Dans la vérité de ce rêve, elle sait que Bart est beau. Elle aimerait le voir mais il est déjà ailleurs, un tiens vaut mieux que deux blablabla, quelle connerie ce dicton ! dit une voix qui pourrait appartenir à Colly. Elle rêve qu'elle retrouve ses forces, sait qu'il reste toujours de l'espoir, car tant qu'on n'est pas mort l'espoir continue à s'accrocher. L'espoir est le chien qui attend sur le seuil. Une femme mystérieuse frappe à la porte, et elle sait que c'est Mary

Bresher venue lui dire de sortir de là et de reprendre la route. La route ! La route ! Lève-toi ! Lève-toi ! C'est la voix de Colly, lève-toi, pauvre andouille, je te dis de te lever.

Elle va débusquer sa force là où elle s'est terrée. Tout va bien, se répète-t-elle, c'est seulement la fatigue, une grande fatigue mais tu es moins mal en point que les autres. L'aveuglement du grand jour, le monde devenu bourbier de neige molle. Le rythme de ses pas apaise ses pensées. L'envie la prend de se reposer un moment, juste un petit moment, alors elle s'assoit et la journée s'écoule, maintenant il y a un cheval et une ombre et la voix d'un homme qui demande : Qu'est-ce que tu fabriques couchée au milieu de la route ?

Puis la voix reprend : Tu n'as pas attrapé la fièvre, dis-moi ?

Elle fait non de la tête.

Assieds-toi, alors.

Elle voit une tête sans corps descendre d'une charrette. Des mains qui l'attrapent sous les bras pour la relever, et une voix sans visage qui lui dit : Tu pèses pas plus lourd qu'un sac de toile. Tiens, ça te requinquera un peu. Elle comprend qu'elle a dans le creux de sa main un peu de nourriture, et observe le vieil homme qui remplit sa sacoche de tourbe et de petit bois. C'est le vieux Charlie, se dit-elle, il a ramé dans la neige à travers les champs d'Irlande pour venir la chercher, et elle a envie de lui dire qu'il est temps maintenant de la raccompagner à Blackmountain, une promesse est une promesse.

C'est tout ce que j'ai à partager avec toi, dit le vieil homme, je garde le reste pour les autres. Ça sert à rien d'avoir de la tourbe puisqu'on peut pas la manger, même si certains y sont venus, à ce qu'on dit. Moi, je tiens bon et tu devrais en faire autant parce que cette vague de froid sera bientôt passée et après on rigolera bien. Je vais être obligé de manger cette pauvre bourrique, là, mais le marchand de peaux me paiera cinq *pence* et je serai *ar mhuin na muice*. Si tu connais des gens qui ont besoin de se chauffer, dis-leur de venir me trouver sur la route. Garde courage, parce que la mort a fermé bien des bouches. Tiens, voilà quelques allumettes.

La chair tendre sous ses dents, une pomme !, et ce goût dans sa bouche, elle doit lutter contre la nausée. Plus loin, une femme titube sur la route, il faut que tu lui caches ta pomme, et cet homme étendu dans un fossé ne doit pas la voir non plus, sinon ils te la voleront. Mange-la tout entière avant que Bart ait pu flairer son parfum.

Les jacasseries sans fin de Colly deviennent de plus en plus assourdissantes. Où va-t-il puiser tant de forces ? Écoute, biquette, à partir de maintenant, c'est moi qui prends les choses en main.

Grace montre à Bart la tourbe et le petit bois qu'elle a sortis de sa

besace. Regarde ce que j'ai trouvé, dit-elle. Mais pas de réponse. Elle allume le feu, le regarde dévorer le bois et la tourbe, et ce n'est qu'au moment où la flambée resplendit qu'elle s'aperçoit que Bart n'est plus à sa place. Bart s'est levé. Comment un homme dans son état a-t-il réussi à se mettre debout ? Il a senti l'odeur de la pomme, c'est sûr. Et il s'est levé pour la chercher. La panique la saisit à l'idée qu'il pourrait mettre la main sur sa dernière bouchée de nourriture, puis elle se rappelle qu'elle a déjà tout mangé. Elle appelle Bart en vain, inspecte chaque mur comme si un tel subterfuge était de leur ressort – c'est incompréhensible, cela faisait des jours qu'il se sentait trop mal pour bouger et d'un seul coup il se rétablit, sans doute s'est-il nourri en cachette pendant tout ce temps et à présent il a retrouvé la force de marcher. Elle l'appelle de nouveau depuis le seuil de la maison mais ne perçoit même pas le son de sa propre voix, et elle a beau forcer pour crier, elle n'entend en retour que son écho affaibli. Grace s'avance au-dehors dans un vertige, et finit par voir dans la neige à demi fondue une étrange série d'empreintes, comme si un épouvantail soudain doué de vie était sorti en clopinant dans la neige. C'est Bart qui a laissé ces marques, elle en est sûre. Alors elle les suit jusqu'à ce que l'énergie lui manque, et les traces disparaissent sur la route comme les empreintes d'un chien.

VI

CORBEAU

Lève-toi, lève-toi, petite crapouille. Viens voir !

Colly bavarde et pouffe de rire toute la nuit, il est sûrement en proie au délire. Grace se tourne vers le mur pour fuir ce vacarme, les yeux fermés dans ce presque-sommeil, elle s'entend tousser plusieurs fois puis glisse de nouveau dans le noir. Dans le temps suspendu sous ses paupières closes, le noir devient un réconfort, toute pensée bannie, maman devenue ombre qui attend dans un rêve.

Je te dis de te lever !

Ce qui la dérange le plus maintenant, c'est Colly et son tapage permanent, toute la nuit il a seriné une rengaine sur le coq qui s'en allait à Rome, qui s'en allait à Rome, et voilà qu'il a trouvé autre chose pour l'importuner, elle aimerait bien se réveiller tout à fait pour le seul plaisir de lui mettre une claque et de lui arracher les cheveux. Une idée perfide lui vient, tu serais peut-être mieux s'il était – non, tu n'as pas le droit, et de toute façon c'est une pensée très vague, comme si on appelait quelqu'un de trop loin, la personne disparaît et la pensée sombre dans l'obscurité.

Lève-toi, pauvre andouille. L'arbre a apporté de quoi dîner.

Elle ferme les yeux de nouveau, imagine Colly mâchonnant des écorces.

C'est Colly qui doit se lever et aller voir à la fenêtre. C'est lui qui dit : On ne peut pas vivre comme ça, et lui encore qui éclate de rire comme si quelqu'un venait de faire une blague. Petit salopard ! lâche-t-il. Elle l'entend frapper quelque chose à coups de pied. Elle est où, ma casquette ? crie-t-il. Qu'est-ce que j'ai pu en faire ? Bon, je sors attraper cette ordure. Le froid, j'en ai rien à foutre.

Il montre du doigt l'orme pelé au-dehors, le corbeau qui s'est posé dessus. Même à travers la vitre sale, Grace voit que ses plumes ont perdu leur lustre. Un sacré chien des airs, celui-là, énorme et sans doute vieux comme le monde. Le vent insatiable l'a décharné et il n'en reste que nerfs et squelette, une paire d'yeux et un bec. Colly chuchote derrière le carreau : Tu es le premier que je vois dans les parages depuis un bout de temps. Il sent déjà dans sa bouche le craquant des os de l'oiseau et le goût de ses maigres sucs. Le chien des airs semble lui rendre son regard, puis croaboie comme pour le mettre au défi de sortir.

Grace ne bronche pas lorsqu'il s'adresse à elle. Il s'applique à soulever le loquet sans bruit, c'est ça, surtout pas de précipitation, puis le voilà qui fend l'air froid d'un corps de chasseur. Le

scintillement du monde au-dehors, comme si l'air lui-même était en train de rêver. L'hiver se débâcle en flaques innombrables, autant d'ocelles observant l'oiseau sous les ailes bleues du ciel. Le corbeau a sur la tête un toupet de plumes ébouriffées qui ressemble à l'ancienne coiffure de Grace. D'un regard, Colly le ligote à son arbre, à la branche basse capitonnée d'une fin de neige. Il le tue d'une pensée, le savoure du bout des yeux. Un vieux briscard qui a livré l'éternelle bataille, celle de l'oiseau contre la vie, et la vie contre la vie, car chaque oiseau a son heure mais celle-ci est ta dernière. Hé !

Le corbeau secoue ses plumes comme pour écarter une idée sans importance, à moins qu'il ne cherche à attirer les vers hors de la terre en hivernage, à supposer qu'il en reste encore. J'ai une énigme pour toi, Maître Corbeau, qu'est-ce qui mange et se fait manger – c'est toujours ainsi que va le monde, non ?

L'oiseau incline la tête à gauche, puis tente un envol dans un frisson d'ailes. Bouge pas de là, Maître Corbeau.

Il déloge une pierre de la neige et ajuste son tir, doucement, doucement.

Salopard !

La pierre passe largement au-dessus de la cime, comme si un charme protégeait l'oiseau, et peut-être est-ce la vérité d'ailleurs, puisqu'on raconte que l'orme offre un refuge aux mauvais esprits. Colly a beau s'égosiller, imiter le vol de l'oiseau en agitant les bras, ni l'arbre ni le corbeau ne prêtent attention à lui, et l'oiseau ne semble même pas remarquer la deuxième pierre qui s'envole, trop occupé à picorer ses pattes, à demi fou de faim et transi de froid.

D'un coup, l'oiseau s'élance vers les hauteurs, s'éclipse dans une volte, puis trace à l'encre noire une ligne tremblotante.

Il court à travers champs et chantonne tout bas.

Maître Corbeau, Maître Corbeau,
Tu n'as que la peau sur les os,
Mais tu finiras en fricot, oh !

Le corbeau se perche dans un autre orme, et Colly vise encore une fois, mais l'arbre avale la pierre dans une crépitation de branches et ouvre une large gueule, comme s'il n'était pas rassasié. Le chien des airs prend son essor en croaboyant de rire. Colly donne des coups de pied en espérant faire mal à l'orme. Il poursuit l'oiseau envolé, le voit se poser sur un poteau de clôture avec les mains croisées derrière le dos dans une attitude de prédicateur, comme s'il voulait examiner de plus près ce drôle d'animal nommé Colly, qui rugit à tue-tête sur ses deux pattes instables en tenant une pierre au bout de son bras sans

plumes.

Ils se mesurent du regard à trente pas de distance, et une idée vient à la conscience de Colly, le corbeau ne le regarde pas pour de bon, en vérité il n'a aucune existence dans son monde, pas plus que s'il était une route ou une colline, et lui qui a tendu tant de pièges aux oiseaux, comment a-t-il pu se méprendre à ce point, c'est le monde qui est un piège pour eux et tu ne le comprends que maintenant.

Peut-être est-ce un effet de cette clarté irréelle, mais l'oiseau semble s'élever sans battre des ailes, on dirait qu'il est soutenu par des fils. Il le regarde papilloter dans cette haute cage bleue au-dessus de leurs têtes et s'effacer dans le lointain.

Colly court toujours, les yeux rivés au ciel, et s'enfonce dans les haies épineuses toutes détrempées par les dernières neiges. Qui sait si le chien des airs ne l'emmènera pas vers un nid, il voit déjà les œufs. Imagine sa pierre qui frappe juste, et l'oiseau tombant au sol. Décidément, ce corbeau se montre et se cache selon son caprice, il doit se rendre compte qu'il est pris en chasse, il s'agit peut-être d'un mauvais esprit qui t'entraîne vers un repaire secret, une grotte ou une chambre renfermant tous les trésors de la terre. Son pied bute contre une racine sorceresse et il s'étale dans la neige, se remet debout aussitôt, tout dégoulinant, tu vas me le payer, oiseau de malheur. Il recommence à courir, des collines enneigées dans le lointain, une piste de chevriers débouchant dans un bourg où il croise deux villageois qui n'ont pas la tête à rire. Dans le ciel, le corbeau inscrit un motif ou une phrase codée, un message tracé lettre après lettre qu'il regrette de ne pas pouvoir déchiffrer.

Le jour tire à sa fin mais l'oiseau persiste à se cacher. Pas un seul passant sur ces routes, pas la moindre charrette en vue et le paysage en pleine métamorphose, champs et collines s'effaçant devant l'aridité du roc comme si tout le vert avait été rongé.

Maître Corbeau, Maître Corbeau,
Pas question que tu restes là-haut.

Colly se dit qu'il a trouvé un regain de force dans l'au-delà de la fatigue, errant à l'affût d'un frémissement de vie dans le ciel et dans les ramures, mais le crépuscule vous joue de ces tours, on a parfois l'impression d'apercevoir Maître Corbeau alors qu'il n'y a rien du tout. Il ne peut pas s'empêcher de crier après le corbeau caché, et quand il se rend compte que ce sont des pleurs et non des cris, il se persuade qu'il est en train de rire.

Maître Corbeau, vieux salopiot,
Ce soir tu seras moins fiérot.

Il va le retrouver, cet oiseau. Quel dommage qu'il n'ait pas une fronde, car ce corbeau est un Goliath, on pourrait s'imaginer le contraire mais en réalité c'est lui le roi du ciel, pendant que toi tu restes cloué au sol. Et soudain le revoici, perché tout en haut d'une aubépine isolée, à croaboyer une quelconque malédiction. Il l'attendait, c'est certain, ce n'est pas un corbeau mais un augure, et on n'attaque pas un augure à coups de pierres quand il vient vous annoncer quelque chose. Va te faire foutre, Maître Corbeau, j'ai la misère au ventre, j'ai la peau qui me colle aux os, et mes forces m'abandonnent.

Maître Corbeau, tu as été fou
De penser voir de nouveau un redoux.
Ne savais-tu donc pas
Que Colly t'attendait en bas ?

Le crépuscule est plein de périls, Colly le sait bien. Toutes ces choses dissimulées qui surgissent pour vous saisir, les branches qui vous agrippent comme des mains avides. Ce chêne, là, fait penser à un vieux bonhomme braillard, et il y a au-dessous une place pour s'asseoir. Colly s'installe par terre et inspecte ses pieds échauffés pendant que les ombres morcelées s'unissent en un seul bloc. Il glisse vers le sommeil, se réveille face à la nuit et se dit que les oiseaux sont bien habiles à changer de forme. Peut-être en serais-tu capable toi aussi si tu te concentrais assez fort, tu serais un faucon qui tournoie dans le ciel et fond sur Maître Corbeau, l'oiseau pris entre tes serres, de grands souffles froids qui te fouettent au passage. On se sent bien seul, tout de même, quand on n'a personne à qui parler mis à part un oiseau qui n'a pas l'intention de vous écouter. Un soudain battement d'ailes dans les hautes branches, Colly sait que le corbeau l'attend. Patiente jusqu'à demain matin, lui dit-il, le temps que je reprenne quelques forces. Il se lève pour se soulager contre un tronc d'arbre, étonné que l'urine ruisselle le long de ses jambes, de toute façon il fait trop sombre pour qu'on voie ce qu'on est en train de faire.

Colly se réveille en sursaut sous le coup d'une pensée subite – il s'est lancé à la poursuite d'une malédiction et il aurait mieux fait de laisser ce corbeau en paix, de rentrer à la ferme. Il rêve d'un feu et rêve que Grace lui tient chaud, s'éveille brièvement alors que la nuit retire ses eaux noires. Il referme les yeux et rêve qu'il est Grace.

La clarté de l'aube vient lui chauffer les yeux comme un afflux de sang. Réveille-toi ! Réveille-toi ! *Croa-ouaf ! Croa-ouaf !* Il entend résonner l'appel du corbeau dans ce demi-sommeil et voit l'oiseau voleter au milieu des branchages. Il arrache une pierre du sol et la camoufle dans sa main. Dis donc, Maître Corbeau, tu crois que ça existe, le bien et le mal ?

Le corbeau, surpris, se pose sur une autre branche comme pour envisager la question sous un angle nouveau.

Avant, reprend Colly, je croyais que le monde était simple, qu'il y avait le bien d'un côté et le mal de l'autre, mais aujourd'hui je n'en suis plus si sûr, avec toutes les choses que j'ai vues autour de moi, tout ce qu'on est obligé de faire pour survivre – on ne peut pas passer pour quelqu'un de mauvais quand on essaie simplement de sauver sa vie.

Alors, le corbeau dit : Qui t'a révélé la vérité des choses ? Ce n'est pas le monde qui a parlé…

Colly jette une pierre dans la gueule de l'arbre. Bang ! L'oiseau tressaute avec un terrible hurlement de mégère, et quelques plumes noires tombent comme un châle de femme. Il se déplace maladroitement d'arbre en arbre, et Colly pendant ce temps ramasse une autre pierre et prépare son tir, mais le corbeau, au dernier moment, se propulse vers les hauteurs du ciel. Cet oiseau n'en est pas vraiment un, en voilà bel et bien la preuve, ce serait plutôt l'esprit d'un mort, peut-être quelqu'un qu'il a connu autrefois. Le corbeau croaboie derechef. Et si c'était le diable en personne qui ricanait tout son saoul ?

Il crie après le corbeau qui l'entraîne sur une colline, chacun de ses pas lui mâchure les mollets et ses dents qui claquent composent un message.

Maître Corbeau veut te tuer,
N'as-tu donc rien compris ?

Quand il arrive en haut de la pente, l'oiseau a disparu, lui laissant pour seule compagnie un vieil arbre dévasté ; lorsqu'il lui demande où est parti le corbeau, l'arbre tend ses branches dans toutes les directions à la fois.

Le terrain pierreux débouche sur des champs qui surgissent devant lui détrempés, et cette longue marche dans le froid humide l'a tant fatigué qu'il a peine à parler. Son corps moulu est percé de mille douleurs. Assis contre un muret, il regarde ses pensées s'éloigner de lui comme un mendiant échiné sur la route. De nouveau debout, une clôture à escalader puis le monde à la renverse, Colly est maintenant

étendu sur le dos à fixer le ciel, pourtant la sensation de la chute ne le quitte pas, c'est encore un de ces tours que vous joue la faim, mais comment savoir, dans le fond, si le monde ne tombe pas pour de vrai ? Ce silence complet est le chant de la terre, un grand rire chanté qu'elle ne partage avec personne. Toujours cette pente, la route ferme sous ses pieds, une maison et deux chiens bien gras, tendus dans leur guet comme s'ils cherchaient leur pitance. Je vais les manger les croquer tout crus, marcher encore, me reposer un moment, finalement ce n'est pas si terrible d'avoir la misère au ventre, ton estomac t'a faussé compagnie et ton esprit bat la campagne, tout se défait pour ne laisser qu'une paix immobile, les sensations sur ta peau ont cessé d'exister et le froid n'est plus rien, la terre ne s'éveillera jamais de cet hiver-là, alors rien n'a plus d'importance. Au fond d'un fossé où court un filet d'eau, le temps y rampe à quatre pattes, doucement de flaque en flaque comme un vieillard toussant des rafales de vent, et ses rêves sont les rêves de Grace. Comme c'est étrange, pense-t-il en s'éveillant, un jour et une nuit entiers ont filé dans une même ombre et lui est toujours dans le fossé, lève-toi, lève-toi, on ne peut pas vivre comme ça, je te dis de te lever, de nouveau sur la route, claquement et bruit de pas, le bruit de ta main tendue comme un énorme poids qui retombe.

Rentrer – rentrer – mais comment – cette grande route est familière, elle mène peut-être à la maison – bonjour bourricot bonjour madame bonjour monsieur non non ne partez pas – comment la nuit peut-elle tomber si vite ? Buveur de pluie ! Voilà – je n'ai pas soif du tout j'ai toute l'eau qu'il me faut pour boire – assis puis debout puis assis de nouveau – des gens qui passent devant ma main tendue, main tendue vers vous écoutez-moi, ma main a quelque chose à vous dire ! C'est quoi ces cris, on dirait que les gens sont des bêtes – lèche l'herbe – ça a goût à rien – marche encore un peu on ne sait jamais – marcher-tant-bien-que-mal – rester assis, ça revient au même – un bruit – j'entends – les pelles, oui, elles creusent dans le champ des hommes rient d'un rire clair comme le bruit du fer contre le métal quand on y pense – penser – rêver – encore une charrette des morts et vois ce qu'elle transporte – bientôt ce sera toi non pas moi mais je te dis que oui – tu sais pourquoi ces gens se sont mis à creuser ils cherchent la viande qui pousse sous terre – tu n'es pas encore morte – si tu l'es – non tu ne l'es pas – mais ça va venir si tu ne fais rien – hé ! ne dis rien à personne – tiens ta langue personne n'en saura rien, attends la nuit comme ceux que tu as vus dans le noir et ça y est il fait noir approche-toi oui je veux bien – marcher pas ramper marcher attention attention quelqu'un pourrait te voir – hé ! – mains pelles – hé ! – pelles entre les mains – qui est-ce qui rit on dirait Grace – Grace est morte – non c'est pas vrai elle attend à la maison – c'est un

chien, un chien qui rit – lui aussi est là pour la viande – comment rapporter cette viande à Grace – ce n'est pas de la viande – mais si – la viande ne pousse pas dans la terre – c'est de la viande – non je te dis – personne n'en saura rien de toute façon – même toi tu n'en sauras rien il suffit de ne pas y penser – il fait noir et personne ne regarde – vivre c'est mourir et mourir c'est vivre qui a dit ça – quelle bêtise. Les doigts fouillent la terre et trouvent la viande sous le drap – drap déchiré – viande sur l'os et viande dans ta main elle va avoir un goût de boue et de mort tu ne crois pas et puis après – le corps ne saura pas ce qu'il mange, le corps ça lui est bien égal – personne n'en saura rien – personne personne – personne – personne – personne – le goût de cette odeur – cette odeuràvomir – Pouah ! Rien que de la sentir j'en suis malade – qui est là – un chien encore un – d'où vient-il le chien fureteur qui fouille la terre – d'autres chiens et ils grondent – ils veulent la viande tu ne comptes pas pour eux – odeuràvomir – c'était un rat je croyais qu'on les avait tous mangés – cette odeur, ne te vomis pas dessus – ta bouche, porte ça à ta bouche – vas-y détache-la de l'os – c'est bien de la viande non ? – ça reste collé à l'os même après la mort ce ne serait pas une main juste au bout ? – oui c'est une main – tout ce que c'est et que ce n'est pas – le goût tu le prends dans ta bouche – pourri pourri à vomir – mâche et c'est tout – persuade-toi que c'est – mâche – mâche, tu ne veux pas mourir n'est-ce pas – persuade-toi – oui, c'est de la vache – oui, c'est du taureau – quoi d'autre – oui, c'est du mouton – de la poule – oui continue – c'est du cochon – oui – de la chèvre du lièvre du lapin du chien – c'est pas grave de manger du chien – c'est un chat c'est un oiseau c'est un chatquimangeunoiseau – c'est un corbeau – cette ordure de corbeau – c'est un freux une pie un bouvreuil rien que des plumes la grouse du braconnier – c'est un paon ça se mange pas le paon mais si ça se mange – c'est un rouge-gorge une mésange une hirondelle – j'ai une énigme comment dépi-auter la pie – c'est un martin-pêcheur – martin quoi – c'est une mouette un canard une caille un pigeon une dinde c'est du chien à nouveau du poisson-chien pardon du poisson-chat mais poisson-chien fera l'affaire – c'est de la morue de la carpe du hareng de la baleine du dauphin du calamar de l'anguille une truite du saumon un monstre des mers un homard une crevette une moule une huître un escargot de mer un bigorneau du varech du cheval de l'âne de la mule du mulet – c'est un cochon d'Inde un rat une souris une musaraigne un loir un rat d'eau du chameau du lion du singe du tigre de l'élan du – je ne sais plus – mange c'est tout et oublie le goût – c'est du cerf c'est du faon – c'est de l'herbe des feuilles du beurre du pain de la pomme de terre du ragoût du porridge de l'avoine du griffon du dragon un rat-souris une loutre une hermine et je ne sais quoi encore un blaireau un écureuil un ver de terre une limace un escargot c'est

tous les oiseaux d'Irlande réunis en un seul – c'est un hérisson c'est un hérisson hérissé de branches un blaireau-chat une loutre-bouvreuil un poisson-dinde c'est – n'y pense pas – c'est c'est c'est c'est –

Putain de chien – vomi vomi – pourriture dans la bouche. Putain de chien –

Rampant des routes – à marcher à quatre pattes comme un bébé –

Dor – mir, dor – mir –

Lentementémerger – comme un matin –

Couchée – couchée là – mais pas fauchée haha –

Sommeil sommeillant – ensommeillé sommeil – sommeil sommeillant

Écoutez-moi hé, monsieur – écoutez écoutez – ne me tirez pas comme ça – écoutez écoutez écoutez écoutez – pourquoi je n'entends pas – ma voix où elle est – écoutez monsieur écoutez monsieur écoutez ne m'emportez pas – laissez-moi où je suis ne me prenez pas – ne me prenez pas – pas la charrette écoutez-moi écoutez-moi ceux-là ils sont tous morts – écoutez-moi je vous dis – je ne suis pas – la charrette s'en va – lève-toi lève-toi bouge-toi – je peux pas – essaie encore – n'est-ce pas ce que tu désirais – de la viande à foison – essaie encore encore encore encore – sommeil sommeillant c'est comme ça que tout finit – ferme les yeux maintenant –

un homme qui me tire réveille-toi –

ne me touchez pas – ne me touchez pas –

écoutez écoutez écoutez pourquoi vous n'écoutez rien –

je n'ai plus de voix pour mes mots –

écoutezmonsieur écoutezmonsieur écoutezmonsieur

É – cou – tez – É – cou –

Pas ça non –

Je ne suis pas comme –

Non je ne suis pas –

Comme eux –

Non – aaah –

Remue montre-leur que tu peux –

Montre-leur – montre-leur – aaah –

Sommeil sommeillant – écoutez –

Tu peux y arriver biquette –

Tu peux dormir –

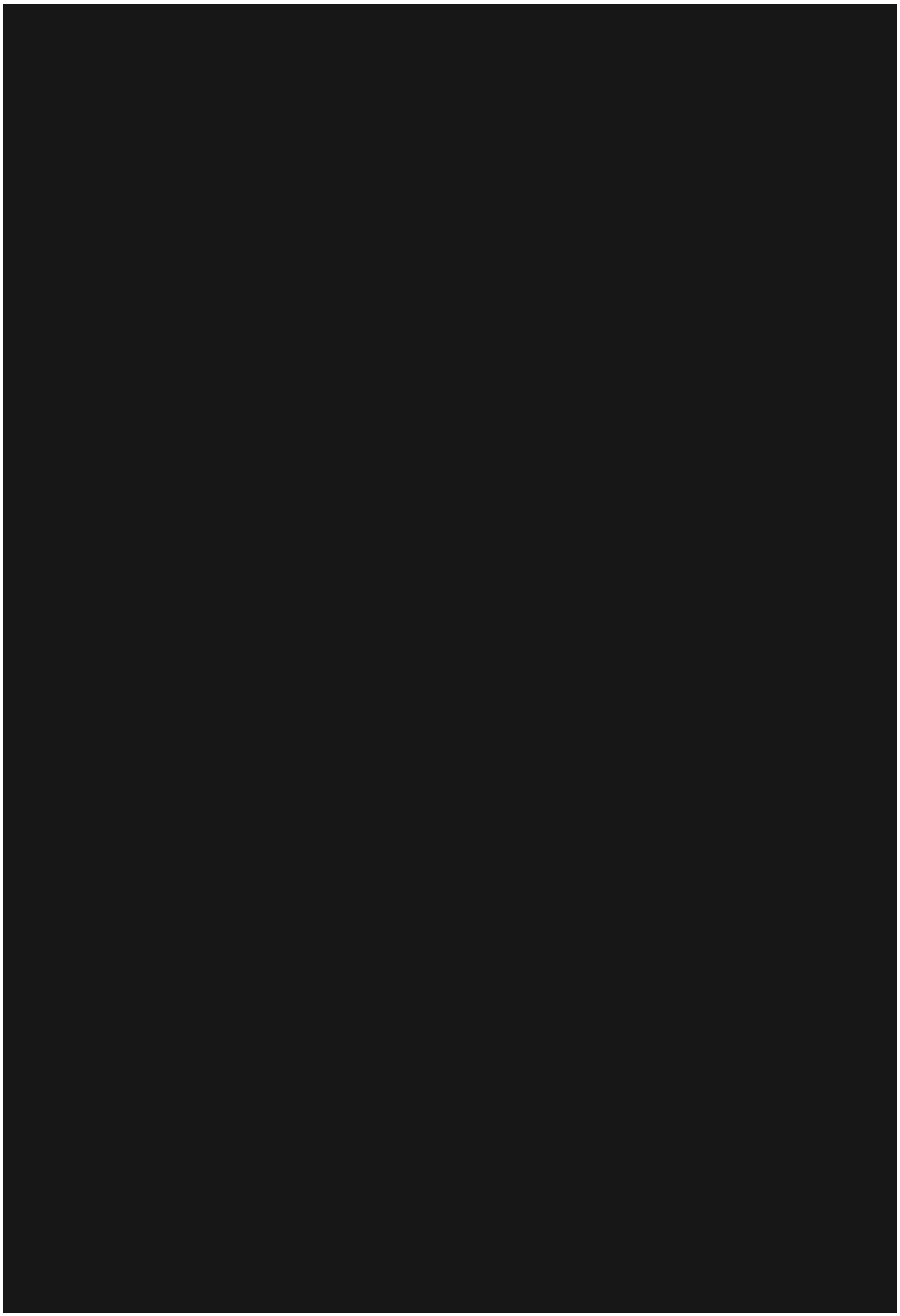
Essaiederemuer – encore encore encore encore – regarde-moi – écoute –

Regarde-moi ! Regarde regarde regarde –

Tant pis maintenant tant pis –

Tant –

Pis –



VII

LUMIÈRE

Ce visage au-dessus d'elle, c'est l'ange qu'elle a déjà vu en rêve, sa voix est un lait sucré qui lui rappelle Sarah et Grace aimerait lui sourire. Repose-toi, ma fille, dit la voix.

Elle pense : C'est donc ça d'être mort.

On lui fait boire du bouillon dans une tasse en faïence. Un carré de mousseline ondoie au bout d'une main et vient réconforter son visage. Ce n'est qu'un bout de tissu, mais il la rend à son existence physique. Elle retrouve la sensation de son corps, es-tu bien certaine d'être morte ? Un peu plus tard, ces mêmes mains l'aident à s'asseoir tout doucement. Elle regarde la chambre, essaie de s'en former une idée. À l'extérieur une lumière teintée de mauve, et dans la pièce le rayon d'une lampe qui éclabousse le mur d'un doré tremblant, comme la gorge palpitante d'un bouvreuil. Elle se demande d'où lui vient cette pensée. Elle se sent comme un enfant accueilli dans le lit d'un autre. L'inconnue à son chevet approche sa main pour ôter ce qui pèse sur son visage, repose-toi, ma fille. Le sommeil l'entraîne et elle s'accroche à des idées fuyantes, comme cet ange ressemble à sa mère !

Elle sait que les anges veillent sur son repos, mais quand elle se réveille dans la vive clarté du jour, cinq femmes sont réunies autour de son lit, cinq visages qui n'appartiennent pas à des anges mais à de simples femmes vêtues de noir dont elle ignore tout. Leur vigilance resserre les murs de la chambre. Elle a beau fermer les yeux, cela ne suffit pas à les faire disparaître.

Réjouis-toi, ma fille, dit une voix, car tu es vivante.

Elle soulève les paupières. Celle qui a parlé remue les lèvres, mais ses yeux sont vides de toute expression. Une autre femme s'avance doucement en lui présentant un miroir, elle connaît ces mains-là et les yeux qui la regardent sont emplis de bienveillance. Elle prend le miroir et le tient devant son visage pour savoir qui elle est, il arrive parfois des choses si curieuses, il se peut que tu aies dormi et que tu t'éveilles changée en une autre, les gens dans le temps racontaient des histoires similaires. Son haleine trouble la glace – ceci est mon souffle, ma respiration –, elle la frotte avec sa main pour dévoiler ce visage et ces yeux qui ne sont pas les siens, seulement le fantôme d'un visage sur un corps mort.

Elle laisse tomber le miroir sur le lit, et la femme au regard bienveillant s'empresse de le rattraper. L'autre, la revêche, la rabroue

aussitôt. Laisse-la regarder, qu'elle puisse contempler son propre miracle.

Quel est ton nom, ma fille ? demande la bienveillante.

Son regard fixe chacun des visages qui l'entourent, à la fois tous différents et semblables comme des pierres disposées en cercle. Ces femmes portent les cheveux courts, à l'exception de celle au miroir qui a noué sa chevelure en un chignon bien serré. Elle aimerait leur dire son nom, leur expliquer d'où elle vient, mais il lui est impossible d'aller au-delà de la pensée, les mots ne viennent pas. Ils sont là comme une vague présence qu'elle ne parvient pas à articuler. Elle comprend alors que sa langue a été frappée de mutisme et qu'aucune parole ne passera plus ses lèvres. Ne t'inquiète pas, ma fille, dit une troisième voix. Et une autre encore : Tu parleras quand le moment sera venu. La revêche contourne le lit pour prendre le miroir des mains de la bienveillante. Regarde-toi, ma fille. Il avait annoncé qu'un signe serait envoyé pour révéler le sens véritable de Sa parole. Et ce signe, c'est toi. Tu es le miracle qui nous avait été promis. Père t'a relevée d'entre les morts.

Nuit et jour, un aulne dénudé cogne à la fenêtre comme s'il demandait à entrer, à pouvoir l'entretenir à voix basse de la nature de ce qui lui arrive. Un jour, une semaine, un mois, qu'importe, se dit-elle, si elle reste à jamais cachée dans son trou au milieu de ces gens qui racontent leurs drôles d'histoires. Tu n'as qu'à hocher la tête chaque fois qu'on s'adresse à toi. La soupe est servie à heures régulières, et tu n'as jamais eu à souffrir du froid. On est bien mieux ici que sur la route. Elle se penche hors du lit, constate que ses bottes sont posées près de la porte. Tant mieux, elle pourrait en avoir besoin.

À mesure que les jours rallongent et s'enrichissent de couleurs, elle sent une grande force croître à l'intérieur d'elle-même, se répandre partout dans son corps à l'exception de sa gorge. Grace se fond au silence de la maison, même si par moments, tôt le matin et à la tombée du soir, la rumeur des prières se porte jusqu'à elle. Il lui arrive d'imaginer ces voix unies pour la juger, tu as commis tant de péchés et ta conscience te tourmente, pourquoi es-tu toujours en vie alors que les autres sont morts ? Parfois, elle en vient à croire que ces voix sont celles des défunts, et tu as beau t'efforcer d'oublier, le poids d'un mort leste ton corps comme une meule. N'est-il pas vrai que tous les morts ont quelque chose à te dire ?

Il vaut peut-être mieux que tu ne puisses pas parler, comme ça au moins tu n'auras pas à leur répondre.

Avec le soir, l'ombre enchevêtrée d'un arbre se déploie dans la chambre. On déverrouille la porte, une femme entre dans la pièce. À sa silhouette et à son pas elle reconnaît la bienveillante, qui vient lui

apporter une lampe. Tout en feignant de dormir, Grace la regarde retirer le réservoir pour le remplir d'huile et revisser le porte-mèche. Elle frotte une allumette et marmonne un juron, lâchant le bâtonnet enflammé pour se lécher le doigt. Je te demande pardon, ma fille. Le diable cache sa langue fourchue dans le feu afin de nous rappeler qu'il est toujours présent.

Grace regarde la lampe cracher de la fumée.

Pendant la nuit, tu t'es encore réveillée en hurlant. Tu avais besoin de réconfort. J'ai été obligée de venir dans ta chambre et de m'allonger par terre près de toi. On aurait cru que tu mourais pour la deuxième fois.

Les paroles de la femme pénètrent en elle et la frappent de stupeur.

Il faut croire que je suis morte, pense-t-elle, et que je me trouve au purgatoire. C'est pour cela que ma porte est verrouillée.

Elle cherche en vain un souvenir de la nuit passée, tout est ténèbres dans ses nuits, comme si une main invisible avait chassé les rêves. C'est alors que remonte à sa conscience une pensée enfouie au plus profond qui s'affronte à une chose innommable, il ne s'agit pas d'un rêve mais d'une ombre qui se profile, un événement qui a eu lieu, un acte qu'elle a commis et qui resurgit maintenant en se dressant comme un serpent. Elle en a un mouvement de recul.

Calme-toi, ma fille, lui dit la femme. En réponse, Grace lui crie de s'éloigner, que c'est la mort elle-même qui habite cette chambre et non le diable, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Tu m'appelleras Mary Eeshal, lui dit la même femme un peu plus tard, c'est le nom de l'endroit d'où je viens. Elle rajuste sa couverture avec des gestes pleins de douceur. Son visage et ses mains sont d'une blancheur parfaite, sa peau quasiment sans défaut. Même si ses ongles sont noircis de terre, elle a les mains lisses d'une personne bien née. Grace aimerait que Mary Eeshal ne la quitte jamais, elle se demande où est passée l'autre, la revêche dont les traits refusent tout pardon. Mary Eeshal semble à peine plus âgée qu'elle, et pourtant elle est à la fois une sœur et une mère. Elle voudrait qu'on lui explique où elle se trouve, prison, couvent ou purgatoire pour de bon, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

Père te rendra visite dès demain, lui apprend Mary Eeshal. Il a été obligé de partir à Dublin peu après ton arrivée. C'est lui qui t'a amenée ici.

Grace regarde la femme en clignant des paupières. Qui va venir la voir ? Un prêtre, un docteur ?

Mary Eeshal reprend : Père va venir se rendre compte du miracle qu'il a accompli. Il raconte que la nouvelle s'est déjà répandue.

À ces mots, ses yeux s'illuminent. Elle prend les mains de Grace entre les siennes et les serre contre sa poitrine. Père nous avait promis

de nous montrer un signe en témoignage de son authentique connaissance de Dieu. Et il a réussi. Nous roulions vers un village des alentours, un peu plus au sud, et Père a arrêté sa carriole. Il est descendu et il s'est avancé vers… Sa voix se bloque sur ces mots, comme ferrée par un hameçon. La femme inspire longuement. Il était devant un charnier, reprend-elle, et c'est à cet instant que la lumière l'a touché, nous l'avons tous vue, une colonne descendue du ciel. Père est passé devant les fossoyeurs qui déchargeaient les corps un par un de la charrette des morts, et ils ont interrompu leur travail pour regarder Père entrer dans la fosse, un pécheur parmi eux lui a ordonné de sortir, parce que la fosse était remplie des victimes de l'épidémie. Mais Père s'est mis à genoux et t'a découverte au milieu des morts, il dit que la puissance divine était entrée en toi puisque tu lui as montré le signe, et qu'il a su le déchiffrer. Alors Père a posé la main sur toi et tu as ressuscité.

Grace entend un bruit de pas, des femmes qui chuchotent. Une clé ouvre la porte et les femmes entrent pieds nus. La revêche se place dos au mur, la clé à la main, pendant que ses compagnes font cercle autour du lit, Mary Eeshal et trois autres au visage sévère. Un homme entre à leur suite et vient s'asseoir au bord du lit. Elle entend sa voix. Épongez donc son front, Mary Collan. Cet homme n'est ni un prêtre ni un docteur. Il porte une chemise blanche au col ouvert. Sa barbe brune est mêlée de gris. Jamais encore elle n'avait vu des yeux comme les siens, capables de lui communiquer des pensées. Voilà les yeux de celui qui t'a sauvée, se dit-elle. Mary Collan – la revêche – s'avance avec le mouchoir, le geste brusque et réticent. Ils doivent croire que tu as attrapé le mal, songe-t-elle, c'est pour cela que personne ne te touche à part Mary Eeshal.

L'homme qu'on appelle Père. Pour elle, à cet instant, il est moins un homme qu'une présence, des yeux qui vous tiennent si étroitement que le reste de sa personne devient invisible.

On m'a raconté, lui dit Père, que tu ne pouvais pas parler. Mais je parie que le diable s'exprime dans tes rêves, je me trompe ?

Un sourire lui vient aux lèvres, comme si le trouble de Grace était un assentiment.

Ses yeux s'attachent aux siens jusqu'à ce qu'elle ne voie plus que cela, et c'est son regard à elle qui lui répond à la place de sa bouche.

Qui êtes-vous ? lui demandent ses yeux. Pourquoi m'avez-vous porté secours ?

Et les yeux de l'homme lui répondent : Désormais tu vivras auprès de moi, tu travailleras ici et tu feras ce que l'on te dira. Ces femmes seront tes compagnes et tu trouveras la paix parmi nous, cela vaut mieux que courir les routes.

Suis-je dans la maison de Dieu ? demandent encore ses yeux.

Oui, tu es dans la maison de Dieu, répondent ceux du Père, et Il parle à travers mes yeux. Fais bien attention, car Il entend chacune de tes pensées.

Il tend la main pour toucher sa gorge, puis il lui dit à haute voix : Parle, ma fille, tu le peux.

Tandis que les autres se penchent vers elle, Grace sent monter à sa gorge un puissant bouillonnement, mais aucun son ne passe ses lèvres.

J'essaie tout le temps de parler, plaident ses yeux, mais les mots ne veulent pas sortir. S'ils restent cachés, c'est peut-être parce qu'une parole en entraîne une autre et que je ne saurais pas m'expliquer. Toutes les choses qui se sont produites. Il existe dans ce monde des choses qui échappent aux mots. Ce que j'ai fait, je ne peux pas en parler. J'ai…

Père lui répond à haute voix : Tu as été jugée au cours de ta première vie. Tu as été terrassée, et puis tu as tendu la main à Dieu et tu as été sauvée.

Les mains de Père se joignent et s'écartent comme les flasques d'un soufflet, à croire qu'il cherche à apporter de l'air à ses pensées. Il se tourne vers les femmes, qui opinent du chef en chuchotant.

J'ai vu bien des choses au cours de mes voyages, reprend-il. Je suis allé jusqu'aux confins de cette île et même au-delà, j'ai parcouru l'Europe et j'ai rencontré les Hollandais mangeurs de tulipes et les Français mangeurs de grenouilles. Mais je n'ai pas poussé jusqu'à la Chine, car il est inutile d'aller si loin pour voir des gens manger du chien et du chat. La subsistance – en des temps pareils, voilà la question fondamentale. Ce que l'on fait entrer dans son corps. Il existe une nourriture saine, pure, naturelle, et il en existe également une autre, immonde, que l'on absorbe par les yeux, la bouche et les oreilles. L'impureté et l'indécence qui corrompent le corps. Regarde les gens autour de toi. Que font-ils entrer dans leur corps ? Regarde les vachers désœuvrés et les ouvriers. Les suceurs de cailloux que l'on croise partout sur les routes. Le péché est leur pitance. Et leurs enfants aussi se nourrissent du péché. Ils s'endorment la bouche ouverte, et alors la vermine de Satan rampe dans leur gorge et descend dans leur corps. Elle se repaît de leurs péchés et dépose les siens en eux, si bien que le péché alimente indéfiniment le péché en un cercle vicieux. Telle est la véritable nature de ce monde.

Une fois que la vermine est entrée, le corps est affamé de péchés. Où que se pose le regard, tu ne verras qu'ivrognerie, lassitude et dissolution. Les mauvais qui nourrissent la vermine. Il ne faut pas s'étonner que les artisans et les ouvriers de ce pays soient sans ouvrage, car ils ont dilapidé leur bien dans la méconnaissance de Dieu. Mais la parole de Dieu s'est élevée. Dieu leur a révélé ce qu'était vraiment la faim. Dieu a voulu que ce pays soit frappé, et il l'a été.

Son fléau s'est abattu sur les récoltes. Puis Dieu a voulu que la famine sévisse, et la famine est arrivée. Dieu a décidé que la maladie viendrait dans son sillage, et la maladie a sévi. Dieu affame la vermine pour la chasser du monde. Et d'un seul coup la religion a frappé le pays. Les pécheurs se pressent à la porte des églises qu'ils avaient toujours ignorées, ils prient Dieu de les préserver de Sa colère. Les pécheurs cherchent à se laver de leurs péchés. Vous toutes, où étiez-vous jusqu'à maintenant ? Toi, Mary Collan, n'étais-tu pas l'enfant gâtée d'un riche fermier ? Si vous êtes venues vers cette mission, c'est pour faire acte de contrition. Mais savez-vous ce qui attend celui dont la repentance n'est pas sincère ? Il est écrit qu'un grand massacre entraînera la fin de ce monde. Serez-vous prêtes alors, et votre repentir sera-t-il suffisant ? Les armées de Dieu déferleront de toutes les montagnes d'Irlande. Leurs troupes descendront par Croagh Patrick et par Errigal, par Carrauntoohil, par Cnoc na Péiste, par Lugnaquilla. La lumière de Dieu traversera toute chose, et il n'y aura plus ni manque ni besoin, ni faim ni souffrance. La lumière de Dieu se tiendra dans tous les champs d'Irlande, et en chaque homme, chaque femme et chaque enfant de cette île, les eaux qui irriguent le corps deviendront aussi pures que l'eau d'une source.

Père se tait et braque les yeux sur Grace. Chacun des mots qu'il a prononcés a pénétré dans son corps et la secoue de tremblements. Tout ce qui se produit a forcément une cause, et Père vient sans doute de lui révéler le pourquoi de tant de misère.

Ses yeux lui parlent de nouveau : Tu comprends mieux, à présent, comment je vais m'y prendre pour te sauver ?

Le noir de ton âme et la lumière de cette chambre, pense Grace. Elle hoche la tête, et Père déclare à haute voix : Tu es le signe qu'Il avait promis de nous envoyer. C'est la puissance de Dieu qui t'a rendu la vie. Tu es ressuscitée. Désormais tu fais partie des filles de cette maison, tu es le signe de Son miracle et de Sa Grâce.

Elle sursaute en entendant son prénom, étonnée qu'il en ait connaissance. Elle lutte pour percer le silence de sa gorge, mais c'est peine perdue. L'emprise que cet homme a sur elle, une force qui l'attire vers lui avec ses paroles de pardon et sa promesse d'une vie meilleure, sans malheur ni souffrance – tu apprendras peut-être à vivre parmi ces gens.

Père plonge un aspersoir dans une coupe d'eau et l'agite au-dessus d'elle. Des gouttelettes retombent sur le lit, sur ses mains, sur ses joues et sur son front – les larmes du Christ, se dit-elle, voilà ce que ça signifie.

Toutes les voix dans la pièce qui répètent son nom.

Sa Grâce. Sa Grâce. Sa Grâce.

Père a laissé ses yeux dans la chambre. Même quand elle baisse les

paupières, ils continuent à l'observer. Elle se lève toute chancelante, regarde ses pieds en essayant d'effacer les yeux de Père. Les pieds que Mary Eeshal a lavés, les pieds calleux d'une petite vieille. Elle surveille la porte comme si celle-ci pouvait s'ouvrir à tout instant, entend le chœur des prières qui se propage à travers les murs et sonne comme une veillée funèbre, la voix de Père dominant toutes les autres, et alors qu'elle s'approche de la porte, elle heurte le bassin en métal qui percute le mur à grand bruit. Prise au piège, elle attend que les voix se taisent et que tout le monde accoure dans sa chambre, mais les voix bourdonnent toujours. Elle éprouve alors le sentiment que Père la voit quand même, près de cette porte, qu'il la voit en esprit et entend chacune de ses pensées, qu'il a connaissance de chacun de ses actes. Et qu'à l'instant où elle se remet au lit, ses yeux sont posés sur elle.

Comment se fait-il qu'il ne vienne pas ? se demande-t-elle. Il avait pourtant dit qu'il viendrait. Elle a grand besoin de ses yeux, l'a vu en rêve se faufiler dans sa chambre pendant la nuit et garder son sommeil en silence, peut-être d'ailleurs l'a-t-elle trouvé là au réveil, mais comment avoir une quelconque certitude maintenant que le songe ne se distingue plus de la réalité ? Il se peut qu'il me mette à l'épreuve, se dit-elle, pour savoir si je suis digne de son attention.

Grace brûle de goûter sur sa langue des mots nouveaux, les paroles de vérité qui sont entrées en elle. Elle sait à présent que sa première vie s'est achevée. Et parce que c'est Père qui t'a offert cette deuxième vie dans la lumière de Dieu, cela doit être vrai qu'il est uni à Lui et qu'il t'a relevée d'entre les morts, bien que tu ne gardes aucun souvenir du moment de ta mort ni même des jours qui ont précédé, tu ne te rappelles pas à quoi ressemble la mort, peut-être est-ce une chose que l'on ne peut pas connaître.

La joie ouvre en elle une brèche qui est lumière.

Elle sera bientôt prête, et pourtant Père ne vient pas.

Pourquoi ne vient-il pas, alors qu'il l'avait promis ?

La porte n'est plus fermée à clé. Il lui semble entendre les chuchotements de Mary Eeshal derrière le battant, à moins que ce ne soit le bruissement de sa jupe. Elle lui apporte de quoi s'habiller, une longue robe noire semblable à celle des autres femmes, qu'elle l'aide à enfiler. Grace regarde son propre corps, cette preuve vivante de toutes les bizarreries d'une existence. Mary Eeshal, la soutenant par le bras, lui fait passer le seuil de cette pièce qu'elle n'avait encore jamais quittée depuis son arrivée. Son pied mal assuré peine à retrouver le sol. Elles descendent ensemble l'escalier, se dirigeant vers le rectangle de clarté d'une porte ouverte, et Grace compte en chemin trois pendules, arrêtées toutes les trois. Au-dehors, une lumière d'un bleu froid s'étend dans le ciel. Elle s'attend à rencontrer Père, mais ce sont

quatre femmes qui la regardent approcher. Mary Collan et trois autres se tiennent dans un pré où sont dressées des tentes en toile et où l'herbe est émaillée de fleurs de printemps. Tournant la tête, elle découvre le vaste corps de ferme d'où elle vient de sortir, une grande cour encadrée de dépendances, et, sur un côté de la maison, un inconnu au dos voûté et une femme qui l'observent. De nouveau, elle cherche Père du regard.

Mary Collan montre sa chevelure du doigt. Maintenant que tu as reçu les eaux du baptême, tu dois couper tes cheveux comme nous l'avons fait.

Le regard de Grace s'attarde sur le visage de la femme, la peau aussi grise, aussi froide que les yeux. Elle n'a pas le cœur d'affronter l'objet qu'elle lui présente. Un couteau. Les yeux baissés, elle sent monter en elle la force noire d'un refus, et cette phrase dans sa tête : Non, pas ça, pas une deuxième fois.

Mary Collan l'attrape par le poignet pour lui mettre le couteau dans la main, mais ses doigts sont devenus glissants, ils ne veulent pas s'en saisir. Des larmes dans ses yeux, son corps agité d'un tremblement, et Mary Eeshal s'avance pour repousser le couteau d'un geste sec.

Ce n'est pas la peine, Mary Collan.

L'autre la regarde fixement. Pour toi, il a consenti à une exception, mais pas pour elle ni pour nous autres.

C'est à toi, et non à Père, qu'elles ont obéi.

Lorsque Mary Eeshal vient se placer derrière elle, Grace noue ses mains à son crâne, puis les laisse retomber, car les doigts qui la touchent sont comme un souffle dans sa longue chevelure. Mary Eeshal y passe le peigne et rassemble ses cheveux en chignon.

C'est à cet instant qu'elle aperçoit, dans la demi-obscurité d'une tente, la silhouette de Père agenouillé. Elle ne saurait dire s'il la regarde ou non.

Ses yeux semblent précéder le reste de son corps, elle s'inquiète de savoir à quelle place elle s'assiéra. Chaque jour, un repas est servi à la cuisine, pain et soupe, produits des champs du fermier. Aujourd'hui, c'est la première fois que Grace se joint à eux. Ses yeux restent attachés à Père, qui ne lui a toujours pas accordé un regard. Au centre de la table, trois bougies plantées dans des coupelles baignent d'une lueur jaune les convives qui s'installent dans le calme et le silence – après tout, chaque geste est une preuve de vertu. Tandis qu'ils attendent d'être servis, les mains posées sur la table, elle détaille les visages pâles et frottés au savon, scrutant leurs pensées pour savoir comment elle doit se conduire, s'asseoir, se tenir. Mary Eeshal et Mary Collan assises de part et d'autre de Père, on met ses mains ainsi et pas autrement. Les autres semblent défaites de leur féminité, ces visages pieux et sans beauté, absorbés par les pensées silencieuses, sont

comme celui d'un garçon – qui pourrait vouloir leur ressembler, je préfère cent fois les cheveux longs.

Et celui qui marmotte une prière, mains jointes et paupières baissées, c'est Robert Boyce, le propriétaire de la ferme. Même assis, il garde le dos voûté. Près du four, il y a son épouse et une domestique, unies dans la même humilité. Anne Boyce tranche dans l'arôme de pain, et pendant ce temps Grace les observe un par un en refoulant de son mieux les pensées qui lui viennent, ces gens-là ne sont pas de vraies personnes mais des statues de cire, quelle idée farfelue, elle contemple ses mains pour imposer le silence à sa tête, car Père est peut-être en train d'écouter. Ses doigts pieusement posés sur la table, la blancheur de la peau récurée, le brillant de ses ongles. Le poids du regard de Mary Collan. Lorsque Anne Boyce apporte sur la table une corbeille de pain, tous les yeux se tournent vers Père, qui élève les mains comme pour entamer une prière. Plus tard, en repensant à ce qui s'est produit, Grace s'interrogera – qui vient prendre notre place quand on cesse d'être soi et que l'acte est séparé de la volonté, est-ce la vermine de Satan ou bien un double de toi-même qui s'est levé d'un bond pour s'emparer du pain, comme si tu ne devais jamais plus revoir de nourriture ?

Elle passe de longues nuits sans dormir, absorbée dans les rêves de sa deuxième vie. Sa bouche silencieuse goûte le nom que Père lui a donné. Mary Ézéchiel. Parce que tu as connu la renaissance et que ton ancien nom a cessé d'exister. Mary Ézéchiel. En se répétant son nom, c'est la voix de Père qu'elle entend, qui est aussi celle de Dieu. À quoi peut bien ressembler la voix de Dieu, en vérité ? Elle pense à un fracas d'énormes rochers que l'on taille, puis elle pense au silence. Ta langue est clouée à ton palais parce que j'en ai décidé ainsi. Tu as été frappée de mutisme pour ne pas avoir à parler d'un monde devenu sourd. Elle ne comprend pas bien ce que Père a voulu dire par là, est-ce que Dieu débridera sa langue lorsque le monde acceptera d'écouter ? Ce jour est-il encore lointain ? Elle imagine la destruction du monde telle que Père l'a annoncée, le flanc ouvert des montagnes, les puissances armées liguées contre Satan. Sa vie, jusqu'à présent, a été dominée par le mal, et toutes les épreuves qu'elle a endurées étaient certainement une rétribution, elle ne voit pas d'autre explication. Les paroles de Père ont pénétré en elle comme des fleuves de sang jaillis des hautes montagnes de Dieu et la vision la poursuit dans ses rêves, où leur furieux déferlement entraîne vers la mer hommes et animaux, muets et baignés de sang, plongés dans l'eau salée qui apporte la purification et l'oubli.

Le regard de Père n'est plus le même. Grace en comprend la nature, bien qu'elle tâche de se convaincre qu'elle a tort, qu'il est toujours

possible de se méprendre sur les intentions d'un regard – Père, d'ailleurs, t'entend peut-être en ce moment, il entre dans tes pensées pour que tu te souviennes toujours de la vermine du péché. Ses yeux posés sur elle pendant le repas quotidien, à la table de la cuisine. Ses yeux posés sur elle dès le chant du coq, lorsqu'il les réunit pour les prières du matin, qui cherchent les siens tandis que sa bouche rappelle à l'assemblée que les morts sont ressuscités et se trouvent parmi eux.

Et l'éternelle question qu'ils contiennent – Mary Ézéchiel, comment se fait-il que je ne t'aie toujours pas confessée, alors que toutes les nouvelles venues ont reçu la confession ?

Les yeux de Grace n'ont aucune réponse à donner.

Serais-tu en train de nous dire que tu es pure de tout péché, que tu es la seule parmi nous à être enveloppée de la lumière de Dieu ? À moins que tu ne dissimules tes péchés, tel un loup déguisé en agneau ?

Cette question lui fait détourner le regard.

S'il ne t'a pas encore confessée, se dit-elle, c'est parce qu'il sait tout, il connaît tes péchés et tes mauvaises actions. Ce ne sont pas des choses dont tu peux parler, et c'est pour cette raison qu'il t'a condamnée au mutisme. Quelqu'un qui ne parle pas ne peut pas vraiment se confesser. Et pourtant. Le désir de la confession tend son corps comme une souffrance, car elle voudrait compter parmi celles que Père convoque sous sa tente durant la nuit. Il pourrait s'agir d'une forme de pénitence, se dit-elle, liée à la somme des péchés que la vermine accumule jour après jour à l'intérieur de toi. Père estime peut-être qu'aucune des femmes n'en réunit autant que Mary Eeshal, puisque c'est elle qu'il appelle le plus souvent sous sa tente.

Ces journées qu'aucune horloge ne scande semblent se fondre en une seule. Où ont filé les mois ? se demande Grace. Le rythme de sa nouvelle vie – les prières récitées à l'aube et au crépuscule, les ablutions, les repas à la cuisine. Cette nouvelle habitude de baisser la tête pour éviter les regards étranges que lui lancent les ouvriers, ceux que Père a embauchés pour bâtir des cabanes en bois. Les sorties quotidiennes des femmes chargées de leurs paniers d'aumônes, des miches de pain cuites au four de la ferme dont l'arôme seul devrait faire descendre tous les oiseaux du ciel. N'exigeant rien en retour, sinon la miséricorde de Dieu. Des inconnus les ont interpellées et traitées de piétistes, et quand elles ont voulu se rendre dans les fermes alentour, on les a chassées des chemins qui sont, selon Père, la propriété de Dieu et des gens ordinaires. Elles sont entrées dans des masures misérables que les médecins n'osaient pas visiter, et la maladie les a épargnées parce que la bénédiction de Dieu leur servait de protection.

Elle a vu les morts endormis dans les endroits les plus incongrus, une femme contorsionnée sur les marches d'un perron, un père et son

enfant appuyés contre la porte d'un commerce comme s'ils attendaient l'heure de l'ouverture. Dans ces visages inconnus, Grace a reconnu le sien et elle a remercié Dieu, Père et la mission. Le monde va certainement vers sa fin, et pourtant. Par moments, on croirait que la nature souffle une haleine différente, car elle a prodigué, malgré cette ambiance de fin du monde, un nouveau printemps et un été aux verts pleins de promesses. Puis Grace a entendu Robert Boyce rapporter ce que disent les journaux, comme quoi les champs d'Irlande ont retrouvé fertilité et prospérité, assurant que les réserves de pommes de terre sont bien pourvues cet automne. La misère a été endiguée. Père avait pourtant annoncé que Dieu punirait encore, mais il faut croire que la nature s'est dressée contre Lui et a préféré leur offrir l'abondance. On est au mois d'octobre, Samhain n'est plus très loin et l'on revoit des navets exposés devant les maisons, même chez les incroyants. D'après Mary Collan, les champs ne tombent plus en pourriture parce que le sol est trop gorgé de sang.

Ce rocher sur lequel elle aime s'asseoir, à l'écart des autres. Ils s'imaginent qu'elle se retire pour prier, mais en vérité elle s'adonne au péché : elle a trouvé une pipe et vient fumer là en cachette, sachant que Père l'a interdit. Les genoux ramenés contre la poitrine, elle tire de sa poche une ration de tabac, bourre sa pipe et l'allume, jetant un coup d'œil vers les arbres au cas où Père la surveillerait.

Elle souffle par les narines une fumée dragonesque. Ce rocher est la tête d'un géant qui fait saillie hors du sol. Le corps enseveli au-dessous, le nez couvert de mousse et une oreille tranchée. Peut-être l'a-t-il perdue lors d'un féroce combat survenu en des temps oubliés, peut-être l'a-t-on ligoté avec des cordes avant de l'enterrer debout en ne laissant sortir que sa tête, et le soleil l'a recuite jusqu'à la changer en pierre. Abandonné à une éternité de moutons bêlants. Contemplant les ombres qui dansent dans le pré en espérant élucider leur mystère, car les ombres, parfois, prêtent forme à l'invisible, aux ténèbres de ce monde qui vivent dissimulées et façonnent l'avenir des hommes. Mais d'autres fois, les ombres ne sont rien d'autre qu'elles-mêmes, elles appartiennent aux nuages et aux arbres, ou à quelqu'un qui approche par le sentier – c'est Mary Warren qui arrive, la dernière venue. La plantureuse Mary Warren, large d'épaules et les cheveux courts, qui semble n'avoir jamais connu autre chose que les tracas. Le tissu étiré de sa robe noire, trop étroit pour contenir sa chair. On a l'impression que tout son corps ondule pour faire écho à son inquiétude. Grace s'empresse de lécher son doigt pour éteindre la pipe.

Mary Warren a le souffle court. La nuit dernière, raconte-t-elle, j'ai rêvé d'un corbeau à deux becs. Il se trouvait ici, dans ce pré, à côté du rocher où tu te tiens. Mary Ézéchiel, je voulais te poser la question : l'as-tu vu, toi aussi ?

Grace débusque le mensonge sur sa figure de porcelet. Une expression de chagrin et d'angoisse.

C'est un présage, poursuit Mary Warren. As-tu une idée de ce qu'il signifie ? Penses-tu qu'il annonce la guerre ?

Elle se tait un instant, jette un regard vers la mission camouflée par les arbres et reprend : La semaine dernière, Mary Trellick a raconté à Père qu'elle avait vu un tableau se décrocher du mur à l'instant où elle posait les yeux dessus. Mais j'étais là, moi aussi, et il ne s'est rien passé de tel. Père a affirmé que c'était un présage de mort. Crois-tu qu'il sache qu'elle n'a pas dit la vérité ?

Ces derniers temps, Père est obsédé par les augures et leur demande de rapporter ce qu'elles ont vu. Grace en vient à haïr les voix étouffées qui profèrent leurs mensonges après la prière du soir. La nature parle par signes de la fin du monde – un oiseau insolent cognant du bec contre la vitre, un chien qui hurle au bord d'un champ, une flamme verte dans le feu. Deux jours durant, Père a laissé Mary Warren attachée à un arbre sous la pluie, parce que toi, Mary Warren, tu restes aveugle aux signes, et si tu n'apprends pas à voir, il se peut que le malin vienne t'induire en tentation, t'inciter à quitter la mission.

C'est pour cela qu'elle voit des présages en rêve.

Grace descendue de son rocher, les deux femmes repartent main dans la main, balançant les bras comme deux pendules nonchalants sous le ciel sans limites.

Ce soir, dit Mary Warren, j'espère que c'est moi, et non Mary Eeshal, qui serai appelée pour unir mon âme à Dieu.

Grace, tout à coup, lui lâche la main et s'en va de son côté. Au bord du chemin, elle regarde le lierre cancanier qui couvre le mur, penché vers elle comme pour entendre ce qu'elle pense de Père, de la vigilance sans faille de ses yeux remplis de faim. La raison mystérieuse qui le retient de la confesser, alors qu'elle est là depuis près d'un an. C'est sans doute parce que tu ne parles pas, et que si tu le faisais tu serais forcée de mentir. Il sait ce qui se tient caché dans ton cœur.

Elle se frotte le visage à l'eau glacée jusqu'à s'en écorcher la peau, jusqu'à ne plus sentir la douleur. Père a décidé que, dorénavant, on se laverait deux fois par jour. Vous croyez pouvoir aller vers Dieu avec un corps corrompu et couvert d'ordures ? Dieu se détournera de vous avec dégoût. Il faut garder son corps pur de toute tache, sans odeur, lisse de peau, il faut gratter la crasse sous les ongles et entre les orteils, et rincer la fente entre les jambes, car il vaut mieux rencontrer Dieu immaculé qu'être la pécheresse qui Lui baigne les pieds de ses larmes.

Grace n'a pas encore relevé ses cheveux, si bien lavés qu'ils en deviennent crissants. Elle devine qui se tient derrière elle et refuse de tourner la tête : Mary Collan qui la méprise toujours d'avoir conservé

sa longue chevelure, Grace déteste ces regards qu'elle lui jette. Mary Collan dont le corps s'est beaucoup arrondi ces derniers temps, et qui la semaine passée a taillé jusqu'au sang les cheveux de la nouvelle venue, Mary Bunny. Mais non, elle s'est trompée, c'est Mary Warren qui la prend par le bras, toujours égale à elle-même avec ses pieds écartés et son regard perdu. Viens vite, le prêtre arrive.

Elle se retourne et découvre Robert Boyce perché sur le toit comme une chèvre, occupé à nettoyer les gouttières. Il se fige en voyant l'homme d'Église et commence à descendre par l'échelle, le dos rond. Ignorant le groupe caquetant des femmes, Grace s'approche hardiment de la maison et s'arrête dans la cour pour regarder venir la silhouette noire qui fonce rageusement vers la ferme, l'écume aux lèvres, comme s'il affrontait une bourrasque infernale. Il traverse la cour sans un regard pour elle et ne prend pas la peine de frapper avant de pénétrer dans la maison. Mary Eeshal entre à son tour pendant que Grace refait son chignon.

Elle sait que le prêtre est là pour sermonner les Boyce, une fois de plus. Elle sait ce qu'on lui a rapporté, que Père, la semaine passée, a colporté à Gort l'histoire d'un curé mangeur d'enfants. Grace a déjà vu cet homme ici à deux reprises, elle a écouté à la fenêtre en imaginant sa forme noire prendre possession de la pièce et les saisissant tous dans le filet de sa colère, ses vociférations révélant des dents brillantes : Vous confiez votre maison, vos champs et votre réputation à un homme qui n'est qu'un imposteur, un pécheur, un calomniateur, sa bouche ne propage que le mensonge, il n'existe qu'une seule Église digne de foi. Vous ne bâtirez ici ni un village, ni une église, ni une école ou même un foyer tant que je ne vous aurai pas donné mon consentement.

Elle le voit repartir avec sa dégaine de merle noir, tandis que Robert Boyce sort de la maison comme si de rien n'était, le visage pétri de dévotion. Pendant ce temps, son épouse distribue le grain aux volailles, femme dans l'ombre d'un homme, le regard rivé à une immense solitude intérieure. Grace a entendu raconter que leurs deux fils avaient embarqué pour l'Amérique et que leur fille avait succombé à l'épidémie. Elle se demande si c'est ce prêtre-là qui lui a administré les derniers sacrements. En imagination, elle voit Père aller trouver Robert Boyce, il n'a pas encore parlé qu'elle entend déjà ce qu'il a en tête : les églises vont s'effondrer, les Satanistes sont tout près de nous, à Shanaglish, là où le prêtre a dissous la première communauté. Les prêtres et leur argent ne sont rien d'autre que le prix du péché.

La faible lueur d'une bougie vacillante trace les contours des visages. À genoux, paupières serrées, il ne suffit pas de fermer les yeux pour expulser la vermine, il faut serrer les paupières à en avoir mal. Le temple de leurs mains jointes levé vers les cieux pendant que le

ronronnement du large four évoque les chaleurs de l'enfer. Entrouvrant un œil, Grace surprend Mary Warren en train de se gratter le genou, et quand leurs regards se croisent, c'est la même question qui s'exprime chez l'une et l'autre. Mary Warren ébauche un geste vers la place vide de Mary Collan.

Cela fait maintenant trois jours qu'elle a quitté sa cabane en bois et qu'on ne l'a plus revue. Toutes les langues brûlent de parler d'elle, de ce qu'elle fait et de l'endroit où elle se trouve. La rumeur prétend que Père l'a envoyée en mission afin qu'elle fasse pénitence pour s'être gavée en secret. Mais Mary Trellick, la femme au bec-de-lièvre, soutient qu'elle l'a aperçue derrière une des fenêtres de la ferme, au premier étage. Sans doute est-elle en train de s'engraisser dans la chambre où tu t'es réveillée. Pourvu qu'on ne te demande pas de lui laver le visage.

Les plus belles journées débutent par un ciel meurtri, se dit Grace. Les nuages imprégnés de Son sang. Elle invective le jet trop puissant de la fontaine jusqu'à obtenir deux seaux pleins, pareils à deux yeux liquides. Les hurlements du sommeil tourmentent ses oreilles, elle sait trop bien ce que les morts pensent d'elle, les morts que l'on ne peut convoquer pendant le jour, ton cœur gonflé de péchés, comment pourrais-tu accueillir la bête au sein de ton existence sans devenir toi-même une bête ? Elle transporte les seaux jusqu'au mur de la maison. Dans le pré en pente, un peu plus bas, la mission dans le petit jour semble s'accrocher au silence et aux ombres, comme si une menace planait sur ces lieux. Bientôt, la clarté des bougies brillera aux fenêtres, et les femmes seront debout et se mettront à leur toilette. Alors que les seaux d'eau lui adressent des reproches pour les flaques qu'elle a semées, Grace s'étonne d'entendre de si bonne heure les bêtes de l'attelage. Elle découvre alors le palefrenier de Robert Boyce, Henry Good, qui se dirige vers la carriole attelée à deux chevaux. La lumière tombe sur lui d'une façon bien particulière, comme si elle prenait soin de lui laisser sa part d'intimité. Perché sur le siège, dos courbé, on croirait qu'il rêve d'un char peint pour la guerre.

Grace pose les seaux tout doucement, le corps plaqué contre le mur. Le sang du ciel se change en eau tandis que les ombres voltigeuses précisent leurs contours. Mary Eeshal et Mary Collan. Père est avec elles. Ils s'arrêtent près de la carriole et Mary Collan pose les mains sur son ventre. Les vérités qui devraient rester enfouies ont cette façon de se révéler subitement à vous – cette voiture va emporter Mary Collan vers une nouvelle vie. Alors qu'elle s'apprête à monter, Mary Eeshal la retient brusquement et lui donne une claque sur la joue. Jamais en présence de Père, lui dit-elle. L'autre ouvre la bouche et la referme sur un sanglot, sans un mot, une espèce de plainte animale adressée à l'aurore. Père l'invite au silence et l'aide à prendre place

sous les yeux de Mary Eeshal qui attend le départ, bras croisés. Henry Good lève son fouet et met l'attelage en marche. Le visage de Mary Collan modelé par le chagrin.

Trois jours ininterrompus de pluie, déversée par un ciel grelottant, et la place du marché de Gort est déserte. Les voitures ressemblent à des chiens silencieux et attentifs. La semaine précédente, Grace a dénombré vingt-sept personnes, mais aujourd'hui elle n'en trouve que six en dehors des enfants, il en faudrait une septième pour leur porter chance. Mais qui serait prêt à braver les intempéries, mis à part les loqueteux et les souillons habituels ? Elle prend en pitié une jeune femme et ses enfants qui semblent habillés de fange. La plupart n'écoutent pas, se contentant de dévorer des yeux les paniers de pain que l'on distribuera à l'issue du prêche de Père. Un gamin boiteux s'est traîné jusqu'à lui, assis sur un sac, le regarde ouvrir et refermer les mains en parlant comme pour donner forme à quelque obscure vérité, et le garçon hoche la tête tandis que la langue de Père insuffle à chaque mot une force éclatante et terrible. Jamais elle ne l'avait entendu prêcher avec une telle ardeur. Depuis quelque temps, il lui semble changé, hâtant ses prières et abrégeant ses sermons, et jamais la moindre allusion à Mary Collan. Grace ne sait pas qui lui a fait cela, les hommes ne manquent pas à la ferme, mais après tout ça n'a guère d'importance, puisque Mary Collan a tendu la main au péché. Aujourd'hui Père fait face à la rue, indifférent à la pluie qui, sous la faucille du vent, le cerne de ses courbes.

L'homme qui approche pourrait bien être le septième tant désiré, mais Grace voit vite qu'il est bien trop élégant. Sa démarche annonce les ennuis. Il écoute attentivement, les bras croisés et la tête penchée de côté, le soleil ricochant sur sa cravate en soie et ses boutons de manchette étincelants. Un sourire monte à ses lèvres lorsque Père hurle que le démon entre dans la ville sur le dos d'un taureau. Elle essaie de l'alerter d'un regard, mais il fulmine contre les fermiers d'Irlande, ils ont pris les armes contre vous et ont réservé leurs récoltes pour les spéculateurs, ils vous ont confisqué votre bétail dans un marché de dupes et…

L'inconnu profite de l'instant où il reprend haleine pour intervenir.

Foutaises !

Père feint de n'avoir rien remarqué, alors que toutes les têtes se tournent vers l'homme qui a parlé. Il répète le même mot, comme s'il coulait de source. Foutaises. On dirait qu'il l'a directement introduit dans la bouche de Père pour lui lier la langue. Un grand silence tombe sur l'assemblée, puis une sorte de miaulement monte de la gorge de Mary Eeshal.

Grace a déjà entendu des prêtres chasser des paroissiens à force de menaces, on les a hués et traités de piétistes, mais jamais encore elle

n'avait vu quelqu'un se dresser ainsi contre Père. Celui-ci brûle d'un regard l'homme qui l'a insulté, comme si l'œil possédait le pouvoir de transmettre la mort, puis fait semblant d'en rire. Le voici parmi nous, lâche-t-il, celui qui chevauche le taureau. Ne vous avais-je pas prévenu que le diable était arrivé en ville ?

Je ne suis pas le diable mais John Allender, médecin. Tout le monde par ici me connaît bien. Je suis le seul représentant de ma classe, mais j'ose affirmer que vos semblables sont présents dans chaque ville, fantoches usurpant le nom du Christ et répandant la rumeur de miracles fabriqués.

Quelqu'un pouffe de rire et Grace soupçonne le petit boiteux, l'envie la prend de le traîner par ses jambes infirmes et de lui démolir les bras. Elle s'aperçoit alors que le garçon pose un regard attristé sur Père, qui lève à cet instant un doigt accusateur devant le dénommé John Allender.

Nous savons maintenant à qui nous avons affaire. L'émissaire du diable se tient effrontément parmi nous, paré d'un prestige fallacieux. Ne cédez pas à ce chien ce que vous tenez pour sacré. Ce diable à dos de taureau qui ne prend à cœur que les mensonges de sa profession, les prêtres qui favorisent la simonie et ne sont fidèles qu'à leurs maîtres fortunés, les commerçants qui vous vident les poches, les négociants qui s'allient aux spéculateurs pour faire monter les cours et vous maintenir au seuil de la mort, les autorités qui se font leurs complices…

Sans crier gare, Père bondit vers Grace et la tire par le poignet pour l'exhiber à l'assistance. Je vous pose la question, connaissez-vous un prêtre qui a ramené quelqu'un d'entre les morts ? La jeune femme que vous voyez là a été relevée de la tombe. Dieu a parlé, Il a annoncé qu'Il enverrait un signe de Sa parole, qu'Il nous accorderait un miracle. Nous l'avons découverte dans la tombe, à Kilcorkan, les fossoyeurs peuvent en témoigner. En vérité, je vous le dis, vous avez devant les yeux le visage d'un miracle. Une preuve vivante de la Grâce divine.

Et qui a déclaré qu'elle était morte ? réplique le docteur John Allender.

Moi, je l'ai vue, s'écrie alors Mary Eeshal, je peux certifier qu'elle était morte. Nous l'avons toutes vue. C'est la vérité de Dieu. De quel droit vous permettez-vous de la contester ?

Quelqu'un a-t-il confirmé son décès ? Bien des malades de l'épidémie présentaient l'apparence de la mort. A-t-on approché un miroir de ses lèvres ?

Sur le visage de Père, se forme alors une expression qui suffirait à réduire en poussière un homme de chair. Son regard se braque sur Grace, comme pour la presser d'affirmer la véracité de la bonne

nouvelle, mais comment l'énoncer lorsque les mots restent captifs de la bouche, et que dire, en outre, quand on a tout oublié, tu n'étais même pas là, tu ne sais pas si tu étais morte ou bien vivante, simplement endormie, qui suis-je pour donner mon avis et par quel moyen le ferais-je ? Il a peut-être raison, ce docteur John Allender.

Père, alors, bouscule le groupe et va se camper devant une vieille mule éreintée. Levant le poing, il l'abat par deux fois sur le crâne de la bête dont la plainte affligée s'exhale comme un vent triste, puis la mule plie une jambe devant lui, telle une pénitente. Embrasé par sa propre fureur, Père commence à apostropher l'assemblée. Vous tous ici, vous êtes des mules, vous recevez coup après coup et vous restez là, effarés devant votre propre corruption. Puisse Dieu vous terrasser les uns après les autres. Mary Warren amène à ses lèvres la main de Père éraflée jusqu'au sang, et l'on n'entend plus que le vent qui affûte sa lame contre toutes les pierres de la ville. Les fenêtres sont noires et la pluie porte des relents de désespoir, fait flotter vers les bouches et les narines le parfum du pain empilé dans les paniers.

Le rêve surgit comme une crue dévalant les montagnes de Dieu, Grace est entraînée dans le fleuve de sang, le flot qui arrose ses pieds lui monte rapidement à la taille puis étrangle son buste, sa gueule écarlate, parvenue à sa gorge, l'aspire vers le fond et l'eau rouge entre dans sa bouche, elle émerge pour reprendre son souffle avant de sombrer de nouveau, se dit qu'elle est en train de se noyer – des rats morts flottent sous l'eau et d'étranges animaux y nagent, des animaux qu'elle n'a jamais vus dans aucune vie, noirs de corps et le mufle luisant, puis c'est une main qu'elle distingue vaguement, il y a quelqu'un sous l'eau avec elle, cette main lui saisit la jambe et l'attire toujours plus loin dans ce bain sanglant, lorsqu'elle voit son visage elle reconnaît Colly et aussitôt Colly devient Bart, d'autres corps dérivent autour d'elle, impuissants et muets, enfin la voilà échouée sur des rochers, couverte de sang et tâchant d'échapper au sommeil, le docteur John Allender lui apparaît, il secoue la tête et se change en Charlie, le vieux Charlie qui essaie de lui parler, elle devine ce qu'il voudrait lui dire, il va la reconduire de l'autre côté de l'estuaire, mais d'abord tu dois retourner…

Grace s'est réveillée. La pièce brasse tout son noir jusque dans ses yeux. Elle entend Mary Warren qui renifle doucement sur sa natte, en pleurs. Se tient immobile pour prêter l'oreille à son rêve, se demandant si elle n'a pas hurlé dans son sommeil. Le goût de l'eau sanglante persiste sur sa langue, comme une obstination de son rêve. Les songes n'ont aucune réalité, pense-t-elle, mais celui-ci était si réel qu'elle sent encore l'humidité sur son corps. C'est en voulant s'asseoir qu'elle prend conscience qu'un liquide coule entre ses jambes. Stupéfaite, elle reconnaît là le retour de son sang, cette malédiction

féminine revenue après tout ce temps, plus d'une année peut-être.

Réfugiée sous ses paupières contractées, elle se rend compte qu'elle aspire à une forme de silence. À quelque chose de profond et d'indicible, au-delà des mots, des croyances et de la colère ; une vérité unique et étrangère à la parole, que seul le silence embrasse. Ses pensées se projettent dans la salle de prière des Boyce, elle vient d'entendre prononcer son nom. N'ouvre surtout pas les yeux, se dit-elle, ne les ouvre pas – elle les ouvre quand même et découvre le regard réprobateur de Mary Eeshal, puis tous les yeux braqués sur elle mis à part ceux de Mary Warren qui fait mine de se gratter le genou. Le poids des yeux de Père, qui lui demandent : Pourquoi ne me réponds-tu pas, Mary Ézéchiel ? T'étais-tu assoupie ?

Je m'efforçais seulement d'écouter, répondent ses yeux à elle.

La main de Père, cette main qui pétrissait deux grains d'un rosaire, se lève vers elle comme pour prélever un tribut, son âme, peut-être, ou sa bouche muette.

Montre-le-nous, dit-il à voix haute afin que chacun puisse témoigner.

Grace ne comprend pas de quoi il parle, elle se figure qu'il l'a démasquée, qu'elle va devoir lui remettre sa pipe et son tabac. Que tu es donc sotte, tu aurais mieux fait de la cacher ailleurs que dans ta poche. Elle cherche à identifier le mouchard, fixe des yeux la cuvette en métal posée sur le buffet, appelant de ses vœux une chute fracassante qui couvrirait l'opprobre tombé sur elle. Aujourd'hui, la salle est pleine d'inconnus, des gens bien mis qui ont demandé à la toucher, un homme et une femme aux belles mains d'oisifs, lesquels ont offert à la mission une somme d'argent que Père va confier à Robert Boyce.

Remets-moi le signe de ton sang, réclame Père.

La confusion de Grace est à son comble, la pièce semble s'étrécir et tous les regards ont convergé sur elle. L'injonction murmurée de Mary Eeshal, pareille à un crachat : Donne-lui le linge.

Elle voudrait leur tourner le dos, mais comment faire lorsque tant de regards vous encerclent ? Elle retire d'entre ses cuisses le linge taché pour le tendre à Père, et à cet instant elle aimerait mourir, s'effacer de l'existence. Père lève bien haut le bout de tissu ensanglanté, afin que tous le voient bien, et une perle de sang se forme et s'écoule. Hier, dit Père, le diable a pris forme humaine pour venir contester notre miracle, le réduire à une ombre et à une supercherie. Il répand autour de lui le doute et l'effroi. Aujourd'hui, cependant, nous recevons une réponse, le sang vivant du Christ qui s'est remis à couler du corps de cette femme dont le sang s'était figé dans la tombe. Le Christ t'a fait don de Son sang pour que tu sois femme de nouveau, pour que tu redeviennes impure et puisses laver la

souillure.

Ce jour-là, on ne parle que d'un village des environs où est né un agneau à deux têtes. C'est du moins ce qui se raconte. Mary Rachel et Mary Child évoquent les présages à voix basse, sur un ton de conspiratrices. Grace y verrait plutôt un effet de la superstition, car il lui semble bien avoir déjà entendu ce genre d'histoires à Blackmountain. La semaine précédente, les conversations ont tourné autour d'un homme frappé par la foudre dans le village de Grange, non loin de la mission. D'après Mary Eeshal, une boule de feu l'a poursuivi dans un champ alors qu'il tentait de fuir. La vengeance de Dieu a anéanti un pécheur impénitent.

Alors que Grace se dirige vers la mission, elle entend des pas fouler l'herbe, juste derrière son dos. Elle se retourne, sachant qu'il s'agit d'Henry Good venu lui offrir du tabac en douce et quémander un baiser. Ils ne peuvent pas faire cela n'importe où, exposés aux regards. Par deux fois, Grace a accepté de l'embrasser, bien qu'elle trouve sa bouche un brin baveuse. Lorsqu'elle découvre Père au lieu d'Henry Good, elle croise ses bras sur sa poitrine pour circonscrire sa mauvaise pensée. Père attend quelques instants avant de lui adresser la parole. Que la paix soit avec toi, accompagne-moi un moment.

À présent, elle est convaincue qu'il connaît tout le détail de ses pensées, chacune logeant un péché. Elle aimerait lui dire : Laissez-moi vous avouer mes fautes, les péchés qui pèsent sur moi. Elle voudrait être comme la nouvelle venue, Mary Rachel, si désireuse de faire pénitence qu'elle est restée toute une nuit à genoux sous une pluie battante, ses mains liées à ses chevilles pour s'empêcher de bouger.

Il y a un sourire dans les yeux de Père. Il la prend par le bras et lui dit à voix haute : Viens me trouver ce soir, et tu recevras l'Esprit saint.

Grace se sent ivre de bonheur, la Lumière de Dieu innervant ses pensées et ses pas. La confession est toute proche, et la véritable grâce lui viendra juste après. Elle réfléchit à sa détresse, aux péchés d'une vie qui se lient les uns aux autres maillon après maillon, jusqu'à ce que la chaîne devienne si lourde qu'elle vous entraîne vers les châtiments de l'enfer. Ce soir elle ne trouvera pas le sommeil, mais le lendemain lui apportera la paix. Assise sur son rocher, elle relève les genoux pour faire rempart à la fumée de sa pipe, contemplant le soir qui se penche pour recueillir les dernières lueurs du jour. Un trouble soudain naît en elle. Elle vient d'apercevoir Mary Eeshal marchant aux côtés de Père. Mary Eeshal si attentionnée, qui l'escorte en l'éclairant de sa lampe. De quoi s'entretiennent-ils à mi-voix ? Elle doit le prier de la confesser, c'est à peu près certain. Cette femme a un don pour introduire son poison dans les instants les plus précieux.

Les autres femmes ne se rendent jamais chez lui avant minuit. Grace entend sonner au loin les coups de onze heures. Attends encore un peu, ma fille. La chambre est plongée dans un silence tendu, toutes les oreilles accordées au bruit de ses pas qui s'éloignent en direction de la cabane de Père. Sur la poignée de la porte, sa main se pose comme une orchidée de nuit. Elle entre, s'attendant à trouver une bougie allumée, mais ne voit que l'ombre de Père, assis bien droit sur sa chaise et éclairé par la fenêtre bleu nuit.

Il est trop tôt, ma fille, reviens dans un moment.

Lorsqu'elle retourne dans sa chambre, le silence qui l'accueille lui fait l'effet d'un verdict. Elles vont s'imaginer qu'il a refusé de te confesser. Comme elle est longue à s'écouler, cette heure nocturne. Elle scrute l'obscurité de la pièce et ce qui se cache au-dessous, c'est toujours le même noir, lui semble-t-il. S'il est vrai que le noir est péché et la lumière bénédiction, alors ils ne devraient jamais se rencontrer. Pourtant les deux se mêlent parfois, l'aurore et le crépuscule ne sont pas des choses distinctes mais contiennent à parts égales la lumière et l'obscurité. Elle entend Mary Warren bredouiller en plein sommeil, s'adressant aux cieux et rêvant à des billevesées dont elle rendra compte au matin – un cochon à tête de loup, ou bien le vol d'une chauve-souris privée d'ailes. Cette pauvre Mary Warren, si niaise et si fabulatrice.

Mary Eeshal se coulant dans la chambre de Père – ce n'est qu'une idée en passant, mais n'attends pas une demi-heure de plus, se dit-elle. Elle traverse à tâtons l'obscurité coupable et finit par trouver la porte de la cabane. Elle entre, la pièce toute simple baignée du violet lumineux de la nuit qui entre par la minuscule fenêtre, drapant la forme assise de Père. Elle désire ardemment que les yeux de cet homme l'affranchissent des cris de ses rêves nocturnes et débrident sa langue, car elle souhaite parler, maintenant, non pas des choses passées ni de ce qu'elle a vu, mais du monde présent.

La voix de Père se porte jusqu'à elle dans un murmure.

Agenouille-toi là, ma fille. Il y a longtemps que nous attendions ce moment.

Et il lui dit ensuite : Retire tes vêtements, ma fille.

Ses mots la frappent comme une question insoluble. Quelque chose prend vie au cœur du silence de Père et, quand il vient à elle, ce n'est pas la Lumière de Dieu qui l'anime mais une noirceur innommable, elle ne peut ni respirer ni bouger, la main qui s'apprête à lui frôler l'épaule est une main de vieillard une peau de serpent un tison brûlant. Il la touche tout doucement, mais elle recule comme s'il lui avait porté un coup.

Calme-toi, ma fille, souffle-t-il en s'écartant d'un pas.

Le temps passé et à venir immobilise sa course dans cette pièce,

l'espace qui les sépare semblable à une vacance mystérieuse qui contiendrait à la fois tout et rien, c'est en même temps la voix de Dieu-lion rugissant et le silence infini de la nature, la distance entre la terre et les cieux. Un long moment s'écoule et il lui semble que Père prend la mesure de chacune de ses pensées.

Retire tes vêtements, ma fille, lui dit-il de nouveau.

Grace perçoit son haleine tandis qu'il se rapproche à pas feutrés, une odeur de pain et de lait mêlée de relents aigres. Elle sent ses yeux sur elle sans avoir besoin de le regarder. Père, alors, se détourne vers la fenêtre et allume une lampe avant de lui faire face pour la frapper de son regard. Leurs yeux se rencontrent, un long moment se passe et Grace voudrait bien se relever mais elle en est incapable, le réseau de rides autour des yeux de Père lui donne l'impression que la vieillesse l'a rattrapé d'un seul coup, sa barbe et ses cheveux paraissent plus gris que jamais, son dos légèrement voûté.

Pourquoi refuses-tu de m'obéir ?

Mon corps n'a rien à voir avec ma confession, plaident les yeux de Grace. Je n'ai jamais rien entendu de tel.

Tu n'es qu'une enfant ignorante, une misérable, un vermisseau, une vermine ramassée dans un fossé. Une mécréante et une pécheresse. Dis-moi, que sais-tu de la volonté de Dieu ?

Ce que je sais, c'est que je vis de nouveau, mais je ne suis pas sûre que la volonté de Dieu y soit pour quelque chose.

C'est grâce à moi que tu es vivante, je t'ai accordé ce pouvoir. Si je n'étais pas venu à toi, tu serais en enfer à l'heure qu'il est, livrée à une mort sans fin. Sans mon intervention, tu serais prisonnière de ta tombe, ensevelie sous terre avec tous tes péchés…

Père s'arrête net.

Pourquoi Dieu s'intéresserait-Il aujourd'hui à mon corps, demandent les yeux de Grace, puisqu'Il l'a déjà eu ?

Père reprend : Tu te conduis comme si tu connaissais la volonté de Dieu, mais ce n'est pas le cas, tu ne peux Le connaître que par le biais de ceux qui parlent en Son nom.

Je sais, disent ses yeux à elle, que Dieu veut une chose, et que les hommes veulent une chose, mais ces choses n'ont rien à voir. Pour quelle raison Dieu aurait-Il les mêmes désirs que les hommes ? Comment expliquer qu'Il se comporte si souvent comme eux, avec toutes leurs tares ?

Pendant quelques instants, Père garde le silence.

Et moi je sais, dit-il enfin, que le diable te rend visite pendant ton sommeil, c'est pour cela que tu te réveilles en hurlant toutes les nuits.

Ce que vous voulez obtenir de moi est un péché.

Les yeux de Père finissent par se détacher d'elle. Tu t'es présentée ici dans l'intention de te confesser, lâche-t-il, mais tu n'es pas prête. Il

s'allonge lentement sur sa natte, en la congédiant d'un geste. Le soupir qu'il pousse est celui d'un vieil homme. Grace est toujours à genoux, surprise de sa propre honte, en se demandant si elle est en faute, si elle vient de s'éloigner encore un peu plus de la grâce. Père se redresse brusquement sur sa couche, les yeux fixés sur elle, et allonge la main pour éteindre la lampe. Sa voix résonne dans l'obscurité.

Sors d'ici.

Le claquement de la pluie furieuse qui galope dans la nuit étreint Grace comme une main glacée. Le monde est ce qu'il est de toute éternité, il ne changera jamais. Ses pensées s'éloignent de la prière, bientôt elle n'entend plus que l'averse, la tête entre ses mains. La pluie porte en elle les échos de l'éternité, les sons et les formes d'endroits lointains, les montagnes, les collines et les tourbières qui l'ont vue grandir, elle transporte les accents d'autres voix, et tant de regards, aussi, nés en d'autres lieux, incorporés à elle et amenés jusqu'ici. Elle rouvre les yeux, se tourne vers la vitre d'un noir de poix. La pluie est cachée, se dit-elle, tout comme le sont nos vies, et le monde s'écroule.

C'est alors qu'elle le voit. Le fantôme de Bart, sous la pluie.

Mary Warren traverse la cour de son pas pesant, oublieuse des regards qui l'agressent. Elle s'avance vers Grace, tenant au creux de ses bras un agneau orphelin qu'elle cajole comme un nourrisson et allaite au biberon. Ses mains énormes déploient des trésors de délicatesse. Il se raconte que la nuit où la mère de l'agnelet est morte, Mary Warren a pleuré toutes les larmes de son corps. Quand elle tire tendrement sur les délicates oreilles d'un blanc rosé, les yeux de l'animal, ronds et noirs comme des boutons, se ferment de ravissement. En la regardant faire, Grace est saisie par une révélation : cette femme a été mère.

Anne Boyce prétend que des gens de Knockshane ont cassé des cercueils en morceaux et les ont revendus en tant que bois de chauffage, lui dit Mary Warren. Ils ont fait du porte-à-porte, à l'entendre ils sont même venus ici et elle a fait la connaissance d'un fossoyeur qui racontait comment ils avaient semé des ossements sur la route, à la manière des chiens. Quelqu'un aurait abandonné un crâne en plein champ. La tête d'un être humain, tu te rends compte…

Grace ne l'écoute plus, car le visage de Père fait constamment irruption dans son esprit. La flamme de son regard pendant la prière ce matin, son expression rancunière et accusatrice. Et pendant la prière du soir et le dîner, il la regardera de la même manière. Comme il peut varier, le regard qu'un homme pose sur vous en public. Désormais, à cause de lui, elle a conscience de tous les gestes qu'elle fait, de sa façon de marcher ou de s'asseoir, et même de la succession des pensées dans sa tête. Les yeux braqués sur le pré, elle voit la tête

tranchée de Père déposée sur un plateau et un corbeau gris qui lui dévore les yeux.

Mensonges, mensonges, répète le corbeau.

Soudain, Mary Warren s'arrête de jacasser et tend la main vers elle. Sa bouche forme un mot de mise en garde qui ne franchit pas ses lèvres, tandis que Père et Mary Eeshal viennent vers elles sans un sourire, Mary Eeshal qui marche bras croisés et clappe de la langue en croisant Grace, comme pour souligner les péchés qu'elle n'a toujours pas confessés.

Alors qu'elle entre dans la chambre de Père, Grace n'a aucune idée précise de l'heure. La porte s'ouvre sans résistance sur l'obscurité confinée, et la silhouette qui l'attend renferme une autre sorte de noirceur.

À quoi bon revenir ici, se demande-t-elle, puisque tu sais pertinemment de quoi il retourne ?

Et elle se demande aussi : Avec tant de péchés, comment pourrais-tu vivre sans te confesser ?

À genoux devant Père, elle contracte les paupières pour se prémunir du noir qui est déjà là, comme si fermer les yeux lui permettait aussi de condamner ses oreilles – si tu l'entends, tu seras forcée de te plier à sa volonté ou de décider de l'ignorer, et si tu n'obéis pas tu te retrouveras sur la route comme avant, un rat dans un fossé.

Tu m'as fait attendre, lui reproche Père. Retire tes vêtements, ma fille. Son haleine de chien rampe vers elle, accompagnée du bruissement de son corps en mouvement qui semble contenir une violence rentrée, prête à se déclarer dans un coup de pied ou un coup de poing au visage. Tendue dans l'attente du choc, elle n'ose pas ouvrir les yeux. Pourtant rien ne rompt le silence, et une lumière jaune effleure bientôt ses paupières. Père vient d'allumer la lampe qui répand un vernis de clarté sur son corps, telles les dernières lueurs du jour tombant sur de vieilles collines usées.

Son regard s'attarde sur elle. J'ai bien peur que la nuit dernière, tu n'aies amené le diable avec toi. Je crains qu'il ne soit parmi nous, à propager mensonges, faussetés et soupçons. C'est lui qui a confisqué ta langue. Et c'est lui, encore, qui cheminera à tes côtés lorsque je t'aurai renvoyée courir les routes. Je te conseille de réfléchir à tout cela. Ton âme condamnée à l'enfer.

Et les yeux de Grace lui répondent : Un homme qui a de l'emprise sur l'âme d'une femme ne devrait pas pour autant contrôler son corps – ne peut-elle pas prier Dieu jour et nuit sans devenir pour autant Son épouse ?

Et si tu t'étais trompée au sujet de Dieu et au sujet de Père, pense-t-elle aussitôt, avec tout ce que tu as fait de mal, Père est un saint

homme, dans le fond, et tous ceux qui l'entourent sont purs, c'est toi qui cours à la damnation.

Grace cherche sur le visage de Père l'indice d'une réponse, observant les oreilles velues, le visage tanné, les yeux qui lui boivent la peau, les mains capables de la brutaliser.

Et alors Père lui ordonne dans un cri : Sors d'ici.

Le matin n'apporte qu'une affreuse grisaille d'hiver. Grace passe la journée sur son rocher, à la fois cachée et offerte aux regards. Jamais elle ne s'était sentie si loin de Dieu, si éloignée de la vie qu'elle souhaiterait vivre. En regardant la lumière brisée du jour, elle mesure toute la distance qui sépare la terre des cieux. Elle tire sur sa pipe, rejette une fumée bleutée qui inscrit dans le ciel la forme de son indignité. Il ne lui reste qu'une pincée de tabac, mais Henry Good ne manquera pas de lui en procurer d'autre.

Père arpente la mission, le sang envenimé, ce matin ses yeux sans sommeil l'ont poursuivie de leur concupiscence. Il a interrompu le bourdonnement d'une prière pour la soumettre à son regard. Il y a quelqu'un parmi nous qui refuse la confession, a-t-il annoncé. Et il lui a commandé en présence des autres : Tu viendras recevoir une confession complète. C'est la dernière fois que je te le demande.

Mary Bunny, qui est maintenant aussi sèche qu'un bout de bois, refuse de se nourrir. Il faut la voir adresser ses petits messages quotidiens, avaler tout juste une lichée de soupe et un croûton de pain, comme si le temps de la misère ne lui avait pas causé suffisamment de souffrance, elle doit encore s'affamer de son plein gré sous prétexte que quelqu'un évite la confession. Quant à Mary Trellick, elle décrit à qui veut l'entendre ses visions d'un monde ravagé par le feu.

Comment peux-tu dire non à Père, s'interroge Grace, après tout ce qu'il a fait pour toi, la vie que tu mènes à la mission, les repas que l'on t'a offerts, les femmes d'ici ne sont-elles pas pures dans chacun de leurs gestes ? Comment expliquer qu'elles s'acquittent sans peine de ce que l'on exige d'elles ? N'est-ce pas toi qui es corrompue par le diable, aujourd'hui encore ?

Alors que Henry Good la rejoint dans le pré, Grace lui adresse le signal convenu, et il accepte de lui donner du tabac. Ce matin, annonce-t-il, un agneau s'est présenté par le siège. C'est le troisième qu'on perd cette année, la malchance s'acharne sur nous.

La nouvelle lui donne à réfléchir. Qu'arrive-t-il lorsqu'une âme se voit refuser la naissance, et pourquoi une telle chose est-elle possible ? Quelle sorte de Dieu peut donc changer d'avis comme cela, laissant une âme se développer dans un corps pour la rejeter au dernier moment ? Celle-ci est-elle condamnée à errer, endeuillée par la perte d'une part inexprimable d'elle-même, comme un humain qui aurait

perdu son jumeau ?

Henry Good lui raconte que Père a des soucis, il comptait sur une somme d'argent qui n'est pas rentrée et il a entendu Robert Boyce se plaindre de la situation, il y a des frais à payer et la terre a un prix – c'est pour cette raison que Père est d'une humeur exécrable.

Le ciel, le pré et le rocher s'unissent dans le crépuscule, et Grace baisse les yeux sur ses pieds transis. Un grand cri et des clameurs venus de la mission lui font lever la tête, mais elle ne bouge pas, fait le vœu silencieux qu'un malheur se soit abattu sur eux et biffe cette pensée sitôt qu'elle est venue. Ce qui se passe là-bas te concerne certainement, pense-t-elle. Les yeux sur le rideau d'arbres, elle s'interroge sur ces gens qui prétendent voir quelque chose qu'ils ne voient pas. Le vent, se dit-elle, ne se montre jamais. Il se coule vers les nids de freux à pas de voleur, dérange de ses secousses les oiseaux qui récriminent contre cet éternel invisible.

Retournant à la mission pour l'heure de la prière, elle rencontre Mary Child dans le pré, toute seule et le visage mouillé de larmes, tandis qu'un groupe de femmes se tient devant la cabane où elles logent. Mary Child lui étreint le poignet. Tu as manqué l'esclandre, lui dit-elle. Mary Eeshal s'est déchaînée, elle a enlevé les nattes de toutes nos sœurs et les as jetées dehors. Elle a voulu aussi prendre son agneau à Mary Warren, lui a dit qu'elle n'est pas censée élever un animal de compagnie à la mission. Mais Mary Warren a refusé de le lui donner et elle est devenue écarlate, elle n'était plus dans son état normal. Quand Mary Eeshal a essayé de le lui arracher, elle l'a frappée à coups de poing. Robert Boyce est accouru, il a cogné sur Mary Warren et après ça elle a pris la fuite. Personne ne sait où est parti l'agneau.

Voilà ce qui arrive lorsque Père refuse de les confesser, se dit Grace, et s'il agit ainsi, c'est parce que toi, tu t'es dérobée à la confession. Sale petite garce, tu n'es bonne qu'à tout saccager.

Ce soir-là, Mary Eeshal se présente à la salle de prière un couteau à la main, les cheveux coupés ras. Son visage est marqué, son crâne rougi de sang, et le regard qu'elle porte sur Grace déborde d'une haine sacrée. C'est toi qui es en train de détruire Père, accusent ses yeux.

Père ne sort plus de sa cabane, il n'a pas répondu quand elles ont toqué à sa porte. Il paraît qu'il a entamé un jeûne. C'est Mary Eeshal qui dirige le temps de prière, mais Grace refuse de la regarder, détournant les yeux vers les ombres replètes qui occupent la place de Mary Warren – elle se souvient des coups d'œil qu'elles échangeaient, se demande ce qu'il va advenir d'elle maintenant ; cette pauvre femme seule sur les routes, que deviendra-t-elle si la famine sévit de

nouveau ?, toi aussi c'est ce qui t'attend.

Le repas achevé, Mary Eeshal commence à verser l'eau d'une cruche et interrompt son geste, étouffant ses pleurs contre son bras.

La lune s'est levée, pâle mariée qui pose une gaze sur les nuages, et Grace, en la contemplant, songe que toute chose en ce monde est et n'est pas ce qu'elle est. Peut-être, se dit-elle en marchant, que cette teinte pourpre de minuit est ce qui se rapproche le plus de la vérité, car elle dispense assez de clarté pour que l'on distingue ses pieds dans le noir et masque à peu près tout le reste – chaque chose en ce monde est et n'est pas ce qu'elle est. Elle progresse à travers l'obscurité, attentive à ses pieds tout juste visibles, pareils à un couple de souris cheminant vers la porte de sa cabane. Elle referme derrière elle, les deux souris immobiles côte à côte, regarde Père éteindre la lampe et poser les yeux sur elle, ce sont les mêmes mots qui sortent de sa bouche mais cette fois elle se défait de sa robe, les mains sur la poitrine, les yeux baissés vers les souris jumelles qui pointent le nez l'une vers l'autre. Toute chose en ce monde est et n'est pas ce qu'elle est. Père s'avance et soudain il est nu devant elle, la pénombre est collée à lui comme une seconde peau et tandis qu'il s'approche, la vision de Grace s'ajuste à la masse de ce corps qui sature le champ de son regard, elle perçoit la flamme dans ses prunelles, l'odeur laiteuse de son haleine qui la cherche comme une main pour prendre son corps de femme, et ce corps, tout à coup, ne veut plus de cela, un refus qui s'ébauche, non, non, pas ça, toute chose en ce monde est et n'est pas ce qu'elle est, mais ses mains ont parlé et elles repoussent Père. Un léger grognement sort de sa bouche, raillerie, impuissance ou colère, puis il s'accroupit un moment en silence avant de revenir vers elle, tout doucement, le loup de Dieu s'approchant lentement de l'agneau, son corps d'un violet sombre, la bouche qui s'ouvre comme un sac, toute chose en ce monde est et n'est pas ce qu'elle est, les mains de Grace retrouvent la force de leur volonté et luttent contre la résistance de ce corps face à elle, le pur vouloir de ce corps pareil à un rêve insidieux et coupable. Père s'écarte de nouveau. Maintenant il est à genoux, il se baisse à quatre pattes pour ramper vers elle, une imploration dans les yeux, la bouche ouverte. Je t'ai entendue, je t'ai sentie comme aucune autre, j'ai senti ton regard sur moi, ta façon d'entrer en moi pour découvrir mon péché. Les autres ne comptent pas. Ce n'est que par la chair que nous absoudrons mutuellement nos fautes. Père tout proche d'elle encore une fois, et quand elle le rejette de nouveau, il part soudain d'un rire étrange, le rire d'un dément. Il a la tête penchée et la voix qui s'élève alors est pitoyable, c'est la voix pathétique d'un jeune enfant. Suis-je en train de me rendre odieux à tes yeux ? C'est cela ? Connaîtrais-je trop intimement le péché pour mériter ta grâce ? Dis-moi ce que tu veux et je le ferai. Quand elle

repousse à deux mains le corps qui s'avance, il se met à ramper autour de la pièce avec un grondement de chien. Oui, j'ai péché, s'écrie-t-il, je suis un pécheur, je commets péché après péché. Comment se fait-il que tu sois la seule ici à pouvoir lire dans mon âme ? Qui donc est cette femme qui se refuse à moi ? De quel rêve es-tu sortie ? Lui aurais-tu parlé ? C'est donc ça, tu Lui parles et Il entend tes paroles. Père incline la tête vers les pieds de Grace. Mère, je laverai tes pieds. Le chardon de sa langue lui râpe la peau, et lorsqu'elle tend le pied pour l'éloigner, il bondit à travers la pièce avec des aboiements de chien féroce, les autres vont accourir, c'est certain, elles vont s'agenouiller à la porte et l'écouter aboyer sa déraison, feuler et cracher. Oui, je suis chien, hurle-t-il. Et j'assume le chien en moi. Il vient me trouver pour me voler mon esprit, et moi je prends sa forme, avide de la chair de la femme. Et le chien sait bien que celui qui s'attache à la prostituée fait corps avec elle. Car il est dit que les deux deviendront une seule chair. Père aboie de plus en plus fort, une agitation se fait entendre derrière la porte, un bruit de sanglots, et elle qui ne trouve pas sa chemise de nuit alors que le vacarme de Père va sans doute rameuter le fermier, rameuter tous les gens de Gort, la voici enfin, en tapon sur le sol, elle la ramasse et sort nue de la chambre.

Le docteur John Allender l'accueille dans son bureau et la fait asseoir dans un fauteuil rembourré près du feu, il lui parle d'un ton calme, un peu dur. Grace secoue la tête en lui montrant sa gorge, elle voudrait pouvoir dire d'un regard : Je ne peux pas parler pour l'instant mais j'espère que ça passera bientôt, il m'a fallu toute la journée pour vous retrouver. Il fait signe qu'il a compris et demande qu'on leur serve du thé ; c'est un vieil homme qui le leur apporte, peut-être son père, on a l'impression de voir le docteur changé d'un seul coup en vieillard. Grace regarde la collection de livres aux reliures dorées, la chaleur puissante et implacable du feu, les aquarelles sur les murs, telles les images édulcorées d'une Irlande immuable. D'un geste de la main, elle réclame de quoi écrire. Quand elle a terminé, il lit les phrases qu'elle a tracées, le coude appuyé au manteau de cheminée.

> Je vous ai vu dans la Rue l'autre Fois. Docteur je suis sûre que vous êtes quelqu'un d'Honnête. Je ne pouvais pas partir. Je ne savais pas comment faire. Ses Paroles me tenaient en leur Pouvoir. Je ne pouvais pas réfléchir par moi-même. J'ai peur qu'ils me poursuivent. Acceptez-vous de m'aider ?

Tandis qu'il s'adresse à elle, elle se rend compte qu'il la regarde sans vraiment la regarder. Ces gens-là, lui dit-il, rendraient Dieu

responsable de n'importe quoi. Ils lui imputeraient même le mauvais temps qui s'abat sur le pays, la pluie et le vent et cette horrible lumière d'hiver qui l'assombrit toute l'année. La lumière, en effet, est comprise comme l'envoyée naturelle de Dieu, si bien que Dieu semble absent de l'Irlande.

Elle se demande si son sourire sarcastique est dirigé contre elle. Lorsqu'il quitte la pièce pour appeler le vieil homme, elle est tentée de s'enfuir. Mais le docteur reparaît, apportant pour elle une cape de couleur sombre et une paire de bottines. Grace refuse ce cadeau, mais il ne veut rien entendre. Ce sont des vieilleries qui ne servent à personne, elles te seront utiles. Ce n'est pas les tropiques par ici.

Ce n'est qu'en prenant la route qu'elle remarque la pièce qu'il a glissée dans sa poche. Le temps est devenu plus clair.

VIII

BLACKMOUNTAIN

Sur ces routes solitaires, l'enchaînement des pas bat sa propre mesure. Et trois-et-quatre-et-cinq-et-six, mains-épaules-bras-et-pieds. Le spectacle du ciel la pousse vers le nord et découpe de nouveau le jour en heures. Grace est bien contente d'avoir cette cape. Pour l'instant, le ciel déguenillé est placide, mais les bataillons de la pluie menacent déjà le soleil.

Tant de gens disparus, se dit-elle. Plus aucune trace de ces va-nu-pieds dont les troupeaux sillonnaient les campagnes, comme si la terre les avait engloutis. Seule la hâte des voitures vient rompre le silence de son fracas de chevaux. Les petites routes la conduisent dans des villages où les rares feux de tourbe témoignent d'une présence, parfois c'est un visage flou qui apparaît derrière une vitre, ou bien un vieillard boiteux qui se traîne pour la voir passer, avec des yeux qui disent : Je suis trop vieux pour mourir et trop fatigué pour partir. Il y a aussi de ces villages qui vous incitent à presser le pas, avec leurs pauvres cahutes et leurs bicoques en pierre entassées dans leur détresse sans voix. Bêtes, babils et bruits d'enfants se sont tus, toute une Babel envolée, égaillée aux quatre vents.

Pour se prémunir des importuns, elle marche bras croisés avec des airs d'affairement. Athenry, Moylough, Carrick-on-Shannon. Autant de lieux traversés sans encombre, sinon un enfant ici ou là qui demande l'aumône, ou quelque désœuvré qui voudrait l'accrocher d'un regard. Dans chaque bourg, on vend des pommes de terre et du babeurre, les paniéres regorgent de légumes d'hiver et les enfants, à tour de rôle, se font balader en brouette. À la vue des venelles et des porches, elle fait le vœu de ne pas se rappeler ce qui se tenait là, les regards craquelés qui imploraient dans chaque recoin en quête d'un sou ou d'un morceau à manger. Désormais, il n'y a que les souffles du vent pour arpenter ces lieux déserts.

Comme il est serré, le tissu de la nuit, pense Grace, et si déroutante la langue du silence. Mais au moins, les maisons ne manquent pas pour s'abriter. Elle porte son choix sur les plus petites, celles dont la porte encore intacte fait rempart aux pensées perverses du vent. Et pourtant, il lui vient de tels rêves ! Une nuit, le sommeil lui envoie les relents fétides du maïs ravagé de mildiou, et quand elle s'éveille, quelque chose lui dit qu'elle a respiré l'odeur de la tombe. Elle se lève à l'aube, bravant la route à peine éclairée, et son regard fuit les linceuls d'ombre étendus sur les champs.

Il arrive qu'un voyageur l'accompagne un moment, un jeune

homme qui va voir à Drumshanbo son bébé nouveau-né et doit couvrir en deux jours un trajet qui en demande trois, je resterai auprès d'eux une heure ou deux, dit-il, et puis je repartirai. Une vieille femme qui court les routes depuis presque un an à la recherche de son fils. Ils partagent leurs provisions avec elle, une pomme de terre nappée de beurre onctueux, un peu de lait battu. Ils lui parlent de choses toutes simples, un talon qui leur fait mal ou une paire de souliers à ressemeler, sans jamais l'interroger sur son silence – une femme habillée de noir, elle doit aller en pèlerinage ou bien porter le deuil d'un proche, comme tant d'autres, songe-t-elle, le pays entier est endeuillé, même les corbeaux qui pullulent dans les champs doivent avoir une pensée pour leurs frères disparus. Les arbres sont revêtus de ces oiseaux noirs qui ressemblent à des prêtres furieux, croassant sur son passage avec la voix de Père.

Elle s'endort sous un sycomore contorsionné et trouve en s'éveillant des femmes qui battent leurs draps au bord d'un lac, et ces femmes lui rappellent ses compagnes à la mission, leurs bavardages et leur présence lui apportent un réconfort. Parfois, c'est la bouche écumante de Père qui lui apparaît, muette, flottant au-dessus de la route. Le froid de l'hiver sera bientôt là, mais ses pas sont légers sur le chemin du nord. Au loin, les collines attroupées, comme toujours, enracinées là comme des vieillards sereins sous leurs rides de soleil. J'ai les jambes aussi solides que deux tiges de fer, se dit-elle. Mes pieds affrontent la bourbe comme une paire de mules. Et deux-et-trois-et-quatre-et-cinq, comme il est étrange d'être en vie.

Plus loin au nord, dans un pays boisé, elle rencontre une bande de petits gamins vagabonds. Farouches et crasseux, le cheveu hirsute, mais ce qui la frappe surtout, c'est ce regard de chien triste qu'ils posent sur vous. Il n'y a pas un seul adulte avec eux. Ils s'abritent dans des cabanes de fortune faites de branches de sapin, et Grace leur offre du pain et passe une nuit parmi eux, voit un bambin se déplacer en titubant, à qui personne n'a appris à marcher comme il faut. Un autre la presse de questions : Tu crois qu'il se cache dans les montagnes, le guerrier Fionn Mac Cumhaill ? Est-ce qu'il va revenir pour sauver l'Irlande ? Alors qu'elle s'apprête à les quitter, il ne cesse de la tirer par le bras. Tu sais, j'avais une famille dans le temps, mais un jour ils ne se sont pas réveillés.

Venue de l'est, la pluie s'abat comme une claque. Grace dénombre les jours passés sur la route et essaie d'estimer ceux qui restent, s'appliquant à suivre des yeux chaque goutte qui tombe, comme si l'on pouvait tenir le compte de tant de vies.

J'ai une énigme pour toi, qu'est-ce qui monte pendant que la pluie dégringole ?

Au bord d'un fossé, elle tombe sur un porte-bonheur, un fer à cheval abandonné dans la gadoue. Elle s'étonne que personne ne l'ait ramassé et, à l'instant où elle se penche, il lui semble que quelque chose d'atroce gît au creux de la tranchée, mais il n'y a rien ici, se dit-elle, simplement un fantôme de pensée, un leurre de la lumière. Elle poursuit son chemin en emportant le fer à cheval, mais elle n'est pas tranquille pour autant et son regard soupçonneux se fixe sur l'abîme devant elle. Les temps ont changé, pense-t-elle, les morts se sont relevés de terre pour aller là où ils devaient aller.

Derrière son dos, une carriole emmusique la route et fait halte juste après l'avoir dépassée. Elle accepte avec plaisir de se laisser transporter. L'homme qui offre de la conduire a le front creusé d'un entrelacs de rides et des dents brunies par le tabac ; à le voir se pencher dangereusement en avant, elle a peur qu'il ne bascule pour de bon.

Comme elle ne répond pas à ses questions, il l'observe à la dérobée et demande : Vous êtes une espèce de religieuse, c'est ça ? Il lui récite un poème en langue irlandaise, et lui dit ensuite que le titre qu'il porte est le plus beau qu'il ait entendu, qu'il signifie « île de verre ». Il cite après ça ses trois lieux préférés sur terre : un pont dans le village de Rath où il a grandi, jadis il allait y surprendre les truites ; une côte qu'il a vue un jour dans le comté de Sligo, cette lumière qui l'éclairait, comme si c'était mon esprit qui l'avait peinte ; et enfin le visage de sa femme morte deux ans plus tôt, je me réjouis de pouvoir dormir, parce que c'est le seul endroit où je peux la rejoindre.

Quand il repart de son côté après l'avoir déposée, sa voix continue de sonner à ses oreilles, porteuse d'espérances pour les jours à venir. Cependant, il lui vient le sentiment qu'elle ne gardera de cet homme, de cette voix qui appelait à la joie, qu'un souvenir imprécis, et que la route qu'il a prise s'estompera dans sa mémoire en une traînée de brume. Les doigts sur le fer à cheval, elle se répète comme une litanie les prénoms de ses frères. Elle ferme les yeux, prend son envol en pensée. Voyager en plein ciel comme un étourneau de retour au pays.

Prise aux attrapes du crépuscule, Grace comprend qu'elle a besoin de sommeil. La route descend vers un hameau de cinq ou six maisonnettes en pierre. La vue des ormes aux troncs pelés réveille en elle des souvenirs malsains. Le ciel est vierge de fumée.

Les ombres du soir s'étirent, nonchalantes, tandis que Grace passe devant les maisons. Elle regrette de ne pas pouvoir appeler, on ne sait jamais s'il y a quelqu'un ou non et, dans ces lieux déserts, la compagnie d'un vagabond inconnu, ou même d'un pochard ou d'un voleur, est peut-être préférable à la solitude. Dans plusieurs de ces bâtisses, l'humidité est entrée avec le vent. Au fond d'un jardin mort, la surprise d'un carré de betteraves que personne n'a récoltées.

Marche encore un peu, s'encourage-t-elle, laisse ce hameau derrière toi, tu trouveras bien un village où dormir un peu plus loin. Mais la nuit s'est ruée sur le ciel et ses pieds fatigués protestent. Grace a envie de se reposer, et regarde ça, la dernière maison a encore sa porte.

Par prudence, elle frappe avant d'entrer, puis s'allonge sur le sol nu en s'enveloppant de sa cape.

Le matin balaiera les ténèbres.

C'est une maison vide, rien de plus.

Ce qu'elle vient d'entendre n'appartient plus au sommeil. Qui est là ? se demande-t-elle. Un bruit de voix, un homme qui appelait – des pas à la porte, ce n'est que le vent, peut-être, ou un animal, ou bien… Quelqu'un essaie d'entrer. Elle fait un effort pour bouger, pour s'asseoir sur sa peur comme on s'assiérait sur ses mains. Doit-elle s'arracher au sommeil, ou est-elle déjà réveillée ? Sa langue est un ivrogne qui refuse de s'affronter au silence. Remue-toi donc, imbécile ! Elle se réveille enfin, à moins qu'elle n'ait déjà été consciente, l'obscurité de cette maison est si profonde qu'elle se distingue à peine d'un rêve. Elle attend que quelqu'un se montre, tendant une oreille réticente, devinant que des gens se cachent entre ces murs, puis des ombres prennent forme, un vague cercle entourant un feu, dos tourné à elle, une femme qui frotte de boue ses cheveux et ceux de ses enfants, elle en barbouille aussi leurs visages pendant que deux hommes qui les accompagnent étalent la boue sur leur crâne, et alors l'un des deux se penche vers le feu et y plonge la tête – elle s'éveille dans le vide de la pièce noire où passe un courant d'air glacial entré par la porte mal fermée. Le vent amène à l'intérieur des odeurs de fange et de bruine.

Vite, vite, reprendre la route en espérant le soleil. Les moineaux invisibles réveillent le monde de leur ramage, puis la clarté effleure son corps. Un voyageur la transporte jusqu'à Belleek et ne cesse de la lorgner, l'air de rien. Sifflotant au rythme de ses propres pensées, il se déplace petit à petit sur le siège jusqu'à ce qu'ils se touchent. Et quand elle lui demande de la déposer à l'entrée de la ville, il lui annonce qu'il repassera d'ici trois ou quatre jours, elle sera peut-être là, qui sait. Quelqu'un d'autre la conduit à Ballybofey, un vieux charretier qui marmonne on ne sait quoi à l'intention de sa mule. Grace ne peut s'empêcher de regarder le dessin de ses veines, pareilles à des araignées noires. Près du puits où ils se sont arrêtés pour que l'animal s'abreuve, sept croix rudimentaires sont plantées dans un champ nu. L'homme la regarde se rincer les cheveux et les pieds, les yeux emplis de questions auxquelles elle ne peut répondre. Je rentre chez moi, voudrait-elle expliquer, je suis de Blackmountain. Tout là-bas au nord, à la pointe du Donegal. Et elle aimerait dire aussi : Nous sommes

convaincus que nous décidons de nos vies, mais en vérité nous sommes des vagabonds aveugles qui avancent pas à pas, redécouvrant sans cesse leur propre cécité. Et comprendre pleinement le sens de tout cela revient à accepter quelque chose que la plupart des gens jugeront scandaleux. Seul existe le moment présent, et lorsqu'on se tourne vers les événements du passé, on s'aperçoit qu'ils se sont changés en rêves. Tout le reste n'est que foutaises.

Grace continue de marcher jusqu'à ce que la ligne d'horizon prenne la forme d'un lac. C'est le lac Swilly, elle le reconnaît et retrouve en passant sur ses rives un écho de son être passé. La mer dans le lointain qui ouvre comme une porte. Les visages familiers nimbés d'une demi-lueur, le son des voix et le mouvement particulier de chaque corps apparu à la mémoire, chaque souvenir qui affleure baigné de sa lumière trompeuse, fugacement aperçu sans être jamais possédé, pareil aux vagues de la mer qui se brisent l'une après l'autre en ne laissant derrière elles qu'écume inconsistante.

Le ciel qu'elle espérait s'étend au-delà de Buncrana. Et les collines au dos rond, les collines du pays qui est le sien, se dressent pour la saluer comme de vieux frères patients rangés l'un derrière l'autre. Ils se tiennent sous l'à-jamais du ciel, gardiens d'un temps au sein duquel trois siècles s'écoulent aussi vite qu'une poignée de minutes. Trois cents ans, se dit-elle, c'est le temps que tu as passé à marcher. Une femme chargée d'années, aux pieds couverts de poussière, et si à cet instant quelqu'un tendait le doigt pour te toucher, tu t'effriterais comme une braise refroidie. Elle s'envole en esprit par-dessus collines et tourbières, se voit poser le pied sur la route de montagne. Grace est distraite de ses pensées par un monsieur qui la salue en portant la main à sa casquette, montant un cheval si noir que sa robe irradie de lueurs argentées. Elle s'étonne qu'il lui adresse un sourire. Ce monsieur est un noble, très certainement.

La route serpente à travers les champs de tourbe qu'elle a toujours connus. La dalle d'ardoise d'un lac et un tronc esseulé. Un espace inchangé et vieux comme le monde, à peine un arbre ici ou là – les nuages qui passent avec leurs ombres sont les seuls à ne plus être les mêmes qu'autrefois. Parvenue sur la route de montagne, elle marche jusqu'au col et l'aperçoit enfin, Blackmountain, avec dans le lointain la silhouette de deux maisons. Grace avance le pied léger, et son esprit n'est plus que lumière. Elle pressent ce qu'elle éprouverait en les voyant sortir de la maison et venir à sa rencontre, cette sensation de ne plus être elle-même, et pourtant si, voyons, comment pourrais-tu être quelqu'un d'autre ? Puis il y a cet autre sentiment qui prend force avec chaque pas, une voix puissante qui exige de se faire entendre et qu'elle doit bâillonner parce qu'elle n'a pas le choix – pas le choix.

Mais il n'y a pas de fumée ? demande la petite voix qui l'accueille. Et la porte, où est-elle ? Cette voix est la sienne, celle de la jeune fille qu'elle a été. Elle s'approche encore, puis s'arrête, incapable d'aller au-delà. La porte a disparu, ne demeure que l'encadrement en pierre qui ouvre, muet, sur une maison déserte. Ce qui la traverse alors lui dérobe le souffle et accable son cœur d'un grand poids. Elle fait un pas à l'intérieur, voit que l'humidité et la mousse ont élu domicile entre les murs, que des animaux y ont fait leur gîte, quelques brebis égarées, sans doute. Et il y a bien longtemps que l'âtre n'a pas connu de flambée. Elle se tient immobile comme si elle attendait une réponse, ou au moins un indice sur ce qui s'est produit, est-ce que maman et les petits sont partis précipitamment, est-il arrivé quelque chose de pire ? Mais les murs ne lui parlent que du vide et la maison lui paraît minuscule, beaucoup plus petite que dans son souvenir. Tu dois sortir de là, se dit-elle, et te mettre en quête de leurs tombes. Elle fait le tour de la bâtisse plusieurs fois, mais la terre non plus n'a rien à lui apprendre. Le coteau assoupi sous les bruns arides de son manteau. Le fossé qui le coupe en deux avec son filet d'eau. Le bruit du vent appelant ses enfants.

Elle ne saurait dire depuis quand elle se tient là, livrée au vent, à s'efforcer de convoquer leurs voix. Une pensée qui se répète, étrange et opiniâtre. C'est toi qui es morte. Ton esprit est de retour après plusieurs siècles, et eux ils ont vécu leur compte d'années, maman a eu le temps de devenir une très vieille dame et les garçons ont atteint l'âge d'homme, ils se sont mariés et de nombreux enfants leur sont nés. Grace aspire une longue bouffée d'air froid et voit le fantôme de sa mère rassembler les plis de sa jupe et s'engager dans la montée du chemin. Elle sait maintenant qu'il lui est impossible de dormir dans cette maison. Tu risquerais d'entendre de ces choses…

En s'arrêtant sur le seuil, elle lit l'incrédulité dans les yeux du vieil homme. Puis il lève ses mains énormes et attrape ses poignets en les secouant comme deux marteaux, sa bouche cherchant des mots qui se refusent à venir. J'ai cru que tu étais…, lui dit-il enfin. J'ai cru que… Dieu du Ciel.

Tirant près du feu une chaise en bois de pin, il l'invite à s'asseoir. Grace tâche d'occulter la révélation qui l'a saisie dès l'instant où elle a posé les yeux sur lui. L'aveu que son regard a laissé échapper. Elle mesure à présent combien le Marteau s'est défait, ses mains devenues bien trop grandes pour lui. Ses cheveux couleur de fer. Et ses yeux qui se sont embués en la reconnaissant continuent à larmoyer, car ce sont les yeux d'un vieillard. Embrassant du regard la pièce dépouillée, elle se demande depuis quand le feu de la forge s'est éteint, à quoi ressemblait le jour où ça s'est passé. Quels mots a-t-il prononcés à ce

moment-là ? S'est-il assis en fixant ses mains ? Maintenant, il semble en peine de trouver quelque chose à lui dire, lui qui était un ami de sa mère, un cousin éloigné.

Alors, finit-il par demander, tu es montée à Blackmountain ?

L'expression de son regard change quand elle ne répond pas à sa question.

Tu as perdu ta langue ?

Grace ne peut pas lui expliquer.

Toi qui étais bavarde comme une pie.

Il ne l'a pas quittée des yeux, mais soudain une sorte d'effroi flotte dans ses prunelles, et avant qu'elle puisse comprendre, il se jette sur elle avec toute sa vigueur d'autrefois et écarte ses lèvres avec ses doigts. Je te demande pardon, fait-il en la relâchant, mais je devais m'assurer qu'on ne t'avait pas coupé la langue, et que tu n'étais pas non plus un *pooka* venu m'attraper. J'ai attendu assez longtemps, Dieu m'est témoin. J'ai entendu dire qu'à Glen aussi, une femme avait perdu la parole. Elle en avait trop vu.

Le vieil homme n'a pas le courage d'affronter son regard, il déborde de trop de questions. Il se lève en frottant ses énormes mains, puis il dit : Je ne sais rien – je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. À certains endroits les choses ont très mal tourné, tu sais, à commencer par ici. Je remercie Dieu que cette maison ait été épargnée. Les choses que j'ai vues, je ne pourrais pas t'en parler. Tout ce que je peux te dire, c'est que leur maison était déjà vide quand les choses ont fini par s'arranger un peu. Un hiver mauvais comme celui-là, je ne me rappelle pas en avoir connu. Et il a apporté bien du malheur. Beaucoup sont partis d'ici, ils ont pris la route, certains se sont embarqués, et bien d'autres ont terminé au cimetière, là en bas, la terre en est remplie. À cette époque, je ne suis pas monté une seule fois là-haut, peut-être que j'ai eu tort, mais quand les temps sont aussi durs, on est obligé de garder l'œil sur le peu qu'on a, il suffit d'un instant pour qu'on vous l'escamote. Eux, je ne les ai jamais vus descendre, tu as ma parole. Et je remercie Dieu d'avoir épargné cette maison.

Il passe dans ses cheveux une main tremblante et crache dans le feu.

Tu trouveras une ou deux belles maisons dans le coin, comme si rien n'était arrivé. J'en connais quelques-uns qui ont tiré parti de la misère. Tu vois, il y a toujours des gens qui savent attendre, et quand tout s'écroule, ils rachètent ce qu'ils veulent au meilleur prix. Les profiteurs ont récupéré de belles bêtes pour une bouchée de pain, les gens étaient prêts à céder leur bien pour trois fois rien. Quand je pense à ce Columbo McLaughlin – je ne sais pas si tu te souviens de lui. Une main sur les cordons de sa bourse, et l'autre pour compter ses gains. Il a su engraisser sa famille, crois-moi. Un peu partout, il y a des

maisons qui se sont vidées. Ça fait deux ans que cette forge n'a pas vu de feu. Bien, puisque tu as donné ta langue au chat, c'est moi qui irai me renseigner sur les tiens, mais ça m'étonnerait qu'on apprenne grand-chose, à l'heure qu'il est j'aurais déjà dû avoir des nouvelles. J'ai eu tort de ne pas m'en occuper, on était quand même parents. Ta mère, c'était quelqu'un de bien. On a vécu… on a vécu un grand chambardement.

Son regard s'illumine lorsqu'il se tourne vers elle. Tu as bien changé, tu sais, Dieu nous a pris une petite fille et nous rend une superbe jeune femme.

Elle s'éveille au son d'une voix qui est son propre murmure. Se lève, jette sa cape sur ses épaules et trouve le Marteau assis sur sa chaise, humant les souffles marins. Entré par la porte qu'elle vient d'ouvrir, un rayon de lumière baigne paisiblement ses mains abandonnées sur ses genoux, il se repose jambes allongées, les pieds tournés en dedans, la bouche entrouverte comme sous l'émotion d'un rêve. Une bouffée d'air froid telle une bête qui bondit. Grace laisse derrière elle la route sinueuse qui mène à Blackmountain, et descend vers une mer de cendres d'où jaillit la lame rouillée du vent. Dans un champ, l'apparition soudaine de deux yeux rouges, attentifs – un taureau qui la regarde.

Trop de lieux par ici lui imposent leur mémoire. Il lui semble que les souvenirs ne se cachent pas au fond de son esprit mais dans les profondeurs du monde matériel, dans l'ordonnancement des choses. D'un virage de la route naît un mouvement inattendu, une danse de spectres qu'elle tâche d'évincer en portant le regard ailleurs. Et alors c'est son propre fantôme qu'elle rencontre, marchant aux côtés de sa mère. Une conversation effacée de sa mémoire, la sensation d'un été interminable, l'espace infiniment ouvert de l'avenir. La vue du brise-lames lui évoque une journée évanouie sous un soleil oublié. Elle ferme les yeux, et son fantôme plonge au fond des flots, là où la rumeur du monde fait silence, où n'existent que les battements du cœur et la souple silhouette de son frère glissant sous les eaux. Maintenant, peut-être, tu es capable d'accepter ce qui est.

La route lui fait franchir un promontoire dont les multiples doigts s'enroulent autour de la mer, et la mer embrasse le rocher de son souffle inlassable et rugueux, ce vent marin venu d'on ne sait quel golfe, avec son murmure qui vous dit : Je suis là depuis le commencement des temps et mes chuchotements réduiront ces roches en poussière. D'un groupe de maisonnettes sortent plusieurs enfants qui s'approchent en criant et marchent un moment auprès d'elle. Devant une porte, un homme chargé de deux seaux leur lance une remarque. Une fillette effrontée qui n'a guère plus de sept ans tire

Grace par la manche. Qui es-tu, toi ? Qu'est-ce que tu fais là ? La petite fait un bout de chemin avec elle, accentuant le rythme martial de son pas, puis renonce, vexée, en voyant que Grace ne lui répond pas.

Elle trouve la maison qu'elle cherchait sous un ciel plombé qui pèse sur les collines en leur dérobant leurs couleurs. La maisonnette en pierre, à l'écart de la route, a pour gardiens un grand buisson de houx, des pruneliers et des chiens nonchalants qui se mettent à japper. À travers la végétation, elle aperçoit le trait rouge d'une chevelure d'enfant. La main tendue, Grace impose le silence aux trois chiens hargneux qui s'approchent d'elle.

Une femme s'avance à la porte, mais ce n'est pas celle qu'elle espérait. Qui es-tu ? lui demande-t-elle une fois qu'elles se sont examinées de la tête aux pieds.

Bon sang, tu vas parler ? se dit Grace dans sa tête.

Mais elle n'y parvient pas et une voix bourrue s'élève à l'intérieur et dit : Qui est-ce ? Boggs est là, c'est bien lui, campé dans l'encadrement de la porte, qui la regarde en clignant des yeux sans la reconnaître. Comme il lui semble petit, aujourd'hui. Dans son souvenir il était haut comme une meule de foin, et ses bras pouvaient étreindre le monde. À présent, en croisant son regard, elle lui trouve tout l'air d'un idiot. Ses yeux ternis détaillent chaque partie de son corps, et le roux s'est éteint dans la barbe clairsemée, dans la maigre couronne de cheveux. Le regard de Grace explore la maison, son oreille cherche leurs voix, même si elle sait déjà ce qu'il en est.

Et Boggs qui lui déclare de tous ses yeux abêtis : J'ignore qui tu es.

Il ferme la porte derrière lui et l'entraîne doucement par le bras. Viens avec moi.

Il pioche du grain dans un sac et le répand en pluie pour nourrir ses poules.

Il est malade, c'est ça ? Tu diras à ton père que je regrette bien de le mettre dans l'embarras, je vais arranger ça très bientôt. Cette crapule d'Inch ne m'a pas apporté ce qu'il avait promis, il me fait passer pour un imbécile. Par les temps qui courent, on a toutes les peines du monde à joindre les deux bouts, et en plus j'ai mes yeux qui me font des ennuis, je ne vois que du flou. Écoute, je n'ai pas envie de vous causer du tracas. Tu as tes propres soucis, c'est notre lot à tous avant de monter nous reposer au ciel.

Il lui adresse alors un drôle de sourire, et le regard qu'elle lui rend lui fait détourner la tête. À l'arrière de son crâne, Grace cherche la cicatrice de la blessure qu'elle lui a faite. Elle découvre sur leurs talons une fillette rousse qui les suit comme pourrait le faire un des chiens de Boggs. Rentre tout de suite, toi, lui commande-t-il brusquement. La fille se contente de reculer, continuant à les observer depuis la marche

de la maison, et Grace songe en la voyant ainsi : Si tu ne le questionnes pas, une part de toi-même restera là pour toujours, à regarder Boggs marcher dans cette cour. Elle le regarde sans colère, sent les paroles lui monter à la gorge, ces mots qu'elle doit à tout prix prononcer pour qu'ils ne restent pas prisonniers du silence. Qu'avez-vous fait d'eux ? voudrait-elle demander. Dites-moi où ils sont, elle avait une dette envers vous et elle n'aurait pris aucune décision toute seule.

Mais les mots s'écroulent sous leur propre poids sans que sa volonté ne puisse rien y changer.

La pluie picote ses joues, et Boggs regarde le ciel en clignant lentement des paupières. Tu as laissé ta carriole sur la route ? Cette pluie qui n'en finit pas. Je peux te prêter un sac pour te protéger la tête.

Elle est assise sur le rocher en forme de marteau qui convoque tout son chagrin. Les murmures du vent fantôme tourmentent sa conscience sans lui offrir de réponse. Elle regarde les souvenirs qui se détachent des pierres, les mouvements qui se font parmi les ombres de la maison vide. Depuis les branchages des hêtres tordus par le vent, jaillissent des images fugaces. Elle a envie d'adresser des cris aux arbres, aux pierres muettes, à la route, mais que pourrait-elle bien dire qui ait une chance de recevoir une réponse ? Une paix étrange lui vient, qui lui suggère que rien n'est sûr, qu'elle peut encore les retrouver. Une vieille histoire que lui racontait Sarah au sujet de ce rocher lui revient alors en mémoire, elle disait qu'un démon s'y posait toutes les nuits pendant son sommeil et notait tous les détails de sa vie. Elle appelait ça le livre du destin. Tu apprendrais bien des choses, se dit-elle, si tu étais capable de lire les pierres.

Elle regarde de nouveau l'adresse que le Marteau a inscrite sur un bout de papier. Tu n'auras qu'à m'écrire, je saurai peut-être quelque chose, et là, j'ai marqué l'adresse du curé, au cas où je ne te répondrais pas. Ça voudra dire que les *pooka* sont venus me chercher.

Il s'est mis à rire, alors, et le regard qu'il a eu l'accompagne toujours, aussi lourd que ses grandes mains.

Sa voix aussi, elle l'entend encore lui dire : Une fois qu'on a la route dans le sang, il n'y a plus moyen de s'en défaire. On est un drôle de pays, tu ne crois pas ? Depuis tout ce temps, on n'a toujours pas appris à s'occuper de nous-mêmes, à prendre les choses en main. Il y a bien longtemps que les héros se sont retirés dans les collines. Les guerriers illustres ont cessé de se battre pour nous. Et Dieu nous a abandonnés depuis belle lurette. En son absence, les *pooka* sèment le désordre et seule la pluie veille sur nous. C'est un bien maigre réconfort, tout de même. Il vaut peut-être mieux qu'on s'arrange avec ce qui est. Qu'importe où tu vas, tu n'échapperas pas à toi-même, c'est

bien ce qu'on dit, non ? Prends soin de toi, c'est tout ce que j'ai à dire.

Grace suit du regard le merle qui s'est posé dans un hêtre, car dans la trajectoire de l'oiseau, elle déchiffrera un présage. Elle éclate de rire en le voyant prendre son envol vers le sud. Ça, je m'en doutais déjà.

Une année entière file à toute allure, et la suivante est maintenant presque achevée. On entre déjà dans l'automne 1849. Bientôt, pense-t-elle, tu auras dix-neuf ans. Elle a beaucoup voyagé, découvert la terre avec ses mille voix et ses mille visages, et au contact de cette multitude lui est venue la conviction que la terre n'était pas une, mais qu'il en existait autant qu'il existe d'individus, et qu'une terre toujours nouvelle accueillait les mutations de nos vies. Nous vivons sous cent millions de soleils, et chacun d'eux s'éteint sous un même soleil sans limites qui brûle dans son mystère éternel.

Elle a passé une grande partie de l'année dans le sud du Donegal. Elle a vu dans les campagnes des terres abandonnées, elle a vu la folie dans le regard de ceux qui sont condamnés au souvenir. Pourtant, les rangées de billons serrées sur le flanc des collines se couvrent de vert, et les hommes, les femmes et les enfants se libèrent de leurs ombres. Ils flânent ici ou là, emplissant l'atmosphère de fumée, de plaisanteries et de rumeurs.

À Drumrat, elle a assisté à la mort d'un vieux cheval, mais quand l'animal a plié les jambes en rendant son dernier souffle, personne ne s'est précipité pour le dépecer.

Elle s'est fait engager comme bonne à tout faire chez un riche marchand à deux lieues de Bundoran, elle a travaillé aux cuisines, briqué les sols, lessivé et reprisé le linge, s'est occupée des enfants. Elle a profité de la chaleur de l'office en écoutant les papotages, l'histoire de la reine mangeuse de cygnes qui a navigué jusqu'en Irlande, accueillie par une nuée de bateaux et acclamée par la foule en liesse de trois grandes villes. Son corps s'est pleinement épanoui, ses cheveux ont gagné en éclat. Ils lui tombent maintenant jusqu'au bas du dos, et elle se dit parfois qu'elle ne les coupera plus jamais. Dans l'intimité de sa chambre, elle défait son chignon pour les admirer dans le miroir. Un jour, elle a parcouru plus de six lieues à pied pour aller voir un cirque ambulant à Sligo. Elle a regardé les clowns tituber comme les plus grotesques des ivrognes et, dans les prunelles ambrées d'un macaque perché sur son épaule, elle a vu se dessiner une vie qu'elle savait être la sienne. L'année suivante, elle a pris dans la sienne la main droite du cocher Jim Collins, qui a perdu son pouce gauche entre les dents d'un cheval saisi de folie. Un homme ample de corps et prodigue de sa bonté, les tempes légèrement grisonnantes mais encore jeune, avec des petites rides charmantes au coin de la bouche. Dans leurs instants les plus solennels, il promène les doigts dans le mordoré de sa chevelure en respirant son parfum. Il a accepté le silence de sa

langue immobile, et elle lui a écrit qu'il devait attendre que ses mots reviennent, que cela finirait par arriver. Elle se détourne maintenant de cette pensée recroquevillée sous le temps et les émotions, se détourne d'un regard vide et allume sa pipe en observant Jim fendre du bois, il pivote vers elle en lui souriant et s'essuie le front avec sa manche. Au bord de la rivière, il leur a bâti une maison qui semble sortie d'un de ses rêves. Des murs en pierre de taille, le mouvement de l'eau, la proximité des bois. Ici, la pensée qui l'obsède se fond au flux de l'eau qui apporte un perpétuel renouvellement, la vie s'enchaînant à la vie, des journées qui n'exigent pas de s'inscrire dans la mémoire.

Et puis arrive ce jour où elle entend la voix de sa mère qui l'appelle, comme venue de très loin. Elle l'entend dans les bois, elle l'entend résonner dans l'obscurité condensée de sa chambre. Une nuit, un léger mouvement dans son corps la réveille, comme un battement de pieds, et quand elle s'assoit sur son lit, la silhouette familière de sa mère se tient à ses côtés.

Je suis venue voir l'enfant, lui dit-elle.

Elle se lève tout doucement, pour ne pas déranger Jim, mais il remue quand même en marmonnant des paroles confuses. Elle sort dans l'obscurité, maman est là, mais elle ne distingue pas ses yeux.

L'enfant n'est pas encore né, dit-elle à sa mère.

Je peux attendre.

J'aimerais mieux pas. Tu es morte, ou alors très, très loin d'ici, et moi je dois vivre ma vie.

Je ne suis ni morte ni pas morte. Tu as la tête pleine de sottises.

Qu'est-ce que je dois comprendre ?

Ce que tu voudras. Tu as toujours été tellement difficile.

Les visites nocturnes de sa mère suscitent en elle une détresse qui ne cesse de grandir à mesure que l'enfant se développe en elle. Sarah est désormais une vieille femme, tout ce qui faisait autrefois sa vigueur est en train de disparaître. La croissance de l'enfant puise peut-être dans ses forces, pense Grace.

C'est entendu, dit-elle à Sarah, j'accepte de veiller sur toi, mais un jour il faudra que tu t'en ailles, c'est la condition que j'impose.

Jim la regarde avec perplexité. Elle installe sa mère sur une chaise et l'écoute récriminer contre le monde, contre les disparus qu'elle a côtoyés autrefois, contre la souffrance qui vous prend au cœur à l'idée de la mort. Elle pose sur la table une assiette et un verre de plus. Sont-ils destinés à l'enfant ? semble lui demander Jim. Plus tard, lorsqu'il lui demande ce qui se passe, elle se borne à hausser les épaules – quelle différence, dans le fond ? Ma mère me rend visite, et alors ? Y a-t-il quelque chose que nous sachions avec certitude ? La vérité de ce monde, nous sommes incapables de la recueillir entre nos mains. Et ce mot de *vérité*, que peut-il nous enseigner ? Les vérités que les hommes

tiennent pour sacrées, leurs croyances, leurs doctrines et leurs convictions, ce n'est que fumée flottant au gré du vent. Et moi je me réjouis de mon état d'ignorante, je suis heureuse de voir simplement les choses, sans éprouver le besoin de savoir ce qu'elles sont, si elles émanent de moi ou appartiennent au ciel et aux collines. Juste mon souffle et le tien, et la lumière qui passe sur l'immobilité du monde. Ma mère peut bien me rendre visite, non ? Il se peut qu'elle ait quelque chose à me demander.

Sarah se plaint sans arrêt et ne cesse de la houspiller, elle veut prendre ses aises, elle réclame une couverture et aussi une oreille attentive. Tu ressembles à ton père, lui lance-t-elle, vous êtes les mêmes tous les deux, avec vous je n'ai jamais connu un instant de répit.

Quand j'étais toute jeune, lui dit-elle aussi, je rêvais de devenir couturière.

Enfin, vient le matin où elle s'éveille en sursaut en entendant pleurer sa mère, et l'enfant lui donne des coups de pied dans le ventre. Elle sort dans la lumière de l'aube et trouve Sarah étendue au bord de l'eau. Elle la soulève, la tient contre son corps. Je suis si fatiguée, je n'en peux plus, murmure-t-elle, il faut que tu me laisses partir. Quand elle a cessé de bouger, Grace lui ferme les paupières et reste là un moment, immobile. Puis elle relève sa mère et la fait entrer dans la rivière, regardant les flots la cerner. Au moment où elle la laisse partir à la dérive, un cri s'élève et Jim se précipite vers elle, l'arrache à la rivière en pleurant.

Au cours des jours qui suivent, elle perçoit un changement à l'intérieur d'elle-même, comme si une lumière radieuse la traversait pour éclairer les recoins les plus ténébreux, et ses pensées sont une pluie balayant le ciel, un verre qui capte le monde sans lui ôter ses couleurs, un rayon de soleil propageant la beauté sous la surface des eaux et fendant le vent sous un battement d'ailes en plein essor. L'enfant doit bientôt naître, le bleu est dans le ciel et elle sait que bientôt elle pourra parler, oui, les mots me reviendront et je parlerai de ce qui existe aujourd'hui, seulement de cela. Par un matin bleu, Jim l'éveille en plein rêve, viens avec moi, chuchote-t-il, et quand elle sort de la maison les bois éclatent de couleurs, un violet éclos en l'espace d'une nuit et que le jour épanouit à son plus haut degré. L'éclat des jacinthes bleues baigne les arbres d'une légère brume, et à l'instant où elle pose les mains sur son ventre, les mots lui montent spontanément aux lèvres et elle dit à Jim :

Cette vie est lumière.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

UN CIEL ROUGE, LE MATIN, 2014
LA NEIGE NOIRE, 2015

« LES GRANDES TRADUCTIONS »

(extrait du catalogue)

CHRIS ABANI

Graceland
traduit de l'anglais (Nigeria) par Michèle Albaret-Maatsch
Le Corps rebelle d'Abigaïl Tansi
Comptine pour l'enfant-soldat
traduits de l'anglais (Nigeria) par Anne Wicke

CHRIS ADRIAN

Une nuit d'été
traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru

DANIEL ALARCÓN

Lost City Radio
La Guerre aux chandelles
traduits de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina
Nous tournons en rond dans la nuit
traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru

SASCHA ARANGO

La Vérité et autres mensonges
traduit de l'allemand par Dominique Autrand

ALESSANDRO BARICCO

Châteaux de la colère, prix Médicis étranger 1995
Soie
Océan mer
City
Homère, Iliade
traduits de l'italien par Françoise Brun

MISCHA BERLINSKI

Dieu ne tue personne en Haïti
traduit de l'anglais (États-Unis) par Renaud Marin

ANDREI BITOV

Les Amours de Monakhov
traduit du russe par Antonina Roubichou-Stretz
La Datcha
traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs
Un Russe en Arménie
traduit du russe par Dimitri Sesemann

IRINA BOGATYREVA

Camarade Anna
traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs

ELIAS CANETTI

Histoire d'une jeunesse, la langue sauvée, 1905-1921
Les Années anglaises
Le Livre contre la mort
traduits de l'allemand par Bernard Kreiss
Le Flambeau dans l'oreille, histoire d'une vie, 1921-1931
traduit de l'allemand par Michel-François Démet
Jeux de regard, histoire d'une vie, 1931-1937
traduit de l'allemand par Walter Weideli

VEZA ET ELIAS CANETTI

Lettres à Georges
traduit de l'allemand par Claire de Oliveira

ELIAS CANETTI ET MARIE-LOUISE MOTESIZKI

Amants sans adresse, correspondance 1942-1992
traduit de l'allemand par Nicole Taubes

GIUSEPPE CULICCHIA

Le Pays des merveilles
traduit de l'italien par Vincent Raynaud

DANIEL DEFOE

Robinson Crusoé
traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier

ANTHONY DOERR

Toute la lumière que nous ne pouvons voir

traduit de l'anglais (États-Unis) par Valérie Malfoy

DAPHNÉ DU MAURIER

Rebecca
traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff

JOHN VON DÜFFEL

De l'eau
Les Houwelandt
traduits de l'allemand par Nicole Casanova

DAVIDE ENIA

Sur cette terre comme au ciel
La Loi de la mer
traduits de l'italien par Françoise Brun

JILL ALEXANDER ESSBAUM

Femme au foyer
traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise du Sorbier

TOM FRANKLIN

La Culasse de l'enfer
traduit de l'anglais (États-Unis) par François Lasquin et Lise Dufaux
Smonk
traduit de l'anglais (États-Unis) par Michel Lederer

DANIEL GALERA

Minuit vingt
traduit du portugais (Brésil) par Regis de Sá Moreira

FABIO GEDA

Le Dernier Été du siècle
traduit de l'italien par Dominique Vittoz

HEIKE GEISSLER

Rosa
traduit de l'allemand par Nicole Taubes

ESTHER GERRITSEN

Frère et sœur
traduit du néerlandais par Emmanuelle Sandron

JOÃO GUIMARÃES ROSA

Diadorim
traduit du portugais (Brésil) par Maryvonne Lapouge-Pettorelli
Sagarana
Mon oncle le jaguar
traduits du portugais (Brésil) par Jacques Thiériot

PEDRO JUAN GUTIÉRREZ

Trilogie sale de La Havane
Animal tropical
Le Roi de la Havane
Le Nid du serpent
traduits de l'espagnol (Cuba) par Bernard Cohen

VANGHÉLIS HADZIYANNIDIS

Le Miel des anges
traduit du grec par Michel Volkovitch

GEORG HERMANN

Henriette Jacoby
traduit de l'allemand par Serge Niémetz

JUDITH HERMANN

Maison d'été, plus tard
Rien que des fantômes
Alice
Au début de l'amour
Certains souvenirs
traduits de l'allemand par Dominique Autrand

ALAN HOLLINGHURST

L'Enfant de l'étranger
traduit de l'anglais par Bernard Tinle
La Piscine-bibliothèque
traduit de l'anglais par Alain Defosse
L'Affaire Sparsholt
traduit de l'anglais par François Rosso

MOSES ISEGAWA

Chroniques abyssiniennes
La Fosse aux serpents
traduits du néerlandais par Anita Concas

EDWARD P. JONES

Le Monde connu
Perdus dans la ville
traduits de l'anglais (États-Unis) par Nadine Gassie

YASUNARI KAWABATA

Récits de la paume de la main
traduit du japonais par Anne Bayard-Sakai et Cécile Sakai
La Beauté, tôt vouée à se défaire
traduit du japonais par Liana Rossi
Les Pissenlits
traduit du japonais par Hélène Morita
Première neige sur le mont Fuji
traduit du japonais par Cécile Sakai

YASUNARI KAWABATA ET YUKIO MISHIMA

Correspondance
traduit du japonais par Dominique Palmé

GUYLA KRÚDY

L'Affaire Eszter Solymosi
traduit du hongrois par Catherine Fay

OTTO DOV KULKA

Paysages de la métropole de la mort
traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat

MICHAEL KUMPFMÜLLER

La Splendeur de la vie
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

DORIS LESSING

Le Carnet d'or
Les Enfants de la violence
traduits de l'anglais par Marianne Véron

Journal d'une voisine
traduit de l'anglais par Marianne Fabre
Si vieillesse pouvait
traduit de l'anglais par Natalie Zimmermann

PRIMO LEVI

Le Système périodique
traduit de l'italien par André Maugé

EDOUARD LIMONOV

Autoportrait d'un bandit dans son adolescence
traduit du russe par Maya Minoustchine
Journal d'un raté
traduit du russe par Antoine Pingaud
Le Petit Salaud
traduit du russe par Catherine Prokhorov

DAVID MALOUF

Harland et son domaine
traduit de l'anglais (Australie) par Antoinette Roubichou-Stretz
Ce vaste monde, prix Femina étranger 1991
L'Étoffe des rêves
traduits de l'anglais (Australie) par Robert Pépin
Chaque geste que tu fais
Une rançon
L'Infinie Patience des oiseaux
traduits de l'anglais (Australie) par Nadine Gassie

THOMAS MANN

Les Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull
Dr Faustus
traduits de l'allemand par Louise Servicen

SÁNDOR MÁRAI

Les Braises
traduit du hongrois par Marcelle et Georges Régnier
L'Héritage d'Esther
Divorce à Buda
Un chien de caractère
Mémoires de Hongrie
Métamorphoses d'un mariage
Le Miracle de San Gennaro
traduits du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu

Libération
Le Premier Amour
L'Étrangère
La Sœur
Les Étrangers
Les Mouettes
Ce que j'ai voulu taire
La Nuit du bûcher
Dernier jour à Budapest
traduits du hongrois par Catherine Fay

ALESSANDRO MARI

Les Folles Espérances
traduit de l'italien par Anna Colao

VALERIE MARTIN

Maîtresse
Indésirable
Période bleue
Le Fantôme de la Mary Celeste
traduits de l'anglais (États-Unis) par Françoise du Sorbier

JOHN MCGAHERN

Les Créatures de la terre et autres nouvelles
Pour qu'ils soient face au soleil levant
traduits de l'anglais (Irlande) par Françoise Cartano
Mémoire
traduit de l'anglais (Irlande) par Marie-Lise Marlière

STEVEN MILLHAUSER

La Vie trop brève d'Edwin Mulhouse, écrivain américain, 1943-1954, racontée par Jeffrey Cartwright,
prix Médicis étranger 1975,
prix Halpérine-Kaminsky 1976
traduit de l'anglais (États-Unis) par Didier Coste
Martin Dressler, le roman d'un rêveur américain,
prix Pulitzer 1997
Nuit enchantée
traduits de l'anglais (États-Unis) par Françoise Cartano
Le Roi dans l'arbre
Le Lanceur de couteaux
traduits de l'anglais (États-Unis) par Marc Chénetier

ROHINTON MISTRY

Une simple affaire de famille
L'Équilibre du monde
traduits de l'anglais (Canada) par Françoise Adelstain

STUART NADLER

Le Livre de la vie
Un été à Bluepoint
traduits de l'anglais (États-Unis) par Bernard Cohen
Les Inséparables
traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Fournier

CHRISTOPH RANSMAYR

La Montagne volante
Le Syndrome de Kitahara
Atlas d'un homme inquiet
Cox ou la Course du temps
traduits de l'allemand par Bernard Kreiss

JENS REHN

Rien en vue
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

MORDECAI RICHLER

Le Monde de Barney
traduit de l'anglais (Canada) par Bernard Cohen

DONAL RYAN

Le Cœur qui tourne
Une année dans la vie de Johnsey Cunliffe
traduits de l'anglais (Irlande) par Marina Boraso

ARTHUR SCHNITZLER

Gloire tardive
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

HUBERT SELBY JR

Last Exit to Brooklyn
traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso

PAOLO SORRENTINO

Ils ont tous raison
Youth
traduits de l'italien par Françoise Brun

DAVID SZALAY

Ce qu'est l'homme
traduit de l'anglais par Étienne Gomez

TARUN TEJPAL

La Vallée des masques
traduit de l'anglais (Inde) par Dominique Vitalyos

SOPHIE TOLSTOÏ

À qui la faute ? Réponse à Léon Tolstoï
traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs

F.X. TOOLE

Coup pour coup
traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Cohen

NICK TOSCHES

La Main de Dante
Le Roi des Juifs
traduits de l'anglais (États-Unis) par François Lasquin
Moi et le diable
Sous Tibère
traduits de l'anglais (États-Unis) par Héloïse Esquié

DUBRAVKA UGRESIC

Le Ministère de la douleur
traduit du serbo-croate par Janine Matillon

ERICO VERISSIMO

Le Temps et le Vent
Le Portrait de Rodrigo Cambará
traduits du portugais (Brésil) par André Rougon

CHRIS WOMERSLEY

Les Affligés
La Mauvaise Pente
La Compagnie des artistes
traduits de l'anglais (Australie) par Valérie Malfoy

PAUL YOON

Autrefois le rivage
Chasseurs de neige
traduits de l'anglais (États-Unis) par Marina Boraso

Table des matières

Titre

Copyright

I - SAMHAIN

II - UN GARÇON NOMMÉ TIM

III - LE PRODIGE DES JOURS

IV - LA GUEULE DU LOUP

V - HIVER

VI - CORBEAU

VII - LUMIÈRE

VIII - BLACKMOUNTAIN